



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





600027749Z

LA

CE

DES

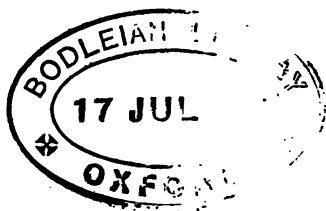
SAU, LE  
de S. S. S. S. S.

I É M E

N T

dolphe, C  
Comte de M  
en V. du r  
e Connétab  
Boulevard









LES VIES  
DES  
HOMMES ILLUSTRES  
DE LA  
FRANCE,

CONTINUÉES

*Par Monsieur l'Abbé PÉRAU, Licencié,  
de la Maison & Société de Sorbonne.*

TOME SEPTIÈME.

CONTENANT

Charles Martel. Raoul ou Rodolphe, Comte  
de Vermandois. Simon, Comte de Mont-  
fort. Gaucher de Châtillon V. du nom,  
Connétable de France. Le Connétable de  
Cliffon. Le Maréchal de Boucicaud.



A AMSTERDAM,

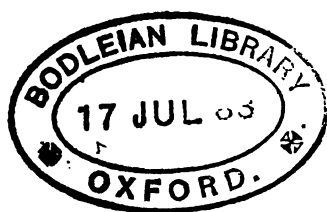
*Et se vend*

A PARIS, chez K N A P E N, au bas du  
Pont S. Michel, au Bon Protecteur.

---

M. DCC. LXXI.

210. 2. 1. 1.



LES HOMM

---

# LES HOMMES ILLUSTRES

—Contenus dans le Tome septième.

**C**HARLES MARTEL, *Maire du Palais, sous les Rois Dagobert, Clotaire, Childeric & Thiérry, page 1*

**RAOUL ou RODOLPHE**, *Comte de Vermandois, sous les Rois Louis VI. & Louis VII.* 56

**SIMON**, *Comte de Montfort, Général des Armées de France, sous le regne de Philippe Auguste,* 95

**GAUCHER DE CHATILLON**, *V. du nom, Connétable de France, depuis Philippe IV. jusqu'à Philippe VI.* 198

**OLIVIER DE CLISSON**, *IV. du nom, Connétable de France, sous les regnes de Charles V. & de Charles VI.* 265

**JEAN LE MAINGRE DE BOUCICAUT**, *II. du nom, Maréchal de France & Gouverneur de Gênes, sous Charles V. & Charles VI.* 385



LES HOMMI



# LES HOMMES ILLUSTRES DE LA FRANCE.

---

CHARLES MARTEL,  
MAIRE DU PALAIS,

*Sous les Rois Dagobert , Clotaire ,  
Chilperic & Thierry.*



DEPUIS l'entrée de Clovis dans les Gaules, les François s'étant principalement occupés, à y étendre leurs conquêtes, leurs Rois & les Ministres qu'ils choisirent, peuvent être considérés plutôt comme des chefs de guerriers, que comme des Législateurs des peuples.

*Etat de la  
France sous  
les Maires.*

Les premiers d'entre les François à qui les Souverains de la première race confièrent l'exercice de leur autorité, furent les Maires; & ceux-ci doivent

*Tome VII.*

A



## 2 CHARLES MARTEL,

être compris dans l'Histoire des Généraux, puisque leur principale fonction fut de commander les armées; mais la plupart appelés à ce haut rang par des Maîtres sans habileté, vécurent avec aussi peu de gloire que les Rois qu'ils secundoient. Et Pepin, pere de Charles Martel, fut celui qui avant ce fils illustre, se distingua le plus. On a pensé que ses Prédécesseurs ayant à peine joui du souvenir de leur siècle, ils devoient être condamnés à l'oubli du nôtre.

Les révolutions des Etats, & les usurpations d'une Nation sur une autre, forment une espece de cahos, toujours long à se débrouiller; & on voit que les premiers François, contemporains des Romains si sages dans leurs Loix, si grands Maîtres dans l'art de gouverner les hommes, laisserent perdre durant les troubles de la guerre jusqu'au souvenir de leur exemple, & ne connurent long tems qu'une Police grossiere & que des loix barbares. Il est vrai que les Romains devenus lâches aussi-tôt qu'ignorans & ennemis des Arts, vaincus par les peuples féroces du Nord de l'Europe, après qu'ils eurent abandonné les sciences, comme ils l'avoient été avant de

### MAIRE DU PALAIS.

les connoître & de les respecter , sembloient avoir perdu en même tems leur courage, leur sagesse & leur grandeur. Devenus le mépris des Nations victorieuses, ces Maîtres du monde furent oubliés aussi-tôt que vaincus. Leurs Loix restoient, mais les vainqueurs n'en connurent point l'utilité, ou n'en daignerent de s'en servir, & ils voulurent établir sur les peuples subjugués le pouvoir arbitraire dont avoient l'usage sur leurs troupes.

Les François toujours armés ne connoissant en effet d'autres droits, & respectant que la force, les talens militaires étoient les seuls qu'ils s'efforçoient d'acquérir, & ils sembloient vouloir triompher de la nécessité d

## 2 CHARLES MARTEL,

fortune : tous entreprirent de dominer. Après avoir soulevé le peuple en le vexant , ils se montrèrent disposés à se soulever eux-mêmes , & n'apportèrent aux pieds du Trône qu'une fidélité ébranlée par l'intérêt , & que lui se u pouvoit raffermir.

La désobéissance a presque toujours la premiere source dans la confusion que fait naître l'incapacité des Supérieurs , dans tout ce qui leur est soumis. Il fut impossible au peuple & aux grands de suivre l'arrangement mal composé , que des Rois & des Conseillers inhabiles avoient pris sans connoissance & sans réflexion , & la Nation se trouva plongée dans des desordres continuels. Pepin fut le premier , depuis Clovis , qui paroît avoir songé à la nécessité indispensable d'un Gouvernement politique , fondé sur le besoin plutôt que sur la disposition des peuples , mais qui étant émané d'une prudence particuliere convient au bien général. Cherchant avec soin la cause du trouble qui régnoit par tout , il le trouva dans le défaut national , qui est d'aimer une possession brillante & acquise promptement , plutôt qu'un établissement solide & paisible ; & encore dans la lâche oisiveté des descen-


### MAIRE DU PALAIS.

dans de Clovis , à qui il songea d'abord à enlever le Trône.

Le défaut d'ordre régnant par-tout les rangs des sujets , ni même les droits du Souverain , n'étoient point encore marqués , & le peuple regardoit les grands Seigneurs , sur-tout ceux qui dépendoient les graces , avec autant de respect que leurs Rois ; la Marquise devint héréditaire , & ceux qui possédoient cette éminente dignité , se prévalant pour la plupart d'une haute naissance , de grandes richesses , & du désordre général , avoient d'autant moins de scrupule à augmenter leur pouvoir aux dépens de l'autorité royale , qu'ils la regardoient en quelque sorte , comme une acquisition ainsi que leur Ma-

s'étoient distingués dans toutes les entreprises qui avoient achevé la conquête des Gaules : il en possédoit des Provinces entieres, de sorte que Pepin pouvoit regarder comme une injure du sort contre sa Maison , plutôt que comme une faveur due à Clovis, qu'on eût accordé la Couronne à sa postérité. On doit dire aussi que , pendant la courte durée de la premiere race , le Trône parut électif , ou du moins les Grands semblerent assez indifférens pour soutenir le droit héréditaire ; ce qui rehaussoit encore l'espérance de Pepin en diminuant ses scrupules.

Il se trouva Maire du Palais de Dagobert II qui regnoit sur l'Austrasie , le plus considérable des Etats dont la Monarchie Françoisse fut composée. Ce Prince sans génie & sans goût pour les affaires lui en abandonna le soin ; & Pepin usant de la puissance qui lui étoit confiée, pour l'exécution de ses grands desseins, s'efforça d'acquiescer de la supériorité dans les Cours des autres Rois François, aussi gouvernés par des Maires. Tout concourut à le favoriser, l'incapacité des Rois , l'avidité des Grands, occupés seulement du soin d'acquiescer, l'accablement des peuples qui soupiroient après l'ordre , &

les troubles domestiques dont les Cours voisines étoient agitées. 

Ebrouin étoit alors Maire du Palais de Thierry , aussi entreprenant mais beaucoup moins habile que Pepin , il vouloit à la fois deux choses incompatibles ; satisfaire son ambition , & se plonger dans la mollesse. Le défaut d'assiduité , & la contradiction de sa conduite avec ses desseins les faisant échouer , il vouloit regagner par la violence ce qu'il avoit perdu par incapacité. Où l'ordre manque tout est tyrannie ; il abusa de son pouvoir pour maltraiter les Grands , & prenant aussi mal ses mesures pour faire réussir les projets de sa vengeance que ceux de son ambition , au lieu de diminuer la puissance des Grands , il ne fit qu'augmenter leur haine , dont enfin il fut la victime. Un d'entr'eux le tua , & trouva un sûr azile dans la Cour d'Austrasie sous la protection de Pepin.

Pepin donna  
azile à l'assas-  
sind'Ebrouin.

Les violences d'Ebrouin & la haine générale dont il étoit l'objet , firent qu'on s'intéressa au salut de son assassin & de plusieurs Seigneurs de la Cour de Neustrie , qui s'étoient avant lui réfugiés auprès de Pepin ; ce Maire demanda leur rappel à Varanton , successeur d'Ebrouin , & celui-ci crai-

**8 CHARLES MARTEL,**

gnant l'effet de l'impunité, ayant refusé la grace des proscrits, Pepin entra dans la Neustrie avec une puissante Armée, sous le prétexte de les protéger, livra bataille à Varanton, le vainquit, le tua de sa main, & disposant de tout dans l'Etat, comme si la victoire l'en eût rendu le maître, il força le Roi Thierri à prendre pour Maire un de ses Partisans. Ce dernier étant mort peu de tems après, il se fit reconnoître Maire de tout l'empire François.

Pepin commença dès-lors à exercer un pouvoir sans bornes, n'ayant pour guides que sa volonté & sa politique; cependant il s'appliqua à donner une forme au Gouvernement, de la force aux loix; & la France lui auroit été redevable du repos & de la tranquillité dont un Etat ne peut jouir que par le concours du bon ordre & de la justice, si Pepin étant parvenu sans être assis sur le Trône, au même degré de puissance que les enfans de Clovis, ne se fût comme eux endormi dans la mollesse. Ses grands desseins demeurèrent imparfaits; & songeant à jouir de ce qu'il avoit fait, plutôt qu'à achever ce qu'il avoit à faire; il se plongea dans les plaisirs.

*in rap-  
crud.* On étoit de son tems peu scrupuleux sur les divorces. Sa femme Plectrude

se vit répudiée pour une jeune étrangere nommée Alphaïde d'une rare beauté. Pepin se laissant entraîner par les mouvemens de sa passion, l'épousa & eut d'elle Charles, surnommé depuis Martel, à cause, dit-on, des grands combats qu'il rendit durant le cours de sa vie. Alphaïde & son fils occuperent depuis toute l'attention de Pepin : il vouloit faire ce dernier le successeur de sa place & de ses projets au préjudice de ses aînés, & pour ne point entendre des plaintes continuelles de Plectrude, il la fit enfermer. Ainsi Charles demeura seul auprès de son pere avec Alphaïde, qui eut soin de solliciter pour lui l'amitié des Grands, dont elle prévoyoit qu'il auroit besoin un jour.

716.

Les Courtisans si différens de ceux des siècles éclairés semblables au nôtre, pour la politesse & l'intelligence, étoient les mêmes pour l'intérêt; ils se tournerent du côté de la faveur; Plectrude se vit abandonnée, & ses enfans demeurèrent à la Cour avec peu de considération. Le Clergé même, toujours attentif aux actions des Grands, pour augmenter ses droits aux dépens de leurs défauts, ne murmura pas du divorce scandaleux de Pepin; soit que



**10 CHARLES MARTEL;**  
**716.** les Reglemens Ecclesiastiques fussent,  
aussi peu observés que les Loix civiles,  
ou que l'on jugeât convenable de to-  
lerer quelques foiblesses au bienfaiteur  
des Eglises.

Pepin avoit fait un grand nombre  
de fondations en faveur des Moines ,  
qui étoient les sçavans du tems & les  
maîtres du peuple : ils le justifierent,  
& Charles Martel posséda long-tems  
la bienveillance du Clergé à cause du  
souvenir des présens de son pere. Pepin  
affoibli par l'âge , & plus encore par les  
Mort de Pepin. excès de sa vieillesse , mourut après  
avoir paragé les plus belles Provinces  
du Royaume entre ses enfans , comme  
si de l'avoir gouverné avec sagesse , lui  
avoit donné un droit de possession équi-  
valent à celui de la conquête.

La place de Maire du Palais avoit  
été destinée à Charles ; mais Plectrude  
profitant de la jeunesse de ce Prince &  
de la foiblesse d'Alphäide , arriva brus-  
quement à la Cour avec des troupes ,  
les enleva tous deux , les fit enfermer  
à Cologne & s'empara de la Mairie.  
Rainfroi le plus grand des Seigneurs  
qui restoient à la Cour , refusa de re-  
connoître l'autorité de Plectrude , &  
faisant rougir les François d'obéir à  
une femme , il assembla une armée .  
marcha contr'elle , & la vainquit dans

MAIRE DU PALAIS.

les environs de la forêt de Cuse ,  
des branches des Ardennes. Plein  
réduite à fuir , donna de nouveaux  
dres pour qu'on resserrât Charles  
Cologne ; parce qu'elle craignoit  
jonction avec Rainfroi ; mais on  
mal obéi dans l'infortune ; les Ga  
de Charles craignant sa vengeance  
revenoit à la Cour , l'observerent a  
moins de soin : & l'un d'entr'eux n  
mé *Aune* ou *Auge* , ayant comp  
avec ses camarades , lui donna  
moyens de sortir de prison.

La France déchirée de guerres c  
les , se ressouvenant du repos dont  
avoit joui sous Pepin , témoigna  
grande joie à la délivrance du seu  
ses fils capable de l'imiter. Ses a

**716.** craignirent pour la suite des desseins qu'il formoit. Ce fut néanmoins cet homme persécuté au sortir de l'enfance, dénué de forces, presque encore dans les fers, mais sage, élevé avec soin, & appliqué aux affaires, qui exécuta les grands projets de Pepin, terrassa ses ennemis, acheva d'établir l'ordre dans la France, & mit le Trône dans sa famille. Il dut tous ces avantages à son éducation.

Pepin & lui plus habiles que tous les autres François, en devinrent les maîtres. La force ne fut pas le principal moyen de leurs succès, elle seconda le génie & l'application.

Charlemagne, son petit-fils, doué de plus de lumières, fruit d'une éducation encore plus cultivée, ne devint le fondateur d'un grand empire, qu'après avoir été le restaurateur des lettres, à qui il devoit la capacité qui fait la puissance. L'Histoire offre deux époques fameuses de la décadence de notre Monarchie, toutes deux annoncées par le mépris des beaux arts; & jamais on n'a vu au contraire le talent de gouverner les hommes & de conduire les armées porté à un si haut point, les Etats ne furent jamais si heureux, si florissans & si tranquilles, que dans le tems de la splendeur des sciences, d'où provien-

MAIRE DU PALAIS. 13

nent tous les talens , & la véritable source de l'abondance & des grandeurs 716.  
qui les suivent.

Plectrude encore occupée à réparer ses forces , voulant favoriser le parti de Charles , afin de pouvoir se maintenir contre Rainfroi , permit à un grand nombre de ses soldats , d'aller grossir l'armée du fils de Pepin ; mais ils y portèrent le malheur qui les avoit suivis sous Plectrude. Charles combattant malgré lui avec des forces inégales fut vaincu par Rainfroi , & toute la France le croyoit perdu sans ressource. Lui seul conservant l'espérance , il rassembla les débris de son armée , l'augmenta de troupes de quelques Seigneurs qu'il eut l'adresse d'enlever à Rainfroi , & marcha une seconde fois contre lui. Rainfroi méprisa trop un ennemi vaincu ; il ne remarqua pas les précautions extraordinaires que Charles prenoit pour occuper toujours des postes avantageux , afin de pouvoir attaquer sans risque , & de n'être point forcé au combat ; cet art ignoré jusques-là en France ne pouvoit être reconnu. La sécurité de Rainfroi , ou plutôt l'incapacité de ce Général dans l'art militaire , livra son arrière-garde à Charles , qui la tailla en pièces en un lieu nommé Ambleuse.

*Cet avantage enfla le cœur des sol-* Ces

#### 14 CHARLES MARTEL,

**716.** en suite Rain-  
froi. dats, & l'attribuant plutôt à leur cou-  
rage qu'à la conduite prudente de  
Charles, ils le presserent de donner  
une bataille générale. Son dessein avoit  
été de cotoyer toujours l'armée de  
Rainfroi & de la ruiner par des atta-  
ques imprévues ; mais il fut obligé de  
céder à l'impatience du soldat , &  
ayant seulement différé cette grande  
action jusqu'à ce qu'il eût trouvé un  
lieu favorable, il offrit le combat à  
Rainfroi. Ce Général , dont l'armée  
étoit beaucoup plus forte que celle de  
son ennemi, examina peu les désavan-  
tages du terrain ; il se battit avec beau-  
coup de valeur , mais sans ordre ; &  
après avoir vu long-tems balancer la  
victoire , elle se déclara pour son en-  
nemi. La défaite d'un Général aussi re-  
nommé que Rainfroi répandit par-tout  
la terreur du nom de Charles ; & ce qu'il  
fit après la victoire, ne laissa aucun  
doute sur la haute fortune qui l'atten-  
doit.

Charles  
rend Cam-  
brai.

Cambrai étoit dès - lors une ville  
puissante , & après Paris une des plus  
considérables de l'Empire François.  
Charles l'assiégea, la prit, & tournant  
ensuite vers la Germanie, il suivit le  
chemin de Cologne où Plectrude s'é-  
toit enfermée avec les trésors de Pepin.

Au bruit de l'approche de Charles, elle fit entrer des troupes, des vivres, des munitions, & se mit en état de soutenir un siège. Le vainqueur avoit cru que sa marche effrayeroit Plectrude, & cette femme altière ne parut pas même touchée de ses menaces; elle lui refusa l'entrée dans Cologne, qu'il demandoit, disoit-il, seulement pour conférer avec elle; mais pendant que Charles parlementoit avec sa belle-mère, les Bourgeois de Cologne mécontents de sa conduite & redoutant la vengeance de Charles, lui ouvrirent les portes. Plectrude éperdue de se voir livrer à son ennemi, se renferma dans son Palais attendant la mort. Charles usa au contraire d'une grande modération envers elle; il lui laissa même la liberté, par considération pour les habitans de Cologne qui la lui demanderent, & ne la priva que des trésors de son père, dont il se rendit maître.

Cependant Rainfroi alarmé des progrès rapides de son concurrent, employoit tous les moyens capables de se soutenir, quelquefois il tenoit la fidélité des Seigneurs attachés au parti de Charles; quelquefois il lui suscitoit des ennemis étrangers toujours formidables à la France, tels que les *Bavarois & les Saxons*,

## 176 CHARLES MARTEL,

**719.** Ces deux nations belliqueuses tributaires de la Monarchie Française, supportoient à regret un joug indigne de leur courage, & avoient presque toujours les armes à la main pour s'en délivrer. Depuis la mort de Clovis qui les avoit vaincus, leur audace s'étoit accrue par la mollesse de ses descendants; on s'étoit mis d'abord peu en peine de punir leur désobéissance, & Pepin étoit presque le seul qui eut entrepris de les dompter. Ils se soulevèrent durant ces derniers troubles de la France, & Charles fut obligé de marcher cinq fois contr'eux, diminuant à chaque fois leurs forces par de sanglantes défaites, mais ne diminuant rien de la volonté déterminée où ils étoient de se voir libres.

Il marche  
contre les  
Saxons.

Charles ayant perdu beaucoup de tems & un grand nombre d'hommes à ces longues expéditions, n'avoit pu suivre ses vues pour abattre Rainfroi, en s'assurant la même autorité dont Pepin avoit joui après moins de travaux, & son concurrent trouvant l'occasion favorable, & la partie moins inégale entre Charles & lui, parut de nouveau en campagne. Les avantages furent long-tems balancés, & les amis de Charles craignirent plus d'une fois

pour sa fortune ; mais enfin elle l'emporta sur celle de Rainfroi , qui fut encore vaincu & reculé dans le fond des Provinces du Nord. Il y porta son courage ; & ses malheurs augmentant sa prudence , les mesures qu'il prit pour se rétablir parurent plus sages que jamais.

---

---

719.

La vaste puissance de Charles ne pouvoit être abattue par les seules forces d'un adversaire tant de fois vaincu, il falloit pour l'achever l'union de ses ennemis ; le plus redoutable de tous étoit Eudon , ou Eudes Duc d'Aquitaine , issu d'Aribert frere puîné de Dagobert I. & protecteur déclaré des descendans de Clovis. Il regardoit Charles Martel comme l'usurpateur des droits de sa Maison , & quoique ce Maire affectât de traîner par-tout à sa suite un Roi de la race de Clovis , il étoit aisé de voir que son dessein étoit pris d'en détruire la postérité ; Rainfroi fit valoir auprès de Eudes le soin qu'il avoit eu de faire couronner Chilperic après la mort de son pere , accoutumant les François à le respecter , au lieu que Charles sembloit n'avoir donné le sceptre à Clotaire que pour avoir un Roi au rang de ses sujets.

Les intérêts du Duc d'Aquitaine



719. s'accordoient avec les desseins de Rain-  
 froi; le premier voyoit la race de  
 Clovis prête à s'éteindre, & sa suc-  
 cession le regardant, il ne pouvoit  
 rien lui arriver de plus contraire que  
 d'avoir un jour à la disputer contre  
 Charles Martel; Eudes se plaignoit  
 donc hautement de ce Maire, lui re-  
 prochant de vouloir s'emparer de la  
 Royauté, ce qu'il prétendoit prouver  
 par le soin qu'il prenoit d'éloigner les  
 Grands de l'Etat de la personne de  
 Clotaire, de n'instruire ce Prince  
 d'aucune des affaires du Gouverne-  
 ment, & de ne le former à aucun exer-  
 cice militaire, le tenant enfermé dans  
 une ville, ou sous ses tentes au milieu  
 d'une foule de concubines gagées,  
 pour augmenter son penchant à l'inac-  
 tion & à la volupté.

Guerre de  
 Charles avec  
 le Duc d'A-  
 quitaine.

Il est vrai que Charles, songeant à  
 mettre avec moins d'apparence d'usur-  
 pation, le Trône dans sa famille, desi-  
 roit que ce qui restoit des enfans de  
 Clovis ne laissassent pas de postérité,  
 & ne vouloit laisser à Clotaire aucune  
 part au Gouvernement. Les plaintes  
 d'Eudes furent trouvées justes; ce que  
 l'envie avoit suscité d'ennemis à Char-  
 les approuverent l'alliance de ce Prin-  
 ce avec Rainfroi, & le premier se trou-

vant alors occupé à une expédition contre les Bavares, cette union à laquelle il ne s'attendoit pas, lui causa tant d'inquiétude, qu'il en tomba dangereusement malade à Treves.

719.

Depuis le commencement de sa fortune, Charles Martel l'appuyant principalement sur l'affection de ses soldats, s'étoit trouvé obligé de leur faire des largesses continuelles; les trésors de son pere avoient bien-tôt été épuisés par ces profusions forcées; & quoiqu'il sçût combien la haine des Ecclesiastiques pouvoit nuire à ses projets, il avoit été obligé, pour faire subsister ses nombreuses Armées, de dépouiller plusieurs Eglises des richesses qu'elles possédoient. Cette entreprise fut traitée de sacrilege par le Clergé, & sa maladie à Treves regardée comme une juste punition de ses violences. Il fit semblant de le croire, ou peut-être le crut-il; on dit au moins qu'étant une nuit dans son lit avec une grande agitation d'esprit, il implora le secours du Ciel; qu'un peu après un léger sommeil l'ayant surpris, il rêva que Saint Maximin qui avoit été Evêque de Treves lui parloit, & qu'après l'avoir repris de ses dissolutions il lui avoit dit : *S. guérif. suis-moi, je te guérirai. Que là-dessus singuliere.*

## 20 CHARLES MARTEL,

s'étant éveillé il demanda à sa garde si elle n'avoit pas vû le Saint ; il se fit ensuite porter sur son tombeau malgré son extrême foiblesse, où après des prieres ferventes il se sentit guéri, de façon qu'en sortant de la Sacristie, il mangea & fut en état de reprendre le commandement des Armées.

Charles ne manqua pas de répandre par-tout lui-même le bruit de cette guérison miraculeuse, comme une preuve éclatante de sa reconciliation avec le Ciel ; il accorda comme par reconnaissance l'Archevêché de Rouen au jeune Huguès, fils de Drogon son frere, né de Pepin & de Plectrude, quoiqu'il fût son ennemi ; & profitant de la santé qui lui étoit rendue, il repassa le Rhin & revint en France pour combattre Rainfroi. Celui-ci n'osant l'attendre, fit une diligence extraordinaire afin de joindre Eudes, à qui il confia la personne & les trésors de Chilperic. L'union de leurs troupes composa une armée formidable, avec laquelle traversant toute la France, ils vinrent chercher Charles Martel jusques dans la Champagne.

Ce Maire leur avoit laissé le tems de parcourir tant de Provinces, d'abord pour les rendre odieux aux peuples

#### MAIRE DU PALAIS.

qu'ils pilloient ; & ensuite pour v diminuer leur armée par les morts les désertions. Ses troupes fatiguées leur expédition de Baviere , avoient d'ailleurs besoin de repos. Charles sûr de leur courage , marcha ensuite l'ennemi , mais avec les mêmes précautions qui l'avoient jusques-là rendu vainqueur ; il se contenta pendant quelque tems de harceler les Aquitains & ayant trouvé dans les différens mouvemens qu'il les obligeoit de faire la facilité de s'emparer d'un poste avantageux , il les força de recevoir la bataille. Eudes & Rainfroi rassurés par la supériorité de leurs troupes , reçurent Charles avec beaucoup de courage. Rainfroi commandoit une partie de l'armée , & Eudes étoit à la tête

de Charles toujours ferrés & en bon ordre , étoient en état d'exécuter avec promptitude tous les mouvemens nécessaires , au lieu que ceux de Rainfroi abandonnés à leur courage , se trouvoient hors d'état de se rallier sitôt qu'on les avoit rompus ; de sorte que Rainfroi , après avoir soutenu quelque tems le combat par de grands efforts de valeur , fut obligé de penser à la fuite. Cependant Eudes résistoit toujours , & ne pouvoit être ébranlé par les charges fréquentes des François ; mais sitôt que ce Prince apperçut le commencement de la défaite de Rainfroi , il reçut dans ses rangs le Roi Chilperic , & faisant sonner la retraite, il emmena ce Monarque avec les trésors qui le suivoient.

Charles Martel content d'avoir fait quitter le champ de bataille à des si puissans ennemis , ne crut pas devoir les poursuivre , dans la crainte de s'éloigner trop des frontieres du Royaume , menacées de nouveau par les Bavares. Ces peuples si souvent vaincus , reprenoient sans cesse les armes , persuadés qu'on ne peut acheter la liberté de trop de sang ; Charles assuré que le Duc d'Aquitaine n'étoit pas alors en état de continuer ses projets contre lui ,

#### MAIRE DU PALAIS.

marcha de nouveau contre eux, réduisit en cendres toutes les villes qu'il prit, & par des exécutions sanglantes les mit hors d'état de songer si-tôt à la guerre.

Le Duc d'Aquitaine le voyant revenir victorieux, ne douta point qu'il ne tournât contre lui tout l'effort de ses armes. Charles pendant son absence lui avoit envoyé des Ambassadeurs pour lui offrir la paix & redemander Chilperic. Eudes espérant que la fortune abandonnant enfin son ennemi mettroit hors d'état de se venger son refus, répondit aux Ambassadeurs qu'il étoit libre à un Souverain tel que lui de donner azile à un Roi de sa Nation, & qu'à l'égard des trésors de Chilperic c'étoit à lui même qu'il fal-

ces, il consentit à appaiser Charles & lui remit Chilperic avec ses richesses, achetant ainsi la paix aux dépens de la liberté de ce Prince. Rainfroi abandonné par le Duc d'Aquitaine se cantonna dans l'Anjou, Province dont il s'étoit mis en possession; mais ses Villes peu fortifiées à cause de leur situation au milieu du Royaume étoient de foibles barrières contre le ressentiment de Charles. Rainfroi en convint lui-même, & aimant mieux avoir recours à sa générosité que de provoquer plus long tems sa colere, il se rendit à lui à discrétion.

Charles Martel flatté de cette confiance d'un concurrent, qui après tout étoit toujours à craindre, voulut par un trait de magnanimité effacer le souvenir de quelques violences que la nécessité des tems l'avoit forcé de commettre; il reçut Rainfroi avec beaucoup de bonté, lui donna un rang distingué à la Cour & lui conserva même la jouissance du Comté d'Anjou, malgré le conseil de ceux qui le sollicitoient de s'en emparer pour ses enfans; mais pour ne plus laisser aucun lieu aux prétentions de Rainfroi, il le fit convenir hautement de l'impossibilité de les soutenir; & par une politique plus éclairée

M A I R E ' D U P A L A I S. 2

éclairée qu'on ne devoit s'attendre d'aucun génie de son temps , il voulut que la Nation assemblée pour juger entre lui & Rainfroi , décidât que le dernier n'avoit jamais été pourvu légitimement de la Mairie, ce qui imprima dans l'esprit des peuples un nouveau respect pour ce titre , en justifiant la conduite passée de celui qui la possédoit.

Eudes plus éloigné que jamais de ses grandes espérances sur la succession de la Maison de Clovis depuis la dernière guerre que Charles lui avoit faite , voyoit avec chagrin la soumission de Rainfroi , dont il avoit abandonné ses prétentions à regret. Charles l'avoit plutôt étonné que vaincu dans son expédition d'Aquitaine , & sans doute



**26 CHARLES MARTEL;**  
**719.** leur domination ; & ne se promettant rien moins que la conquête de l'Europe entière, ils entrèrent ensuite dans la France par la Guyenne & le Languedoc. Cette invasion d'un peuple nombreux accoutumé à vaincre, donna de l'inquiétude à toute la Monarchie, & l'on pensa de tous côtés à la défense commune. Le Duc d'Aquitaine comme le plus menacé, se trouva le premier en état de combattre. Ce fut en cette occasion que l'on reconnut la supériorité du Maire des François sur tous les guerriers de son tems. Des débris des Armées vaincues par Charles Martel, Eudes en composa une qui triompha des Sarrazins; ils se virent obligés après plusieurs combats de repasser honteusement les monts, emportant avec le regret de leur défaite, un violent desir de se rendre maîtres dans un tems plus heureux des riches Contrées du Languedoc, dont ils avoient eu le temps de connoître la fertilité.

Ces nouveaux ennemis occupés par d'autres desseins furent néanmoins quelque tems sans reparoître; mais leur inaction ayant donné lieu à de nouvelles divisions entre le Maire du Palais & le Duc d'Aquitaine ils résolurent d'en profiter, Chilperic & Clotaire

MAIRE DU PALAIS. 27

sous deux Rois, l'un du parti qu'avoit soutenu Rainfroi, l'autre de celui de Charles Martel, après avoir vécus également ignorés, & jouets de leurs Ministres, moururent à peu près dans le même temps. Ainsi la Couronne demeura vacante & plus que jamais l'objet de l'envie de Charles, qui eut d'abord un violent desir de profiter de cette circonstance pour s'en emparer; mais n'osant se compromettre avec la Nation, en qui il reconnut sinon de l'attachement pour le sang de ses Rois, au moins beaucoup d'éloignement pour son usurpation, il mit peu de temps après sur le Trône le Prince le plus capable de l'occuper, qui étoit Thierri de Chelles fils de Dagobert II. On l'

---

28 CHARLES MARTEL;  
726. grande autorité dont il jouissoit, ses longstravaux, les périls continuels des guerres sanglantes qu'il avoit sans cesse à soutenir, ni les fatigues d'un gouvernement pénible, ni même le consentement des Principaux de la Nation lui donnassent aucun droit de faire ainsi passer la Couronne sur la tête de celui des Princes du Sang de Clovis qu'il voudroit choisir, & qui étoit toujours le moins en état d'en soutenir la gloire. Eudes étant le seul ennemi qui pût nuire à Charles, & dont les desseins s'accordassent avec la puissance, il prenoit ses mesures pour l'accabler, lorsque les nouveaux troubles de la Baviere, interrompant encore une fois un aussi important projet, le rappellerent dans cette Province; & Eudes profitant de son éloignement alloit entrer sur ses Terres, quand il se vit à son tour attaqué par les Sarrazins.

---

732. Le Duc d'Aquitaine ne pouvant soutenir à la fois les efforts de deux ennemis si formidables, laissa achever tranquillement à Charles son expédition contre les Bavaois, fit la paix avec lui, & demanda même son secours, souhaitant néanmoins avec ardeur de pouvoir suffire à sa défense, & de n'être pas obligé de recevoir un pareil Allié dans ses Etats.

Abderame qui commandoit l'Armée Sarrazine, avoit en Espagne la même autorité que Charles Martel avoit en France, & paroissoit animé d'une ambition au moins égale à la sienne. Dans le dessein de subjuguier tout à coup la France entière, & de réparer par une conquête aussi éclatante le premier affront que sa Nation avoit reçu, il avoit levé deux puissantes Armées, l'une destinée pour la Bourgogne, l'autre pour l'Aquitaine, & qui devoient se rejoindre dans la Neustrie, afin de soumettre ensuite le reste des Gaules. Ce projet étoit digne de la fierté des Maures, mais difficile à exécuter contre des François.

Eudes aidé du Duc de Gascogne dont les Etats étoient aussi exposés que les siens, entreprit d'arrêter avec lui ce torrent, & après avoir feint de céder à la crainte pour attirer ses ennemis en des lieux favorables, il osa présenter la bataille à Abderame, quoiqu'il eût à peine le tiers des troupes qui suivoient ce Général. Le combat dura long tems. Les Aquitains & les Gascons animés de ce courage bouillant, qui les distingue encore aujourd'hui, soutenoient par des prodiges la multitude de leurs ennemis. Eudes sur-tout se signala par

**30 CHARLES MARTEL;**  
des actions héroïques , & la victoire  
732. étoit à lui , si la seule valeur avoit pu  
l'obtenir ; mais le Duc de Guyenne ,  
sur l'expérience duquel Eudes comp-  
toit beaucoup , ayant été tué & ses  
troupes enfoncées , il voulut se résér-  
ver pour une journée plus heureuse.  
Le Prince fit la retraite avec assez d'or-  
dre , & marcha aussi-tôt pour joindre  
Charles Martel qui étoit alors le seul  
appui qui lui restoit.

Charles  
triomphe des  
Sarrasins.

Charles Martel pénétrant le motif  
qui avoit porté le Duc d'Aquitaine à  
combatre avant leur jonction , ne s'é-  
toit pas pressé d'entrer dans ses Etats ,  
& avoit appris sans s'étonner les rava-  
ges qu'Abderame victorieux commet-  
toit dans le Languedoc & dans la  
Guyenne : c'étoit affoiblir les ennemis  
de sa puissance dans les Gaules : mais  
voyant qu'un intérêt plus puissant que  
la première politique d'Eudes , avoit  
amené ce Prince dans son Armée , il  
songea à le défendre & à vaincre les  
Maures.

Abderame après avoir désolé la Na-  
varre & le Bearn , brûlé Agen , Bor-  
deaux & plusieurs autres Places , s'a-  
vançoit à grandes journées vers Tours ,  
où il vouloit , disoit-il , aller sur une  
mer de sang , piller le tombeau de

MAIRE DU PALAIS. 31

Saint Martin , dont il connoissoit les immenses richesses. Charles instruit de ses desseins arriva en même-temps que lui dans les plaines de Poitiers & se disposa à le combattre. La France entiere effrayée des cruautés exercées par les Maures faisoit des vœux au Ciel pour la prospérité des armes de Charles ; c'étoit la premiere fois que ce Maire les avoit vûs réunis en sa faveur : & devenu l'objet de l'attention de toute l'Europe , il brûloit de faire connoître qu'il ne combattoit pas avec moins d'ardeur pour la cause commune & pour les intérêts de la Religion , que pour les intérêts de sa propre grandeur. On avoit répandu parmi ses troupes que l'Armée ennemie étoit d'un million d'hommes , & cette opinion a subsisté chez plusieurs Historiens ; mais le sentiment le plus commun & le plus raisonnable est qu'Abderame avoit un peu plus de cent mille hommes , sans compter une multitude de femmes , d'enfans & de gens de service dont le nombre avoit sans doute donné lieu à l'erreur populaire. Quoi qu'il en soit, Abderame marchoit avec beaucoup de confiance , & méprisant de telle sorte ses ennemis qu'à peine s'informoit-il s'il y en avoit en cam-

732.

## 32 CHARLES MARTEL;

pagne. Charles profita de cette négligence, choisit avec art un poste aussi avantageux au petit nombre que contraire à la multitude, ensuite il attendit Abderame.

Ce Général surpris de rencontrer sur son passage un ennemi de la réputation de Charles, & voyant la fière contenance des troupes qui le suivoient, commença à croire la conquête de la France moins facile; néanmoins se rassurant sur le nombre de ses soldats, il les mit en ordre & commença une des plus sanglantes batailles dont l'Histoire nous ait conservé le souvenir. La magnificence ordinaire aux Maures les faisoit aller aux combats revêtus d'habits superbes; ils étoient tous couverts de soie, & leurs armes dorées chargées de pierreries, sembloient plutôt être faites pour orner ceux qui les portoient que pour nuire à leurs ennemis. Les soldats de Charles Martel au contraire armés à la façon des anciens Gaulois, se couvroient sous de grands boucliers garnis de cuirs épais & de lames de fer; ils tenoient dans leurs mains robustes & exercées à la fatigue, de longues piques & de forts javelots contre lesquels les fleches & les carquois ouvragés des Maures ne pouvoient résis-

ter. D'ailleurs Charles Martel n'avoit voulu être suivi dans cette expédition importante que par ses troupes les plus agguerries, & les mêmes qui avoient vaincu sous ses ordres les peuples belliqueux de la Saxe & de la Bavière. En combattant les Maures ils ne furent embarrassés que de leur multitude; les fuites concertées & soudaines de ces ennemis les dérobaient aux coups qu'ils leur portoient, les exposoient aux leurs lorsqu'ils revenoient subitement à la charge par un exercice militaire inconnu aux François; mais si-tôt que leurs escadrons épars s'approchoient des rangs ferrés de l'Armée chrétienne, on les accabloit de coups de piques, & les javelots lancés avec vigueur les atteignoient dans leur fuite.

Stratagème  
du Duc d'Aquitaine.

Ils auroient cependant disputé la victoire de cette sorte & fait durer le danger, sans la sage conduite du Duc d'Aquitaine. Ce Prince encore plus intéressé à la victoire que Charles Martel, & plus instruit que lui de la discipline des Maures, lui avoit demandé un corps de troupes avec lesquelles ils s'étoit posté dans un lieu dont il pouvoit voir les mouvemens des deux Armées. Il choisit l'instant où



**732.** 34 **CHARLES MARTEL;**  
Abderame poussé vivement par Charles étoit entierement occupé du soin de soutenir ses efforts , & fondant sur les équipages où se tenoient les femmes & les enfans , il leur inspira tant de frayeur que fuyant éperdus dans les rangs de leur Armée , ils y répandirent la crainte & le désordre. Eudes encouragé par le succès de son attaque, les suivit de près , taillant en pieces tout ce qui s'opposoit à son passage. Alors Abderame déjà presque vaincu par Charles , trop pressé pour espérer de faire une retraite , prit ouvertement la fuite à l'approche du Duc d'Aquitaine, laissant un nombre prodigieux de morts sur la place , & un butin immense qui devint le partage des soldats vainqueurs. La générosité de Charles Martel en une occasion où sa valeur lui avoit fait acquérir tant de gloire, le rendit l'idole de ses troupes ; il leur abandonna tout le butin qu'il renfermât des richesses dignes d'être acquises par les plus grands Rois. & ne songea qu'à exterminer les malheureux restes de l'Armée vaincue , afin d'inspirer aux Maures une si grande terreur du nom François, qu'ils n'osassent plus penser à rien entreprendre contre leurs Provinces.

Le Clergé de France avoit extrêmement crainct les progrès de l'Armée Sarrazine , dont la victoire eût été suivie de leur ruine entière , & leur reconnaissance donna d'abord à Charles le titre de défenseur de l'Eglise ; mais ce Maire appliqué à connoître tout ce qui pouvoit nuire ou servir au dessein qu'il avoit formé de s'emparer du Trône , remarquant que le Clergé souhaitoit la domination des Rois foibles pour l'accroissement de leur autorité , & qu'ils ne souffriroient point sans peine un Maître de son caractère , son premier soin après avoir combattu en faveur de l'Eglise , fut de diminuer la puissance de ses Ministres , sur-tout des Evêques , qui dans ces temps de troubles & de guerres , devenant quelquefois par leur courage les défenseurs de leurs Diocèses , entreprenoient aussi d'y exercer une autorité indépendante de celle du Maire du Palais.

732.

*Haine des  
Ecclesiasti-  
ques contre  
Charles.*

Charles Martel avoit trop d'autorité sur la France pour craindre leur ressentiment , autant qu'il appréhendoit les suites de leurs entreprises. Il s'y opposa donc quelquefois par la force & quelquefois par l'adresse , appelant dans ses Armées ceux des Evêques qui se piquoient de bravoure , pour y con-

**36 CHARLES MARTEL;**  
732. former leurs revenus , & faisant fuf-  
fister un certain nombre d'Officiers &  
de soldats aux dépens des autres. Les  
Moines quoique les moins maltraités  
se récrierent fort contre cette conduite.  
Loin de vouloir les appaiser , & pour  
les punir , il mit les garnisons entieres  
dans leurs Monasteres. Le soldat auto-  
risé commit des violences que Charles  
Martel n'avoit point ordonnées , mais  
qu'on lui imputa ; les Moines après de  
longues clameurs trouverent moyen  
d'intéresser dans leur cause des Sei-  
gneurs mécontents & la Bourgogne se  
souleva contre le Maire du Palais.

Il marcha d'abord contre les révol-  
tés , à qui il ne vouloit point donner le  
temps de se fortifier ; & comme s'ils se  
fussent ressentis de la foiblesse de ceux  
qui les avoient armés , on les vit aussitôt vaincus que menacés. Alors Char-  
les irrité menagea le Clergé moins que  
jamais : après la mort d'un Evêque , il  
laissoit long-tems le Siege vacant , afin  
de jouir de ses revenus & de diminuer  
le nombre des Prélats. On disoit de  
lui qu'il faisoit des Capitaines Evêques  
& des Evêques Capitaines , des soldats  
Moines & des Moines soldats , sans  
vouloir écouter à ce sujet aucunes re-  
montrances ; & en effet personne n'a-

MAIRE DU PALAIS.

voit le pouvoir de lui faire chang  
conduite ; mais voulant faire co  
tre que malgré les bruits répand  
cette occasion au désavantage  
piété , il ne négligeoit point les  
réts essentiels de la Religion , il  
donna tout autre soin pour ma  
contre les Frisons rebelles , & e  
plongés dans les erreurs du Pagar  
Leur exemple corrompoit les plu  
siers d'entre les François qui habi  
les terres de leur voisinage , &  
voyoit aller par crainte & par d  
dans les Eglises , & par goût da  
Temples. Les Frisons étonnés  
puissance de Charles ôciendiren  
faiblement leurs frontieres &  
villes : mais quand ce Prince v

38 CHARLES MARTEL;  
ciens projets à la moindre lueur d'espérance qui lui étoit offerte. L'opiniâtreté de cet ennemi rendit Charles cruel, il ne pouvoit espérer aucun repos qu'après la ruine totale de ce Prince, & il entreprit de l'achever. Il répéta donc dans l'Aquitaine les exécutions sanglantes qui avoient dépeuplé la Frize : les campagnes furent ravagées, les habitans égorgés, & les villes réduites en cendres. De-là il passa dans la Guyenne, & revint avec la même rapidité des bords de la Garonne aux rivages du Rhin où son éloignement causoit toujours quelques désordres. Ces peuples indociles n'avoient jusques-là éprouvé que son courage, ils ressentirent aussi sa rigueur; mais malgré cette sévérité, Charles ne pouvoit jouir d'aucun repos : il étoit forcé de parcourir sans cesse toute l'étendue de l'Empire François, toujours pour combattre & pour punir, & son bonheur en un si grand nombre d'expéditions n'étonne pas plus que sa vigilance extrême. Il est même difficile de comprendre comment il pouvoit conduire à sa suite de grandes armées avec tant de rapidité, sans doute que ses troupes composées pour la plus grande partie de Cavalerie, étoient postées de sa-

MAIRE DU PALAIS. 5

con que dans les différens quartiers  
Royaume, qu'il pouvoit les réunir  
dans sa marche de quelque côté que  
guerre l'appellât. Au moins sa dis-  
gence extrême semble t-elle indiqu  
cet arrangement dont il tira de gran  
avantages. Aux guerres étrangères su-  
cederent des troubles domestiqu  
Abdelmelech, successeur d'Abder  
dans le gouvernement de l'Espag  
pour les Sarrazins, tenta la fidélité  
Gouverneur de Marseille. Il se no  
moit Mauronte & devoit sa fortun  
Pepin; mais il n'en est pas plus at-  
ché à son fils. La ville où il comm  
doit avoir songé de tout temps à vi  
en République. Le nombre de  
habitans, la force de ses murailles

736.

Prennent  
Marseille.

Charles re-  
prend cette  
ville.

tienne se réveilla, & le zèle de la Religion armant les plus foibles, Charles se trouva bien-tôt à la tête d'une Armée nombreuse. Les ennemis & leurs progrès l'inquiétoient moins que les suites fâcheuses de l'exemple de Mauronte : il avoit tracé une route inconnue jusques-là aux Gouverneurs mécontents voisins des ennemis, & dans l'indisposition générale des Grands de l'Etat contre l'excès de son autorité, il avoit à craindre qu'oubliant le danger de la Religion, on ne prît cette route pour lui nuire. Cette réflexion l'irrita davantage contre Mauronte, qu'il menaça des plus terribles supplices s'il tomboit entre ses mains, & marcha droit à Marseille, dont les murs semblerent tomber à son approche, tant cette ville si fière de sa puissance résista peu à ses efforts. Il alla ensuite assiéger Narbonne, où Abdelmelech avoit mis une garnison si nombreuse qu'elle pouvoit passer pour une Armée ; le commandement en étoit confié à un Gouverneur renommé parmi les Sarrazins pour la défense des places, & le fort de Marseille lui ayant fait connoître l'ennemi contre lequel il avoit à se défendre, il mit tout en usage pour obtenir la gloire de lui résister

MAIRE DU PALAIS. 4

plus long-tems. Charles donna coup sur coup plusieurs assauts à la place qu'il vouloit emporter d'emblée ; mais la valeur que lui montrèrent les Maures l'ayant rebuté de ce genre d'attaque il eut recours à la sappe, & aux secousses que les Beliers donnoient aux murailles. On entendoit jour & nuit autour de Narbonne le bruit horrible de combats que les assiégés & les assiégeans se livroient sans répit. A peine les Maures avoient-ils repoussé un assaut qu'ils faisoient une sortie, de sorte que les troupes étoient toujours sous les armes ; ce qui les fatiguoit extrêmement. Charles Martel accoutumé à conduire ses soldats à des expéditions promptes & plus heureuses , craignoit



---

42 CHARLES MARTEL;

736.

voulant tenter à quelque prix que ce fût , de lui faire lever le siege de Narbonne, assembloit une Armée pour le secours de cette place. En effet elle partit des ports d'Espagne sans cacher son dessein , & arriva sans danger dans le Languedoc d'où elle marcha droit au camp de Charles Martel. Peu accoutumé à se laisser prévenir , il fit continuer le siege par une partie de son Armée, & alla avec l'autre à la rencontre des ennemis , qu'il attaqua avec furie, dans l'espérance que leur défaite seroit suivie de la conquête de Narbonne ; mais Charles gagna la bataille sans prendre la Ville, les Maures continuèrent de se défendre comme si leurs compagnons n'avoient point été vain-

737.

Mort  
Thierri.

de cus ; & le Roi Thierri étant mort sur ces entrefaites, cet accident fut un motif honnête pour la retraite que Charles méditoit ; il quitta donc avec moins de regret les environs de Narbonne pour se rapprocher du centre de la France où l'on attendoit avec inquiétude quel Roi il voudroit donner à la Nation.

Après la mort de Chilperic le dessein de Charles Martel avoit été de s'emparer de la Couronne, & la seule crainte de découvrir trop tôt un si grand projet, l'avoit empêché de l'exé-

### MAIRE DU PALAIS.

cuter. Depuis ce tems-là il s'étoit fait un grand nombre de Partisans, & avoit rendu de grands services à la Monarchie; il sembloit même que le peuple devoit être accoutumé à sa domination; cependant quand ses émissaires parlerent de le couronner, on vit tout d'un coup des murmures. Charles en appréhenda les suites, & chagrin de ce mauvais succès, il résolut de ne remettre à personne le Sceptre qu'on lui refusoit de lui donner. Ainsi la France vit un interregne de plusieurs années, le Maire du Palais n'osant s'emparer par violence de la Royauté, & la Nation restant pas en état de le forcer à la céder à ses Maîtres légitimes.

Charles par cette conduite dev

#### 44 CHARLES MARTEL ;

737.

refusa de la rompre malgré les instances réitérées du Pape Grégoire , qui pour gagner le Maire du Palais sembloit autoriser les vûes de ce Prince , en ne s'élevant point ainsi qu'on le sollicitoit de le faire , contre l'interregne qu'il faisoit durer en France.

La puissance des Papes s'étoit considérablement augmentée en Italie depuis la translation de l'Empire en Orient & l'invasion des Barbares. Ils avoient d'abord été Gouverneurs de Rome pour les Empereurs , & la puissance de ces Princes diminuant chaque jour , les Papes acqueroient une espece de propriété sur cette Capitale du monde. Les Rois Lombards la leur disputèrent, ils prétendoient à la conquête de toute l'Italie , & que les Papes devoient se contenter des richesses & des honneurs qui leur étoient venus tout à coup , sans ambitionner de régner sur les peuples. Leurs troupes inonderent le voisinage de Rome , où elles commirent les plus grands excès , & tenterent de s'emparer de la Ville même. Grégoire occupoit a'ors la Chaire de Saint Pierre. Il se défendit autant qu'il lui fut possible ; mais ses forces n'égalant point celles des Lombards , il eut recours aux plus puissans

Le Pape en-  
vo'e vers  
Charles.

**MAIRE DU PALAIS.**

d'entre les Rois Chrétiens. Les E  
ques de France lui avoient fait dep  
long-tems de grandes plaintes con  
les injustices que Charles Martel l  
faisoit essuyer , & il sçavoit par ex  
rience que ce Prince avoit peu man  
l'occasion d'augmenter son autor  
aux dépens de celle des Prélats ; m  
se souvenant que Charles étoit le m  
me qui avoit combattu avec tant  
gloire contre les Maures , il tenta  
*Pirriter contre les Lombards.* Le P  
lui envoya donc une Ambassade a  
des présens qui consistoient en R  
ques, & lui écrivit une Lettre fort e  
quente , où il lui donnoit le titre  
Viceroy des François & de Très-Ch  
rien. Après lui avoir peint l'injus  
des prétentions des Rois Lombards

**48 CHARLES MARTEL,**  
**740.** permettant pas d'entreprendre une guerre si éloignée, il se contenta de faire parler au Roi des Lombards son Allié en faveur de Grégoire & de la ville de Rome. Ce Roi Barbare jugeant à la conduite de Charles Martel qu'il s'intéressoit foiblement à la cause du Pape, continua d'exercer les mêmes violences sur ses terres, lui reprochant d'aspirer à l'usurpation de la souveraine puissance, & de ménager tour à tour l'Empereur des Grecs & les Lombards, suivant qu'ils étoient plus ou moins disposés à favoriser son indépendance. Il est vrai que les Papes ne pouvoient se soutenir que par cette conduite entre deux Princes qui réclamoient à la fois la possession de la ville de Rome; il étoit important pour eux de ne point céder cette Capitale du monde à un Prince Payen, comme le Roi des Lombards, & de la garder contre l'Empereur Grec même qui se trouvoit incapable de la défendre. Grégoire envoya donc de nouveau en France, & pour cette fois avec de riches présents.

Nouvel  
Ambassade  
au Pape.

Ses Ambassadeurs trouverent Charles malade & chagrin. Il étoit venu à bout de gagner de nouveaux avantages sur les Sarrazins; mais l'opiniâtreté de ces ennemis l'inquiétoit. Il étoit aisé de

MAIRE DU PALAIS. 2

voir à la bizarre constitution de leur gouvernement, qu'ils ne pouvoient subsister long-tems en Europe, & que leur puissance y seroit bien-tôt détruite; c'étoit un feu violent dont l'ardeur étoit plus à craindre que la durée; mais Charles se trouvoit à plaindre de ce qu'il s'étoit allumé de son tems, l'occupation que ses ennemis lui donnoient, l'empêchant de mettre dans France l'ordre qu'il y vouloit établir, d'achever ses grands desseins sur le Couronne. Ce Prince étoit donc éloigné de penser à de nouvelles guerres sur-tout avec les Lombards qui pouvoient l'attaquer du côté des Alpes pendant que les Sarrazins le combattoient vers les Pyrenées; ce qui l'auroit obligé de tenir toutes ses forces

---

48 CHARLES MARTEL;  
740. retournerent à Rome fort satisfaits de la réception de Charles , & répandant par-tout son dessein de venir en Italie à la tête d'une puissante Armée ; mais ce bruit qui commençoit à donner de l'inquiétude aux Lombards, se dissipa bien-tôt. On apprit au contraire que Charles Martel voyant augmenter sa maladie & sa foiblesse, s'étoit retiré à Creci-sur-Oise, où il songeoit à régler les affaires de l'Etat & sur-tout celles de sa famille. Ce Prince avoit eu deux femmes, la premiere nommée Rotrude, & la seconde Sonechilde qu'il avoit épousée par un divorce avec Rotrude comme son Pere avec Plectrude, Il lui étoit né trois fils de ces deux mariages, l'aîné de tous fut Carloman, ensuite Pepin le Bref, qui obtint enfin la Couronne si long-tems désirée par son pere, & Grifphon qui s'est peu signalé ; ce dernier étoit fils de Sonechilde.

Charles sans s'inquiéter des plaintes que la Nation pouvoit faire, partagea le Royaume entre ses trois fils, comme s'i lui eût appartenu, non-seulement à la façon des Rois, mais encore en propriété absolue. Chacun d'eux en quelque sorte fut Souverain propriétaire de la partie qui lui échut, Charles laissant seulement la ville de Laon & quelques

### MAIRE DU PALAIS.

quelques autres petites places de la  
cardie, à celui que la Nation vouloit  
choisir pour Roi, en cas qu'elle rej  
tât ses fils. Cette disposition excita  
grandes plaintes dans toute l'étend  
de la France. Charles les avoit p  
vues ; & pour les rendre inutiles  
avoit mandé à Verberie près de Co  
piégne, ceux d'entre les Seigneurs de  
il se défioit le plus ; là, après s'  
étendu fort au long sur ses travaux  
sur les avantages qu'il avoit procu é  
la Nation en général & en particuli  
& sur le repos dont l'intérieur de l'  
tat jouissoit, pendant que sa person  
étoit toujours exposée, il dit que  
François, dont les services avoient a  
gmenté les conquêtes & la gloire,  
pouvoient refuser à sa famille la co



740. tous approuverent ce qui avoit été décidé en faveur de ses enfans.

Il fut aisé de connoître que la crainte bien plus que la reconnoissance avoit arraché l'aveu de ces Seigneurs. Ils condamnerent en particulier ce qu'ils avoient approuvé en public, mais aucun n'osa s'opposer à l'exécution des desseins de Charles. Quoique mourant, il étoit encore redoutable, & d'ailleurs ses bienfaits tomboient sur trois fils en état de les défendre. Ils prirent donc sans obstacle possession de leurs partages, les mécontents attendant pour éclater, des circonstances plus favorables. Charles instruit de leurs desseins, eut au moins la gloire de les empêcher d'éclater durant le reste de sa vie, qui fut terminée le 21 Octobre sept cens quarante-un à Quiercy sur-Ôise.

Mort de  
Charles  
Martel.

741.

Le cours éclatant de ses conquêtes, sa haute valeur, sa vigilance, le bonheur constant de ses expéditions militaires, la grandeur de ses projets, la sagesse de sa conduite dans leur exécution, & la justesse de ses mesures pour mettre avec sûreté le nom de Roi dans sa famille, après en avoir acquis l'autorité pour lui même, l'ont placé avec raison au nombre des plus grands hommes que la France ait produit. On peut

MAIRE DU PALAIS. 5

même le mettre au rang des Généraux propres à servir de modèles, à cause de sa rare prudence, de son activité & du discernement qui lui faisoit connoître les avantages qu'il pouvoit tirer de la situation du terrain & de la disposition de ses troupes. Il évitoit assez ordinairement d'en venir à une action générale, en quoi il a été imité par les plus grands Capitaines venus après lui. & son attention singulière à bien choisir ses postes, lui assura presque toujours la victoire. On voit que Charles fut attaqué toute sa vie par des forces supérieures aux siennes. Les Saxons & les Bavarois, les Aquitains, & depuis les Maures, lui opposèrent des armées innombrables, sous lesquelles la valeur auroit succombé, si elle n'eût été aidée

741. plusieurs siècles après lui ; mais tant de grandes qualités, les services qu'il rendit à l'Etat, ni ceux même qu'il rendit à la Religion, ne le sauverent point de la haine des Ecclésiastiques. Ce Prince n'avoit eu d'égards pour eux que dans les commencemens de son administration. Ayant depuis donné carrière à son ambition, il craignit la leur, & songea à les affoiblir, en les dépouillant des richesses immenses que le peuple accumuloit sur leurs têtes. Ce fut lui qui arrêta l'effet de cette ferveur qui étoit encore dans sa première force, & par qui l'Eglise se seroit enfin trouvée maîtresse des biens temporels de tous les lieux où l'on reconnoissoit son pouvoir. C'étoit chaque jour de nouvelles donations aux Monasteres ou aux Evêques, non-seulement de maisons, & de simples métairies, mais de villages & de villes entières. Charles arrêta l'excès de ces dons qui tendoient à altérer l'autorité souveraine & l'aisance des particuliers. Le peuple ne comprit pas la sagesse de cette politique, & les plus éclairés la condamnerent jusqu'à ce qu'on eût vu Louis le Débonnaire, arriere petit fils de ce Prince, détrôné par des Evêques à la vue de toute l'Europe ; ce qui sans doute ne fût jamais arrivé, si son Bis-

### MAIRE DU PALAIS.

aïeul avoit eu le tems de réduire la puissance des Prélats François, & de faire monter celle des Souverains à leurs justes bornes. Mais quoique Charles n'eût point achevé ses desseins contre eux, ils n'en eurent pas moins d'honneur pour sa mémoire. On répandit même parmi le peuple qu'Euchere Evêque d'Orléans, inquiet sur l'état de l'ame de Charles Martel, avoit songé que le diable s'en étoit emparé, ainsi que de son corps qu'il lui avoit vu tirer de son tombeau. On voulut voir si c'étoit dit on, ce que signifioit un songe si singulier, & quelques-uns eurent la curiosité de fouiller dans la tombe de Charles, où l'on trouva au lieu de son corps, un gros serpent, qui après s'être

**54 CHARLES MARTEL;**  
**741.** prétentions en parurent mieux fondées & plus respectables que jamais. Néanmoins on peut ajouter qu'il n'exerça jamais contre eux d'autres violences que de leur ôter un superflu dont on les voyoit abuser, & qu'il arriva à la suprême puissance plutôt par la force de son génie, que par l'abus de son autorité. On n'entendit parler sous son administration ni de meurtres; ni d'exil, ni de prison, & on trouve même qu'en plusieurs occasions, comme à l'égard de Plectrude & de Rainfroi, il usa d'une grande clémence. Il sera permis de remarquer au sujet de Charles que les véritablement grands hommes peuvent être susceptibles d'une violente ambition & de bien d'autres défauts; mais qu'ils ne sont jamais accusés de cruauté.

Quoique Pepin, surnommé le Bref, se soit distingué après la mort de Charles Martel dans le commandement des Armées on ne fera point de sa vie un article; elle est comprise en détail dans l'Histoire de nos Rois. On dira seulement les principales de ses actions jusqu'au tems où il monta sur le Trône. Son partage fut la Neustrie, la Bourgogne & la Provence, avec la Mairie de France. Ne voulant point irriter la

ACTIONS de  
Pepin.

### MAIRE DU PALAIS.

Nation dans ces commencemens de son gouvernement, il éleva sur le Trône Childeric III, & regna sous son nom avec un succès qui le rendit l'ame du peuple. Ses soins éloignoient la guerre de la France sans l'appauvrir; toutes ses expéditions furent aussi promptes qu'heureuses. Odilon, Duc de Baviere, s'étant soulevé, fut vaincu & mis hors d'état d'entreprendre nouvelles révoltes. Grippon, frere de Pepin, mécontent de son partage des bornes étroites qu'il mettoit à son autorité, avoit été implorer le secours du Duc de Baviere, qui fut ainsi entraîné dans sa ruine. Alors Pepin voyant vainqueur de ses ennemis, adoré de la Nation, se mit enfin



## R A O U L,

O U

R O D O L P H E,  
COMTE DE VERMANDOIS,

---

*Sous les Rois Louis VI. & Louis VII.*

1094.

Origine de  
Raoul.

**R** A O U L étoit fils d'Hugues, dit le Grand, Comte de Vermandois, & petit-fils d'Henri I, Roi de France. On ne pouvoit avoir une origine plus illustre; mais la grandeur de sa naissance fut le moindre des avantages qui lui procurerent les premières dignités du Royaume. Dans son siècle, quoiqu'à peine sorti de la barbarie, le mérite seul tenoit lieu de protecteur & d'appui, & il est ordinaire, en lisant l'Histoire de ce tems-là, de voir des Moines & d'autres Ecclésiastiques, quoique peu avancés dans les dignités de l'Eglise, posséder la faveur des Rois & l'emporter sur les Princes de leur sang, & sur les Grands de l'Etat. Plusieurs raisons occasionnoient cette préférence. D'abord la déférence aveugle que l'on avoit pour des Pré-

DE VERMANDOIS. 5

tres studieux & solitaires, aussi respectables par les lumieres de leur esprit, que par la régularité de leurs mœurs. Eux seuls étoient lettrés, cette prérogative leur avoit mérité vénération des peuples, moins éclairés que de nos jours sur les circonstances étrangères à leur utilité, mais appliqués à connoître & à employer tout ce qui pouvoit servir à leur bonheur. Une seconde raison étoit que les Princes du Sang Royal, la plupart souverains en naissant briguoient peu les Charges de l'Etat qu'ils regardoient en quelque sorte comme au-dessous de leur attention, & dont ils ne daignoient se revêtir que pour en abuser. De sorte que si Raoul acquit sa



**1094.** exhortations pathétiques de Pierre l'Hermite animoient le zèle des Princes Chrétiens à la délivrance de la Judée. La foiblesse de son âge le mit hors d'état de prendre part à ces grands événemens , d'une autre maniere que par sa tendresse pour son pere engagé dans les périls de cette guerre de Religion. Cependant on remarquoit déjà en lui une grande inclination pour les armes, & beaucoup d'ardeur pour la gloire.

On ne parloit alors dans toute l'Europe que des exploits des Princes Chrétiens dans la Palestine. Le jeune Raoul attentif à ces récits, se plaignoit de ce que sa jeunesse le forçoit à rester oisif en Europe , pendant que ses parens , ses amis & ses compatriotes se couvroient de lauriers en Asie. Il lui sembloit que les Croisés n'en devoient plus laisser à cueillir , & qu'il seroit le reste de sa vie sans avoir rien fait ni pour sa réputation particuliere, ni pour l'intérêt de la Religion. Il passa ainsi sa premiere jeunesse dans les occupations qui étoient ordinaires à la Noblesse de ce tems-là , & qui consistoient seulement à apprendre à lire , à écrire & à s'instruire très légèrement de l'Histoire moderne. Encore n'y avoit il que la haute Noblesse , à qui l'on procurât

COMTE DE VERMANDOIS. 5  
une pareille éducation ; le commun  
des Gentiishommes sçavoient rare-  
ment lire.

Parvenu à un âge plus avancé , & pouvant déjà supporter la fatigue des exercices militaires , Raoul s'appliqua à s'y rendre habile. Il apprit sur-tout bien manier un cheval , à jouter avec la lance , & à jeter des flèches. Une force naturelle , jointe à une grande habitude , l'eurent bien-tôt rendu adroit & robuste. Né avec d'aussi heureuses dispositions pour la guerre. il ne lui manquoit plus que des occasions d'en faire usage. Elles tardoient peu à arriver dans un siècle aussi rempli de troubles que celui où il vivoit. Cependant la guerre sainte sembloit avo-

1108.

maines des Infidèles ; mais à peine eut-on satisfait à ce devoir , qu'on vit renaître les haines & les jalousies , qui n'avoient été assoupies que pour un tems , & la discorde rentra en Europe avec les vainqueurs de la Palestine.

Louis le Gros, songe à aggrandir sa puissance.

Louis VI, dit le Gros, qui succéda à son pere Philippe , & qui même avoit regné plusieurs années avec lui, posséda les vertus de ce Monarque sans en avoir les défauts , & montra à la France , jusqu'à la fin de sa vie , les belles qualités que son pere n'avoit eu que durant les premieres années de son regne. Ce Prince plus politique que ses prédecesseurs , se vit à peine maître du Trône, qu'il résolut d'en rendre la majesté plus respectable , en abaissant enfin cette puissance énorme des vassaux de la Couronne, toujours à charge aux peuples dont ils étoient les Tyrans , & souvent redoutables à leurs propres Souverains.

Situation de la France sous la première race.

Pour répandre plus de clarté sur le projet de Louis le Gros , & faire connoître la justesse de ses vues , il faut se représenter la situation de la France sous son regne. Les pays conquis en différens tems par les François , & possédés sous le titre de Royaume par Clovis , avoient été souvent partagés

COMTE DE VERMANDOIS. 6  
en plusieurs Etats, qui avoient chacu  
leur Souverain. Les Maires du Palais  
ainsi qu'on l'a déjà vu, loin de travail  
ler à augmenter la puissance de leur  
maîtres, furent les premiers qui e  
saperent les fondemens, en voulant  
trop s'accroître, & en portant leur au  
torité particuliere au point qu'ils n'a  
voient plus qu'un pas à faire pour re  
gner. Pepin, Maire du Palais, deven  
plus puissant que ses prédécesseurs  
chassa du Trône la race de Clovis, &  
mit le Sceptre dans sa famille; mais  
craignant un pareil attentat de la part  
de quelqu'autre Maire aussi ambitieux  
& aussi heureux que lui, il abolit sage  
ment une dignité qui ne pouvoit plu

**1108.** vertueux & zélés, leur méritèrent d'abord des Gouvernemens. On crut qu'il étoit de la justice de les conférer à leurs fils. Par-là les dignités devinrent en quelque façon héréditaires. L'ambition des fujets, la foiblesse des Rois, tarderent peu à inspirer à quelques uns des Gouverneurs l'envie de se rendre indépendans. Il leur fut aisé de réussir sous des Princes qui n'avoient nul soin de leur gloire, & qui, occupés de leurs plaisirs, pensoient plus à les satisfaire, qu'à conserver une autorité dont ils avoient abandonné l'usage.

*F. Daniel.* Ce fut-là un des moyens qui frayèrent à Hugues Capet le chemin du Trône. Sa puissance étoit égale à celle de ses Rois; il avoit sçu par ses exploits & par des marques de piété, s'attirer l'affection de tous les Ordres du Royaume. Louis le Faineant étant mort dans ces circonstances, il n'eut pour ainsi dire qu'à se mettre sur la tête la Couronne qui devenoit vacante. Les Ducs, les Comtes, &c. qui s'étoient rendus indépendans & qui s'avoient néanmoins vassaux de la Couronne, choisirent volontiers pour Roi un Prince dont l'exemple & l'intérêt de se maintenir autoriseroit leurs usurpations, & donnerent aisément l'exclu-

COMTE DE VERMANDOIS. 6  
sion au Prince Charles, oncle du se  
Roi, que plusieurs circonstances ren  
doient d'ailleurs indigne du Trône.

Les choses restèrent en cet état ju  
qu'au regne de Philippe I. Ce Prince e  
héritant de la Couronne, ne regno  
absolument que sur les villes de Paris  
d'Orléans, d'Étampes, de Compiè  
gne, de Melun, &c. qui étoient se  
biens patrimoniaux. Il crut faire un  
grande acquisition & quelque chose  
d'important pour sa gloire, en joi  
gnant la ville de Bourges à son petit  
domaine. Rendre à la Couronne son  
ancien lustre, & aux Rois leur première  
autorité, étoit une entreprise au  
dessus de ses forces, & réservée au Roi  
son fils. Ce prince, si l'on en juge par

délivrance de la Terre sainte, dans l'idée que cette entreprise, donnant aux Ecclésiastiques, dont il avoit besoin, une idée avantageuse de sa piété, délivrerait aussi le Royaume d'une foule de mécontents, & lui faciliterait les moyens de réunir à la Couronne quelques-uns des Etats qui en avoient été démembrés. En effet les grands vassaux, à l'exemple du peuple, vendoient ou engageoient ce qu'ils avoient de plus précieux, & partoient pour Jérusalem. Ce fut ainsi que la France se vit délivrée de Hugues le Grand, de Gui de Rochefort, & de plusieurs autres, que leur ambition avoit rendu redoutables au jeune Roi.

Telle étoit la disposition des affaires lorsque Philippe mourut. Louis voulant effacer de l'esprit des peuples toute idée qu'il eût eu moins de respect pour son pere, en se saisissant de l'autorité pendant sa vie, lui fit faire de magnifiques obsèques, auxquelles assista le jeune Raoul de Vermandois avec toute la Cour. Il suivit ensuite le nouveau Roi à Orléans où ce Prince se fit sacrer, quoiqu'il eût été sacré & couronné du vivant même de son pere. Cette cérémonie faite par l'Archevêque de Sens, pensa causer du trouble

Louis VI.  
monte sur le  
Trône.

COMTE DE VERMANDOIS. 65

dans le commencement du nouveau regne. L'Archevêque de Rheims prétendit qu'on lui faisoit une injustice. Chacun publia des écrits pour soutenir ses droits. La question des investitures fut aussi renouvelée ; mais la prudence du Roi appaisa ces querelles naissantes. Il les fit décider à son avantage, après s'être de nouveau fait reconnoître pour Roi par les Evêques & les Seigneurs du Royaume , comme si la dispute sur le droit des deux Prélats avoit jetté de l'incertitude sur son droit à la Couronne.

1108.

Dans le dessein qu'il avoit formé de rendre à l'autorité Royale toute sa splendeur , son premier soin fut d'établir une étroite correspondance entre les villes qu'il possédoit en propre , sans gêner néanmoins leur liberté particulière, & d'en composer un état qui par cette union devenoit plus puissant. Plusieurs Seigneurs s'étant ensuite révoltés , il les attaqua , les vainquit , & augmenta son domaine de leurs dépouilles. Raoul , qui par la mort de son pere étoit devenu Comte de Vermandois , eut part à cette guerre. Louis , qui remarqua en lui beaucoup de zèle & un esprit solide , le jugeant propre à le servir dans ses vues,

Raoul se  
distingue  
dans les Ar-  
mées.



1108.

s'empresſa de l'avancer , & lui donna un corps de troupes à commander. Raoul charmé de ſe-voir ſi promptement à la tête d'une armée , târda peu à faire un uſage avantageux des forces qui lui étoient confiées. Dans ce tems où l'ignorance dominoit, on ne faiſoit point d'apprentiſſage à la guerre ; la nature & la fortune formoient ſeuls les Généraux. Hugues marcha contre pluſieurs petits Souverains , qui ſe faiſoient la guerre ſans le conſentement du Roi , & s'étant rendu malgré eux l'arbitre de leurs différends, il les força à mettre bas les armes , & à ne lever désormais des troupes que pour le ſervice de la Patrie.

1109.

Louis avoit alors pour Miniſtre , & pour Généraliſſime de ſes Armées , Anſel Garlande , qui le ſervoit avec beaucoup de fidélité. Il étoit Sénéchal de France ; dignité à peu près ſemblable à celle de Connétable , & qui renfermoit de plus toutes les fonctions de Grand-Maître d'Hôtel. Il avoit ſuccédé dans cette Charge à Gui de Rochefort, que le dépit d'avoir vu ſa fille répudiée par Louis, avoit jetté dans le parti des rebelles. Les bienfaits du feu Roi , dont il poſſédoit la faveur , l'avoient mis en état de ſe faire craindre

## COMTE DE VERMANDOIS. 67

par son successeur dont il s'étoit déclaré l'ennemi, & on le vit presque tous les jours les armes à la main contre son Roi, avant & après son voyage de la Terre Sainte. Le Roi ayant su qu'il formoit de nouveaux desseins, résolut de le prévenir, ainsi que les autres Princes ses alliés, persuadé que la vigilance est un heureux présage de la victoire, sur-tout contre une ligue presque toujours lente à se former. Il donna ordre au Comte de Vermandois de le suivre avec un corps d'Infanterie, tandis qu'il s'avanceroit avec le Sénéchal à la tête de sa Cavalerie. Le Comte de Rochefort, malgré son activité, n'avoit pu ramasser qu'un certain nombre de troupes, avec lesquelles ce Seigneur s'étoit posté sur le bord de la Marne, pour y attendre la jonction de ses confédérés. 1109.

Il march  
à la tête d  
l'Infanterie  
contre les re  
belles.

Louis profita de la supériorité, attaqua les ennemis dans leur camp, seulement avec la Cavalerie ; & après quelque résistance, il les força de fuir vers Gournai, où Gui de Rochefort ayant jetté le débris de ses troupes, alla trouver les autres ligés, pour les presser de se mettre en campagne. Cependant l'Infanterie étant arrivée, Raoul de Vermandois eut ordre de

Siège de  
Gournai.

**1109.** forcer un pont, gardé par les meilleures troupes de Gui de Rochefort, ce qu'il exécuta avec beaucoup de valeur, rendant ainsi le passage libre à l'Armée qui s'avança dans la plaine, & parut bientôt à la vue de Gournai. Le Roi, dont l'activité étoit extrême, voulut qu'on attaquât sur le champ un corps d'Infanterie posté dans une isle voisine, & lui-même piquant son cheval dans la rivière, s'avança à la nage suivi de sa Cavalerie. Raoul & Garlande voulant le suivre, jetterent une partie de l'Infanterie dans des bateaux, mais il n'en put passer qu'un petit nombre. Le reste ne voulut pas être spectateur inutile des efforts du Roi & de tant de personnes illustres; ils se deshabilierent, & passerent la rivière avec tant d'ardeur, qu'ils furent sur le point d'arriver avant la Cavalerie qui les avoit précédés. Les assiégés étonnés d'une si grande résolution, & ne sachant sur qui tirer, parce qu'ils ne voyoient que des rêtes au-dessus de l'eau, voulurent d'abord faire retraite; mais ranimés par la voix de leur Chef, ils se coucherent ventre à terre, & décocherent leurs traits sur la face de la rivière. Plusieurs Royalistes périrent de cette maniere, & ils couroient ris-

Bravoure du  
Roi, & de  
Raoul.

COMTE DE VERMANDOIS. 6  
que d'être défaits, si Raoul ne fût a-  
rivé à propos pour les soutenir. Il fati-  
ta à terre avec ses gens, tandis que  
Roi entroit aussi dans l'Isle avec  
Cavalerie. Les ennemis se défendirent  
vaillamment, & se montrèrent dignes  
soldats du brave Gui de Rochefort  
mais il leur fallut céder; la plupart fi-  
rent taillés en pièces, & un très-pet  
nombre rentra dans Gournai.

Le Roi profitant de cet avantage  
investit la Place, & commença à la  
battre avec toute sorte de machine  
Cependant comme elle étoit égale-  
ment forte par la situation, & par le  
grand nombre de troupes qui la défen-  
doient, il fut long-temps sans pou-  
voir s'en rendre maître; mais les assiégés  
venant à manquer de vivres, étoient

1109.

Il<sup>s</sup> livrent  
une bataille.

gées en bataille en vinrent aussi tôt aux mains. L'aîle gauche des ennemis mal conduite, & composée de mauvaises troupes, fut aisément défaite; il n'en fut pas de même du corps de bataille, que commandoit le Comte Thibaud. Ses soldats animés par son exemple, se défendoient avec beaucoup d'opiniâtreté; mais le Roi à la tête d'un corps de Noblesse, vint enfin à bout de les enfoncer, & bientôt de les rompre entièrement. Il se disposoit à poursuivre les fuyards, lorsqu'on vint lui dire que le Comte Raoul étoit vivement pressé par Gui de Rochefort. Ce Général également courageux & expérimenté, feignit d'abord de céder aux efforts du jeune Comte de Vermandois; il comptoit que la présomption ordinaire aux gens de son âge, lui feroit commettre quelque faute. En effet, quand il vit que ce Prince avoit jetté son premier feu, & que ses troupes commençoient à quitter leurs rangs, il donna tête baissée sur les Royalistes & les poussa fort loin. Raoul, au désespoir de la déroute de ses soldats, se porta par tout pour les rallier. Il fut même blessé dans la mêlée, & alloit périr quand le Roi lui vint en aide. Le combat devint

COMTE DE VERMANDOIS. 7

alors plus égal; & il alloit recommencer de nouveau avec plus d'acharnement, lorsque Gui de Rochefort fit sonner la retraite. La cause de ce mouvement vint de ce que sçachant la défaite du reste de l'Armée, il voulut éviter d'être enveloppé, & peut-être d'être fait prisonnier. Raoul piqué de désavantage qu'il avoit eu dans cette bataille, chargea les ennemis comme un furieux, & acheva leur défaite. La plaine fut bientôt couverte de fuyard qui disparurent en un instant.

L'Armée victorieuse rentra aussitôt dans son camp, & continua à presser le siège. Les assiégés n'ayant plus de secours à espérer, ne firent qu'une longue résistance. La garnison se rendit à des conditions honorables, &

IIIO.

quérir son Royaume ; à peine avoit-il soumis un vassal qu'un autre se révoltoit aussi tôt ; souvent même ils se réunissoient pour l'attaquer , & leurs forces jointes ensemble devenoient quelquefois supérieures aux siennes. Cependant son activité , qui lui fit donner le surnom de *Batailleur* , parce qu'il étoit souvent aux prises avec les rebelles , le rendit presque toujours victorieux. Pour mieux s'attacher l'affection des peuples , il entreprit souvent la guerre pour soutenir les droits des Ecclesiastiques ; ce qui lui mérita aussi le titre de défenseur de l'Eglise.

A ces expéditions contre les vassaux de la Couronne qui étoient une espèce de guerre civile, succéda une guerre étrangère. La Ville de Gisors dont Henri Roi d'Angleterre s'empara , fut la cause d'une rupture entre ces deux Princes. Quoiqu'ils eussent été autrefois liés d'amitié, l'ambition les rendit rivaux, & on en vint aux mains de part & d'autre avec beaucoup de vivacité. Le Roi vit avec plaisir les principaux Seigneurs François se réunir sous ses drapeaux , & marcher contre le Roi d'Angleterre , quoiqu'ils le regardassent comme un convassal , & qu'ils fissent gloire de se soutenir les uns les autres.

**COMTE DE VERMANDOIS.** 7  
autres. Le Comte de Vermandois ayant  
joint l'armée avec les troupes de son  
Comté, marcha à l'ennemi.

Les deux armées furent à peine en  
présence, que Louis se souvenant qu'il  
avoit aimé le Roi d'Angleterre, lui  
envoya ses députés, pour lui représen-  
ter l'injustice de son procédé ; mais le  
Prince ne répondit à cette politesse qu'  
par des railleries piquantes ; ce qui  
choqua tellement le Roi, qu'il proposa  
au Monarque Anglois de vider le  
différend par un duel. Il n'eut garde  
d'accepter ce parti, & il trouva moi-  
de risque pour sa personne dans une  
affaire générale.

Le Roi ayant perdu toute espérance  
d'accommodement, donna ordre



se préparoit à revenir dans sa capitale ;  
 1111. lorsqu'il eut une nouvelle guerre à soutenir.

Raoul mar-  
 che avec le  
 Roi contre le  
 Comte de  
 Blois.

Le Comte de Blois irrité de ce qu'on lui avoit refusé la permission de bâtir une forteresse auprès du Puiset , après la destruction de ce château , déclara la guerre au Roi. Ce Prince se mit aussi-tôt en campagne , & fut secondé dans cette expédition par le Comte de Flandre , qui avoit la réputation d'un grand Capitaine. Il se rendit avec le Comte de Vermandois vers Touri , tandis que Robert de Flandre marcha contre le Comte de Blois. L'habileté de ce Général eut bientôt triomphé des efforts de Thibaud ; & le Roi , qui vouloit se trouver à toutes les actions , n'arriva néanmoins qu'après deux défaites consécutives du Comte de Blois. Après ces avantages , il crut que ses ennemis lui donneroient assez de relâche pour aller en Flandre ; mais Thibaud ne fut pas plutôt instruit de son absence qu'il se révolta de nouveau , & voulut absolument relever les fortifications du Puiset.

— Louis à cette nouvelle revint promptement en France , & donna ordre au Comte de Vermandois d'assembler ses troupes. Il obéit & voulut avant

COMTE DE VERMANDOIS. 7

d'aller joindre le Roi , soumettre Montlheri qui s'étoit révolté. Pendant ce temps-là Louis , cédant à son impatience , s'avançoit à grandes journées au-devant des ennemis. Il n'étoit suivi que d'un petit corps de Cavalerie. Cependant il fut assez heureux pour repousser les troupes du Comte de Blois. Peu satisfait de ce premier avantage , il continua de les poursuivre jusqu'au pied des murailles du Château du Puiset. Il vit là quelques bataillons qui s'étoient ralliés à la faveur d'un fossé. Il mit aussi-tôt pied terre , les chargea l'épée à la main , les défit ; mais Raoul de Baugenc qui remettoit les troupes en ordre derrière une Eglise , à mesure qu'elles se

**1112.** Royal à la main', & leur inspira tant de résolution, qu'il demeura encore une fois vainqueur. Mais, lorsqu'il comptoit jouir de sa victoire, il vit venir à lui un gros de Normands, qui n'avoient point encore combattu, & qui cherchoient à l'envelopper. L'épouvante se mit aussi-tôt parmi les soldats, & chacun ne songea plus qu'à fuir. Lui-même prit le parti de la retraite & se retira à Touri, où l'extrême fatigue l'obligea de se coucher.

Il est secouru à propos par le brave Raoul.

Le Comte de Vermandois, chagrin de ne s'être pas trouvé à ce combat, se hâta de joindre le Roi, sur la nouvelle qu'il reçut que les révoltés l'avoient investi dans Touri. A son approche les ennemis se retirèrent, & délivrèrent Louis d'une grande inquiétude. Le Comte de Vermandois fut reçu d'une manière conforme au service qu'il venoit de rendre, & l'on songea bien-tôt à faire usage des troupes qu'il avoit à sa suite. Le Roi qui avoit résolu la ruine du Puiset, & qui étoit excité à cette entreprise, autant par amour pour sa gloire, que par condescendance aux prières de Suger, marcha contre cette Place que le Comte de Blois avoit rétablie, & l'assiégea dans les formes.

Siège du Puiset.

### COMTE DU VERMANDOIS.

Thibaud , informé du danger étoient les assiégés , vint aussi-tôt à secours à la tête d'une armée qui passoit de beaucoup celle du Roi. Il attaqua d'abord le quartier de ce Prince qu'il força malgré sa résistance. Il pénétra de-là dans celui du Comte de Vermandois , où il trouva plus de difficulté. Le récit de cette bataille , une des plus considérables de celles qui se donnèrent en ce temps-là , fait connoître le peu de progrès de la Nation dans l'Art Militaire, quoique depuis Philippe le Second elle eût toujours eu les armes à la main. Raoul , instruit de l'approche de l'ennemi par les fuyards du quartier du Roi , avoit eu le temps de mettre ses troupes en bataille. Il reçut Thibaud en homme qui ne lui cédoit ni en c

**1112.** Efforts héroïques de Thibaud & Raoul. mêlée le Comte de Vermandois afin de terminer plutôt le combat. Celui-ci ayant le même dessein, ils ne furent pas long-temps sans se rencontrer. Le Comte Thibaud attaqua le premier, & porta un furieux coup de lance à son ennemi, que la bonté de ses armes fauva d'une mort certaine. Il voulut y répondre, & sa lance fut aussitôt brisée. Tous deux mirent alors l'épée à la main, & se chargerent avec plus de furie. Le Comte de Vermandois, après avoir évité un coup terrible que Thibaut lui porta, lui plongea son épée dans la poitrine & le renversa par terre. Sa chute répandit la terreur parmi ses soldats, & ils commencèrent à plier. Cependant ils emporterent leur Général, malgré les efforts des Royalistes pour s'en emparer.

Déroute des  
maçmis.

Le Roi qui durant le combat avoit eu le temps de remettre ses troupes en ordre, s'étant fait joindre par Garlande, vint pour achever la défaite des ennemis. Mais il trouva que le Comte de Vermandois lui en avoit évité la peine, & qu'il poursuivoit les fuyards avec une ardeur qui pouvoit lui devenir funeste. Il se hâta de le joindre avec sa Cavalerie, & tous deux ne cessèrent de tuer, ou de faire des prisonniers.

COMTE DE VERMANDOIS,

jusqu'à ce qu'ils ne virent plus d'ennemis dans la plaine. L'armée victorieuse se rentra ensuite dans son camp, & continua de battre la place qui se rendit à discrétion. Le Roi la fit raser & fonder en comble; réunit cette terre à son domaine, & pour mieux s'en assurer la possession, fit fortifier Yonville, à une lieue du Puiset, où ce Prince mit garnison.

Cependant le Comte de Blois de la blessure n'étoit point mortelle, & envoya demander la permission au Roi de se faire transporter à Chartres. Raoul & les autres Seigneurs étoient d'avis de ne lui point accorder cette grâce & d'aller plutôt l'assiéger dans un château, dont la foiblesse obligeroit le Comte à se rendre à discrétion; mais

dant deux années , & n'eut rien à démêler avec ses voisins. Le Roi profita de ce petit intervalle de repos pour rectifier les abus qui s'étoient glissés dans le Royaume à la faveur des troubles. Il exhorta ses vassaux à cesser d'envahir les biens Ecclésiastiques , & ceux qui refusèrent de se soumettre à ses ordres , y furent contraints par les armes. Le Comte de Vermandois, dont l'activité convenoit à l'humeur du Roi, étoit ordinairement chargé des expéditions qu'il falloit faire à ce sujet , & il s'en acquittoit toujours au contentement du Roi & du peuple. Les Ecclésiastiques, qui le regardoient comme le défenseur de leurs privilèges & de leurs biens, aidoient à l'accroissement de l'autorité Royale dont il étoit l'appui ; le commun du peuple ne cessoit de louer les soins qui le déliyroient d'une infinité de petits tyrans. Les grands vassaux même rendoient justice à sa capacité , quoiqu'ils le regardassent comme un grand obstacle à leur ambition.

Cependant le Royaume , tranquille en apparence , étoit souvent déchiré par quelques divisions intestines. Il est vrai que les étrangers étoient exposés aux mêmes inconvéniens , & la plu-

#### COMTE DE VERMANDOIS. 8

part des Etats voisins étoient dans la même situation, & à-peu-près comme étoit l'Allemagne avant Charles V. La puissance des vassaux contrebalançoit souvent celle du Souverain; & le Roi de France, comme les autres, n'étoit à craindre, que lorsqu'il plaisoit à tous ces Gentilshommes fieffés, de lui prêter du secours, & de joindre leurs forces aux siennes. Cette autorité partagée étoit toujours l'occasion de la guerre entre les Puissances de l'Europe. Dès qu'un vassal de la Couronne de France étoit mécontent de son Souverain, sûr de l'appui de l'Empereur & du roi d'Angleterre, il ne manquoit jamais de se révolter. Pour se venger le Roi de France profitoit à son tour



**1113.** comme le conseilloit Raoul, le Roi sépara son Armée en trois corps, & s'amusa à faire des conquêtes de peu d'importance. Le Comte de Champagne profita de cette conduite bizarre, & alla attaquer le Comte de Flandre. Ce Prince, quoiqu'avec des troupes beaucoup inférieures, soutint le choc des ennemis ; mais son cheval s'étant abattu, il fut foulé aux pieds par leur Cavalerie. Ses gens le croyant mort, ne songerent plus qu'à fuir, & laisserent la victoire au Comte de Blois, qui défait encore la troupe commandée par le Roi en personne, mais il n'osa attaquer le Comte de Vermandois, qui s'étoit retranché dans un lieu avantageux. Ces deux défaites ne furent considérables que par la perte du Comte de Flandre qui mourut de ses blessures.

**1114.** Louis VI dont la générosité égaloit la valeur, & trouvant d'ailleurs une occasion favorable de nuire au Roi d'Angleterre, entreprit en ce tems-là de rétablir Guillaume Cliton dans le Duché de Normandie, dont Henri

Le Roi fait s'étoit emparé sur Robert son frère, la guerre à qu'il retenoit en prison depuis long- celui d'An- tems. Il engagea dans cette querelle le gleterre, Comte d'Anjou, à qui ce Prince rendit la charge de Sénéchal, qui étoit héréditaire.

COMTE DE VERMANDOIS. 85  
ditaire dans sa famille. Etienne Gar-  
lande, qui avoit succédé à son frere  
Ansel dans cette charge, ainsi que  
dans la confiance du Roi, ne la possé-  
da plus que comme son Lieutenant :  
c'est-là d'où est venue la distinction de  
Grand Maître d'Hôtel & de premier  
Maître d'Hôtel. Les armées étant as-  
semblées de part & d'autre, elles se mi-  
rent en campagne ; mais la fortune  
abandonna cette fois les armes du Roi,  
& son armée fut défaite, ce qui le  
contraignit d'accepter la paix que lui  
offrit le Roi d'Angleterre. Il fallut que  
Cliton attendît un tems plus favorable  
pour rentrer en possession de l'héritage  
de ses peres.

1114.

Vermandois, que l'ingratitude des autres Seigneurs, qui étoient dans l'habitude d'abuser des bienfaits du Roi, avoit rendu ce Prince extrêmement circonspect sur cet article.

1124.

L'importance de la guerre qui s'éleva alors, servit encore à donner plus de lustre au mérite de Raoul. L'Empereur venoit d'entrer en France à la tête d'une nombreuse armée, & il ne se promettoit pas moins que d'envahir cet état, conjointement avec le Roi d'Angleterre, qui attaquoit de son côté la Normandie. Le Roi chargea Amauri de Montfort de faire tête à Henri, tandis qu'il iroit contre l'Empereur. Le Comte de Vermandois rassembla le plus de troupes qu'il lui fut possible, & engagea plusieurs vassaux à venir joindre l'armée du Roi. Elle fut si nombreuse que l'Empereur n'osa l'attendre, & repassa honteusement le Rhin. Après son départ on marcha contre le Roi d'Angleterre, qui se voyant abandonné de ses Alliés, demanda la paix qu'on lui accorda.

Activité de  
Raoul qui  
sauve a France.

1129.

Il fut ensuite question de soumettre plusieurs vassaux qui avoient profité des incursions des étrangers & de l'éloignement du Roi pour se révolter. Thomas de Marle qui étoit un des

COMTE DE VERMANDOIS.  
plus opiniâtres , fut aussi plus sé-  
ment châtié. Informé que le Ro-  
noit à lui pour le combattre , il  
hardieffe de lui dresser une emb-  
de , où ce Prince auroit peut-être  
sans l'habileté du Comte de Ver-  
dois , qui vint à propos pour le  
ger. Voulant punir l'insolence de  
mas de Marle , il le poursuivit fi-  
ment qu'il lui fut impossible d'é-  
per. Marle se voyant pressé , re-  
de périr plutôt que de tomber  
puissance du Roi. Il fit ferme & s-  
cha sur-tout au Comte Raoul ,  
blessa légèrement. Celui-ci de  
furieux par sa blessure , le renver-  
terre d'un coup mortel , & le f-  
fonnier. On le transporta à Lao

1130.

Raoul fait  
le siège de Li-  
vri où il est  
blessé.

dant il fut vaincu comme les autres ;  
ses places. Le Comte de Vermandois  
se chargea lui-même du siège de Livri,  
& après avoir fait breche à la muraille,  
il ordonna un assaut. S'apercevant que  
ses gens plioient, il vint les ranimer  
par sa présence ; mais comme il com-  
battoit à leur tête sans ménager sa per-  
sonne, il reçut un coup de fleche, qui  
lui creva l'œil. Cet accident l'empê-  
chant de donner ses ordres, ses troupes  
se retirèrent ; mais le Roi étant venu  
prendre le commandement du siège, il  
eut bientôt réduit la place. Ce Prince  
y fut aussi blessé à la cuisse d'un coup  
de pierre, ce qui le mit dans une si  
grande colere que, pour venger sa  
blessure & celle du Comte de Verman-  
dois, il fit raser la Ville.

Il est fait  
sénéchal &  
gent du  
royume.

Après la réduction de ce dernier  
boulevard des révoltés, ils se virent  
obligés d'implorer la miséricorde du  
Roi, qui leur accorda la paix à des con-  
ditions onéreuses. Une des principales  
étoit que Garlande donneroit la démis-  
sion de sa charge, qui fut aussi-tôt con-  
férée au Comte de Vermandois. Cette  
nouvelle dignité mit ce Seigneur au-  
dessus de toutes autres récompenses ;  
elle étoit la première de l'Etat ; mais il

COMTE DE VERMANDOIS. 1

n'en fut ni moins fidele, ni moins zélé. Après la disgrâce des Garlande, il seul possédoit la confiance du Roi, gouvernoit également son Cabinet ses Armées. Cependant il vit sans jalousie l'avancement de l'Abbé Suge & loin de le regarder comme un rival à craindre, il fut ravi qu'il vînt décharger d'une partie de ses occupations. Sa vertu & l'équité du Roi, lui sembloient de sûrs garans de la confiance de ce Prince.

Ce fut alors que le Roi, à l'exemple de ses Prédécesseurs, fit sacrer jeune Philippe son fils; mais un accident ayant privé la France d'un Prince qui promettoit beaucoup, il fallut songer à faire reconnoître Louis son ca-

**1137.** réjouissances qui furent faites à l'occasion de ce mariage , on apprit la mort du Roi. Raoul fut sensiblement touché de cette perte. Mais son autorité n'en fut pas diminuée , & il continua sous Louis le jeune à gouverner le Royaume conjointement avec l'Abbé Suger.

Mort du Roi.

Les premières années du règne de Louis le jeune furent troublées par les entreprises du Pape & de quelques Evêques. Dans des siècles plus reculés on se seroit hâté d'appaiser un ennemi aussi redoutable que le Souverain Pontife ; mais on commençoit déjà à sortir de la contrainte où son autorité tenoit les esprits. Le Roi par sa fermeté montra qu'il connoissoit ses droits , & on fut obligé de céder à sa puissance. Mais ce qui pensa réveiller les anciennes querelles , fut l'excommunication lancée contre le Comte de Vermandois, qu'il aimoit beaucoup. Ce Prince éperduement amoureux de Petronille , sœur cadette de la Reine , & ne pouvant satisfaire sa passion que par le mariage , mit tout en œuvre pour rompre les liens qui l'attachoient à la fille du Comte de Champagne. Après avoir inutilement cherché des moyens légitimes , il eut recours à celui dont on

**1141.**

COMTE DE VERMANDOIS. 8  
se ser voit alors assez communément  
qui étoit la consanguinité. Cette ac  
tion repréhensible dans un homme  
qui jusques-là avoit montré une gra  
de probité, fut une tache à sa répu  
tation.

La Comtesse de Vermandois rép  
diée, conjura son pere de venger c  
affront, & sçut intéresser le Pape da  
sa querelle. Le Comte de Champagn  
quoiquetoujours révolté contre le Ro  
avoit un grand fond de piété, & bea  
coup de zele pour les intérêts de l'Eg  
se; il étoit d'ailleurs intime ami de  
Saint Bernard, qui écrivit à son suj  
une lettre pressante à Innocent. Le  
Saint Pere sollicité de toutes parts en  
voya Yves son Légat qui excommun



1141.

On leve  
l'excommu-  
nication lan-  
cée sur Raou-

jours le succès ; & ce qui étoit d'autant plus humiliant pour lui, le Roi exigea qu'il travailleroit efficacement à faire lever l'excommunication lancée contre son Sénéchal & sa nouvelle épouse. Il consentit à tout, & comme le mauvais succès de ses sollicitations, pouvoit lui faire perdre ses Etats, il s'employa si sincèrement qu'il réussit. Le Roi satisfait sur cet article voulut bien s'en rapporter pour les autres à la volonté du Pape. De cette sorte la paix fut rétablie, & le Comte de Vermandois ne songea plus qu'à vivre sans inquiétude avec sa nouvelle épouse.

On vient  
s'engager à la  
révolte.

Cependant le Comte de Champagne délivré de la crainte des armes du Roi, & se rappelant avec douleur le rôle scandaleux qu'on lui avoit fait jouer, résolut de se venger, & pour voir ses coups plus assurés, il tâcha de gagner, sous les promesses les plus flatteuses le Comte de Vermandois, qui étoit le plus ferme appui de la Couronne. De quoi n'est point capable un homme qui ne respire que la vengeance ? Ce même Comte de Champagne, ennemi mortel de Raoul, voulut se lier avec lui, pour lui faire servir une haine que lui-même avoit fait naître. Le Comte de Vermandois n'eut garde

### COMTE DE VERMANDOIS.

d'accepter un parti si contraire à sa délicité, & même à la prudence. Il se voit trop que Thibaud ne cherchoit l'éloigner du Roi, que pour pouvoir l'accabler ensuite plus aisément. Ses efforts étant inutiles de ce côté-là, recommença ses plaintes auprès du Pape, qui voulut excommunier le nouveau Raoul & sa nouvelle épouse. Le Roi informé de tout par le Comte de Vermandois, voulut répondre aux menaces du Pape par des exécutions Militaires. Il lui donna ordre de rassembler l'Armée, & entra sur les terres du Comte Thibaud, où il mit tout à feu & à sang. Lui-même fit le siège devant Vitri en Perthois, & emporta cette place d'assaut. Tout y fut passé au fil de l'épée. Un grand nombre de

1144.

sitions que lui fit faire le Pape Celestin II. par S. Bernard. Il accorda la paix au Comte de Champagne, & voulant expier le massacre de Vitri, il entreprit le voyage de la Terre Sainte; exécutant ainsi par un véritable motif de piété, une guerre que ses Prédécesseurs n'avoient conseillé à leurs sujets que par politique.

Avant de partir, il tint à Estampes une célèbre assemblée, où le Comte de Vermandois fut déclaré Régent du Royaume avec l'Abbé Suger. Son âge avancé l'empêcha d'accompagner le Roi dans son expédition; mais il ne lui fut pas moins utile en France, où la valeur & la prudence de Suger maintinrent la paix dans le Royaume. Le reste de sa vie fournit peu d'événemens considérables. Ils se bornèrent à soumettre quelques vassaux, qui profitoient de l'absence du Roi pour aggrandir leurs petits Etats. Il vécut toujours dans une parfaite union avec Suger, affectant même de lui donner en tout la préférence, & de n'agir que selon ses intentions. De cette sorte la tranquillité & le bon ordre régnerent dans l'état, & si le Roi fut malheureux dans son expédition de la Palestine, il eut de quoi s'en consoler par

COMTE DE VERMANDOIS: 9

l'avantage de posséder deux sujets fideles, qui faisoient ensemble la félicité de ses peuples. Ils lui remirent à son retour les rênes du Gouvernement, & tous deux continuerent de régner sous ses ordres; & il auroit été à souhaiter pour le bonheur de l'état qu'ils eussent plus long-temps vécu.

Le Roi qui appréhendoit avec raison l'instant où il se verroit privé de deux Ministres si fideles, eut pourtant bientôt à les regretter l'un & l'autre. Suger mourut le premier. Le Comte de Vermandois averti par cette mort de se préparer à quitter la vie, se reconcilia d'abord avec l'Eglise, & toucha par des actes de piété de réparer le scandale qu'il avoit donné par son dé-

choses qui sembloient devoir tourner à son désavantage. Dans ce temps-là c'étoit les Baillifs qui levoient les troupes, & l'autorité du Roi dépendoit souvent du caprice de ces bas Officiers, qui par-là étoient presque aussi à craindre que les plus puissans vassaux. Le Comte de Vermandois, après avoir aidé à diminuer la puissance de ces derniers, voulut encore qu'on changeât la maniere coutume d'assembler les armées. Cette commission fut ôtée aux Baillifs ou Mayeurs, & les Evêques & les Curés s'en chargèrent. Cependant pouvoit-on trop compter sur les troupes ainsi levées à la hâte, & qui n'avoient aucune discipline ? C'est néanmoins en quoi Raoul montra plus d'habileté ; il sut tirer parti de ces soldats mal instruits ; & il vint à bout de les rendre redoutables presque à l'égal de la Noblesse, qui auparavant decidoit seule du gain des batailles.



9

---

SIMON,  
COMTE  
DE  
MONTFORT,

*Général des Armées de France sous  
Regne de Philippe Auguste.*

**I**L n'y a point de Capitaine en France, sans en excepter le grand Condé & le grand Turenne, qui ait joui durant sa vie d'une réputation plus brillante que celle de Simon, Comte de Montfort. La postérité lui rend l'ort

exciter l'émulation des hommes , les faits mémorables dont les temps ont diminué le souvenir.

Erat de l'Eu-  
rope au fie-  
cle où vécut  
Montfort.

Le Comte de Montfort vécut dans un siecle de troubles , & de discordes ; occasionnées par des hérésies qui se répandoient avec d'autant plus de violence , qu'on n'employoit que les armes & les châtimens pour les détruire ; & si l'Europe n'étoit point occupée à combattre les ennemis qui s'élevoient dans son sein , ses peuples en alloient chercher jusques dans l'Orient ; ils s'assembloient en foule , & quittant leurs pays , leurs femmes & leurs enfans , ils alloient en Egypte ou dans la Judée attaquer les Sarrazins pour délivrer la Terre Sainte , qu'ils fouilloient souvent plus que les infideles , auxquels ils vouloient l'arracher. La plus grande partie y périssoit quelquefois par leurs propres mains ; le reste revenoit dans sa Patrie , pauvre , dépouillé , couvert de blessures , en proie à des maladies mortelles. Ce spectacle ne corrigeoit point leurs compatriotes ; ils croyoient qu'il suffisoit de paroître & de combattre dans la Terre sainte pour effacer les plus grands forfaits. Simon , Comte de Montfort se croisa , à l'exemple de tous les Princes & Seigneurs de son temps ;

**COMTE DE MONTFORT.** 9<sup>e</sup>  
temps, & passa dans la Terre sainte  
où il donna de grandes marques de  
valeur.

Je ne m'étendrai point sur le détail  
de ce qu'il fit durant le cours de cette  
expédition; les Historiens en ont sup-  
primé une partie; ils parlent seule-  
ment de la sagesse de Montfort, & de  
l'attachement sincère qu'il témoigna  
pour son Roi, jusqu'à ce que le souve-  
rain Pontife ayant résolu de faire la  
guerre aux Albigeois, il la leur fit sous  
l'autorité de l'Eglise.

S. Bernard avoit en vain employé  
ses soins & son éloquence pour rame-  
ner les Albigeois à la saine doctrine.  
Le saint Abbé avoit aussi inutilement  
parcouru les provinces de Languedoc  
de la Guyenne les petits Frères de



Un petit nombre d'entr'eux s'attacha seulement à conserver cet extérieur imposant ; le reste se déclara sans garder de mesures , & ils prêcherent publiquement leur fausse doctrine. Elle ne tendoit à rien moins qu'à bouleverser les fondemens du Christianisme , & à causer sans cesse de nouveaux troubles dans l'Etat. Et ce qui aliéna tous les esprits contre ces novateurs , c'est qu'ils ne respectèrent pas davantage l'autorité du Roi , que la puissance de l'Eglise. Ils n'auroient pas eu plus d'égard pour les Comtes de Toulouse , de Foix & de Comminges , leurs Souverains , si ces Princes n'avoient pas adhéré à leurs sentimens , & soutenu hautement les erreurs qu'ils avoient embrassées.

Enfin les Prélats de France alarmés des progrès de cette hérésie , en informèrent le Pape. On lui peignit les Albigeois avec des couleurs si noires , qu'il ne douta point que leur destruction ne fût essentielle au bien de l'Eglise. Ils corrompoient leurs voisins , & leur inspiroient surtout un grand mépris pour les Papes & pour les Croisades. Le souverain Pontife résolut d'en publier une contr'eux , & la guerre fut déclarée. Il faut remarquer que les Rois de

COMTE DE MONTFORT. 39

France en faisant la guerre aux Albigeois, vouloient, mais sans le secours des Papes, réunir à la Couronne les Provinces qu'ils occupoient.

Pour l'intelligence d'un événement qui ensanglanta durant tant d'années les plus belles Provinces de France, & qui couta la vie à plusieurs millions d'hommes, à des Abbés, des Evêques, & des Souverains, je dois remonter à la cause de ces fameux désastres, pour les exposer avec clarté.

L'opinion commune est que l'hérésie des Albigeois ne fut qu'un assemblage des erreurs des Ariens & des Manichéens. Ils y ajoutèrent quelques dogmes, & furent regardés comme de

occasions , un extérieur simple & modeste , qui sembloit les rendre dignes de ce titre. Je ne m'étendrai point sur leurs dogmes , bien différens de leurs principes. Tous convinrent qu'ils étoient criminels , mais d'autres y ont ajouté des extravagances qui n'ont jamais pu avoir lieu. Il suffit de dire que l'Eglise les déclara contraires à ses Loix , & les Albigeois furent sommés de s'y soumettre. Ils avoient résisté aux Prélats du Royaume les plus éclairés , & même à Saint Bernard. Dans ces sortes de disputes , il arrive rarement que l'on aie assez de patience & de modération pour agiter tranquillement le fond de la matiere ; la proximité des Ecrits fait durer trop long-tems l'erreur , mais les discussions de vive voix la rendent éternelle. Les Albigeois se vanterent d'avoir convaincu S. Bernard de la vérité de leurs dogmes , pendant qu'il en détruit partout le monstrueux assemblage. Les ordres du Pape ne trouverent pas des esprits soumis , & pour se venger des maux qu'ils avoient reçus des Prélats , ils déclarerent qu'il n'y avoit point de salut pour les Papes , les Evêques , les Chanoines , & pour tous ceux qui possédoient des dignités Ecclésiastiques ,

COMTE DE MONTFORT. 10  
même les Templiers & les Hospitaliers.

Les Pasteurs des Albigeois leur inspirant ainsi un grand éloignement pour toutes les Puissances Ecclésiastiques, ils refuserent constamment de reconnaître le Pape & leurs Evêques naturels; & ces hérétiques ne répondirent aux premières invectives du pape catholique, que par de grandes violences qu'ils exercèrent sur tous les gens d'Eglise sans distinction. Le Pape s'adressa à Louis le Jeune, Roi de France, & à Henri II, Roi d'Angleterre, pour leur demander du secours contre ces ennemis de l'Eglise. Les deux Monarques crurent devoir essayer de ramener les esprits par la modération & la douceur. Un Légat, deux Archevêques, deux Evêques avec l'Abbé de Clairvaux, se rendirent en Languedoc & dans la Guyenne, ils y prêcherent & convertirent

eux, & ordonna aux différens Souverains qui regnoient sur ces Provinces inondées d'hérétiques, de les chasser de leurs Etats. Les Comtes de Toulouse, de Foix, de Comminges, & le Vicomte de Turenne, regarderent cette conduite du Legat comme un attentat contre leur autorité. Le Pape, disoient ils, pouvoit traiter les Albigeois d'hérétiques ; mais eux seuls étoient les maîtres de leurs biens, de leur liberté, de les punir, & de les absoudre quant aux punitions corporelles. Le Comte d'Albi fit le premier éclater son ressentiment. Chasser les hérétiques, c'étoit dépeupler entièrement ses terres, & ruiner sa fortune qui dépendoit de leur commerce. L'Evêque d'Albi, & ce qui restoit de Catholiques, eurent ordre de se retirer & de céder la place au plus grand nombre. Alexandre III qui occupoit alors la chaire de S. Pierre, fulmina une nouvelle excommunication contre les Albigeois dans le Concile de Latran, & enfin exhorta les Catholiques à prendre les armes pour exterminer quiconque refuseroit de se convertir.

Tous les Princes, auteurs de l'hérésie, ou protecteurs des hérétiques, comme le Comte d'Albi, furent com-

**COMTE DE MONTFORT. 10**  
pris dans la condamnation prononcé  
cont'eux, mais il n'y eut alors aucun  
mouvement. Les Souverains proscrits  
par le Pape étoient souven d'un grand  
nombre de Brabançons, d'Arragonois  
de Basques & de Rouiers, scélérats  
désavoués des Nations dont ils y por-  
toient le nom, & qui dépouillés de  
tous sentimens de religion & d'humani-  
té, remplissoient de meurtres & de  
crimes tous les lieux de leur passage.  
Leurs fureurs firent un tort considé-  
rable aux Comtes de Toulouse & de  
Foix, qui les employoient, quoiqu'il  
l'on fût persuadé que ces brigands  
suivoient plutôt les mouvemens de  
leur barbarie que les ordres de ces  
Princes. Alexandre III étant mort suc-  
cessement Urbain III, Grégoire

Assemblée  
de Prélats à  
Montpellier  
au sujet de  
ces hérési-  
ques.

aucune façon à leur doctrine, & que leur morale n'influoit en rien sur leurs mœurs. Saint Dominique, l'Evêque d'Osme, l'Abbé de Citeaux témoins de ces discours, déclarerent dans une assemblée qui se tint à Montpellier, que pour fermer la bouche aux hérétiques, il falloit imiter la simplicité & l'humilité des Apôtres, qui attaquoient l'idolâtrie avec le bouclier de la foi seulement, & n'avoient point d'autre glaive que la parole de Dieu. L'Evêque d'Osme qui étoit en même temps Ambassadeur auprès du Roi d'Arragon, donna le premier exemple de cette pauvreté Evangélique dont il conseilloit de retracer l'image. Il renvoya son équipage en Arragon, prit des habits simples, & ne se fit plus accompagner que de S. Dominique. Quelques jours après le peuple édifié vit avec étonnement deux Légats du Pape, l'Evêque d'Osme, S. Dominique, & plusieurs Prélats sortir de Montpellier sans suite, un bâton à la main, à dessein d'aller prêcher l'Evangile dans le même état de dénuement & de pauvreté que ceux qui l'avoient établie.

Aussi-tôt que les Prélats prêcherent d'exemples, tout se soumit devant eux ;

COMTE DE MONTFORT. 10

des villes entieres vinrent leur demander l'absolution de leur Apostasie. Le peuple accouroit en foule, se jette à genoux, & remercioit le Ciel de le avoir envoyé de si saints conducteurs. L'hérésie étoit aux abois. Il n'y avoit plus pour la soutenir que des opiniâtres ou des gens sans mœurs, mépris des autres, & plus capables de nuire leur cause que de la soutenir. Pier de Châteauneuf, un des deux Légats emporté par un zèle trop ardent, maltraita ces derniers. Il leur fit connoître combien ils étoient odieux, & ne leur ménagea en aucune occasion. Ses collègues lui représenterent en vain qu'une telle conduite, si contraire à celle



bien moins de succès. Les Pasteurs ou Ministres des hérétiques s'étoient prévalus de la fermeté qu'avoit témoignée Pierre de Châteauneuf, pour faire craindre de retomber sous le joug de l'Eglise Romaine. L'Evêque d'Orléans voyant que les esprits étoient plus aigris que jamais, jugea à propos de se retirer en Arragon, & laissa Saint Dominique en Languedoc.

Indiscrétion  
du Légat en  
présence du  
Comte de  
Toulouse.

Pierre de Châteauneuf qui étoit alors auprès du Comte de Toulouse, ne cessoit de rejeter les conseils de ceux qui vouloient de la modération; il parloit hautement à Raimond de ses désordres, & lui reprochoit d'être la cause de tous les maux qui affligoient l'Eglise, par la protection qu'il accordoit aux hérétiques. Il passa ensuite aux menaces, & lui déclara en présence de tous les grands de sa Cour, que s'il ne se convertissoit, il alloit se voir accablé sous les foudres du Ciel, & sous celles de l'Eglise, & que son pays seroit bientôt inondé de Catholiques armés pour défendre ses droits, & exterminer ses oppresseurs.

Raimond étoit un Prince rempli de grandes qualités, brave soldat, bon Capitaine, aimé de ses peuples & de ses voisins, riche, puissant, parent ou

COMTE DE MONTFORT. 107  
allié à tout ce qu'il y avoit de plu  
grand en Europe. Un langage aussi fie  
que celui de Pierre de Chateauf  
lui causa une émotion extraordinaire  
il s'emporta vivement contre ce Lé  
gat & contre ses Collègues, & les me  
naça à son tour de punir un orgueil qu  
venoit le braver au sein de ses États &  
dans le milieu de sa Cour. Chateau  
neuf ne perdit rien de sa première au  
dace, il repliqua au Comte, & ce Prince  
ne se possédant plus, on fut obligé d'e  
lever le Legat, & de le conduire ave  
une forte escorte jusque sur les bords  
du Rhône, à dessein de le faire passer  
en Provence. Chateaufneuf étoit prêt  
à monter dans une barque, lorsqu'  
tomba percé d'un coup de lance

& les autres terres que possédoient les hérétiques : le Pape y consentoit ; mais ce Monarque éclairé ne vouloit point appuyer par des exemples les prétentions chimériques qu'avoient les Papes de ce temps-là sur les Etats des Souverains. Il promit de défendre les droits de l'Eglise ; mais il refusa les offres du Pape à l'égard des terres des hérétiques.

Croisade en  
France con-  
tre les Albi-  
geois.

Cependant on prêcha la Croisade par toute la France, & bientôt les Légats se trouverent à la tête d'une armée de près de cinq cens mille hommes prêts de mettre le Languedoc à feu & à sang. Le Comte de Toulouse ne pouvant rien opposer à une Puissance si formidable, parla d'accommodement. Milon étoit le principal Légat. Il obligea le Comte de Toulouse à comparoître devant lui, & débuta par demander pour sûreté des conditions qu'il alloit exiger, sept châteaux les mieux fortifiés & les plus considérables de sa province ; en même tems le Légat déclara que les habitans de ces places seroient dégagés du serment de fidélité, s'il contrevenoit au serment qu'il avoit fait. Raimond se trouva ainsi tout-à-coup dépouillé, & à la merci du Légat qui procéda aussitôt à

COMTE DE MONTFORT. 10  
l'absolution du Prince, & lui fit pro  
mettre d'obéir au Pape & à son Léga  
de rétablir les Evêques de Carpent  
& de Vaizon, ainsi que tous les Eccle  
siastiques qu'il avoit déplacés. Ces  
choses n'étoient que des prélimina  
res, & le Pape se réservoir le droit d'  
ajouter de nouvelles conditions, selon  
les tems & les circonstances. Tant  
places du Comte de Toulouse qu'il  
avoit en sa disposition, lui répondoie  
qu'elles seroient observées. Alors Ra  
mond fut amené nud jusqu'à la cein  
ture devant la porte de l'Eglise de  
Gilles. Ce spectacle frappa tous ceux  
qui en furent les témoins. Un Souv  
rain dans cette posture tiroit les larmes

**TIO                    S I M O N ;**

comme les maîtres absolus des peuples & des Rois chrétiens. Milon répondit à ces discours en prenant les villes occupées par les hérétiques , obligeant les Seigneurs à prêter serment de fidélité à l'Eglise. Les villes dont le Legat n'osoit se hasarder de former le siège , comme Marseille , il jettoit un interdit sur leurs habitans , & réunissant ainsi la force des armes & la crainte des excommunications , il répandoit partout la terreur. Le Prince d'Orange , le Comte de Forcalquier & plusieurs autres vinrent se soumettre au Legat. Il se hâta d'instruire le Pape de tant d'heureux succès , ainsi que du dessein où l'on étoit d'élire Simon , Comte de Montfort , pour Général de l'armée , & de lui accorder la Souveraineté des pays conquis & à conquérir sur les hérétiques.

Montfort est  
fait Généra-  
lissime des  
troupes Croi-  
sées.

Le nom du Comte de Montfort étoit déjà célèbre en Italie. On y connoissoit son courage & son zèle pour les intérêts de l'Eglise, en faveur desquels il avoit combattu dans la Terre sainte & en Espagne depuis sa plus tendre jeunesse. Ce Seigneur possédoit de plus des biens considérables, & se trouvoit plus en état qu'un autre de soutenir les frais d'une guerre que l'on pré-

## COMTE DE MONTFORT. II

voyoit devoir être de longue durée. Il avoit aussi des alliances considérables dans les Provinces voisines de celle que possédoient les hérétiques, & les principaux d'entre eux lui appartenoient, en sorte que personne n'étoit plus en état que lui de répondre aux desseins du Pape. D'un autre côté Philippe Auguste ne pouvant alors se charger du soin de cette guerre, & la politique s'opposant même à ce dessein, il n'étoit pas fâché que Montfort fût déclaré Généralissime des Croisés, & propriétaire des terres des hérétiques. Ce Prince sçavoit bien qu'un Seigneur particulier ne se trouveroit jamais assez puissant pour conserver de pareilles conquêtes, & qu'il seroit obligé de le

Portrait de  
un Seigneur.

de cent mille hommes, & suivi d'une foule de petits Souverains & de Seigneurs qui avoient pris la croix, ravageoit le Languedoc, & s'emparoit des meilleures places. Il s'étoit attiré l'estime & le respect de toute l'Armée, & ceux même qui lui étoient supérieurs par la naissance & la dignité lui obéissoient avec joie. Simon, Comte de Montfort, étoit grand, de belle taille, un peu gras, mais fort & vigoureux; il avoit un visage agréable, la tête belle, chargée de grands cheveux noirs & bouclés, qui lui descendoient sur les épaules. Et dans un tems où les soldats s'attachoient encore à l'extérieur de leurs Chefs, il avoit tout ce qui pouvoit leur inspirer de la confiance. Il étoit grave & posé, & cependant affable & populaire; son attention s'étendoit sur les moindres soldats dont il ménageoit la peine & la vie; il en auroit été adoré, si son armée n'eût point changé, pour ainsi dire, à chaque mois. Aussi tôt que les Croisés ou pèlerins avoient feryi leur quarantaine ils se retiroient. Comme ils venoient le plus souvent tous ensemble, leur retraite étoit fixée au même jour; & le Comte de Montfort se trouvoit quelquefois réduit à trois ou quatre

**COMTE DE MONTFORT. II**  
mille hommes le lendemain du jour où il en avoit vu plus de cent mille sous ses ordres ; car le zèle de cette multitude, qui leur avoit fait quitter leur patrie, leurs femmes & leurs maisons, & traverser quelquefois des Royaumes entiers, n'alloit point au delà des quarante jours. C'est ce qui faisoit durer la guerre. Montfort ne pouvant contenir par de fortes garnisons les places conquises, elles se soulevoient après le départ des Croisés & il falloit les reprendre pour les perdre peu de tems après. Montfort avoit encore de plus grandes difficultés vaincre. Il ne lui étoit pas aisé de contenir dans les règles de la discipline militaire une multitude qui les igno-



**1209.** souvent de violens démêlés entr'eux indépendans l'un de l'autre & s'estimant tous supérieurs, ils contestoient sans cesse sur leurs droits & sur la prééminence. Chacun avoit ses troupes dont il dispoſoit à ſon gré; & Montfort en ces occasions mécontent de tous ces Chefs, mais ſe trouvant obligé de les ménager tous également, ne pouvoit être que le médiateur de ces querelles fréquentes, qu'il ne pouvoit terminer par autorité. Sur ces entrefaites le Comte de Nevers ſe brouilla avec le Duc de Bourgogne. Montfort voyant qu'il falloit perdre l'un de ces deux Princes, prit le parti du plus puiffant. Nevers ſe retira, & le Duc de Bourgogne continua de ſervir dans l'armée. Le Général des Croiſés étoit le favori de ce Prince; il le gouvernoit à ſon gré, & cet empire qu'il avoit ſur l'eſprit du ſouverain Maître d'un Etat conſidérable, aidoit plus aux progrès de la Croiſade, que les exhortations des Prélats & les indulgences promiſes. Ils aſſiégèrent enſemble pluſieurs places qu'ils prirent, s'attachant à faire un grand nombre de conquêtes, perſuadés qu'ils en perdroient la meilleure partie à la première retraite des Croiſés.

## COMTE DE MONTFORT. II

Le Duc de Bourgogne servit encore quelque temps avec ses troupes de Parmée. Il aida au Comte de Montfort à faire plusieurs conquêtes importantes ; mais enfin ses soldats lui ayant demandé la permission de se retirer chez eux , il fut obligé de la leur accorder. Il partit lui-même peu de temps après , & laissa le Comte de Montfort avec quelques troupes qu'il avoit prêté à sa solde , & avec lesquelles ce Général se promettoit de conserver ses conquêtes jusqu'au retour d'une nouvelle armée de Croisés.

Les Ecclésiastiques des Provinces voisines des Pyrénées où régnoit la guerre, profitoient de l'indisposition du S. Pere contre les Albigeois, & de ces armées qui combattoient en faveur d

& d'autres Ecclesiastiques, qui venoient lui offrir les villes qu'ils avoient en leur possession, ou lui donnoient les moyens de s'en rendre maître par surprise. Les Comtes de Toulouse, de Foix, & de Comminges, indignés de la conduite des Ecclesiastiques de leurs Etats, les persécutoient avec plus de rigueur que jamais, & donnoient ainsi lieu à de nouvelles entreprises de leur part. Ainsi la politique & la vengeance se joignirent, pour rendre cette guerre plus sanglante, aux motifs de Religion qui l'avoient fait entreprendre. On ne différa plus seulement pour la doctrine, mais encore pour les intérêts de toutes especes; & l'on reconnut bien alors qu'une guerre dont les progrès étoient si funestes, ne pouvoit finir que par la destruction entière de l'un ou de l'autre parti.

Conduite  
peu mesurée  
du Comte de  
Toulouse.

Celui des Albigeois se trouvoit alors le plus en péril. Une multitude de pèlerins venoit de se rendre auprès de Montfort; & supérieur à ses ennemis il les chassoit de la campagne, s'emparoit des vivres, des moissons, & reprenoit sur eux les places qu'ils avoient regagnées sur lui pendant qu'il s'étoit vu sans troupes. Les Comtes de Toulouse, de Foix & de Comminges se

**COMTE DE MONTFORT. 117**

trouvoient déjà obligés de songer à la défense de leurs Capitales; & pour surcroît de malheurs, ces villes contenoient un grand nombre de leurs ennemis. Le Comte de Toulouse étoit celui qui avoit le plus à craindre, s'étant rendu odieux aux Ecclésiastiques de ses Etats, & ils ne le regardoient plus qu'avec horreur; sur-tout depuis la mort de Pierre de Chateaufort dont ils l'appelloient hautement le meurtrier. Il n'y avoit rien que ces Ecclésiastiques ne fussent capables d'attenter contre lui, pour se venger de leurs maux & des crimes qu'ils lui imputoient. Foulques, Evêque de Toulouse, ennemi déclaré du Comte trop éloigné encore de l'armée de

2209.

de la Capitale, une multitude d'ennemis d'autant plus dangereux qu'ils étoient pour le moins aussi fanatiques en défendant la bonne cause, que les fauteurs de l'hérésie. Cette même idée perfectionnée depuis par les Guises, chassa un grand Roi de son Palais, souleva contre lui la meilleure partie de ses sujets, & après avoir ensanglanté le Trône, menaça de porter la Couronne dans une Maison étrangère.

Nouveaux  
troubles à  
Toulouse par  
les intrigues  
de l'Evêque.

L'Evêque donna à sa Confratrie le nom de Confratrie blanche. Ceux qui la composaient élurent parmi eux des Capitaines qui mandoient les usuriers, & faisoient leurs biens sauter de comparaison. Ces malheureux pressés de toute part se retranchèrent dans leurs maisons, & en repoussant la force par la force, augmentèrent le désordre dans la ville. Bientôt on vit s'élever une nouvelle Confratrie, dite la Confratrie noire, qui rencontrant l'autre dans les rues la chargeoit avec acharnement, & les deux partis ne se séparèrent jamais sans une grande effusion de sang.

D'un autre côté les Prélats Catholiques employaient leurs soins & leurs exhortations, pour faciliter à Montfort des succès plus prompts, & pour re-

COMTE DE MONTFORT. 119

couvrir ce qui leur avoit été enlevé par les hérétiques. Les uns prêchoient la Croisade pour avoir de nouveaux soldats ; les autres parcouroient les villes & les châteaux où ils étoient encore respectés, & à force de prières & de menaces, tâchoient de ramener les peuples à l'obéissance de l'Eglise, & de les engager à se soumettre à Simon de Montfort leur nouveau Maître ; les assurant que l'hérésie dans laquelle leurs légitimes Souverains étoient tombés, les délioit du serment de fidélité. Ils gagnèrent ainsi plusieurs villes, qui abjurèrent leurs erreurs, & prêterent un nouveau serment à Simon de Montfort.

Ce Général toujours accompagné

4209.

crainte. Mais il ne put forcer le château de Cabardes faute de troupes. Le Duc de Bourgogne venoit encore de le quitter avec la plupart des Croisés, qui avoient fini leur quarantaine. Dans le même temps il reçut les plaintes de l'Abbé de Saint Antoine de Pamiers, contre Raimond Roger, Comte de Foix. Entre les griefs dont on chargeoit ce Seigneur, on l'accusoit d'avoir favorisé les hérétiques, de s'être mis à leur tête pour persécuter les Catholiques; d'avoir couché dans le Monastere avec des femmes débauchées, & d'avoir fait abattre une partie de ce Monastere pour fortifier son Château de Pamiers. De plus on accusoit les Routiers de sa suite, de s'être emparés des biens des Ecclésiastiques, & d'avoir commis plusieurs profanations; comme de s'être servis d'un Crucifix cassé pour piler du poivre, d'avoir jouté avec un autre, après l'avoir revêtu d'un bouclier.

Il y eut  
avec sévérité  
plusieurs pro-  
fanations.

Simon de Montfort indigné de ces profanations, marcha aussi-tôt pour en punir les auteurs. A son approche plusieurs villes & châteaux se soumirent: d'autres résisterent quelque tems, & méritèrent, par leur opiniâtreté, qu'on les traitât avec rigueur. Le Comte

COMTE DE MONTFORT. 12

Comte de Foix épouvanté de la rapidité de ces conquêtes, crut ne pas trop acheter la conservation des places qui lui restoiẽt, aux dépens de celles qu'il lui avoit prises. Il eut une conférence avec Montfort, & ils parurent sincèrement reconciliés. Le Comte de Foix pour lui en donner de plus fortes preuves, lui livra Amaury, le dernier de ses fils, en ôtage, & lui céda tous les droits sur la ville de Pamiers. Montfort la fortifia avec soin, voulant faire une place d'armes, & y laissa une forte garnison. Dès qu'il la crut assés mie sous son obéissance, il se rendit à Albi, dont il reçut aussi l'hommage par la concession de l'Evêque, qui étoit Seigneur.

Ce Prélat l'avoit appelé pour co



1209.

de leurs anciens Maîtres. Simon mit tout en œuvre pour prévenir un mal, qui pouvoit avoir de grandes suites, tant pour ses intérêts, que pour ceux de la Religion; & après avoir satisfait ce Prince, il reprit le chemin de Carcassonne, où la défaite de deux de ses Capitaines avoit mis ses affaires dans un grand desordre. Il eut bientôt remédié à tout par sa valeur & par sa prudence; & non content d'avoir lavé la honte des siens, il soumit plusieurs Seigneurs fauteurs des hérétiques, & les contraignit de rentrer dans le sein de l'Eglise. Il ne trouva pas la même facilité en attaquant Grand Pipieux. Ce traître, après avoir été comblé de biens par ce Général, prit si bien ses mesures pour se révolter, qu'il fut impossible alors de le soumettre. Il fçut mettre à profit les leçons qu'il avoit reçues d'un aussi habile Maître dans le métier de la guerre, & instruit par son exemple, peu s'en fallut qu'il n'apprît à le vaincre.

Pi. n'es gé-  
néral. ce br. ve Gé-  
néral.

Montfort avoit ainsi à combattre contre la trahison & contre la force ouverte; & tandis qu'il vengeoit la querelle de la Religion, il avoit aussi à punir la perfidie & le meurtre. Mais ces différentes occupations ne l'empê-

COMTE DE MONTFORT. 1

choient pas de satisfaire aux mouvemens de sa piété ; les prises qu'il faisoit chaque jour sur les hérétiques, le mettoient en état de témoigner sa générosité. L'Ordre de Cîteaux fut le premier qui en ressentit les effets, & il lui fit plusieurs donations dignes de sa magnificence. Il est vrai qu'on pourroit douter aujourd'hui, si ces biens lui appartenoient légitimement, & s'il pouvoit justement en disposer à son gré ; mais ils étoient alors jugés de bonne prise, & l'on supposoit que l'investiture donnée par le Pape & par le Roi de France, s'étendoit sur les biens des Particuliers.

Montfort donna aussi des marques de sa Religion, en faisant rendre les derniers devoirs à plusieurs Moines.

conserva ses principales villes, qu'il se contenta de défendre pendant l'hiver, en attendant que le retour du Printems lui fournît les moyens d'avoir sa revanche. Au milieu de ses occupations, il étoit encore obligé de veiller de près sur la conduite du Comte de Toulouse, qui ne fut jamais sincèrement reconcilié avec l'Eglise, & qui ne feignit quelquefois de l'être, que quand la force l'y contraignoit.

Tandis que Montfort faisoit ses préparatifs pour repousser les ennemis, leur malignité ne cessoit de chercher les moyens de le perdre sans ressort. Ils vinrent à bout de le rendre suspect même au Pontife Innocent III qui, séduit par les feintes soumissions du Comte de Toulouse, ordonna à ses Légats de s'accorder avec ce Prince à des conditions convenables. Suivant ces ordres, on assembla deux Conciles consécutivement, & l'on reconcilia d'abord les Comtes de Foix & de Montfort. Pour celui de Toulouse, sa conduite fit bien voir que la politique seule avoit causé ses premières démarches. On tenta en vain toutes sortes de voies pour le ramener, & on fut enfin obligé de l'excommunier lui & ses sujets. Il ne se rebuta point, & voulant

**COMTE DE MONTFORT. I**

faire-tête à l'orage, il fit divers voyages auprès des Rois de France, d'Arragon, & de l'Empereur, pour y multiplier des troupes. Il s'enferma ensuite dans Toulouse, & exhorta les Toulousains à une vigoureuse défense.

Cependant le Roi d'Arragon, furpoint d'être attaqué par Miramolin, qui menaçoit de mettre l'Italie à feu & à sang, de saccager Rome, & de faire une écurie de l'Eglise de Saint Pierre de Rome; le Roi d'Arragon, dis-je, qui inclinoit secrètement pour les Albigeois, sollicitoit vivement le Saint Pere de pacifier les troubles de l'Eglise, afin d'obtenir du secours des Chrétiens pour résister à l'ennemi commun. Il faisoit en même tems des plain-

**1209.** du Roi d'Arragon. Les Albigeois profiterent de cet instant de repos pour réparer leurs pertes, afin d'être plus en état de seconder Miramolin; mais on prit des mesures si justes, que ce Chef des Barbares fut entièrement défait, & contraint de fuir. Les Vaudois dénués de son secours, sur qui ils fondeoient leurs espérances, virent bien qu'ils n'avoient aucun bon traitement à attendre des Princes ligués. Dans cette idée, ils prirent leur parti sur le champ, & se réfugièrent dans différens pays, où ils se diviserent en deux sectes, l'une dite des humbles & l'autre des pauvres. Ceux qui restèrent ne perdirent point courage par la fuite de leurs compagnons. Ils se sentoient soutenus de différens Princes puissans, qui leur donnoient du secours, tant par haine pour le Comte de Montfort, que parce qu'ils étoient eux-mêmes Albigeois dans le cœur. Il est évident que ces malheureux peuples avoient été séduits par des hérésiarques adroits qui avoient su gagner leur confiance. Plusieurs faits prouvent que ce n'étoit point l'esprit de rébellion qui les animoit, puisqu'ils avoient tant de peine à renoncer au serment qui les lioit à leurs Souverains. S'ils furent si opi-

### COMTE DE MONTFORT.

niâtres à refuser de rentrer dans le ſein de l'Eglife, c'eſt qu'on les aigrifſe lieu de les inſtruire. La voie des armes eſt un remede extrême qui ne fait ſeulement qu'augmenter le mal. Il en auroit moins coûté de ſang & de fatigues, par ſon & d'autre, ſi l'on ſe fût contenté de les priver de leurs Miniſtres, qu'on n'eût fait la guerre qu'à ceux qui montroient clairement leur ambition & leur amour pour le deſordre. Il ſeroit voitu qu'ils propoſoient ſincèrement alors au Pape de les inſtruire, d'approuver leur Religion, qu'ils croyoient conforme à l'Evangile.

Le Général des Croiſés, ſans être vaincu par les obſtacles, s'y ſignala chaque jour par quelques exploits.

Ciel, diſoit-on, ne pouvoit réſiſter

1210.

hérésies. Cette même douceur, & les autres bonnes qualités, lui valaient aussi des villes & des châteaux, & différens Seigneurs particuliers croyoient ne pouvoir mieux faire, que de céder leurs terres à un Général qui savoit si bien les défendre.

Siège du Château de Termes,

Après la prise de Minerve, qui avoit arrêté quelque temps l'effort de ses armes, il se disposa à faire le siège du Château de Termes, qui, à cause de ses fortifications & de sa situation avantageuse passoit pour imprenable. Il usa de toutes les précautions nécessaires pour ne point échouer dans cette entreprise; mais après avoir fait ses approches, il fut convaincu plus que jamais, qu'il ne pourroit réussir que par les plus grands efforts. De hauts rochers escarpés servoient de murailles à cette Place, qui avoit pour fossés des ravines & des gouffres, qu'il étoit impossible de combler. Il chercha néanmoins des endroits guéables; & à force de fascines, on vint à bout de pratiquer un chemin, à la faveur duquel on roula les machines contre les murailles bâties sur les rochers; mais il restoit encore d'autres obstacles à vaincre. La garnison, composée de tout ce qu'il y avoit de braves dans le

COMTE DE MONTFORT. 1

parti Albigeois, commandé Raimond, fameux Général, vit à-peine les machines de guerre approcher des murailles de la Place, qu'il fit de vigoureuses sorties, & réduisit souvent les Assiégeans dans un état moins avancé que le premier jour. Les Croisés sans se rebuter, réparoient le désordre avec beaucoup d'activité. Leur patience vainquit enfin la valeur des Assiégés. Ils demanderent à capituler, & proposerent de se rendre à certaines conditions. On tint conseil à ce sujet, & on prit du temps pour délibérer : ce qui ne servit qu'à retarder la prise de la place.

Les Assiégés informés du départ d'une partie des Croisés, & sachant



sés à différer leur départ ; mais il ne put en venir à bout. Sa douleur étoit encore augmentée par la nécessité de la renfermer en lui-même, de peur que ses plaintes n'achevaient de décourager les soldats qui lui restoiént. Il n'osoit même quelquefois rentrer dans sa tente, pour ne point être témoin de la tristesse de ses domestiques, qui manquoient de vivres. Il parcourroit sans cesse le camp montrant par-tout un visage tranquille, & affectant même de se fatiguer, en travaillant plus qu'un simple soldat, pour les empêcher de se plaindre. Par cette conduite il vint non seulement à bout de leur faire supporter leurs maux avec patience, mais même de recommencer les attaques avec la même ardeur. Mais comme les fatigues alloient en augmentant, il eut recours à de nouvelles exhortations, & les pria de ne point abandonner la cause de la Religion. Ils avoient besoin d'un aussi puissant motif pour ne point être rebutés de tant de travaux qu'il leur falloit essuyer : ce qui joint à une disette extrême, avoit considérablement diminué l'Armée. Enfin il leur vint un secours considérable, avec lequel ils firent de nouveaux efforts contre la Place. Raimond

**COMTE DE MONTFORT.** Il  
ayant fait tout ce qui dépendoit d'un  
habile Officier, & se voyant hors  
d'espérance d'être secouru, songea  
se mettre à couvert du ressentiment  
des vainqueurs. Il rassembla sa garni-  
son, & abandonna la place pendant  
la nuit. Simon de Montfort s'en étant  
aperçu, le fit poursuivre. Il fut bien-  
tôt atteint, & comme la partie n'était  
pas égale, ses troupes furent défaits  
& lui fait prisonnier. Le Général des  
Croisés ayant en sa puissance cet en-  
nemi si redoutable des Catholiques,  
voulut point le traiter selon que le mé-  
ritoient ses crimes; il se contenta  
de le faire enfermer pour le reste de  
ses jours. Il ne fut pas le maître d'user  
la même clémence à l'égard de sa

mond en étoit Gouverneur. Les Ecclésiastiques qui avoient abandonné cette forteresse, lorsqu'elle tomba au pouvoir des Albigeois, furent aussi remis en possession de tous leurs biens. De nouveaux habitans vinrent remplir les maisons de la ville, que la furie du soldat victorieux avoit rendu déserte. En un mot ce Château, un des principaux sieges de l'hérésie, changea entièrement de face.

Cependant les Légats s'appercevant que les avantages remportés par l'Armée Catholique n'avoient rien de décisif, reprirent la voie des négociations. Simon de Montfort, le Roi d'Arragon, le Comte de Toulouse, & celui de Foix, si souvent brouillés, & tant de fois reconciliés en apparence, se rassemblèrent de nouveau à Narbonne, pour y discuter leurs droits. On proposa au Comte de Toulouse de lui laisser la possession de tous ses biens, à condition qu'il chasseroit les hérétiques. Il sembla d'abord y consentir; mais soupçonnant qu'on ne vouloit le forcer à chasser les Albigeois, que pour l'accabler ensuite lui-même, il ne voulut plus rien entendre. Le Comte de Foix ne fut pas plus traitable. Il vouloit qu'on lui restituât

toutes ses places, & le Comte de Montfort refusoit de lui remettre Pamiers. 1210.

Le Roi d'Arragon qui étoit bon Catholique, justement indigné d'une conduite si bisarre, voulut monter combien il la désapprouvoit, en se faisant du château de Foix, où il mit garnison, promettant de le remettre aux Croisés, si le Comte persistoit dans son opiniâtreté. On ne pouvoit douter que ce Monarque n'agit sincèrement, sur-tout lorsqu'on le vit céder à Montfort la Ville de Carcassonne, & recevoir son hommage. On prétend même qu'ils firent ensemble un traité secret, dont on ignore les articles. Mais bientôt faisant attention qu'il ne pouvoit prendre le parti des Catholiques, qu'en attaquant sa propre famille, l'intérêt du sang l'emporta sur celui de la Religion, & nous verrons dans la suite qu'il fut le plus ferme appui des Albigeois, pour lesquels il sacrifia même sa vie. Un autre motif fut la cause de son changement. Il parut attaché aux Catholiques, tant qu'il vit qu'ils en vouloient plus aux hérétiques qu'aux biens qu'ils possédoient; mais s'apercevant qu'en dépouillant le Comte de Toulouse, on le privoit lui-même de ses droits sur les terres de ce Seigneur,

Le Roi d'Arragon prend les intérêts des Croisés, & les abandonne ensuite.

**1210.** il résolut de ne point prêter des armes contre lui-même, & d'appuyer des prétentions qui l'éloignoient plus que jamais des intérêts du Ciel. Il avoit cependant quelque regret de rompre avec Monfort; mais tout-à-coup cédant aux importunités de sa famille & à l'indignation que lui caufoit la manière cruelle de convertir les Albigeois, il prit de nouveaux engagements avec le Comte de Toulouse, & se lia avec lui plus fortement que jamais.

Simon de Montfort voyant bien que la force seule pourroit ramener les esprits à la soumission, se prépara à faire une guerre plus vive aux hérétiques. Le zèle des Prélats & des autres Ecclésiastiques lui fut d'un grand secours. La plupart des Evêques & des Moines, expliquant mal ce principe, qu'il faut plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes, se faisoient un devoir de trahir leurs Souverains, & de livrer les places dont la superstition des peuples les avoit rendus maîtres. C'étoit même eux qui lui rassembloient des troupes, qui les menaient aux combats, & il dû souvent ses succès à leur perfidie, qu'on honoroit alors du nom de zèle. Autant qu'il put, il évita de faire des conquêtes par ces indignes moyens.

## CONTE DE MONTFORT. 135

Après avoir fait conduire le fils du 121 L.  
Roi d'Arragon à Carcassonne, où il  
le fit élever avec soin, il se mit en cam-  
pagne, & alla d'abord assiéger le châ-  
teau de Cabardes, qui se rendit pres-  
que sans coup férir. Outre la prise de  
la place, qui étoit importante, il pro-  
cura par cette conquête la liberté à plu-  
sieurs de ses Officiers de marque, qui  
languissoient depuis long-temps dans  
une dure captivité. Comme son armée  
avoit fatigué, il la conduisit tout de  
suite au siege de Lavour. Cette place,  
à cause de l'étendue de son enceinte,  
ne put être investie entièrement; ce  
qui rendit le siege beaucoup plus long  
& plus périlleux.

La Ville de Lavour, une des plus  
fortes places du parti Albigeois, étoit Siege de  
Lavour par  
Montfort.  
également redoutable par ses fortifica-  
tions & par le grand nombre de ses  
défenseurs. Elle appartenoit à une Da-  
me veuve qui, après la mort de son  
mari, avoit fait entrer dans la Place  
les plus habiles Officiers des Albigeois.  
Aymeric de Montreal, son frere, étoit  
à leur tête, & animoit les soldats plus  
par son exemple que par ses discours.  
Simon de Montfort, sans s'épouvan-  
ter de la difficulté de l'entreprise, fit  
ses approches avec tout l'art & toutes

les précautions qu'on employoit alors.

1211. Il fit construire de grandes machines pour battre les murailles, & fit bâtir diverses redoutes afin de couper les vivres. Les Assiégés, par de fréquentes sorties, eurent bientôt ruiné ces premiers travaux ; mais ils furent aussi-tôt réparés avec beaucoup d'ardeur & de promptitude.

Durant ce siege, qui fut de quelque durée, les Catholiques firent une perte qui leur fut fort sensible. Le Légat Milon, qui avoit donné des preuves de son zele pour l'extirpation de l'hérésie, fut si vivement touché de voir que ses soins étoient infructueux, qu'il en tomba malade ; ce qui joint aux fatigues qu'il avoit essuyées depuis le commencement de la Croisade, lui causa une fièvre violente, dont il fut emporté en peu de jours.

Le Comte de Toulouse jugeant bien que la valeur de ses troupes céderoit enfin au nombre des Croisés, & ne voulant point qu'une place de l'importance de Lavaur fût enlevée à son parti, mit tout en œuvre pour la secourir. Ce Prince n'avoit point alors d'armée en état d'être opposée à celle de ses ennemis : ainsi ne pouvant employer la force ouverte, il eut recours à la ruse.

### COMTE DE MONTFORT. 12

Il feignit de vouloir se réconcilier avec Simon de Montfort, & vint au camp à la tête d'une troupe considérable. Mais lorsqu'on étoit sur le point de conclure, il fit naître des difficultés & se retira en apparence fort mécontent. Ses troupes, qui étoient instruites, passèrent en même tems dans la Ville assiégée. A son arrivée à Toulouse, le Comte fit défense à tous ses vassaux de donner du secours aux Croisés. La plupart obéirent à cet ordre, & consentirent de porter des vivres à l'armée; mais plusieurs de la Confrérie blanche abandonnerent la Ville pour se rendre au camp.

Pendant l'absence du Comte, Seigneur de Foix, qui command



croyant y trouver un azile assuré ; mais le lieu & son caractère furent la cause de sa mort, qu'il reçut par les mains du fils du Comte de Foix. Ce jeune Prince instruit par l'exemple de son père, signaloit ses premières armes par de pareils forfaits.

Cependant les Assiégés animés par ces succès, ne cessèrent d'oser à l'ennemi une vigoureuse résistance. Plus d'une fois ils renversèrent les machines, & portèrent la désolation jusque dans le milieu du camp. Simon de Montfort par sa vigilance remédioit à tout. Ne pouvant approcher le belier des remparts sans en éloigner les défenseurs, il fit construire une machine monstrueuse qui surpassoit de beaucoup en hauteur les murailles de la Ville. D'habiles Archers placés sur cette machine, écartoient à coups de traits les Assiégés de dessus le rempart ; leurs fleches meurtrières les alloient même chercher jusques dans les rues de la Ville. Les Assiégés firent tout ce qu'ils purent pour se mettre à couvert de cette forteresse ambulante, & essayèrent de la brûler par divers feux d'artifice ; mais les peaux de bœufs nouvellement écorchés, dont elle étoit couverte, la garantirent de l'embrasement.

## COMTE DE MONTFORT. 1

Malgré ces avantages le siege tenoit en longueur par l'habileté & l'industrie des Assiégés , qui n'ay point de grace à espérer , vouloient moins vendre cher leur perte. On contruisit de nouvelles machines pour accabler , & les Catholiques vinrent bout de rouler quelques tours de bois jusqu'au pied des murailles. Chacun de ce succès , les Assiégeans arborer aussi tôt une grande croix sur le sommet d'une de ces tours en signe de triumphe , & pousserent mille cris de joie. En même tems on tira de la Ville une nuée de traits contre cette croix ; quelques pierres lancées avec violence , abattirent enfin un bras. Alors les cris pareils à ceux des Assiégeans s'é

1211. de l'huile bouillante , rien ne peut les arrêter. On voit dans l'armée des Croisés des Evêques , des Abbés & des Moines ; de l'autre des Ministres & de faux Prophètes , qui exhortent également leur parti à ne faire aucun quartier à leurs ennemis , & à défendre la Religion aux dépens de la vie de ceux qui combattoient contre elle. Malgré la vigoureuse résistance & la valeur des Alliés , ils furent forcés ; les Croisés entrèrent de tous côtés dans la Ville , & ces vainqueurs irrités , autorisés par leurs Généraux , égorgèrent tous les habitans sans distinction de sexe , d'âge , ni d'état. Aymeric de Montreal fut pendu au milieu du camp ; quatre-vingt Gentilshommes , qui avoient suivi sa fortune , alloient aussi être pendus ; mais les potences qu'on avoit dressées , s'étant trouvées renversées tout à coup , les Albigeois crièrent au miracle , pendant que les soldats se jetterent sur les quatre-vingt Gentilshommes , & les égorgèrent au pied des potences. La dame de Lavour fut jetée vive dans un puits , que l'on combla de pierres , & un grand nombre d'habitans échappés au fer du vainqueur , ayant été trouvés dans des souterrains & dans d'autres endroits se-

**COMTE DE MONTFORT. I.**  
crets, furent brûlés vifs. Aussi-tôt que  
Lavaur fut détruite, les Albigeois  
abandonnerent les places voisines,  
se retirèrent avec leur garnison de  
Toulouse, dont Montfort avoit dessein  
d'entreprendre le siège. Il s'empara du  
bord de Casser, petit fort occupé par  
les hérétiques, qui se rendirent à sa  
création. Les Evêques leur ayant pro-  
posé d'abjurer leurs erreurs, ils le re-  
fuserent, & l'on mit sur le champ  
feu à la forteresse, qui fut bien-tôt  
réduite en cendre ainsi que ses mal-  
heureux habitans.

Ces cruautés augmentèrent l'ha-  
teur des Albigeois contre les Catho-  
liques; ils les regarderent non-seu-  
lement comme les ennemis de leur do-  
ctrine, mais aussi comme les destru-

**1211.** ~~soient-ils~~, des loups dévorans qui venoient égorger eux-mêmes des troupeaux confiés à leurs soins, & ce n'étoit que par des massacres qu'ils vouloient se venger de leur prétendue désobéissance. Les Croisés firent peu d'attention à ces plaintes. Les Chefs guidés par l'intérêt ; les soldats par l'espoir du bonheur éternel qu'ils pouvoient acquérir avec tant de facilité, allèrent enfin mettre le siege devant Toulouse.

Siege de  
Toulouse.

Cette ville qui est de nos jours une des plus considérables du Royaume, avoit alors des avantages qu'elle a perdus. Son enceinte n'étoit pas plus étendue ; mais ses habitans étoient en bien plus grand nombre, plus riches, & plus agguerris, & il n'y avoit alors aucune ville dans le Royaume, sans en excepter Paris, qui pût entrer en comparaison avec Toulouse. Elle étoit défendue d'ailleurs par plusieurs milliers de soldats agguerris, & munis de tout ce qui étoit nécessaire pour une longue & vigoureuse résistance. Montfort fut retenu long-temps à une distance éloignée de Toulouse, par les fréquentes sorties des Assiégés. Les ayant enfin obligés de se renfermer dans leurs murailles, il donna un assaut où les Al-

COMTE DE MONTFORT. 1.  
Bigéois firent périr la meilleure par  
de son armée. Montfort en étoit ve  
tout d'un coup à l'escalade, parce qu  
n'avoit pas assez de troupes pour en  
ronner la place, & que plusieurs Ch  
des Croisés se disposoient à quit  
l'Armée pour retourner dans leur pa  
Le Général ayant vu le mauvais suc  
de sa première tentative, réunit en  
seul corps ce qui lui restoit de troupe  
& leva le siège de Toulouse, ap  
avoir ravagé les environs de cette vi

Aussi-tôt que Montfort se fut él  
gné, le Comte Raimond alla repren  
les places voisines de sa Capitale, d  
les Croisés s'étoient rendus mai  
lui préparant ainsi les mêmes trava  
pour la campagne prochaine, que c  
qu'il avoit assurés pendant les pré

1211.

guerre seroit aussi funeste aux Croisés qu'aux Albigeois , & qu'après avoir rempli de meurtres & de sang toutes les Villes du Languedoc , cette grande Province resteroit toujours au pouvoir des hérétiques , sans que les Croisés retirassent d'autre avantage , que celui d'avoir massacré un grand nombre d'hommes.

Le Comte de  
Toulouse met  
le siege de-  
vant Castel-  
naudary.

Le Comte de Toulouse mit alors le siege devant Castelnaudary , qu'il attaqua vigoureusement à la tête de cent mille hommes. Montfort connoissant l'importance de cette Place , voulut la défendre en personne , avec Gui de Levi son Maréchal de Camp. Les Assiégeans s'apperçurent bientôt de leur arrivée dans la Ville : chaque jour étoit signalé par quelques sorties. Les Comtes de Foix & de Comminges , qui passoient pour les plus vaillans hommes de leur temps , secondoient de tout leur pouvoir le Comte de Toulouse , & ce Prince s'exposoit lui-même à tous les dangers pour prendre , s'il étoit possible , Montfort avec la Ville. La captivité du Général des Croisés auroit fini la guerre , & le Comte de Toulouse , ainsi que les autres Souverains qui suivoient son parti se seroient alors vus indépendans du Pape ,

**COMTE DE MONTFORT.** Le Pape, dont ils trouvoient le joug insupportable, & libres à l'égard du Roi de France leur Suzerain, à qui ils imputoient la guerre présente & les maux dont elle étoit suivie.

Mais le siege de Castelnaudari n'eut point le succès que les Albigeois s'étoient promis. Montfort trouva moyen de sortir de la place à la tête de quatre-vingt chevaux & alla avec eux dégager un convoi dont le Comte de Foix avoit battu l'escorte, ensuite ayant fait entrer dans la place une grande quantité de vivres & de munitions, le Comte de Toulouse se vit obligé de lever le siege. Il s'en dédommagea sur plusieurs autres places qu'il prit par surprise : en sorte que le Comte de Montfort se fut à peine mis en état de re-



1209.

tion. Ils se munirent ensuite des armes nécessaires , & quand ils se crurent assurés du succès , ils leverent le masque ; s'étant assemblés en tumulte , ils prirent entre eux les résolutions les plus violentes. Loin d'envisager les suites funestes de leur révolte , ils n'écoutèrent que leur fureur. Le Commandant fut la première victime qu'ils immolèrent à leur liberté. Un Tonnelier lui abattit la tête , & l'on fit mille outrages à son cadavre. La garnison fut ensuite passée au fil de l'épée sans qu'il échappât un seul soldat.

Sévère punition des habitants de Gavres révoltés.

Cette malheureuse ville ne fut pas long-temps sans porter la peine de sa trahison. Baudouin , frere du Comte de Toulouse , mais qui n'approuvant pas la cause que ce Prince soutenoit , montroit autant de zele pour les Catholiques que son frere en avoit pour les persécuter , s'étoit mis à la tête d'une troupe de braves soldats , & se préparoit à combattre avec eux en faveur de la Religion ; car jusqu'alors il avoit gardé quelques ménagemens avec son frere , & ne s'étoit point déclaré ouvertement ; mais ayant été informé de ce qui se passoit à Gavres , il y accourut avec un détachement. Les habitans lui voyant des étendarts sem-

COMTE DE MONTFORT. 14

blables à ceux de son frere , ne firent aucune difficulté de le laisser entrer , lui firent même un détail de ce qu'ils venoient d'entreprendre pour leur berte , croyant mériter plus de gloire mesure qu'ils y ajouteroient des constances. Mais lorsqu'ils s'attendoient à recevoir des applaudissemens ils furent fort surpris de ne trouver lui qu'un juge sévere , qui les condamnant sur leur propre confession , commanda à ses gens de faire main basse sur ces malheureux , & de n'épargner ni le sexe ni l'âge ; ce qui fut pontuellement exécuté.

Les soldats obéirent avec joie à l'ordre si conforme à leur façon de penser ; ils passerent tout au fil de l'épée

1209,

jusqu'aux portes de Narbonne , où il reçut un renfort de Croisés , commandé par Alain Rociac , Officier d'une grande réputation , & zélé Catholique. Se croyant en état de former quelque grande entreprise , il conduisit ses nouvelles troupes au siège de Constance , qu'il prit après plusieurs jours d'attaque. Il s'appliqua ensuite à fortifier la ville & le château de Pamiers , qu'il fit fortifier avec beaucoup de régularité. Pendant qu'il étoit occupé à ces différens travaux , le Comte de Foix , irrité des succès continuels qui accompagnoient les Catholiques , envoya un Hérault à leur Général pour l'inviter à décider leur querelle par une bataille. Montfort , quoiqu'il eût peu de troupes , accepta le défi , & attendit l'ennemi pendant dix jours entiers. Et comme il ne parut point au bout de ce temps-là , il crut avec raison , que la crainte empêchoit d'effectuer des menaces dictées par le dépit. Voulant faire voir qu'il étoit en état de tenir sa promesse , il détacha de son armée plusieurs corps de Cavalerie , qui s'étant avancés jusques dans le Comté de Foix , mirent tout à contribution , rasèrent quelques châteaux , & ne revinrent joindre le gros de l'Armée ,

## COMTE DE MONTFORT. 1

qu'après avoir porté de tous côtés mort & la désolation. Un autre partit aussi du camp, & s'étant avancé jusqu'à Toulouse, donna l'alarme à cette ville. On se préparoit à le recevoir, lorsque content d'avoir ruiné les environs de la place & enlevé les butins, il alla tomber sur la petite ville de Poncerede, qu'il emporta d'emblée avec peu de perte. Montfort informé de cet avantage, envoya ordre à ses gens de se fortifier dans cette ville, parce qu'il espéroit s'en servir pour resserrer Toulouse. Cette prise donna lieu à de nouvelles courses dans le pays. Ces ravages excitèrent la colère du Comte de Foix, & ranimèrent son courage abattu par tant de défaites.

**1209.** ment étoit commandé par le Chatelain de Melfo, & par Geofroi son frere, deux capitaines de réputation. Quoique le pays fût rempli d'ennemis, ils arriverent heureusement au lieu où le convoi les attendoit, & se mirent aussitôt en marche. Droque qui commandoit l'avant garde, fut aussi le premier à en venir aux mains. Déjà ils comptoient avoir franchi tous les obstacles, lorsqu'ils tomberent dans l'embuscade. Quoiqu'ils marchassent en bon ordre, le comte de Foix ne balançoit point à les charger. Les Chefs des Catholiques reçurent en gens qui sçavoient leur métier, & peu s'en fallut qu'ils n'arrachassent au Comte une victoire qu'il croyoit certaine ; mais accablés par le nombre, & investis de toutes parts, il leur fallut céder, & ils virent qu'il ne leur restoit plus qu'à vendre cher leur vie. Ils rallierent avec peine le peu de troupes qui leur restoit, & se mirent en devoir de percer un monde d'ennemis qui les environnoit. Le Comte de Foix charmé de leur valeur leur fit offrir bon quartier ; mais ils le refusèrent & continuerent de se battre avec fureur, leur courage semblant augmenter à mesure qu'ils perdoient du monde. Mais leurs efforts furent inutiles, tout

COMTE DE MONTFORT. 1

fut mis à mort par les Albigeois , à l'exception de quelques Cavaliers & Chatelain de Melfo , qui se firent joindre l'épée à la main , & allèrent porter dans le camp la nouvelle de leur défaite.

Droque qui avoit fait des efforts prodigieux , eut le chagrin de ne pouvoir trouver la mort qu'il cherchoit. Il fut pris , & on lui préparoit un sort affreux , si les vainqueurs ne se fussent rappelés que Gerard de Pepieux l'avoit guissoit dans les fers des Catholiques. Ces deux Capitaines furent échangés.

Simon de Montfort craignant que le Comte de Foix profitant de sa victoire , ne le vînt insulter dans son camp , se retira dans la ville de Fanjaux dont les murailles étoient plus capables

1209.

fur pas long-temps dans cet état violent. Un renfort considérable de Croisés venus de France & d'Allemagne, le mirent en état d'aller chercher l'ennemi à son tour. Il commença par faire lever le siège de Carmen, & attaqua le Comte de Foix avec tant de vigueur, qu'il le chassa jusques dans son propre pays. Il prit encore plusieurs villes & châteaux; après quoi il songea à mettre ses troupes en quartier d'hyver. Pour lui il vint à Castres pour s'y délasser de ses fatigues. Il trouva dans cette ville son frere Gui, que le mauvais état des affaires des Chrétiens dans la Terre sainte avoit obligé de repasser en France avec sa famille. Ils eurent à peine le temps de se témoigner leur tendresse mutuelle, après une si longue absence, qu'ils furent obligés de se séparer. Simon apprenant la révolte du Cahubac, rassembla ses troupes, & reprit la ville rebelle en présence même des Comtes de Foix, de Toulouse & de Comminge, qui tenterent en vain de forcer ses retranchemens. Après la réduction de la place, il marcha aux ennemis qui d'abord firent mine de l'attendre; mais informés du nombre des troupes qui le suivoient, ils décamperent bientôt.

### COMTE DE MONTFORT. I

Montfort les poursuivit vivement & sans leur donner de relâche , les harcela jusqu'aux portes de Toulouse , dont il n'osa entreprendre siège. Se croyant néanmoins maître la campagne , il alla attaquer Saint Marcel. Cependant les ennemis sort de Toulouse , fatiguèrent tellement l'Armée par de fréquentes alarmes , en lui enlevant ses convois , qu'il fut obligé de lever le siège & de faire retraite avec tant d'ordre , qu'on ne l'attaqua dans sa marche qu'avec précipitation , & il en fut quitte pour quelques soldats.

C'est ainsi que dans cette guerre les avantages étoient balancés selon les circonstances , & les choses ne f



1209.

me on l'a vu plus haut, à une quarantaine qu'ils s'étoient imposée; & lorsque ce général se mettoit en devoir de porter les derniers coups aux hérétiques, il se voyoit arracher la victoire par la désertion de ses soldats, & étoit obligé d'attendre de nouveaux Croisés, qui l'abandonnoient souvent avant qu'il eût repris ses premiers avantages. Sans ces inconveniens son habileté, jointe à la valeur des Catholiques, auroit aisément triomphé d'un parti qui ne se soutenoit que par son désespoir. En effet, quoique les Albigeois eussent à combattre pour leur Religion, leur liberté & leurs biens, auroient ils pu résister à des Armées entières, qui se succédoient l'une à l'autre? S'ils devinrent plus puissans dans la suite, & si des Rois embrassèrent leur querelle, ils firent aussi craindre aux Catholiques que les Provinces qu'ils occupoient, ne demeurassent en leur puissance. Ce qui seroit sans doute arrivé, s'ils n'avoient eu à combattre que la force ouverte; mais la trahison se mit aussi de la partie, & leur porta des coups plus terribles que les armes des Catholiques.

Glorieux  
succès des  
armes de  
Montfort.

Simon de Montfort dénué de soldats aux approches de l'hyver, vit son

#### COMTE DE MONTFORT. I

Armée grossir d'un grand nombre de Pelerins , dès que la belle saison fut venue. Il se mit aussi-tôt en campagne pour reprendre les places qui s'étoient revoltées. Ce qu'il fit avec beaucoup de facilité. De cette sorte , Gailliac , Montagut , Saint-Marcel , tombèrent en puissance. Cette dernière place , qui avoit inutilement assiégée l'année précédente , eut plus à souffrir que les autres. Simon de Montfort , voulant venger l'affront qu'elle lui avoit causé , la fit brûler & en fit raser les murailles. Les habitans avoient prévenu l'effet de sa colere , en abandonnant leur ville à son approche. Puylaurens auroit pu faire une plus longue résistance.

1209.

ceur. Mais le Commandant & sa garnison furent faits prisonniers de guerre, & envoyés à Carcassonne, où ils souffrirent la peine de leurs ravages, plus encore que de leur impiété.

Il marche  
cont. e les hé-  
rétiques se-  
rés dans l'A-  
genois.

Cette partie du Languedoc étant pacifiée, il fallut songer à porter les armes d'un autre côté. Les hérétiques du Comté d'Aginois étoient les seuls qu'on eût laissés en repos ; & ils étoient d'autant plus puissans qu'ils n'avoient souffert aucune perte. L'Evêque d'Aggen supportoit avec impatience leur prospérité. Elle auroit été sans doute d'une plus longue durée, s'ils se fussent contentés d'en jouir tranquillement, & qu'ils eussent même tâché d'être ignorés. Mais leur insolence fut cause qu'on les enveloppa dans la proscription générale. Parce qu'on ne les attaquoit point, ils crurent qu'on les craignoit, & donnerent, non-seulement du secours à leurs freres des autres Pr. vines, mais même ils tinrent des assemblées, où ils osèrent prêcher publiquement leur hérésie. L'Evêque d'Aggen vit bien que si on laissoit croître le mal, il ne seroit plus temps d'y remédier. C'est pourquoi il sollicita vivement Simon de Montfort, pour l'engager à venir couronner son ouvra-

COMTE DE MONTFORT. 1

ge, en attaquant les seuls hérétiques qu'on avoit épargnés. Simon ne dit rien point à lui accorder sa demande & s'avança à la tête de son armée dans le Comté d'Agenois, dont la plupart des villes lui ouvrirent leurs portes. Il fit ensuite son entrée dans Agen, & il fut reçu en libérateur de la Patrie aux acclamations du peuple, & les habitans ne balancerent pas même à lui prêter le serment de fidélité, quoiqu'ils dépendissent de l'Evêque. Il s'arrêta peu dans cette ville, brûlant de terminer une guerre qui duroit depuis si long-temps. Il se remit donc en campagne, & songeant à former quelque entreprise qui répondit à l'idée qu'il avoit conçue de sa capacité & de

ignoit une partie de ses murailles, & servoit encore à son embellissement & à sa fortification. Ce fut aussi ces considérations qui engagèrent de Montfort à en entreprendre

1 e.   
 ant d'investir la place, il voulut s'emparer de tout le pays circonvoisin, & lui avec une partie de son armée, aller attaquer le Comte de Foix, le plus redoutable ennemi de sa commission avec autant de succès que de prudence; & après avoir ravagé les Comtés de Foix & de Toulouse, dont les Souverains étoient absens, il revint joindre l'armée & assura son frere, qu'étant maître de la campagne son entreprise auroit tout le succès qu'il s'en étoit promis. La Cavalerie de Montfort investit la place, dont on fit les approches avec toutes les précautions que demandoit l'importance de cette ville.

Le Comte Hugues d'Alfar originaire de Navarre, & Sénéchal d'Agenois, qui avoit épousé une fille naturelle du Comte de Toulouse, commandoit dans la Penne d'Agen. Ce Prince avoit une confiance extrême en sa valeur & en son expérience pour

**COMTE DE MONTFORT.** 15  
la défense des places. Le Sénéchal  
avoit fait de grands préparatifs,  
assemblé un grand nombre de soldats  
aguerris accoutumés à supporter  
faim, la soif & le travail; ce qui de-  
mande une autre sorte de courage  
que celui qui fait affronter la mort  
dans les combats, & qui sert plus à  
la victoire. D'ailleurs la ville étoit re-  
plie de vivres & de toutes sortes  
munitions, & les murailles étoient  
garnies d'un grand nombre de machi-  
nes de guerre. Dès qu'il se vit investi  
il commença par mettre dehors  
les bouches inutiles, & se disposa à re-  
nouer les travaux des Assiégés.

Simon de Montfort qui ne lui cé-  
doit ni en habileté, ni en courage

1212.

nes de guerre , soit en portant le fer & la flamme jusques dans le camp. Le courage & la vigilance de Montfort eurent bientôt réparé ce premier désordre , & il vint à bout de se poster jusqu'auprès du bourg bâti au pied de la forteresse. Ce lieu qui n'étoit défendu que par une simple muraille , fut emporté dès la première attaque , & les matériaux des maisons servirent à faire des retranchemens contre les assiégés. On fit ensuite divers travaux pour couvrir les machines , & pour les mettre en état de battre la place.

Vigoureuse  
résistance des  
assiégés.

Dès que les assiégés virent leurs ennemis presque attachés à leurs murailles , ils redoublèrent leurs efforts pour les en éloigner. Ils firent pleuvoir une nuée de fleches sur les travailleurs , qui ne sçurent bientôt plus où se mettre à couvert. La plupart abandonnoient leurs outils pour fuir dans la campagne ; les soldats même quittoient leurs postes pour chercher un azyle dans le camp , mais ils n'y étoient pas plus en sûreté. Les pierres lancées par les machines achevant ce que les fleches ne pouvoient faire , alloient chercher ces malheureux jusques dans leurs tentes. Rien ne paroïssoit dans les rues du camp , qui ne fût aussi-tôt foudroyé.

### COMTE DE MONTFORT.

La situation élevée des murailles donnoit même la liberté aux Assiégés de choisir leurs ennemis. Dès qu'ils commençoient à s'appercevoir du danger, une partie de la garnison sortoit & attaquoit les machines, dont ils brûloient les unes & renversoient les autres.

Ainsi le siege traînoit en longueur. Les chaleurs de l'été qui survinrent, abattirent encore le courage des Assiégeans. La fermeté de Montfort avoit suppléé jusques-là à tous les inconvéniens, & peut-être sa patience eût-elle triomphé dès-lors du courage des ennemis, si le même accident, quel qu'il étoit souvent exposé, ne fût encore venu traverser ses desseins.

plûpart des Croisés ayant fini leur



1212. L'arrivée de son frere , à la tête d'une nouvelle armée , changea la face des affaires. On transposa les batteries. Montfort se chargea de l'attaque du côté de l'occident , & Gui de celle de l'orient. Les Assiégés s'aperçurent bientôt de l'arrivée du secours , & comme ils avoient déjà perdu beaucoup de monde , ils n'étoient plus en état de faire les mêmes efforts. Ainsi les Assiégeans , moins incommodés dans leurs travaux , eurent bientôt renversé une partie des murailles. On se prépara en même-temps à donner un assaut. Mais les Albigeois suppléant par leur désespoir à ce qui leur manquoit de force , repoussèrent leurs ennemis avec tant de vigueur , que Montfort désespéra de pouvoir si-tôt les réduire. Il étoit dans cette idée , lorsque les Assiégés demanderent à capituler. Ils auroient encore pu tenir quelque tems ; mais la crainte de ne pouvoir être secourus , & l'envie d'obtenir une composition favorable , les firent résoudre à envoyer des députés à Simon de Montfort. Ce Général charmé qu'on lui évitât de plus longues fatigues , leur fit toutes sortes de bons traitemens. La capitulation fut bientôt arrêtée. Les Assiégés obtinrent les con-

Redd r en  
de la tence a  
des condi-  
ont honora-  
bles.

COMTE DE MONTFORT. 11  
ditions les plus honorables , & le Comte d'Alfar sortir glorieusement à la tête de sa garnison.

C'est ainsi que cette place que l'on croyoit imprenable , tomba au pouvoir du Général Catholique. Les Seigneurs du pays informés de sa réduction , se presserent de venir rendre hommage à un guerrier qui ne trouvoit point d'obstacle insurmontable. Simon de Montfort , après avoir mis sa nouvelle conquête en état de défense , envoya des détachemens de côté & d'autre , pour achever de réduire le pays. Après la prise de la Penne d'Agen , il n'y eut plus de ville ni de château qui se tint en état de défense. Ainsi on n'eut plus la peine de se présenter pour les combattre. Marmande , Biron & plusieurs

**1212.** Tout étant pacifié dans le Comté d'Agenois, il ramena son Armée victorieuse dans le Comté de Toulouse, & sans donner de relâche à ses troupes, il en reprit le siege de Moissac. Cette place fit quelque résistance; mais il lui fallut enfin subir le sort de tant d'autres. Castel-Sarrazin, Saverdun suivirent son exemple: en sorte que de toutes les villes des Albigeois, il ne leur restoit en leur puissance que Toulouse & Montauban.

L'importance de ces places défendues par de braves Capitaines & par de nombreuses garnisons, ne permettoit pas d'en former le siege qu'avec beaucoup de précaution. C'est pourquoi Simon de Montfort remit l'entreprise à un autre temps. Ne voulant pas néanmoins demeurer oisif, il entra dans le Comté de Comminges, y fit le dégât, & après s'être emparé de la ville de Muret, il revint à Pamiers, pour travailler à assurer ses conquêtes. Il auroit pu se dispenser de se faire un ennemi du Comte de Comminges; mais il suffisoit dans ces malheureux temps - là de vouloir observer la neutralité, pour être déclaré ennemi de l'un & de l'autre parti.

Le Comte de Montfort attaqua

COMTE DE MONTFORT. 165

donc celui de Comminges , quoiqu'il 1212.  
n'eût aucun juste sujet de se plaindre  
de lui , & le traita en ennemi de la  
Religion.

Simon de Montfort, voyant que Il fait reviv-  
l'heureuse situation des affaires lui per- re les Loix  
mettoit de prendre quelque repos, dans les pay  
s'appliqua tout entier à rectifier par conquis qu  
des loix sages un pays qu'il s'étoit ac- lui étoient  
quis par les armes. Les decrets du dévolus.  
Saint Siege , si tant est qu'ils soient en-  
tièrement irrévocables , la concession  
des Rois de France , & le droit de  
conquête , l'avoient rendu légitime  
Souverain de ces contrées , & il vou-  
loit y régner avec gloire. Pour cet ef-  
fet , il tint une grande assemblée de  
tous les Prélats & de tous les Seigneurs  
qui étoient devenus ses vassaux , &  
leur fit prêter un nouveau serment de  
fidélité. Après quoi il fit revivre les  
Loix que le malheur de la guerre avoit  
forcé à se taire. Il eut soin sur-tout  
que les biens des Ecclésiastiques leur  
fussent rendus fidelement, voulant par-  
là redoubler à son égard la bienveil-  
lance du Souverain Pontife. Il eut  
soin aussi de faire punir certains fana-  
tiques , qui , prenant leur fureur pour  
un saint zele , tuoient sans distinction  
les Albigeois & les Catholiques. Il

**112.** exhorta ensuite les Prélats à ne point tremper leurs mains dans le sang, & à laisser ce soin aux soldats, qu'on ne pouvoit jamais accuser de modération. Après ces sages réglemens il se disposa pour l'année suivante à dépouiller entièrement les Comtes de Foix & de Toulouse de ce qui leur restoit, ou à les forcer de se soumettre à l'Eglise. Le Comte de Foix, quoique moins puissant, lui craignoit une plus longue résistance à cause de son habileté & de son opiniâtreté. Ce Prince en effet étoit le seul qui remportoit des avantages, & avant l'assemblée de Pamiers il avoit encore taillé en pieces une escorte de Catholiques, & s'étoit ensuite enfermé dans Montauban pour défendre cette ville contre Montfort, qui n'osa l'attaquer lorsqu'il la scut défendue par un aussi habile Général.

**1213.** Cependant on eut cette année 1213 des espérances de Paix. La misère qu'entraîne la guerre après elle, sembloit avoir adouci les esprits. Les soldats de part & d'autre paroissoient surtout fatigués de leurs travaux. Le Comte de Toulouse se voyant resserré dans sa Capitale, craignant à chaque instant de s'y voir assiégé, chercha tous les expédiens possibles pour se tirer de

Le Comte de Toulouse recherche la paix, & emploie à cet effet le Roi d'Arragon.

**CÔMTE DE MONTFORT.** 1  
cet état de perplexité. Il alla trouver  
Roi d'Arragon, que ses victoires  
les Sarrazins avoient rendu cher  
Saint Siege, lui fit une longue & v  
peinture de ses ma heurs, & l'exho  
à secourir un Prince qui étoit la vic  
me de l'ambition. Le Roi d'Arrag  
naturellement généreux, ne put e  
tendre ce discours sans être attend  
Il écrivit sur le champ à Innocent I  
& non content de cette premiere m  
que de zele, il vint lui-même à To  
louse pour être plus à portée de se re  
dire utile aux Albigeois. Etant arr  
dans cette ville, il manda aux Pe  
du Concile assemblés à Lavaur, q  
son intention étoit qu'on rendît  
biens injustement usurpés sur les Co  
nes de Toulouse de Foix de Co

1213.

lui étoient trop chers, pour ne pas faire paroître le même zele dans une occurrence aussi délicate. Le Roi d'Arragon ne put se refuser à de si justes remontrances. Il voulut que les Comtes accusés lui fissent sçavoir leurs dernieres intentions.

Le Roi d'Ar-  
ragon n'est  
point écouté  
au Concile de  
Lavaur.

Ces Princes mirent leurs raisons par écrit. Elles portoient en substance, qu'étant innocens du crime d'hérésie dont on les accusoit, ils devoient être rétablis dans leurs états; que néanmoins ils offroient de faire satisfaction au Saint Siege, & respecter son autorité dans tous les lieux de leur obeissance; qu'ils auroient soin aussi que les Ecclésiastiques fussent rétablis dans leurs biens. Sur ces raisons des Comtes, le Roi d'Arragon se rendit lui-même au Concile de Lavaur où se trouva aussi Simon de Montfort, & il présenta aux Peres la lettre des Comtes. Loin d'y trouver des motifs d'accommodement, ces Peres virent bien qu'on ne cherchoit qu'à les tromper; que le Comte de Toulouse & les autres ne demandoient leur rétablissement, que pour être plus en état de favoriser les hérétiques. Ils représentèrent au Roi d'Arragon qu'on ne pouvoit accorder sa demande, qu'en accusant

COMTE DE MONTFORT. 169  
accusant le Saint Siège d'injustice &  
Simon de Montfort d'usurpation; qu  
les Comtes avoient souvent fait le  
mêmes promesses sans jamais rien ef  
fectuer; que s'ils souhaitoient la pai  
sincerement, ils devoient commen  
cer par chasser les hérétiques de leur  
Etats, & sur tout les Routiers qu  
commettoient mille désordres.

Le Roi d'Arragon parut peu satisfait.  
Il s'adressa au Pape même, qu  
prévenu par le Concile, fit la même  
réponse que les Peres. Il l'accompagna  
d'une exhortation à ce Prince d'éviter  
les foudres de l'Eglise, s'il n'abandon  
noit la cause des hérétiques. Le Ro  
i d'Arragon s'étant flatté qu'on auroit  
plus d'égard pour ses prieres, fut si i  
vité de voir son espérance trompée.



1212.

Montfort  
tâche en vain  
de ramener le  
Roi d'Arra-  
gon dans son  
parti,

Simon de Montfort informé de la conduite du Roi d'Arragon, en crut à peine le rapport qu'on lui en fit. Il ne pouvoit se figurer qu'un Prince qui avoit donné de si grandes preuves de son zèle pour la Religion, & qui lui avoit témoigné à lui-même sa bienveillance, en le reconnoissant pour son vassal, voulût se déclarer protecteur des Albigeois, & faire la guerre au Général des Catholiques. Pour en être plus instruit, il lui envoya un héraut avec ordre de lui demander en quoi Simon de Montfort avoit eu le malheur de lui déplaire; qu'il étoit prêt à le satisfaire sur toutes choses, pourvu qu'il n'en coûtât rien, ni à sa conscience, ni à la Religion; qu'il le prioit de considérer que c'étoit moins sa propre cause qu'il soutenoit, que celle de l'Eglise attaquée par les hérétiques. Le Roi d'Arragon n'eut aucun égard à ces remontrances; il traita au contraire Simon de Montfort d'usurpateur & de rebelle. Le héraut piqué d'entendre donner ces noms odieux à son maître, passa les bornes de son pouvoir, & répondit avec vivacité que Simon ne méritoit point ces épithètes injurieuses, & qu'il offroit de se battre contre quiconque oseroit les lui at-

COMTE DE MONTFORT. 171

tribuer. Le Roi choqué de son arrogance, voulut d'abord le faire arrêter, mais respectant en lui le droit des gens, il lui permit de se retirer. 1212.

Le retour de ce héraut, & le compte qu'il rendit des dispositions du Roi d'Arragon, firent comprendre à Simon de Montfort, qu'il n'avoit rien de bon à attendre de lui. Cependant pour encourager ses soldats, il affecta de paroître aussi tranquille que s'il avoit eu de grandes ressources à espérer. Il est vrai qu'il comptoit bien que le Roi de France & le souverain Pontife ne l'abandonneroient point dans cette circonstance. Sa fermeté servit beaucoup à rassurer le parti Catholique, qui avoit tiré de fâcheux pronostiques de la résolution du Roi d'Arragon. Les hérétiques au contraire en conçurent les plus grandes espérances. Mais on va voir que l'un & l'autre furent trompés dans leur attente.

Cependant le Roi d'Arragon prévoyant que dans cette guerre il auroit moins affaire à Simon de Montfort, qu'à toute la Chrétienté, songea à prendre les mesures nécessaires pour résister à tant de forces liguées. Il voulut d'abord mettre le Roi de France dans ses intérêts, & dans cette idée

Ruses de ce Prince, qui cherche à tromper le Pape.

1213.

il lui envoya une Ambassade pour lui demander sa fille en mariage. Ce Monarque gagné par les instances du Pape, ne fit point de réponse aux Ambassadeurs. Au contraire il fit prendre la Croix à son fils & à plusieurs Seigneurs de sa Cour, & se disposa à les envoyer contre les Albigeois avec une nombreuse armée. Ces nouvelles apportées dans le Languedoc glacerent d'effroi les hérétiques, & comblèrent de joie les Croisés; mais elle fut de peu de durée, à cause de la guerre qui se ralluma entre Philippe Auguste, le Roi d'Angleterre & l'Empereur. Le Roi occupé à résister à de si puissans ennemis, ne fut point en état de songer à cette nouvelle guerre. Le Roi d'Arragon débarrassé d'un adversaire aussi formidable, voulut aussi jeter de la défiance dans l'esprit du Pape, en lui représentant que les Croisés cherchoient moins à extirper l'hérésie, qu'à satisfaire leur ambition en usurpant les biens des hérétiques. Le Pontife trop crédule, ajouta d'abord foi à ces accusations, & les Catholiques en furent fort affligés. Mais les Légats l'eurent bien-tôt désabusé, & le Saint Pere irrité de la supercherie du Roi d'Arragon, n'en parut que plus indigné contre lui.



1212.

son légitime Successeur par tous les Seigneurs que sa douceur ou son courage lui avoit soumis. Après cette cérémonie le jeune Amaury partit avec les troupes qu'il devoit commander, & voulant se rendre digne fils d'un pere si illustre, il se montra aussi religieux dans la société, qu'habile dans le gouvernement des affaires de la guerre. Il eut bien-tôt conquis les places du Comté de Béarn, & se préparoit à poursuivre ses avantages, lorsque le bruit de la marche du Roi d'Arragon le força de retourner vers son pere. Simon de Montfort rassemblant toutes ses forces, ne se réserva qu'un certain nombre de places où il mit de grosses garnisons, & se prépara à faire une vigoureuse résistance.

Conquêtes  
du Roi d'Ar-  
ragon dans le  
Languedoc.

Cependant le Roi d'Arragon s'avançoit à la tête d'une Armée aguerrie & composée de plus de soixante mille hommes. Il faisoit de petites journées, parce qu'il ne vouloit laisser derrière lui aucune place qui pût l'incommoder. Ce Prince passoit dans tous les lieux comme un torrent que rien ne peut arrêter. Les villes les plus fortes se rendoient à la première sommation, & il réduisit ainsi tout le pays jusqu'à Toulouse, sans avoir fait aucune perte.

COMTE DE MONTFORT. 17

Il affecta par-tout une grande clémence, ne voulant pas même qu'on maltraitât les soldats Catholiques, espérant par cette douceur se frayer la conquête des autres places. Simon de Montfort hors d'état de lui résister, contentoit de l'incommoder dans sa marche, & de tomber sur ceux qui s'écartoient du gros de l'Armée; mais on le voyoit toujours reculer devant son ennemi, évitant avec soin d'en venir à une affaire générale.

Sa situation présente, si différente de l'état où il s'étoit trouvé, ne lui présageoit qu'un fâcheux avenir. La guerre allumée entre les Princes Catholiques empêchoit les Croisés d'arriver à son Armée, qui diminueoit ch

1212.

bre de douze cens hommes, il fit un camp volant, & attendit tout de la bonté de sa cause.

Après la jonction du Roi d'Arragon avec les autres Princes, son Armée se trouva forte de cent mille hommes. Les confédérés s'empresèrent de sortir de Toulouse, pour venir accabler un ennemi, dont ils regardoient la défaite comme certaine. Dans cette idée ils marchaient avec une sécurité qui leur fut funeste; car on ne peut donner d'autres motifs de leur défaite, que leur présomption & leur négligence. Simon de Montfort, quoique vaincu en apparence, étoit homme à profiter de tous les faux mouvemens des Albigeois, comme il fit en effet; & il ne dut son salut qu'à son habileté.

Le Comte de Toulouse assiége Muret secouru par Montfort.

1213.

Le premier soin des Capitaines Albigeois fut de reprendre la ville de Muret, dont Simon de Montfort s'étoit emparé l'année précédente. Le Comte de Toulouse se chargea de la conduite du siège avec un corps de dix-huit ou vingt mille hommes, & le Roi d'Arragon se posta à quelque distance de la ville, pour couvrir les assiégans. Ils comptoient si bien n'avoir rien à craindre des ennemis, qu'on négligeoit même de monter la garde dans

COMTE DE MONTFORT. 17

les deux camps. Le Comte de Toulouse se contentoit de donner quelques legeres attaques au rempart de Muret, tandis que le Roi d'Arragon s'occupoit tout entier de ses plaisirs. Simon de Montfort intercepta même des lettres, par lesquelles il apprit que l'amour seul avoit fait entreprendre cette guerre au vainqueur des Maures. Ce Prince, pendant le Concile de Lavaur, étoit devenu amoureux d'une Dame qui pour prix de ses faveurs, exigeoit qu'il soutint les Albigeois; il y consentit par la violence de sa passion.

Le Comte de Montfort après cette découverte, osa se promettre la victoire sur un Prince qui sacrifioit ainsi sa



1213.

de huit cens chevaux, & de quelque infanterie. Il s'arrêta à quelques lieues de la ville assiégée, pour chercher les moyens d'y entrer. Plusieurs Prélats qui l'avoient suivi, redoublèrent alors leurs instances, afin de l'empêcher de courir à sa perte, qui selon eux étoit inévitable. Ils firent même agir le Pape, & envoyèrent vers le Roi d'Aragon pour lui demander la paix. Mais ce Prince enivré de sa puissance & de sa bonne fortune qui le rendoient maître de la destinée de tant de petits Souverains, ne répondit que des railleries aux prières des députés, & les renvoya sans vouloir entendre aucune proposition.

Montfort  
entre dans la  
place.

Le Général des Croisés irrité de cette conduite, n'en fut que plus ferme dans sa résolution de livrer une bataille à des ennemis si fiers. A peine eut-il entendu la réponse des députés, qu'il monta à cheval, & commanda à sa troupe de le suivre. Les Prélats honteux de leur timidité, voulurent partager sa destinée, & le suivirent avec beaucoup de résolution. En arrivant à la vue de Muret, on fit les signaux dont on étoit convenu, pour que la garnison facilitât l'entrée du secours. Mais il n'en étoit pas besoin.

COMTE DE MONTFORT. 27

Les Assiégeans voyant paroître cette petite troupe de Catholiques, sçachant qu'elle étoit commandée par Montfort, lui laissèrent le passage libre, charmés de voir que ce Général venoit ainsi se livrer à leur discrétion. A peine fut-il entré dans la ville qu'elle fut investie de toutes parts; les attaques commencerent à devenir plus régulières, & le danger plus pressant.

A l'arrivée de Simon de Montfort les soldats & les habitans poussèrent l'un mille cris de joie. La sérénité reparut sur tous les visages, & l'on virenaître la fermeté dans tous les cœurs. On ne pouvoit assez admirer la générosité de ce Général qui venoit se t

nir dégager. Mais quel fut leur étonnement, lorsqu'ils furent instruits que ce Général étoit résolu d'aller chercher les ennemis jusques dans leur camp. Ils perdirent alors toute l'espérance qu'ils avoient conçue de son entrée dans la ville, & crurent que ce Comte rebuté d'une guerre si pénible, cherchoit plutôt à périr lui-même qu'à les sauver. Ils firent néanmoins des efforts pour le détourner de son entreprise, en lui représentant que leur conservation, le salut de leurs femmes & de leurs enfans, celui même de la Religion étoit entre ses mains; qu'il courroit à une mort certaine, & que loin qu'un si grand courage pût leur être utile, il ne serviroit au contraire qu'à hâter leur ruine. Ils firent en même temps agir les Evêques, & essayèrent encore une fois de fléchir le Roi d'Aragon : mais ce Prince loin de vouloir rien accorder de favorable, refusa même de recevoir les envoyés, & leur fit dire qu'ils s'épargnassent les fatigues d'un voyage inutile; que lui-même les reconduiroit bien-tôt à Toulouse en triomphe.

Pendant ce temps-là la joie éclatoit dans son camp. Les soldats partageoient déjà par avance les dépouilles

COMTE DE MONTFORT. 181

Des vaincus, & les Albigeois se promettoient les plus grands avantages pour l'établissement de leur Secte. Tous se promettoient la ruine des Ecclesiastiques & le renversement des Autels. Un mouvement bien différent occupoit les esprits des habitans de Muret. Tout y paroissoit dans la consternation. Un silence profond regnoit dans la ville. On ne voyoit de toutes parts que des femmes & des enfans en pleurs courir dans les Eglises pour implorer le secours du Ciel. Chacun se demandoit l'un à l'autre : Quand arrivera la fin de nos maux ? Montfort veut-il toujours nous abandonner ?

Au milieu de cet abattement gé-

1213.

Il part à la  
tête d'une  
armée de  
soldats, &  
marche vers  
le Roi d'Ar-  
ragon.

Dès que le jour commença à paroître, il assembla ses soldats, leur fit un discours pour les faire ressouvenir de la cause qu'ils défendoient, & les exhorta à préférer une mort glorieuse à l'esclavage qu'ils avoient à craindre, s'ils attendoient les ennemis dans la ville. Il les mena ensuite à l'Eglise où tous communierent. Après avoir ainsi invoqué celui qui peut seul donner la victoire, il délibéra d'abord s'il attaqueroit le Comte de Toulouse; mais ayant réfléchi qu'il ne pouvoit le faire qu'en donnant l'alarme à la principale Armée, il résolut d'y marcher, comptant bien que s'il étoit vainqueur, il verroit ses forces augmenter en peu de temps de tous ceux que ses succès auroient encouragés. Il sortit ensuite suivi seulement de douze cens hommes, & marcha droit au Roi d'Arragon.

Ce Monarque, pour la commodité des vivres, avoit divisé son Armée en plusieurs corps, séparés l'un de l'autre. Comme il croyoit n'avoir point d'ennemi à craindre, il n'avoit pas daigné se retrancher, & ses tentes étoient plantées çà & là sans aucun ordre. Le Comte de Foix commandoit le premier. Dès que Simon de Montfort eut franchi les lignes des Toulou-

**COMTE DE MONTFORT. 18**

sains, il se trouva dans la plaine, et un accident pensa rompre tous ses projets. Son cheval en se cabrant lui donna un si violent coup de tête dans l'estomac que le sang lui sortit par le nez. Ses soldats en tirèrent un mauvais présage; mais il les rassura en leur disant qu'il espéroit de ne point faire d'autre perte.

Le Roi d'Aragon, apprenant qu'il venoit à lui, donna ordre à quelques compagnies de l'aller prendre avec les siens, afin de punir, disoit-il, sa témérité. Il se mit à table en attendant qu'on le lui amenât; mais ce Général devoit se montrer à ses yeux dans une situation bien différente.

reconnu le Roi dans la mêlée, autant à sa bonne mine qu'à la maniere courageuse dont il combattoit, il courut à lui & ayant paré un coup de sabre que ce Prince lui porta, il le prit par le milieu du corps, l'enleva de dessus sa selle & le jeta par terre. Le Roi, que les excès de la nuit dernière avec l'objet de sa passion avoit extrêmement affoibli, ne put opposer qu'une foible résistance aux efforts du Comte. Celui-ci respectant sa qualité de Roi, ne vouloit que le faire prisonnier; mais un soldat de sa suite étant descendu de cheval, crut terminer plus aisément une guerre si longue, en donnant la mort à celui qui seul pouvoit la faire durer. Il lui passa son épée au travers de la gorge, & laissa ce malheureux Prince sans vie. La nouvelle de sa mort portée au quartier du Vicomte de Béarn, loin d'exciter un desir de vengeance, n'y inspira que de la crainte. Tout s'empressa de fuir, le Comte de Montfort se trouva vainqueur sans avoir presque combattu. Il poursuivit les fuyards dont il tua un grand nombre, & après les avoir mis hors d'état de se rallier, il pensa à tirer des fruits de sa victoire.

Le Comte de Toulouse informé

COMTE DE MONTFORT. 18

que Montfort étoit aux mains avec les Arragonois, s'imagina aisément qu'il n'en reviendrait point, & voulut montrer au Roi d'Arragon qu'il sçavoit vaincre comme lui, il donna un violent assaut à Muret. Les habitans encouragés par les Prélats qui étoient restés avec eux, le soutinrent avec courage; mais enfin ils étoient prêts de succomber, lorsque Montfort sçachant le danger qui les menaçoit, revint à propos sur le camp des Anglois, tua & renversa tout ce qui s'opposoit à son passage, & fut prendre dans les troupes du Comte de Toulouse. Ils se défendirent d'abord avec courage; mais ignorant le nombre de leurs ennemis auxquels ils avoient à faire



le butin à ses soldats, il revint dans Muret pour y rendre graces à Dieu d'un succès si inattendu. De toutes les dépouilles des ennemis, il ne se réserva que l'Etendart d'Aragon, qu'il présenta au Pape comme un trophée de sa gloire.

Après un avantage aussi considérable, son Armée, comme il l'avoit bien prévu, se trouva grossie d'un grand nombre de Croisés, qui venoient en foule se ranger sous ses drapeaux. Il parcourut le Languedoc & la Guienne soumettant tout à son pouvoir. Il se rendit ensuite à Vienne, où son fils Amaury épousa la fille du Dauphin de Viennois; mais pendant son absence, un grand nombre de Seigneurs se révolta, de sorte qu'il fut obligé de recommencer la guerre, comme s'il n'eût point encore combattu. Il fut même défait dans un combat, & il y auroit perdu la vie sans le Comte de Bar, qui arriva à propos pour le dégager. Pendant ce temps-là les Toulousains reprenoient courage, faisoient des courses dans le pays, & recouvroient les places qu'on leur avoit enlevées. Ils se saisirent même de Baudouin, frere du Comte de Toulouse, qui suivoit le parti Catholique, & le livrerent à son frere. Ce Prince n'é-

### COMTE DE MONTFORT. 18

écoutant que son ressentiment, étouffant en lui la voix de la nature commanda qu'on le fit mourir. Le reste de cette année 1213 se passa en différens petits combats peu décisifs, se termina par une trêve que les deux partis souhaitoient ardemment.

A peine fut-elle expirée, qu'on v paroître en campagne de nouvelles armées. Celle de Simon de Montfort trouva grossie d'un renfort considérable que lui amena Gui son frere. La malheureuse expérience qu'il avoit faite jusqu'alors de l'inutilité de ses efforts, lui fit changer sa manière de faire la guerre. Jusque là Général sa soldats à lui, après avoir soumis une ville, il avoit été obligé de se conte

## S I M O N ;

10 Les conquêtes furent plus assu-  
 & les Albigeois se ressentirent  
 tôt de ce changement, par la per-  
 es plus considérables de leurs pla-  
 Craignant de se voir accablés dans  
 ils eurent recours au Roi d'An-  
 gleterre. Autant par haine pour le Roi  
 de France, que par pitié pour le Com-  
 te de Toulouse, il passa la mer avec  
 une nombreuse armée, & marcha  
 contre Simon de Montfort. Ce Géné-  
 ral ayant en tête un Prince moins vo-  
 luptueux que le Roi d'Arragon, voyoit  
 sa perte assurée ; mais le Roi d'Angle-  
 terre fut obligé de repasser la mer pour  
 aller s'opposer aux progrès des Ecois-  
 sois, qui avoient fait une irruption  
 dans ses Etats. De cette sorte les Al-  
 bigeois furent privés d'un puissant ap-  
 pui, & Montfort se trouva délivré d'un  
 ennemi redoutable. Il profita de son  
 départ pour continuer ses conquêtes  
 qu'il étendit jusques dans le Limosin.

Sur ces entrefaites les Arragonois  
 lui redemanderent le fils de leur Sou-  
 verain qu'il tenoit en ôtage. Quoique  
 le père se fût peu mis en peine d'ob-  
 server religieusement le traité qu'il  
 avoit conclu avec Montfort, il rendit  
 la liberté à son fils, après lui avoir fait  
 promettre qu'il ne vangeroit point la

COMTE DE MONTFORT. 18

mort de son pere. Cette générosité toucha de telle sorte les Arragonois qu'ils jurèrent une paix sincere, & ne voulurent plus secourir les Albigeois. On crut que le Comte de Toulouse abandonné de ses alliés en deviendroit plus traitable; mais il persista dans son opiniâtreté, & il fallut que le Prince Louis, fils de Philippe Auguste, vint achever de le réduire à la tête d'une armée de François. Il vit bien alors qu'il ne pourroit résister à de si puissans efforts; ainsi on commença à parler d'accommodement.

Le jeune Prince François, qui s'étoit proposé d'acquérir des lauriers, d'apprendre le métier de la guerre sous Simon de Montfort, fut fort étonné de voir que tout étoit au foul héritier.

**1213.** faire recevoir comme une grâce. Les villes de Toulouse, de Narbonne, & plusieurs autres, furent démantelées, & les habitans prêterent serment à leur nouveau Maître. Le Prince Louis croyant sa présence inutile dans le Languedoc, reprit le chemin de la Cour avec son armée, & laissa à Simon de Montfort le soin de soumettre plus particulièrement les sujets, en gagnant leur affection par sa douceur & par sa clémence. Mais la conquête de leurs cœurs lui parut plus difficile que celle de leurs places.

Cependant le Comte de Toulouse & les autres Princes qui n'avoient abandonné leurs Etats qu'à regret, firent une dernière tentative auprès du Pape pour tâcher de les recouvrer. On tint à ce sujet un grand Concile à Rome, où ils se trouverent avec Simon de Montfort & un grand nombre de Prélats. Ils représentèrent leurs droits avec beaucoup de chaleur; mais loin d'obtenir ce qu'ils demandoient, après les avoir pressés de chasser les hérétiques de leurs Etats, ils furent de nouveau déclarés fauteurs de l'hérésie, & comme tels excommuniés. Voyant que la Cour de Rome ne leur étoit point favorable, ils se hâtèrent d'en

**COMTE DE MONTFORT.** 19  
Sortir pour venir exciter de nouveaux troubles dans le Languedoc. Leurs sujets qui les affectionnoient , & qui n'étoient plus retenus par la crainte des armes de la France, se soulevèrent en leur faveur. Bien-tôt ils reprirent les villes qu'ils avoient été obligés de céder par le traité ; on s'empressa de relever les murailles de Toulouse & de Narbonne, & on n'apprit le désordre que lorsqu'il ne fut plus temps de remédier.

Pendant ce temps-là , Simon de Montfort s'étoit rendu à la Cour de France , pour faire hommage à Philippe Auguste des terres dont il venoit de recevoir l'investiture. Sa réputation l'avoit devancé dans cette Cour , il y fut reçu avec les marques d'es

1213.

Soulevement  
de toute la  
Provence en  
faveur du  
Comte de  
Toulouse.

cesserent de lui susciter de nouveaux ennemis.

Raimond, fils du Comte de Toulouse, qui ne le cédoit en habileté à aucun des chefs des Albigeois, eut l'adresse de soulever toute la Provence, qui lui fournit un grand nombre de troupes. Son pere d'un autre côté avoit obtenu une armée d'Espagnols avec laquelle il s'avançoit à grandes journées. Simon de Montfort voulut d'abord marcher à lui pour le combattre; mais informé de la marche du jeune Raimond, & du soulevement de ses principales villes, il courut pour les soumettre. Ce ne fut pendant toute la campagne que marches & contre-marches, chacun se défiant de son ennemi & n'osant faire le moindre faux mouvement.

Tandis que Montfort & Raimond s'observoient ainsi mutuellement sans oser en venir aux mains, le vieux Comte de Toulouse entra dans sa capitale, où se rendirent aussi la plupart des chefs des Albigeois avec leurs troupes. Cette ville si souvent ruinée par ses divisions intestines & par les marques du ressentiment de Montfort, se trouva encore une fois le siège de l'hérésie & le centre des forces des Albigeois.

**COMTE DE MONTFORT.** Y  
bigeois. Il auroit suffi de la rédu  
pour ruiner entièrement leurs affair  
C'est aussi ce que Simon de Montf  
voulut tenter. Désespéré de voir  
aboutissoient tant de soins & de t  
vaux, il résolut de faire un dernier  
fort & de terminer glorieusement  
guerre par une si belle entreprise.

Lui seul en effet étoit capable d  
concevoir l'idée. Outre les fortifi  
tions de Toulouse, qui avoient été  
parées avec soin, cette ville étoit  
soudue par des Capitaines d'une ex  
rience consommée & qui avoient  
leurs ordres des armées entières.  
pouvoient même en cas de besoi  
faire de braves soldats des habitai  
qui, après tant de révoltes n'espér  
plus de quartier du chef des Crois



murailles, qu'ils firent de fréquentes sorties, où ils combattoient plutôt en désespérés qu'en soldats ordinaires. L'avantage étoit toujours de leur côté. Un jour ils attaquèrent si vivement le quartier du jeune Amaury, qu'ils l'auroient entièrement défait, si son père ne fût venu à son secours. Afin de veiller de plus près à la conservation de ce fils qu'il chérissoit, il y transporta son quartier. Mais en passant la rivière pour s'y rendre, il tomba tout armé dans l'eau. Il fut encore préservé de ce danger pour essuyer de nouvelles fatigues : elles devoient être de peu de durée.

Les fréquentes sorties des *Affligés* lui ayant fait craindre le mauvais succès de son entreprise, il changea en blocus, & résolut de soumettre par la faim des gens qu'il ne pouvoit vaincre par la force ouverte; mais de nouvelles troupes lui étant arrivées il reprit son premier dessein, & fit recommencer les attaques contre la ville. Les *Affligés* voyant le nombre de leurs ennemis augmenté, redoublèrent aussi leur ardeur. Ils ne donnerent point de relâche aux *Affligés*, & lorsqu'ils crurent les avoir extrêmement fatigués, & en leur tuant beaucoup de

monde , & en les privant du sommeil , ils sortirent en grand nombre , fondirent sur le camp , en parcoururent les rues , & laisserent par-tout des marques de leur fureur. Les quartiers se réunirent enfin pour leur résister , & l'on se hâta d'envoyer avertir Simon de Montfort du danger où étoit l'Armée.

Ce Prince entendoit alors la Messe ; il voulut qu'elle fût dite avant de sortir , puis prenant ses armes , il marcha aux ennemis avec le même courage qui l'avoit accompagné dans toutes les actions de sa vie. Sa présence eut bientôt rétabli l'ordre parmi ses troupes , & la victoire qui parchoit pour les ennemis , devint d'abord douteuse , & enfin se déclara pour lui. Mais ce Général pour l'obtenir , se ménagea si peu qu'il recut cinq blessures que l'ardeur du combat l'empêcha de sentir. Après avoir repoussé les ennemis dans la ville , & ses forces l'abandonnant , il appella son fils qu'il exhorta à continuer de presser la place. Dans le temps qu'on l'emportoit , une pierre lancée par une machine de la ville , qu'une femme lui lança par hazard , vint le frapper & lui ôter le peu de vie qui lui restoit.

Il y en  
couvert de  
blessures.

1217.

Le Comte de  
admirable de  
le Héros.

C'est ainsi que mourut un Prince que ses vertus militaires ont mis au rang des plus illustres Capitaines. Mais s'il s'est fait admirer par ses exploits, on estimoit encore plus en lui les qualités du cœur. Une piété sincère se faisoit remarquer dans toutes ses actions. On le vit doux & humain dans un siècle où pour être vertueux il falloit être barbare & voir sans pitié le saccagement des villes, le violement des femmes & des filles, & le massacre des hommes & des enfans. C'étoit par de pareils exploits qu'on témoignoit alors son zèle pour la Religion. Pour lui, on ne le vit jamais répandre le sang innocent, & s'il fut souvent obligé d'en faire couler, ce fut toujours d'une manière permise & selon les loix de la guerre. Il y eut peu d'Ordres Religieux qui ne ressentirent ses bienfaits; des Seigneurs mêmes éprouverent sa générosité, & plusieurs reçurent des terres qu'il leur céda pour prix de leurs services.

Quant à ce qui regarde la nature de la guerre qu'il soutint, il ne fut juste, puisqu'elle avoit pour objet, suivant l'esprit du temps, la réparation des Loix divines & humaines. Le Comte de Toulouse & les autres étoient trai-

**COMTE DE MONTFORT.** Ils  
tels d'usurpateurs, qui avoient autre-  
fois profité du mauvais état des affai-  
res & de la foiblesse de leurs maîtres  
pour se rendre Souverains dans les  
Gouvernemens. Il étoit, disoit-on,  
permis au Roi de les dépouiller de  
Provinces injustement usurpées, pour  
les donner à des sujets plus fideles.  
Ils étoient de plus hérétiques ou fautes  
de l'hérésie, & par-là chargés des fau-  
tes de l'Eglise; ce qui justifioit les  
oppressés.



---

---

# GAUCHER

DE

CHATILLON,

V<sup>e</sup> DU NOM,*Connétable de France depuis Philippe  
IV jusqu'à Philippe VI.*

**G**AUCHER de Chatillon, Connétable de France sous six Rois, étoit fils de Gaucher de Chatillon IV du nom & d'Isabeau de Lefines, petit-fils du fameux Comte de Saint Pol, & de Marie d'Avesnes, Comtesse de Blois. On auroit pû placer ce Seigneur dans l'Histoire des grands Ministres. Il servit à la fois sa patrie de ses conseils & de son bras ; mais ayant montré toute sa vie une violente inclination pour le métier des armes, & acquis une grande réputation dans cette brillante carrière, il a semblé lui donner une préférence qui m'a engagé à inserer sa vie dans l'Histoire des grands Capitaines.

# DE CHATILLON: 11

Tout le monde ſçait que la Maifon de Chatillon-sur-Marne eſt une des plus anciennes de l'Europe; je pourrois rien ajouter à ce qui a été dit à ce ſujet. Elle fut fertile en grands hommes. Gaucher de Chatillon ſoit d'une branche cadette de cette illuſtre Maifon, eſt un de ceux qui ſe ſont diſtingués, dont l'Hiftoire ait fait une mention particulière. Indépendamment de ſes actions qui méritent d'être transmises à la poſtérité, il eut l'avantage ſingulier de ſervir l'Etat ſous ſix Rois, & conféquemment d'être le témoin de ſix révolutions dans l'Etat dans les affaires. Encore vécut-il ſous des Regnes remplis de troubles & de guerres, c'eſt-à-dire, dans les ten

courage. La paix étoit d'autant moins durable sous nos Rois de la seconde race, que les Anglois possédoient alors de grandes Provinces en France, que le Comte de Flandre & le Duc de Bourgogne subsistoient, ainsi que quelques autres Souverains, tous vassaux de Philippe IV, mais trop puissans pour être long-temps soumis. De plus les Rois d'Arragon & de Castille étoient ennemis déclarés de la Maison de France, à cause des Successeurs de Charles, frere de Saint Louis, qui s'étoit emparé de la Sicile. Philippe IV ne pouvant employer la force ouverte pour rétablir Charles II, sur le Throne de Sicile, employoit l'intrigue, pour affoiblir ses ennemis en les divisant. Il suscitoit des affaires au Roi de Castille à la Cour de Rome, à cause de son mariage avec Marie de Molina, fille d'Alphonse son grand oncle, qu'il avoit épousée sans dispense. A l'égard du Roi d'Arragon, il lui oppo-  
soit le Roi de Maïorque, ou quelques vassaux mécontents. Ces manœuvres secretes, qui mettoient toute l'Europe en mouvement, & qui brouilloient les intérêts, ne pouvoient aboutir qu'à une rupture ouverte; ce qui arriva peu de temps après.

Le Roi d'Arragon , sollicité par Edouard Roi d'Angleterre , & mérité par Philippe le Bel , rendit enfin liberté à Charles II, Roi de Sicile qu'il retenoit prisonnier depuis long temps , à condition que ce Prince renonceroit à ses prétentions sur la Sicile & sur les autres Etats d'Italie , que son pere avoit possédés. Charles fit tous les sermens qu'on exigea de lui à ce sujet ; il donna même un grand nombre d'otages pour sûreté de ses promesses ; mais à peine fut-il arrivé en Italie que le Pape Nicolas IV le releva de son serment , le couronna Roi de deux Siciles , & Duc de la Pouille & cassa le traité fait avec le Roi d'Arragon . comme étant contraire aux



1284.

Bel éloge  
d'Edouard  
Roi d'Angle-  
terre.

une guerre étrangère. Philippe se voyant abandonné par un si puissant Allié, fit parler d'accommodement au Roi d'Arragon ; les troupes envoyées contre lui furent rappelées, & l'on s'attendoit en France à jouir des douceurs de la paix, lorsque le Roi d'Angleterre ayant donné atteinte aux traités qu'il avoit faits avec Philippe, obligea ce Prince à lui déclarer la guerre. Gaucher de Chatillon, qui étoit alors Connétable de Champagne, avoit été d'un grand secours à son maître pendant ces longs démêlés avec les Arragonois ; il le servit plus utilement encore dans la guerre qu'il eut à soutenir contre Edouard. Ce Prince étoit le plus redoutable de tous les voisins de la France, non-seulement par l'étendue de ses Etats & par le nombre de ses alliés, mais par son courage & sa capacité dans le métier des armes. Dès sa jeunesse il avoit aimé les combats ; une longue habitude des périls avoit fait perdre à ses yeux ce qu'ils ont d'effrayant pour d'autres, & ce Prince faisoit la guerre autant par goût que par nécessité. Edouard étoit encore excité par le bonheur qui suivoit toutes ses entreprises. Il est difficile d'être toujours

juste quand on n'a jamais cessé d'être heureux. La victoire avoit jusque semblé justifier les prétentions ; presque assuré de réussir dans tous projets , il ne cherchoit que des prétextes pour les mettre en exécution. La qualité de vassal de France commençoit alors à lui paroître indigne du vainqueur des Princes de Galles , si long-temps ennemis des Rois d'Angleterre , & d'un Prince qui venoit soumettre les Ecossois , & de leur donner un Souverain. Il ne chercha donc plus que l'occasion de faire la guerre à Philippe , comme le seul moyen de devenir son égal : elle se présenta bien-tôt. Un Matelot Normand ayant eu querelle avec un Matelot Anglois

1284.

Roi d'Angleterre, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour en venir à une rupture ouverte, fut bien-aîsé de le prévenir. Il permit aux Normands d'attaquer les Anglois par-tout où ils les rencontreroient, & bien-tôt ils en vinrent à se livrer des batailles surmer.

Avidité du  
jeune Chatil-  
lon pour la  
gloire.

Gaucher de Chatillon étoit alors dans le feu de sa première jeunesse; aussi donna-t-il en cette occasion des conseils conformes à son âge & à l'envie qu'il avoit de signifier sa valeur. Il fut un de ceux qui représentèrent au Roi que dans l'état où étoient les affaires, on ne devoit garder aucun ménagement avec Edouard; que ce Prince vainqueur de quelques peuples féroces de son Isle, sembloit se promettre de triompher aussi facilement des François; qu'il étoit nécessaire pour leur réputation de lui faire perdre cette idée, & de se comporter désormais à son égard avec une hauteur égale à sa fierté. Philippe étoit dans une situation à craindre peu les efforts du Roi d'Angleterre; ses coffres étoient remplis; car ce Prince économe administroit lui-même ses finances, régloit sa dépense sur son revenu; &, ce qui mérita la reconnaissance de son siècle & mérite l'attention du nôtre, il n'a-

Generaux. C'en é  
sez à un jeune Monarque av  
gloire, pour aller au-devant d  
ce qui pouvoit lui en procurer.

Cependant Edouard avoit fa  
ter tous les effets des vaisseaux  
çois qui s'étoient trouvés dans les  
& dans les villes de ses Etats. Phi  
le cita comme son vassal, pour  
vint lui rendre compte de sa coi  
te. Cette citation faisoit connoî  
Edouard sa dépendance. Il en  
l'autant plus choqué qu'il désiroi  
ant l'oublier que Philippe chere  
e l'en faire souvenir. Il répondit a  
sez de modération aux plaintes  
oi de France; mais sans rien ac  
r de positif, & affectant même  
uloir que les Marchands P.

1295.

glois à cause de sa modération & de sa douceur, & qui étoit capable de disposer les deux Rois à la paix, s'ils n'avoient l'un & l'autre désiré la guerre avec ardeur. Pendant qu'on proposoit de part & d'autre des moyens d'accommodement, Philippe cherchoit à mettre dans ses intérêts Jean de Bailleul, Roi d'Ecosse, qui lui promit de se déclarer contre Edouard. Il grossit aussi son parti d'Eric, Roi de Norvege, d'Albert Duc d'Autriche, du Dauphin de Viennois, de Hugues de Longwi, de Jacques de Chatillon, Seigneur de Lenfe & de Condé, enfin de Florent Comte d'Hollande; & ce qui paroîtra extraordinaire, Philippe se ligua aussi avec quelques villes de Castille, & avec les Communes de Saint Sebastien & de Fontarabie, qui possédoient apparemment alors les mêmes privileges, dont jouissent aujourd'hui les villes Anseatiques en Allemagne.

Edouard de son côté se vit soutenu d'Adolphe de Nassau Roi des Romains, auquel se joignirent bien-tôt Henri Comte de Bar, les Ducs de Bretagne \* & de Brabant †, Amedée Comte de Savoye, & Gui Comte de Flandre. Edouard fit alors déclarer au

\* Jean II.

† Jean V.

P. Daniel.

DE CHATILLON. 20

Roi qui venoit d'entrer en armes dans son Duché de Guyenne, que puisqu'il ne vouloit plus le regarder à l'avenir comme son homme & comme son vassal & que lui pareillement ne le reconnoisse plus pour son Souverain, & se tenoit pour toujours quitte de tout hommage.

En peu de temps le Roi soumit les principales villes de la Guyenne, qui anima de telle sorte les Anglois qu'ils s'imposèrent eux-mêmes des taxes excessives dont ils donnerent nécessairement le produit à leur Roi qui envoya enfin une puissante armée au secours de la Guyenne. D'abord la flotte Angloise se présenta devant Bordeaux, où le Connétable de Nesle se

ne choisissoit d'ordinaire pour les Généraux que ceux qui joignoient l'expérience au courage, & il désira que Chatillon passât par tous les grades de la Milice, afin qu'il parût digne par sa capacité, comme il l'étoit par sa valeur & sa naissance, de la haute dignité qu'il lui destinoit alors, & dont Gaucher fut revêtu quelque temps après.

1296. Cependant on continuoît à pousser la guerre avec vigueur. Philippe voyant que les Anglois favorisés des peuples, combattoient dans la Guyenne avec avantage, entreprit de faire une diversion, & d'obliger Edouard à rappeler toutes ses forces en Angleterre en attaquant cette Ile. Matthieu de Montmorenci & Jean d'Harcourt firent une descente à Douvres, prirent la ville, la brûlerent, & se retirerent ensuite dans la crainte de se voir pour suivis. En même temps les peuples de Galles se révolterent, & Jean de Baileal, Roi d'Ecosse, s'étant échappé de la Cour d'Angleterre où il étoit retenu, se retira dans son païs à dessein d'y lever des troupes pour faire la guerre à Edouard. De cette sorte toute l'Europe étoit en feu; & Philippe ayant dessein de se signaler par de plus

Prise de  
Douvres par  
les François.

grands efforts, ordonna à tous les Seigneurs de ses Etats qui étoient en guerre les uns contre les autres, de conclure promptement des trêves & de se donner des *assuremens*, afin de réunir toutes les forces de la France contre l'ennemi commun.

1296.

Boniface VIII. étoit monté sur le Thrône de Saint Pierre par la cession volontaire que Celestin avoit faite du souverain Pontificat. Voulant signaler son avènement à la Thiare, en procurant la paix au monde chrétien, Boniface envoya des Legats en France & en Angleterre pour travailler à l'accordement des deux Rois. Instruits l'un & l'autre du caractère du nouveau Pape, ils refuserent sa médiation, & Philippe parut encore plus éloigné qu'Edouard de vouloir écouter aucune de ses propositions. Boniface se montra vivement offensé d'une pareille conduite; & l'on verra dans la suite une partie des effets de son ressentiment. Cependant le Roi se rendit en Flandre à la tête d'une armée, Gaucher de Chatillon le suivit & fut témoin des ravages que l'on fit sur les terres des Flamands. Ce Seigneur se trouva aussi à l'Armée du Comte d'Artois, qui gagna une grande ba-

1297.

Philippe v.  
en Flandre &  
s'empare de  
plusieurs pla-  
ces.



2297.

taille sur le Comte de Flandre, & fit prisonniers en cette journée plusieurs Seigneurs de marque, & entre autres Guillaume de Julliers. Chatillon revint ensuite dans l'Armée du Roi, qui profitant de la défaite des Flamands, s'empara de toutes les places de la Châtellenie de Cassel & de Douai; ensuite il marcha contre le Roi d'Angleterre qui étoit dans le voisinage de Bruges à dessein de lui livrer bataille; mais Edouard n'ayant osé l'accepter, se retira à Gand, pendant que le Roi s'emparoit de Bruges. Le Comte de Flandre se voyant dépouillé de toutes ses places, demanda humblement la paix, que Philippe refusa de lui accorder. Il consentit seulement à signer avec le Roi d'Angleterre une trêve de deux années; mais il se réserva la jouissance de Lille, de Douai, de Courtrai & de Bruges; ce qui le rendoit le maître de la Flandre. Philippe se voyant vainqueur, & en quelque sorte le maître des conditions du traité, voulut bien alors consentir à recevoir le Pape pour médiateur; quoiqu'il fût d'ailleurs indisposé contre lui.

A peine Philippe eut-il signé la trêve avec Edouard, qu'il eut avec Bo-

niface ces violens démêlés qui divise-  
 rent durant tant d'années le monde **1297.**  
 chrétien. Le but de Philippe depuis le  
 commencement de son Regne, avoit Furieux dé-  
mêlés entre le  
 été de tempérer la trop grande autorité Roi de France  
& le Pape  
 des Evêques. Boniface au contraire ne Boniface  
 songeoit qu'à augmenter la sienne, & VIII.  
 soutenoit avec beaucoup de hauteur  
 toutes les prétentions des Prélats. Ber-  
 nard Saisseti gouvernoit alors l'Eglise  
 de Pamiers. Boniface l'avoit élevé à la  
 dignité d'Evêque, parce qu'il étoit  
 hardi, inquiet, d'un esprit vif, en-  
 treprenant, mais d'un extérieur hum-  
 ble & modeste, enfin tel qu'il falloit  
 être pour s'attacher le cœur des peu-  
 ples, & pour défendre avec opiniâtré-  
 té les privilèges de l'Abbaye de Saint  
 Antonin, dont il étoit Abbé. Cette  
 qualité lui donnoit celle de Seigneur  
 temporel de Pamiers, que le Roi pré-  
 tendoit réduire en arrière-fief de la  
 Couronne, demandant que l'Abbé de  
 Saint-Antonin relevât de lui comme  
 tous les autres Seigneurs du Royaume.  
 L'Evêque de Pamiers résista au Roi  
 avec cette vigueur que le Pape avoit  
 souhaitée en lui, il perdit même en  
 plusieurs occasions le respect qu'il de-  
 voit à son Roi, & tâcha d'inspirer les  
 mêmes sentimens à quelques Prélats

1297. de Languedoc. Dans le temps que le Roi paroissoit le plus mécontent de la conduite de Saisséri, Boniface lui donna la qualité de son Légat en France; ce qui fut regardé comme une insulte que le Pape faisoit à Philippe. Les premières propositions que le nouveau Légat fit à ce prince, parurent aussi fort singulieres. Le Pape desiroit qu'il fit une ligue avec le Roi de Perse & qu'il se croisât pour secourir la Terre Sainte, dans le temps que ses Etats étoient environnés d'ennemis tout prêts à se déclarer. Sur son refus le Légat qui ne cherchoit que l'occasion de servir les desseins de Boniface, prit un ton menaçant, & dit au Roi, en présence de toute sa Cour, qu'il méritoit les peines que le souverain Pontife n'avoit que trop long-tems différées, & que dans peu il se verroit ainsi que ses Etats, l'objet des foudres de l'Eglise.

Gaucher de Chatillon, & un grand nombre de Seigneurs, étoient présents à ce discours de l'Evêque de Pamiers. Ils remarquerent la colere du Roi, & craignant que ce Prince naturellement impétueux, ne se vengeât trop promptement du Légat, ils le firent ôter de sa présence & tâcherent ensuite de

Pappaiser; mais Philippe indigné contre l'Evêque de Pamiers, refusa d'écouter tous les conseils qui tendoient à la modération, & prit toutes les mesures pour se vanger avec éclat de l'insulte qu'il avoit reçue. Ceux qui connoissoient le caractère de ce Prince, & celui de Boniface, jugerent dès lors que cette querelle auroit les suites les plus fâcheuses. Philippe avoit été élevé sur le Throne à l'âge de dix-sept ans. Il aimoit le travail, & s'étoit appliqué de bonne heure aux affaires de l'Etat, pour n'être pas obligé, en donnant trop de confiance à ses Ministres, d'avoir pour eux des complaisances qu'il n'étoit pas capable d'avoir pour personne. Instruit de l'étendue de sa puissance, ce Prince en étoit jaloux à l'excès, & sçavoit les moyens d'empêcher qu'on y donnât atteinte. Il avoit de l'esprit & de l'étude autant qu'il convient à un Roi d'en avoir, & comme il étoit par ces qualités supérieur à tous les Souverains qui regnoient alors en Europe, il n'en estimoit aucun à l'exception du Roi d'Angleterre. Son caractère fier & impérieux ne lui permettoit pas de conserver même avec eux certaines bienséances qu'ils avoient droit d'exiger de lui; & lorsque sup-

1297.

Caractère  
de Philippe

1297.

posant Boniface dépouillé du titre de souverain Pontife, il le comparoit avec ces Princes qu'il dédaignoit, rien ne pouvoit le consoler de s'être vû l'objet de ses menaces, que dans l'espérance de s'en venger au plutôt avec éclat,

Caractère de  
Boniface.

Boniface étoit homme d'esprit ; mais il avoit plus encore d'ambition que de génie, & la place la plus élevée n'avoit de quoi satisfaire sa vanité, qu'autant qu'il pouvoit y ajouter de nouveaux traits. Tous les Historiens le représentent comme un homme rempli de présomption, trop orgueilleux pour vouloir suivre l'exemple de ses Prédécesseurs, & incapable de rien faire qui ne fût d'un exemple dangereux. Toutes les qualités qui le rendoient propre au maniement des affaires, étant corrompues par sa vaste ambition, les têtes couronnées ne furent point à couvert de ses prétentions ridicules ; & Philippe le Bel étant alors le plus puissant Roi de l'Europe, il attaqua personnellement ce Prince, comme le seul rival qui fût digne de lui.

Aussi-tôt qu'il eût été informé de la façon dont le Roi avoit traité l'Evêque de Pamiers, il lui écrivit des Lettres menaçantes, par lesquels il lui

Le Pape reprochoit au Roi d'avoir accablé les peuples de pôt, & d'avoir altéré la monnoye que l'on regardoit comme un cri

Le Roi craignant l'effet des excommunications dont le Pape le menaça fit assembler les principaux Evêques les Seigneurs du Royaume, parmi lesquels Gaucher de Chatillon se trouva. Ce Seigneur rendit en cette occasion des services importans au Roi. Il fut dans les intérêts de ce Prince une grande partie de la haute Noblesse qui prétendoient les foudres de l'Eglise & dont il s'attacha à lever les scrupules, en leur représentant qu'à l'égard du temporel, le Roi ne reconnoît l'autre supérieur que Dieu seul. L'assemblée se tint au T.

1302.

qu'ils ne croyoient pas que le Royaume de France fut un fief du Saint Siege, comme le Pape le prétendoit. Le corps de la Noblesse à la tête de laquelle étoit le Comte d'Artois, protestèrent à Philippe qu'il pouvoit compter sur tout ce qui dépendoit d'eux, pour soutenir son indépendance & la gloire de l'Etat. Par les soins du Comte d'Artois & de Gaucher de Chatillon, qui se donnerent de grands mouvemens à cet effet, il n'y eut point d'avis contraire: aussi le Roi, qui avoit cette affaire à cœur, parut comblé de joie: *Et moi, dit ce Prince à l'Assemblée, je m'engage à contribuer de tout, sans excepter ma propre vie, pour conserver la liberté du Royaume.* Et se tournant ensuite vers les Princes ses fils, il dit *qu'il ne les reconnoîtroit plus pour ses enfans, s'ils étoient assez lâches pour reconnoître que la France dépendît d'aucun autre que de Dieu seul.* L'Etat Ecclesiastique écrivit au Collège des Cardinaux, ainsi que les Barons du Royaume, le tiers Etat, les Maires, Echevins, Jurats & Consuls. Ces différentes Lettres contenoient toutes, que le Roi leur avoit fait part des entreprises insoutenables que le Pape faisoit contre les droits du Roi & du Royaume

Royaume; & que toute la Nation étoit résolue de ne le pas souffrir, quoiqu'il en pût arriver. La Lettre des Barons fut signée par Louis, fils aîné de Philippe, par les Ducs de Bourgogne, de Bretagne, de Lorraine, par les Comtes de Hainaut, de Luxembourg, de Saint-Pol, de la Marche, par Gaucher de Chatillon & par tout ce qu'il y avoit de grands Seigneurs en France. 1296.

Le Pape ne s'étoit point attendu à trouver tant de résistance. Il écrivit à son tour plusieurs lettres, sur-tout aux Evêques & aux Docteurs en Théologie, à qui le Pontife reprochoit de s'être laissés intimider par Philippe, & de sacrifier à la crainte ce qu'ils devoient à la place qu'ils occupoient dans l'Eglise.

Le Duc de Bourgogne s'entremît pour cette affaire, & écrivit à plusieurs Cardinaux pour leur représenter les maux que de plus longs démêlés entre le Pape & le Roi de France alloient causer à la Chrétienté. Boniface, instruit de la démarche du Duc de Bourgogne, s'imagina que le Roi commençoit à craindre, & qu'il étoit de la politique de profiter de son inquiétude & de son embarras. Il fit donc répondre au Duc de Bourgogne,



1297.

qu'il falloit que le Roi s'humiliât devant le Saint Pere, qu'il donnât des marques de pénitence, & satisfît Boniface en désavouant ses Ministres. On entendoit sous ce nom les Comtes d'Artois & de Saint-Pol, Gaucher de Chatillon, Nogaret, & Pierre Flotte. Les trois premiers avoient mis tout en usage pour indisposer contre le Pape l'Etat Ecclesiastique & la Noblesse. Les deux autres, sçavans dans le Droit, avoient tenu des discours sanglans contre le Pape en pleine Assemblée; ils ne l'accusoient de rien moins que de simonie & d'hérésie, & concluoient à demander la convocation d'un Concile pour travailler à sa déposition.

Philippe dans le même temps avoit obtenu l'agrément du Roi d'Angleterre pour renoncer à la médiation de Boniface. Il fit un manifeste à ce sujet pour instruire le public des motifs de sa conduite, & voulut que le manifeste fût signifié au Pape. Il chargea de cette commission Jean d'Harcourt, Jean Mouchet, & Gaucher de Chatillon. Le Roi avoit fait choix de trois personnes désagréables à Boniface, pour faire connoître à ce Pontife qu'il étoit plus indisposé que jamais contre

Manifeste  
de Philippe  
adressé au  
Pape,

ses prétentions. La fierté des démarches de Philippe donna de l'inquiétude au Pontife; cette foule d'Evêques qui s'étoient rendus à Rome malgré les défenses du Roi, ne le rassura point. Quoique désobéissans à Philippe, la plupart d'entre eux désapprouvoient la hauteur de Boniface; & lorsqu'il eut assemblé le Concile pour lequel il les avoit mandés, plusieurs se déclarerent contre l'opinion des Ultramontains qui vouloient soumettre le temporel des Rois aux souverains Pontifes. 1297.

Le Manifeste de Philippe dont Chatillon étoit chargé, arrivant à Rome sur ces entrefaites, donna un nouveau crédit aux partisans de ce prince. Ils parlèrent avec une grande liberté dans le Concile, & voyant que les maximes du Pape sur le temporel des Rois, développées avec art dans le manifeste, révoltoient tous les esprits, le Cardinal de Porta déclara en plein Concile: que le Pape n'avoit jamais écrit au Roi de France qu'il devoit reconnoître tenir son temporel de l'Eglise; & répéta que cette Lettre ne venoit ni des Cardinaux ni du Pape. Boniface dit lui-même, qu'il n'avoit jamais prétendu avoir de droit sur le temporel

de Philippe. Le Pontife accusa même  
1297. Pierre Flotte d'avoir occasionné par  
sa mauvaise foi tous ces différens avec  
le Roi de France. » Il se sert, dit-il,  
» des Comtes d'Artois & de Saint-Pol,  
» pour envenimer l'esprit du Roi. Il  
» pourroit bien avoir falsifié nos Let-  
» tres. Il nous a imposé que nous avons  
» écrit au Roi qu'il devoit reconnoître  
» que c'étoit de nous qu'il tenoit son  
» Royaume. Il y a quarante ans que  
» nous sommes appliqués à l'étude du  
» Droit, & nous sçavons qu'il y a deux  
» Puissances ordonnées de Dieu : Peut-  
» on donc croire qu'une telle folie &  
» une telle extravagance, nous soient  
» venues dans l'esprit ? Nous disons  
» que nous ne voulons en rien usurper  
» la juridiction du Roi, selon ce qu'a  
» dit notre Frere le Cardinal de Porto ;  
» mais le Roi ne peut nier qu'il ne  
» nous soit soumis quand il s'agit du  
» péché. »

Ce discours du Pape parvint bien-  
tôt aux oreilles du Roi ; mais on avoit  
eu soin d'y ajouter que Boniface en  
vertu de sa puissance spirituelle pré-  
tendoit avoir droit de veiller sur la  
conduite du Roi dans l'administration  
de l'Etat, d'examiner s'il le gouver-

DE CHATILLON. 2

noit selon les Loix divines, de réformer les abus du gouvernement, de s'en faire rendre compte par les sujets même, d'écouter leurs plaintes contre ce Prince, & même de le déposer s'il ne corrigeoit, ou s'il refusoit de recevoir les avis du Saint Siege. Le Pape renvoyoit ainsi par un détour à ces mêmes prétentions qu'il venoit de traiter de folies & d'extravagances : aussi le songea-t-il à prendre des mesures efficaces pour se mettre à couvert des entreprises de la Cour de Rome, qui préparoit de son côté à les soutenir avec rigueur.

Boniface envoya au Roi Jean Moine, Cardinal de S. Marcellin, qualité de Légat, avec ordre de l

- mission. Philippe éprouvant que le
1297. Pape témoignoit plus de hauteur à mesure qu'on lui montrait plus de modération, résolut de porter les choses à la dernière extrémité. Ce Prince fit saisir dans ses États le temporel de tous les Ecclésiastiques qui s'étoient rendus à Rome contre ses ordres. Il ordonna
1302. en même-temps une nouvelle Assemblée de tous les ordres de son Royaume; & Gaucher de Chatillon se comporta à l'égard de la haute Noblesse, comme il avoit fait à l'assemblée précédente. Il fut vivement secondé par le Comte d'Artois & le Comte de Saint-Pol. Le Pape les avoit désignés tous trois comme ses ennemis mortels; & tous trois en effet distinguant toujours sa dignité du caractère de son cœur, s'opposoient de tout leur pouvoir aux efforts de son ambition. Le Roi accordoit principalement sa confiance à Gaucher de Chatillon, qu'il connoissoit également propre aux affaires qui ne demandoient que du courage, & à celles qui exigeoient de l'esprit & du savoir. Dans ces temps là le Parlement étoit composé des grands Seigneurs du Royaume; en sorte que la haute Noblesse étoit obligée de s'appliquer de bonheur aux affaires, &

DE CHATILLON.

de se mettre en état de servir dou-  
ment le Roi & la patrie. Ceux qui  
distinguoient , comme Chatillon ,  
tenoient aisément la confiance de:  
tres ; & le savoir les rendoit ainsi f-  
rieurs à ceux qui leur étoient égaux  
la qualité. Ainsi Gaucher avoit  
jours un parti disposé à se déclarer p-  
l'avis qu'il soutiendrait. Le Co-  
d'Artois avoit aussi un grand nom-  
de créatures dans tous les Etats ,  
forte que l'Assemblée convoquée  
Philippe , adhéra à la requisi-  
Seigneur de Messis qui avoit fait  
fonctions d'Avocat Général , &  
mandé la convocation d'un Con-  
pour la déposition du Pape.

Ayant appris à Rome les résoluti-

fierté excessive, & vindicatif à l'ex-  
cès, se trouvoit alors à la Cour de  
Philippe. Maltraité par Boniface, qui  
l'avoit dépouillé de ses biens & de ses  
honneurs, il ne cherchoit qu'à se ven-  
ger. J'ajouterai que Scierra Colonne,  
né, pour ainsi dire, à l'ombre du  
Throne Pontifical, n'avoit point pour  
ceux qui l'occupoient, ces sentimens  
de respect ordinaires à ses Conci-  
toyens. Le caractère de Boniface avoit  
contribué sans doute à lui inspirer cette  
façon de penser. Nogaret, Seigneur  
François & d'une Maison distinguée,  
irrité de la conduite du Pape à l'égard  
de son Maître, & croyant que rien  
ne devoit être respectable dans un mé-  
chant homme, sollicitoit le Roi avec  
autant d'ardeur que Colonne de pu-  
nir le Pape de toutes ses entreprises  
par quelque coup d'éclat. Tous deux  
passèrent en Italie, se rendirent maî-  
tres de la personne du Pape, à qui  
Colonne donna un soufflet, & après  
l'avoir retenu trois jours en prison  
dans Agnanie, où ce Pontife étoit  
né, ils furent contraints de le relâcher  
& de prendre la fuite, le même peu-  
ple qui les avoit aidés à emprisonner  
Boniface, ayant pris les armes pour  
lui rendre sa liberté. Ce Pontife avoit

soutenu son malheur avec une fermeté extraordinaire, n'opposant aux injures de Colonne & aux menaces de Nogaret, qu'un visage assuré & imposant. Lorsqu'il se sentit frappé, il sembla perdre pour un instant sa constance; mais se contentant de reprocher à Scierra Colonne sa violence & la lâcheté qu'il y avoit à frapper un vieillard de son caractère & de sa dignité, il ne daigna plus se plaindre. Boniface ne montra pas moins de courage dans sa prison, où il fut laissé, dit on, trois jours sans manger. Il est certain que n'ayant point par-devers lui le témoignage avantageux d'une bonne conscience, ce Pape eut besoin d'une force d'esprit à toute épreuve, pour soutenir de pareils revers. Les mouvemens de son ame ne parurent point sur son visage, mais ils n'en furent pas moins violens. Une maladie dangereuse le saisit au sortir de sa prison, & il mourut peu de jours après, moins touché des maux qu'il avoit causés au monde Chrétien, que de n'avoir pu se venger de ceux qui l'en avoient puni.

La mort de Boniface ne diminua ni la haine de Philippe, ni le nombre des ennemis qu'il avoit suscités à ce

1302

Triste fin  
Boniface.



1302.

l'évolte des  
amand-qui  
rendent  
âtres de  
uges.

Prince. Le Comte de Flandre ayant continué de lui refuser de se soumettre aux conditions qu'il avoit proposées, aussi-tôt que la trêve qu'ils avoient conclue, fut expirée, le Roi envoya de nouvelles troupes contre lui. Peut-être Philippe auroit-il consenti à donner la paix à cause de ses trois fils qui s'étoient retirés à Namur; mais le Comte d'Artois aidé de Gaucher de Chatillon, portoit le Roi à diminuer autant qu'il lui seroit possible, la puissance d'un vassal toujours rebelle, quand on le laissoit jouir d'un instant de paix. Le Roi céda aisément à des sollicitations si conformes à ses intérêts. Il garda en prison le Comte de Flandre, & trois de ses fils qui s'étoient rendus à la Cour sur la parole du Comte de Valois, & réunit ses Etats à la Couronne. Les Flamands excités par les avis de leur Souverain, se souleverent bientôt contre les François. La sévérité excessive de Jacques de Chatillon que le Roi leur avoit donné pour Gouverneur, ne contribua pas peu à les irriter; ils se révolterent contre lui. Pierre le Roi, homme de la lie du peuple, se mit à la tête des méconens, réunit les habitans de plusieurs Villes, & vint assiéger Bruges, où étoit Jacques de Chatillon.

DE CHATILLON. 2

Les mécontents se rendirent les maîtres de la place, & tuerent tout ce qu'ils rencontrèrent de François, qui montoient à deux ou trois mille hommes. Jacques de Chatillon eut le bonheur d'échapper à ce massacre en passant à la nage le fossé de la ville; de-là il se retira à Courtrai. Guillaume de Juliers, neveu des fils du Comte de Flandre & surnommé le Clerc, parce qu'il étoit Prévôt de l'Eglise de Maestricht, Prince rempli de courage & chéri des Flamands, accourut à leur secours; s'étant mis à leur tête, ils lui fournirent bientôt une armée. Gui, un des fils du Comte de Flandre, vint se joindre à Guillaume de Juliers, suivi d'un grand nombre d'Allemands. Chatillon s'étoit

302.

Chatillon, & une foule de Noblesse le suivirent. Le desir ardent qu'ils avoient de se signaler, leur fit précipiter la bataille; ils l'auroient gagnée, si la valeur suffisoit pour réparer les fautes que font commettre la témérité & l'imprudence. Gaucher de Chatillon s'opposa d'abord au dessein où l'on étoit de livrer bataille; il en représenta les inconveniens, & les avantages que l'on pouvoit se procurer en temporisant. Le Comte d'Artois qui ne croyoit être Général qu'autant qu'il étoit aux mains avec les ennemis, rejetta ces sages conseils comme contraires à sa gloire; il traita de canailles les troupes Flamandes, & le Connétable de Nesle lui ayant répondu qu'elles étoient les mêmes qui venoient de chasser les François de leur pays, le Comte d'Artois s'emporta contre lui; (les téméraires regardent comme des poltrons ceux qui ne sont que braves) il échappa au Comte des paroles fort choquantes contre le Connétable à cause de son alliance avec la Maison de Flandre. *Je vous ferai voir*, répondit ce vieux guerrier, *que je ne suis ni un lâche ni un traître; vous n'avez qu'à me suivre, & je vous menerai si avant que vous n'en reviendrez jamais. Le*

Joan. Vil-  
lani, L. 8,  
c. 56.

Connétable partit le desespoir dans  
cœur , & s'étant mis à la tête des tr  
pes qu'il devoit commander , il se je  
tête baissée parmi les Flamands.  
large fossé plein d'eau les séparoit  
François; le Connétable ne pren  
conseil que de son chagrin , franchi  
fossé , & après y avoir vu périr la m  
leure partie de ceux qui le suivoie  
il attaqua les ennemis. De toute la C  
valerie de l'armée qui le suivoit à  
file , la moitié se précipita dans le f  
qu'on ne voyoit point à cause de  
poussière ; l'autre resta en désordre  
le bord opposé aux Flamands , expo  
à une nuée de traits qui tous portoi  
sur cette multitude. Le camp des  
nemis retentissoit de cris de joie :

1302.

Le Comte d'Artois n'avoit d'autre parti à prendre que de faire retirer une partie de ses gens à quelque distance pour les remettre en ordre : les Flamands occupés à se défendre contre ceux qui étoient dans le fossé, n'étoient point en état d'empêcher cette manœuvre : mais piqué contre le Connétable, & lui enviant l'honneur d'avoir combattu le premier les ennemis, il courut augmenter la confusion en les attaquant, suivi de Gaucher de Chatillon & d'un grand nombre de Noblesse. Il arriva dans le moment que le Connétable accablé de fatigues, couvert de blessures, & abandonné de ses troupes, faisoit des prodiges de valeur. Les Flamands qui le reconnurent, lui offrirent quartier ; il ne leur répondit qu'à coups d'épée, & aima mieux perdre la vie que de se voir exposé aux injustes soupçons de ses ennemis. Le Comte d'Artois eut le même sort ainfi que plusieurs Seigneurs qui l'avoient accompagné, soixante Barons & douze cens Gentilshommes, sans compter une multitude de soldats, qui n'ayant plus de Chef pour ordonner la retraite, se firent tuer en fuyant. Le Comte de Saint-Pol avoit entierement conservé l'arrière-garde. Il seconda

Gaucher de Chatillon qui fit les plus 

---

grands efforts pour conserver au Roi ce 

---

qui lui restoit de places en Flandre. Il 1302.  
en perdit un grand nombre, & les autres  
alloient subir le joug du vainqueur,  
lorsque ce Prince se rendit lui-même en  
Flandre à la tête d'une nouvelle armée.

Cependant la charge de Connétable  
de France étant vacante par la mort de  
Raoul de Nesle, Philippe la donna à  
Gaucher de Chatillon, le seul qui fût Gaucher de  
Chatillon est  
fait Connéta-  
alors en état de réparer le désordre des  
affaires de Flandre. Aussi-tôt le Conné-  
ble.

table se mit en campagne, battit les Mi-  
lices de Bergue dont il tua plus de mille  
hommes, fit lever le siege d'Arques &  
celui de Saint-Omer, & fit périr en ces  
deux rencontres deux ou trois mille  
Flamands. Il vouloit s'opposer au siege  
de Tournai que les ennemis avoient  
formé; mais n'ayant pas assez de trou-  
pes, son dessein étoit d'attendre le Roi  
qui s'avançoit à son secours, lorsque 

---

le Comte de Savoye ayant offert sa 1303.  
médiation aux deux partis, ils con-  
clurent une treve de huit mois. Alors  
le Roi jugea à propos de relâcher le Continua  
Nangii.  
vieux Comte de Flandre, pour tenter  
par ce moyen d'adoucir les esprits de  
ses sujets, & leur faire part des pro-  
positions d'accommodement. Les

**303.** refusèrent, & le Comte satisfaisant aux dépens de sa liberté à la promesse qu'il avoit faite au Roi, vint se rendre dans sa prison de Compiègne.

*Histoire de France.* La guerre continua avec plus de fureur, les François voulant réparer par une victoire la honte de leur défaite à Courtrai, & les ennemis faisant tous leurs efforts pour conserver leurs premiers avantages. Le Comte de Valois accourut d'Italie avec des troupes au secours des premiers. Philippe, d'un autre côté, un des fils du Comte de Flandre, richement établi en Sicile, où ce Prince avoit combattu longtemps pour les intérêts de Charles II. abandonna les grands biens qu'il possédoit en ce pays-là pour venir défendre sa patrie. On vit alors les deux plus grands Capitaines de leur siècle à la tête de deux partis opposés, mettre tout en usage pour répondre à la haute opinion qu'on avoit conçue de leur valeur & de leur capacité.

*Le Roi part pour la Flandre suivi du Comte de Chatillon.* Le Roi voulut se mettre lui-même à la tête de son armée, la plus belle & la plus nombreuse qu'on eût vu depuis long-temps. Il avoit sous lui les Comtes de Valois & d'Evreux, & Gaucher de Chatillon. Le Roi & les Princes du Sang n'étoient pour ainsi dire à l'armée

que comme des volontaires : le commandement en étoit partagé entre le Comte de Valois & le Connétable Philippe de Flandre avoit de son côté pour Lieutenans Généraux, Jean d'Namur son frere, & Guillaume d'Juliers son neveu, l'un & l'autre formés par l'expérience & perfectionnés par l'infortune. Ils brûloient tous trois de venger la captivité de leur pere, de leurs freres, & les maux dont leur patrie étoit désolée ; mais ils connoissoient le genie des François aussi prompts à entreprendre qu'aisés à se rebuter ; & temporisant ils étoient sûrs de vaincre & tous les efforts de Philippe pour engager les Flamands à une bataille, ne servirent qu'à faire connoître l'habileté



1304.

par le souvenir du combat de Courtrai, brûloient d'impatience d'en venir aux mains, & pressoient leurs Chefs de les conduire à l'ennemi. Ils prirent un parti capable de satisfaire les soldats, & de se rendre redoutables aux François. Ils s'avancerent & se retrancherent en leur présence, se couvrant entierement d'une multitude de chariots qu'ils rangerent en rond, laissant trois ouvertures pour faire des sorties. En peu de momens cette enceinte fut formée; elle avoit une lieue & demie de tour. Ce qu'ils avoient de Cavalerie, mit pied à terre, & les Généraux Flamands se flaterent de n'avoir plus rien à craindre de la Gendarmerie Françoisse, qui étoit les seules troupes qu'ils redoutoient.

Bataille de  
lons.

Le Connétable jugea bien que si on donnoit le temps aux ennemis de se fortifier, ils défendroient sans combattre l'approche de toutes leurs places, & que l'armée du Roi se verroit contrainte de retourner sur ses pas. Il voulut donc essayer de culbuter les chariots qui les couvroient, & se faisant suivre par tout ce qu'il y avoit de plus brave, il les attaqua avec un courage extraordinaire. Ses premiers efforts ne furent pas heureux, & les

Flamands à l'abri des coups crioient qu'on avoit trouvé un autre fossé de Courtrai. Chatillon irrité de ces reproches anima ses soldats & recommença l'attaque : quelques-uns viennent à bout de monter sur les chariots, & tirant de-là sur les Flamands ils en tuent un grand nombre. Leurs Généraux sortant alors par les ouvertures de l'enceinte, & n'osant attaquer la Gendarmerie Françoisse, chargent un corps d'Infanterie placé au centre & le renversent ; mais la Cavalerie des deux aîles se reployant tout à coup, prennent les ennemis par les flancs, & après en avoir tué plusieurs, forcent le reste de se retirer précipitamment dans leur enceinte.

L'opinion du Connétable étoit qu'on en restât à ces escarmouches ; les Flamands manquoient de Cavalerie ; rien n'empêchoit de les harceler sans cesse, & de les vaincre en détail ; mais les autres Chefs, ainsi que la multitude, demandoient à grands cris la bataille. Fiers de ce léger avantage qu'ils venoient de remporter, on les voyoit s'abandonner à une joie folle, dresser des tables, boire, & se livrer aux mêmes excès que s'ils eussent été entièrement vainqueurs. Les Flamands de leur côté

1304.

souhaitoient le combat. Manquant de vivres, & la chaleur ayant été extraordinaire pendant toute la journée, ils desiroient avec ardeur d'en venir aux mains pour se retirer ensuite dans leurs maisons. Les Généraux ennemis résolurent donc d'attaquer les François à l'entrée de la nuit, pendant qu'ils étoient mal sur leurs gardes. Philippe de Flandre sortit du camp à la tête des Milices de Gand, Guillaume de Juliers par un autre endroit avec celles de Bruges, & Jean de Namur les suivit avec ses Allemands & le reste des troupes. Ces trois corps se réunirent à quelque distance de-là, & vinrent fondre sur les quartiers des Comtes de Valois & de Saint-Pol, qui furent enlevés sans résistance.

Les ennemis  
attaquent les  
François dans  
leur camp.

Les François qui ne pensoient qu'à se divertir, se voyant attaqués de toutes parts, coururent çà & là à travers leur camp cherchant leurs armes, & tâchant de se rallier. Guillaume de Juliers pénétra avec la même facilité dans le quartier du Roi, & tout étoit perdu sans ressource, si ce Prince sorti de sa tente au premier bruit de l'attaque, n'eût eu le temps de se mettre en défense avec quelques Seigneurs de sa suite. Le Comte de Valois informé

du péril où se trouvoit le Monarque 1304.  
 accourut à son secours; Gaucher de

Chatillon à la tête de la Gendarmerie, qu'il avoit rassemblé par pelotons, passa sur le ventre aux Flamands à plusieurs reprises, & vint à bout de dégager le Roi qui remonta à cheval. Alors les deux armées se mêlèrent de tous côtés; mais Chatillon avec la Gendarmerie continuant de renverser les troupes Flamandes à mesure qu'elles se rallioient, bientôt elles se tournèrent en fuite laissant sur le champ de bataille un grand nombre de morts. Le Connétable les poursuivit jusques bien avant dans la nuit sans relâche; & Guillaume de Juliers ayant voulu tourner tête avec quelques-uns des plus braves, fut tué après avoir fait des prodiges de valeur. Philippe de Flandre plus heureux trouva moyen d'é-

Déroute en-  
 tière des en-  
 nemis.

chapper aux vainqueurs & de se jeter dans Lille avec quelques troupes, résolu de défendre cette place jusqu'à la dernière extrémité. Gaucher de Châtillon vouloit qu'on allât sur le champ l'assiéger; mais le Roi ayant différé cette entreprise sous divers prétextes, Philippe de Flandre eut le temps de se faire des partisans dans la place où tout étoit d'abord pour les

François ; même lorsqu'ils l'investirent, Philippe de Flandre avec ses troupes ne put empêcher les habitans de capituler avec eux , & de promettre de se rendre , s'ils n'étoient secourus avant le premier jour d'Octobre. Jean de Namur qui s'étoit aussi sauvé de la terrible journée de Mons , étoit dans la Flandre , répandant par-tout le desir de vengeance qui l'animoit. Tous ceux qui étoient échappés de la dernière bataille , se rendirent auprès de lui ; il augmenta ses troupes par de nouvelles levées , & les rassembla sous Courtrai. Ce fut-là qu'il apprit le traité des habitans de Lille , & le danger que couroit son frere Philippe. Résolu de tout employer pour le sauver , il appella les Flamands au secours de la patrie ; il leur représenta son pere & trois de ses freres captifs chez les François , un autre tué en combattant généreusement pour leur salut commun , & le quatrième exposé à périr par la trahison des habitans de Lille qu'il avoit voulu défendre. Jean de Namur ajouta à ces premiers motifs tous ceux qu'il jugea les plus capables d'animer les Flamands. Ce Prince réussit. Tout le monde prit les armes ; les artisans quitterent les boutiques ; les paysans

abandonnerent leurs campagnes ; femmes , des enfans même , hors d' par leur foiblesse de porter les arm se rendoient par troupes à l'armée hortant les autres à combattre a courage. Jean de Namur se vit en de jours à la tête de soixante m hommes irrégulièrement armés , n résolus de périr ou de vaincre.

Animés par les exhortations de l Général & par la vue de leurs femi & de leurs enfans , tous jurèrent mourir les armes à la main , ou contraindre les François à leur acc der une paix honorable. Ils s'avan rent contre eux dans cette résoluti & envoyèrent sur le champ dé leurs ennemis au combat. La derni défaite des Flamands avoit coûté t

1304.

deux premiers s'étant rendus médiateurs, on conclut une trêve dans le moment que les deux armées étoient sur le point d'en venir aux mains. La paix fut terminée l'année suivante aux conditions les plus avantageuses pour l'Etat. Ainsi finit une guerre sanglante, où l'on vit un peuple dénué de Chef, réduire la France aux dernières extrémités. L'on fut redevable de sa fin heureuse à la sage conduite de Gaucher de Chatillon après la perte du combat de Courtrai, au prompt secours qu'il donna au Roi, & à la valeur que ce Prince fit paroître à la dernière bataille.

1309.

Cependant Philippe songea sérieusement à se réconcilier avec l'Eglise. Bertrand de Goth, Archevêque de Bordeaux, ayant été élu Pape par le crédit de ce Prince, leva l'excommunication fulminée contre lui, & lui accorda un grand nombre de grâces; mais ce Prince continua malgré ses remontrances de poursuivre la mémoire de Boniface, dont il vouloit faire brûler les restes.

Gaucher va  
en Navarre  
avec Louis  
Hutin.

Ce fut alors que le Roi envoya Louis son fils en Navarre pour prendre possession de ce Royaume, dont il avoit hérité par la mort de Jeanne de Navarre

DE CHATILLON, 2

Navarre sa mere. Le Connétable étoit en quelque sorte chargé de l'éducation de ce jeune Prince, & d'ailleurs ville de Pampelune; Capitale de l'Etat, se trouvant divisée en deux parties, on craignoit quelque soulèvement, & il fut décidé qu'il accompagneroit Louis dans son voyage à la Comté de Boulogne & une foule de Noblesse. Cette nombreuse suite inquiéta d'abord le Roi d'Aragon. Il craignoit que Louis n'entreprît de faire la guerre; mais voyant que le Prince se contentoit de visiter les provinces & de mettre ordre aux affaires du Royaume, il se rassura & fit ces préparatifs qu'il avoit commencés. Louis se disposant à quitter la Nav



1309.

roient bien-aises de trouver ailleurs des établissemens convenables à leur naissance. Cette démarche devoit produire deux bons effets ; le premier, d'exciter l'émulation du reste de la Noblesse Navarroise, & de l'attacher à la France, d'abord par intérêt ; l'autre, d'être assuré de la fidélité du reste de la Nation, dont ces trois cens Gentilhommes étoient comme les ôtages. Louis ne manqua pas de suivre ce conseil, & s'étant fait couronner à Pampelune avec beaucoup de magnificence, il revint à la Cour de son père suivi d'une foule de Noblesse.

Affaire des  
Templiers.

Philippe étoit occupé à poursuivre les Templiers. L'Ordre fut aboli. Un grand nombre de Chevaliers périrent par le supplice du feu, & tous leurs biens, au moins en France, furent réunis à l'Ordre de Saint Jean de Jerusalem. Louis n'avoit alors aucune part dans les affaires du Gouvernement ; mais Gaucher de Chatillon s'appliquoit à le former & à le rendre digne de succéder à Philippe dont la santé commençoit à s'affoiblir. Le jeune Prince se montra sensible aux soins que lui rendoit le Connétable, dans un tems où tous les autres sembloient le négliger ; & lorsque les Flamands

1313.

s'étant révoltés de nouveau contre le François, Louis fut chargé du commandement de l'armée envoyée pour les combattre, il voulut avoir avec lui Gaucher de Chatillon pour l'aider dans ses conseils. Les troupes Françaises entrèrent en Flandre par plusieurs endroits à la fois pour inspirer plus de crainte aux rebelles. Ils appréhenderent en effet de voir leur pays ravagé & leurs villes démolies, & leur Comte demanda la paix qui lui fut accordée. Louis revint alors sur ses pas; mais il blâma Gaucher de Chatillon, Enguerand de Marigny, & quelques autres dont il suivoit les avis, d'avoir borné son expédition à se montrer aux ennemis sans les combattre, comme si l'

1314. confiance qu'il avoit pour le Connétable, en le chargeant du maniement des principales affaires de l'Etat. Enguerrand de Marigni conserva néanmoins l'administration des finances ; ce qui lui couta la vie. Le Comte de Valois jaloux de voir toute l'autorité du Gouvernement entre les mains du Connétable, chercha à lui nuire ainsi qu'à Marigni ; mais le voyant trop bien appuyé, il s'en prit seulement au dernier. Après l'exécution de cet infortuné Ministre, Gaucher de Chatillon devint plus puissant que jamais, quoique le Comte de Valois eût voulu d'abord lui disputer sa confiance du Roi. Mais Louis fut constant pour le Connétable, & quelque temps après le Comte de Valois commençant à ressentir des remords pour ce qu'il avoit entrepris contre Enguerrand, ne songea plus qu'aux moyens de réparer cette faute.

Les Flamands avoient voulu profiter de la mort de Philippe, & s'étant révoltés, Louis comprit qu'il étoit nécessaire de les réduire ; mais l'épargne se trouvoit épuisée, & ce Prince fut obligé pour avoir de l'argent de rappeler les Juifs dans son Royaume, & d'offrir la liberté à ce qui restoit de

# DE CHATILLON.

ferfs dans les Etats pour une somme modique, ce qui le mit en état de lever une armée, avec laquelle ce Prince marcha contre les Flamands. Cette expédition, qui fut particulièrement conduite par le Comte de Valois, une issue malheureuse. Une pluie excessive qui tomba tout-à-coup, & dura plusieurs jours, rompit tous chemins; ce qui empêchoit la marche des troupes & l'arrivée des convois, en sorte que l'armée se trouva plusieurs fois exposée à périr de faim & de fatigue. Les Flamands l'attendoient campés sur le bord de la Lys, & ils ne doutoit point qu'ils ne triomphassent sans peine de leurs ennemis, dans l'état où ils étoient. Il fut donc résolu

1314.

lequel ce Prince s'attribuoit à lui seul le droit de battre monnoye dans l'étendue de son Royaume, se chargeant de dédommager les Seigneurs qui jouissoient de ce privilège dans leurs Terres. Louis n'avoit point laissé d'enfant mâle : mais sa femme, Clémence de Hongrie, s'étant trouvée enceinte, il y eut de grandes disputes au sujet de la Régence entre Philippe le Long, frere du Roi, & le Comte de Valois son oncle. Le premier étoit à Avignon, où il s'étoit rendu pour hâter l'élection d'un Pape successeur de Clement V. Il ne put venir à la Cour que plusieurs semaines après la mort de son frere, & Gaucher de Chatillon fut obligé de défendre ses droits à la Régence contre les prétentions du Comte de Valois, qui étoit appuyé du Comte de la Marche frere de Philippe, de Gui de Chatillon, Comte de Saint Pol, & d'un grand nombre de Seigneurs.

Le Connétable Régent du Royaume pour Philippe frere du Roi.

Le Connétable avoit été déclaré par le feu Roi son Exécuteur testamentaire, & Régent du Royaume pendant l'absence de Philippe le Long, à quice titre appartenoit. Il sçut triompher du parti du Comte de Valois, présida toujours au Conseil où l'on decidoit de toutes les affaires de l'Etat, & remplis ainfi

l'interrègne sans qu'aucun des Princes se mêlât du Gouvernement. Le Comte de Valois ne se trouvant point en état de résister au Connétable, fit agir ses partisans pour déterminer les Bourgeois de Paris en sa faveur. En même temps il remplit le Louvre de soldats & s'empara des environs de ce Château, résolu de se cantonner dans la Capitale, dont il avoit d'abord dessein de défendre l'entrée à Philippe ; mais le Connétable ayant sçu que ce Prince étoit proche de Paris, n'ayant avec lui que ses gens, alla au-devant de lui avec le Comte d'Evreux, suivi d'une grande troupe de Noblesse & de soldats. Le Comte de Valois le voyant si bien accompagné, n'osa s'opposer à son

1314.

portes du Louvre qu'ils trouverent fermées. Le Connétable commanda de les ouvrir en qualité de Régent, & voyant qu'on refusoit de lui obéir, il ordonna aux Bourgeois de prendre les armes. Bientôt il se trouva à la tête d'une armée. Les défenseurs du Louvre effrayés à l'approche de cette multitude, ne firent aucune résistance & cédèrent la place à Philippe.

Philippe ar-  
re, & est dé-  
claré Régent  
France.

Ayant pris les mesures nécessaires pour se garantir des entreprises du Comte de Valois, il assista le lendemain au service de Louis son frere, qui se fit à Saint Denis. Ensuite Philippe convoqua le Parlement qui fut composé d'un grand nombre de Prélats, de Barons & de Chevaliers; la Régence du Royaume lui fut déferée pour dix-huit ans, en cas que la Reine accouchât d'un Prince. On lui fit aussi un Sceau particulier pour sceller tous les actes publics, dont l'inscription latine signifioit en François : *Philippe, fils du Roi des François, gouvernant les Royaumes de France & d'Angleterre.* Aussi-tôt que ce Prince se vit le pouvoir en main, il chercha à donner atteinte aux droits de la Reine; mais elle trouva dans la fidélité du Connétable un appui contre ses desseins. Le

DE CHATILLON. 2

même amour de la justice qui l'av  
engagé dans les intérêts de Philip  
le lui rendit contraire , lorsque  
Prince voulut abuser de son autor  
Dans la situation présente des affair  
Gaucher de Chatillon étoit en qu  
que sorte l'arbitre du destin de la M  
son Royale. Le Régent parut aussi  
content de cette conduite du Con  
table, qu'il avoit paru satisfait de  
premières démarches; mais réfléchi  
fant sur la droiture de son procédé  
lui rendit ses bonnes grâces , & se r  
posa à faire la guerre à Robert , Com  
d'Artois , qui s'étoit emparé par  
force du Comté de ce nom , récla  
par la Comtesse Mathilde. Philip



## GAUCHER

Il fit sans cesse de nouveaux changemens dans les traités qu'ils avoient avec la France. Ils crurent qu'un temps de Régence étoit une circonstance dont ils pourroient tirer quelque avantage, & Philippe leur ayant envoyé un projet de traité, ils le rendirent sans le leur Comte refusa même d'aller à Paris, & fit arrêter les vaisseaux des Marchands François. On le trouva dans les ports de ses Etats. Cette faisie fut le prétexte de la guerre entre les deux

La Reine  
accouche  
d'un Prince  
qui meurt  
peu de jours  
après.

Le Régent commença par faire saisir Nevers & Rhetel qui appartenoient à Louis, fils aîné du Comte de Flandre; & il envoya ensuite une armée faire le dégât aux environs de Saint Omer. Cette expédition auroit eu les plus fâcheuses suites pour les Flamands; mais elle fut interrompue par les couches de la Reine qui mit au monde un fils; il fut nommé Jean, & sa naissance sembloit ôter à Philippe toute espérance de monter sur le Trône. Le Comte de Valois qui avoit eu le temps de fortifier son parti, recommençoit même à lui disputer la Régence & l'éducation du Roi Jean, lorsque la mort de cet enfant, qui ne

DE CHATILLON. 2

vécut que huit à dix jours , terminant toutes les difficultés à cet égard. Philippe quitta aussi-tôt le titre de Prince , prit celui de Roi , & se hâta d'aller se faire sacrer à Rheims. La cause de cet empressement étoit un obstacle que faisoit naître Eudes Duc de Bourgogne, oncle de Jeanne , fils de Louis X & de Marguerite de Bourgogne sa première femme. Eudes faisant peu d'attention à la Loi Salique sur laquelle on n'avoit point encore occasion de prononcer , prétendait que selon le droit naturel & le droit canon , Jeanne devoit succéder à son père avant Philippe , frère de ce Prince. Il s'obstina à demander qu'on e

1317. Bourgogne, Gaucher fit fermer les portes de la ville, s'assurant des rues par de nombreux corps-de-garde qu'il posa de distance en distance. Par ces précautions la cérémonie du Sacre s'acheva tranquillement, & le Roi revint à Paris.

Aussi-tôt que ce Prince y fut arrivé, on convoqua par ses ordres une assemblée où se trouverent un grand nombre de Prélats & de Seigneurs, & l'Université avec les plus considérables d'entre les Bourgeois de Paris. Pierre d'Arrablai Cardinal, qui avoit été Chancelier de France sous le Règne de Philippe le Bel, s'y rendit avec les Evêques. Philippe avoit eu soin de composer cette assemblée de tous ceux qui se distinguoient dans la connoissance des Loix & des Coutumes du Royaume. On les examina avec beaucoup de soin, & le résultat ayant été favorable à Philippe, son couronnement fut confirmé tout d'une voix. L'Assemblée, pour donner plus de force à la Loi qui excluait les femmes du Trône, ajouta qu'elles étoient pour jamais jugées incapables de succéder à la Couronne de France.

Après cette déclaration rendue par les représentans de la Nation, tout le

## DE CHÂTILLON. 21

monde fut obligé de se soumettre. Cependant le Duc de Bourgogne continuoit d'intriguer sous main. La Reine Clémence & le Comte de la Marche étroitement unis avec ce Prince, donnoient de grandes inquiétudes à Philippe. Le Connétable conseilla au Roi de les diviser, & dans ce dessein accorda en mariage au Duc de Bourgogne sa fille aînée nommée Jeanne à laquelle il donna pour dot le Comté de Bourgogne, en sorte qu'Eudes trouva possesseur des deux Bourgognes, ce qu'il souhaitoit depuis longtemps. Délivré de la crainte qu'ils avoient inspirée les mécontents, assuré de la Couronne, Philippe s'oc-

7. crainte que le Duc se voyant le maître de ses principales forces, ne se liât de nouveau avec les mécontents, ou qu'il ne ménageât ses ennemis, il voulut que Gaucher de Châtillon accompagnât le Duc Eudes, ayant sur les troupes une autorité égale à la sienne.

Le Connétable va soumettre les Flamands révoltés.

Le Duc de Bourgogne dissipa bientôt par sa conduite les soupçons formés contre lui. Il mit tout à feu & à sang dans la Flandre, & le Connétable ravagea le pays jusqu'à Bergues, brûlant les bourgs & les villages, enlevant une quantité prodigieuse de chevaux & de bestiaux, sans compter les prisonniers dont le nombre surpassa dans peu celui des soldats de l'armée. Les Flamands consternés de tant de pertes demandèrent la paix qui leur fut refusée; mais on leur accorda une trêve aux instances réitérées de Louis de Nevers, fils aîné du Comte de Flandre. Il obtint même qu'on travailleroit à la paix en promettant de marier son fils à Marguerite de France, fille du Roi. En faveur de cette alliance, Philippe envoya ses Plénipotentiaires à Avignon, où se rendirent de leur côté les députés de Flandre avec Robert leur Comte. Les uns & les autres convinrent d'abord de s'en rapporter à

la décision du Pape; mais lorsqu'il étoit sur le point de conclure, les députés de Flandre traînèrent les choses en longueur, & le Comte Robert qui avoit parti le plus-satisfait des concessions proposées, se déguisa, sortit d'Avignon, & s'étant rendu dans ses Etats, il assemblea des troupes, auxquelles ce Prince alla mettre le siége devant les châteaux de Courtrai & Cassel. Il pressa le siége avec vigueur & le Roi qui assembloit son armée ayant appris que les Commandans de ces places s'étoient rendus faute de vivres, consentit à la proposition qui lui fit d'en démolir les fortifications & à une trêve de quelques mois.

1320.

Paix ac-  
cordée aux  
Flamands.

contraire, & que le dessein de Gaucher de Chatillon étoit moins de s'en emparer que d'attirer le Comte Robert au combat. Loin d'être en état de livrer bataille, ce Prince se trouva abandonné de tous ses sujets qui dans la crainte des censures, refusoient de se joindre à lui. Il se vit donc obligé, pour éviter sa ruine certaine, d'avoir recours à son manège ordinaire, qui étoit de demander une treve. Le Connétable étoit d'avis qu'on le poussât à toute rigueur pour le punir de ses perfidies, & sa perte étoit assurée, si le reste du Conseil réfléchissant sur les dépenses excessives des guerres de Flandre, & sur le peu d'avantage qu'il étoit possible d'en retirer, n'eût déterminé le Roi à user de clémence. On convint donc d'une treve, & par les soins du Pape & du Cardinal Gosselin, la paix fut enfin jurée quelque tems après entre les François & les Flamands.

Le Roi voyant que tout étoit tranquille dans ses Etats, songea à passer dans la Terre Sainte. On fut d'aurant plus surpris de ce dessein, que le reste de l'Europe étoit en guerre, & que la politique exigeoit qu'il eût une grande attention sur ses voisins. Gaucher de Chatillon lui représenta que les

Grecs, les Rois de Chypre & d'Arménie, dont le pays étoit voisin de la Judée, étoient assez puissans pour l'enlever aux Infidèles, s'ils vouloient se liguer dans ce dessein; que toutes les entreprises de cette nature avoient toujours mal réussi aux François; qu'un de leur Roi y avoit péri, & qu'elles prouvoient plutôt le zèle que la prudence. Le Pape même appuya par une lettre ces représentations du Connétable, & Philippe remit à un autre tems cette expédition qu'il eut toujours fort à cœur.

Les Princes Infidèles entretenoient des espions dans toutes les Cours de l'Europe, pour être instruits de ce qui s'y passoit de contraire à leurs intérêts. Ils apprirent la résolution où étoit Philippe de leur faire la guerre, & craignant les efforts d'un si grand Roi dans le tems qu'ils étoient divisés entre eux, ces Princes pensèrent aux moyens de le retenir dans ses États, & de se venger sur ses peuples, des dessein qu'il avoit formés contre eux.

Louis X au commencement de son règne avoit rappelé les Juifs chassés du Royaume par son pere; mais ils payerent cette grace de la meilleure partie de leur bien. Aussi loin d'en être

Affre  
comple  
Sa: fatis



reconnoissans, ils jurèrent aux François une haine mortelle, ainsi qu'à toutes les nations Chrétiennes. Les Infideles informés de leur disposition, leur proposerent les plus grandes récompenses, s'ils vouloient empoisonner les eaux des puits & des fontaines. Les Rois de Tunis & de Grenade, liés d'intérêts avec les Mahométans d'Asie, presserent surtout les Juifs de répondre à leurs coupables desseins. Ceux-ci refuserent les offres qu'on leur fit, dans la crainte qu'on n'exterminât leur nation en France, & que l'horreur qu'on avoit naturellement pour elle dans les autres pays, n'augmentât encore s'ils se rendoient coupables d'un tel crime. On dit que pour satisfaire leur vengeance en sûreté, ils indiquèrent aux Princes Mahométans les Léproux de France, comme des gens que le chagrin de se voir privés de leurs biens, éloignés de leurs familles, & sequestrés du commerce des autres hommes, rendoient capables de tout entreprendre contre eux.

Les Infideles, pour être plus assurés du succès, ayant gagné les Léproux, leur déguisèrent les effets du poison qu'ils s'étoient chargés de répandre dans les eaux. Ces malheureux crurent

que le reste des François alloit se voir atteint de la même maladie, qui avoit exilés de la société, & qu'ils verroient enfin réunis. Cependant peuple mouroit en foule. On forma des soupçons, & quelques Lépreux ayant été arrêtés, avouerent leur crime. Plusieurs furent punis par le feu. Les Juifs se virent encore une fois chassés du Royaume, & Philippe indigné contre les auteurs de ce détestable complot, paroissoit plus déterminé que jamais à faire la guerre aux Infidèles lorsqu'il se sentit attaqué d'une fièvre violente, accompagnée d'une dysenterie qui le conduisit au tombeau l'âge de 28 ans.

Charles son frere, surnommé

1322.

Le Roi  
Angleterre  
disputa la  
Couronne à  
Philippe.

lui déclaré le Connétable pour son Exécuteur testamentaire. La Reine & Philippe de Valois héritier de la Couronne, en cas que cette Princesse mit au monde une fille, se flaterent qu'ils trouveroient en lui le même zèle qu'il avoit témoigné pour leurs prédécesseurs en une pareille occasion, & cette attente ne fut point trompée. La Reine étant accouchée d'une fille, Edouard Roi d'Angleterre disputa la Couronne à Philippe de Valois. Il prétendoit qu'elle devoit lui appartenir, étant par sa mere Isabeau de France, fille de Philippe IV, neveu du feu Roi, dont Philippe de Valois n'étoit que cousin germain. Il sembloit que cette question eût été décidée lors de l'avènement de Philippe V à la Couronne. Mais Edouard, en convenant que la coutume de France excluait les femmes de la succession du Trône, soutenoit que la personne la plus proche où ce défaut de sexe ne se trouvoit point, étoit par la proximité du sang en droit de succéder. Les Jurisconsultes François prétendoient au contraire, que le Roi d'Angleterre ne pouvant avoir de droit à la Couronne de France que par sa mere, cette Princesse n'y en ayant aucun, il ne pouvoit en avoir lui-même.

Le Comte d'Artois & le Connétable employèrent leur crédit & le grand nombre de partisans qu'ils s'étoient attachés pour soutenir le droit de Philippe VI. Gaucher de Chatillon avoit reçu de grands sujets de mécontentemens de Charles de Valois, pere de ce Prince ; & Philippe craignit d'abord qu'il ne profitât pour s'en venger d'une circonstance si favorable. Il fut bientôt rassuré par la maniere généreuse dont le Connétable se comporta, S'étant étroitement lié avec le Comte d'Artois, ils gagnèrent la meilleure partie des Membres de l'Assemblée convoquée à Paris pour décider du droit de Philippe. Leur jugement fut conforme aux intérêts de ce Prince ; la Couronne lui fut déferée tout d'une voix, & il se hâta d'aller se faire sacrer à Rheims. Le Duc de Bourgogne, le Roi de Navarre, le Comte d'Alençon, tous les Princes du Sang de France qui étoient en grand nombre, suivirent le Roi & assistèrent à la cérémonie de son Sacre. Louis Comte de Flandre s'y rendit en même temps comme Pair de France, & pour demander du secours contre ses sujets rébelles ; ce que le Roi lui accorda. Ayant des troupes toutes prêtes au-

1328

Philippe  
VI reconnu  
Roi & sacré  
à Rheims.

328. lesquelles se joignirent celles de Louis, les deux Princes marcherent ensemble contre les Flamands qui s'étoient assemblés en grand nombre sur la montagne voisine de Cassel, après avoir muni la ville d'une forte garnison. Gaucher de Chatillon âgé de quatre-vingt ans, voulut suivre le Roi en cette expédition, & conseilla même d'attaquer les rebelles aussitôt qu'on fut arrivé en présence ; mais leur multitude & la situation avantageuse du poste qu'ils occupoient, engagèrent le Roi à différer l'action, pour donner à ces matins le temps de réfléchir, & à ses soldats celui de se reposer.

Bataille de  
Cassel.

Les Flamands s'étant aperçus peu de jours après que leurs ennemis faisoient une mauvaise garde, descendirent sans bruit de la montagne, & s'avancèrent vers le quartier du Roi. Les Généraux Flamands avoient ordonné à leurs troupes de ne pousser aucun cri, & de ne se servir de leurs armes que lorsqu'ils seroient prêts de la tente de ce Prince. Ils étoient sur le point d'y arriver, lorsqu'un Officier François ayant remarqué leurs enseignes donna l'alarme. Il fut aussi-tôt frappé d'un coup de pique qui le renversa mort sur la place. Alors les Flamands l'épée à la

main, tuent tout ce qu'ils rencontrent.

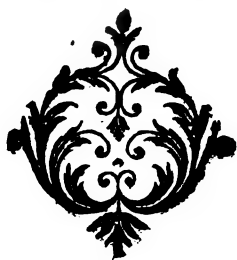
Ceux qui peuvent échapper à leur fureur, courent aux armes & cherchent à se rallier. Un Religieux de l'Ordre de Saint Dominique, Confesseur du Roi & Desnoyers, Porte-Oriflamme, vont avertir ce Prince du danger qui le menace. Il étoit à peine sorti de sa tente que les ennemis y entrèrent. Une circonstance semblable arrivée sous Philippe IV à la bataille de Mons en Puelle, a fait douter si Philippe VI n'étoit point le Fondateur de ce Monument dressé dans l'Eglise de Notre-Dame de Paris, dont j'ai parlé plus haut, & qui ne doit être attribué qu'à Philippe IV. 1328.

Gaucher de Chatillon, malgré son grand âge, rallie quelques Cavaliers, secondé de Robert de Cassel. Il soutint la furie des Flamands, pendant que Desnoyers élevant l'Oriflamme, avertit l'armée du danger qui menace le Roi. Toute la Cavalerie se rendit en peu de momens auprès de ce Prince ; l'Infanterie la suivit, & les Flamands qui s'attendoient à une victoire certaine, rompus de tous côtés par la Gendarmerie Française, après avoir fait des prodiges de valeur, se retirèrent en désordre, laissant environ

4329.

Mort du  
Connétable.

264 GAUCHER DE CHATILLON,  
dix-huit mille des leurs sur le champ  
de bataille, Toute la Flandre se sou-  
mit a ors au vainqueur, & Philippe  
n'ayant plus d'ennemis, alloit faire  
jouir ses peuples d'un repos qu'ils sou-  
haitoient depuis long temps, lorsque  
le Roi d'Angleterre le força de re-  
prendre les armes. Le Connétable de  
Chatillon ne fut pas le témoin des  
malheureuses suites de cette guerre;  
il mourut au retour de Flandre âgé de  
plus de 80 ans, au milieu d'une famille  
nombreuse, également regretté du Roi  
& des peuples.



OLIVIER

---

---

OLIVIER

DE

CLISSON,

IV<sup>e</sup> DU NOM,

*Connétable de France sous les Regnes  
Charles V & de Charles VI.*

C'EST un éloge que l'on doit à  
Bretagne, qu'elle seule a pr  
duit plus de grands hommes dans l'a  
de la guerre, que toutes les autr  
Provinces du Royaume ensemb  
L'on a vu presque sous le même R  
gne un Tannerui du Chatel. un Be



## 268 OLIVIER DE CLISSON ;

1336.

Mort tragique du pere de Clisson.

Ce malheureux Seigneur porta bientôt la peine de sa trahison. Le Comte de Salisberi outré contre Edouard de la violence dont ce Prince avoit usé à l'égard de sa femme , passa en France, & montra , dit on , au Roi le traité conclu entre Edouard & Clisson. Celui-ci fut aussi-tôt arrêté dans un tournoi , & malgré tout ce qu'il put dire pour sa justification , il porta sa tête sur un échafaut sans aucune forme de procès. Godefroi d'Harcourt qu'on accusoit aussi de la même trahison , en fut quitte pour un bannissement. Il se retira en Angleterre , & si la mort de Clisson étoit injuste , l'on peut dire que Godefroi la vengea cruellement par les maux qu'il causa à sa Patrie.

La mere de Clisson en veut tirer vengeance.

La femme de Clisson étoit en Bretagne avec le jeune Olivier son fils , lorsqu'elle apprit la mort cruelle de son mari. Sa tête sanglante mise sur une pique à une des portes de Nantes , instruisit aussi toute la Province du sort de ce malheureux Seigneur. La plupart de ses amis s'assemblerent & allerent trouver sa veuve , qui loin de s'abandonner aux larmes , ne respiroit que la vengeance. C'étoit alors le siècle des femmes courageuses. Elle fut ravie de trouver des gens qui compa-

CONNÉTABLE DE FRANCE. 26

tissent à sa douleur , & qui fussent capables de la seconder. Elle leur montra son fils , qui avoit alors sept ans , les conjura de lui prêter leur appui , de lui tenir lieu de pere. Tous ayant juré un attachement inviolable , elle profita de leur bonne disposition & ayant assemblé quatre cens hommes , elle marcha contre un château qui tenoit pour Charles de Blois , porta la plus grande partie de ses troupes dans une embuscade , & s'avança avec le reste au nombre de quarante , assez mal armés , vers la porte du château. Le Galois de la Heuse , qui y commandoit, ignorant le supplice de Clisson , n'eut garde de se défier de la veuve. Il crut au contraire qu'elle

cre, alla instruire Charles de Blois de cette entreprise.

1343.

Ce Prince craignant qu'elle ne se cantonnât dans ce lieu, s'avança aussitôt pour reprendre son château ; mais elle n'attendit pas son arrivée, & se retira vers la mer chargée de butin. Peu satisfaite de cet exploit, & ayant toujours le supplice de son mari devant les yeux, elle vendit tous ses meubles & ses bijoux, assembla de nouvelles troupes, & freta plusieurs vaisseaux, avec lesquels elle courut l'Océan. Plus d'un Marchand François éprouva sa fureur. Des vaisseaux de guerre même ne furent pas à l'abri de ses coups, bien-tôt il n'y eut plus de sûreté pour les Navigateurs le long des côtes de Bretagne. Ce fut sous ce nouveau Pirate que le jeune Olivier fit ses premiers faits d'armes, & , quoique dans un âge encore tendre, sa mere voulut qu'il l'accompagnât par-tout, accoutumant ainsi ses jeunes esprits au carnage & au danger. L'on peut dire qu'il suivit admirablement ses leçons, & s'il fut un des plus braves guerriers de son siècle, il fut aussi le plus sanguinaire & le plus implacable.

Philippe VI qui regnoit alors, in-

CONNÉTABLE DE FRANCE. 27

formé des désordres que commettoit cette Dame courageuse, la fit condamner au bannissement, & ordonna la saisie de ses biens ; ce qui la mit hors d'état de continuer ses courses. Elle se retira avec son fils auprès de la Comtesse de Montfort, qui connoissoit tout le prix du vrai mérite. Ces deux Dames, qui par leur valeur ont fait l'admiration de leur siècle, contractèrent l'une pour l'autre une amitié très-étroite, & la firent passer à leurs fils qui étoient à peu près de même âge.

La Comtesse de Montfort ne fut pas la seule qui s'intéressât à l'infortune du jeune Clisson. Edouard avoit fondé de trop grandes espérances sur l'amitié de son père, pour n'être p

1343.

La Comtesse de Montfort prévoyant qu'il seroit un jour d'un grand secours à son fils, eut soin de les tenir toujours ensemble, & de leur faire donner la même éducation. Clisson & sa mere se ressentirent des bienfaits de cette Princesse, & se trouverent bientôt en état d'oublier la perte de leurs biens. Edouard témoigna aussi la générosité à leur égard, & les remit en possession de plusieurs places, dont le Capitaine Cahours s'étoit emparé; ce qui obligea ce Capitaine à quitter son parti.

1349.

Jusques-là le jeune Clisson avoit été sous la conduite de sa mere, qui en avoit pris un soin particulier; mais s'étant remariée au Sire de Bertelée, dont la valeur pouvoit la remettre en possession de ses biens, elle cessa de veiller sur l'éducation d'Olivier, qui resta toujours auprès du Comte de Montfort, devenu Duc de Bretagne par la mort de son pere. Il suivit ce Prince en Angleterre, contracta ainsi que lui des inclinations Angloises, & parut d'abord fort attaché à cette Nation. Edouard, en l'accablant de bienfaits, acheva de le gagner, & il le renvoya en Bretagne dans un équipage conforme à sa naissance.

**CONNÉTABLE DE FRANCE. 273**

Ce fut alors qu'il commença de montrer ses dispositions pour la guerre. Il se trouva au siège de Rennes formé par le Duc de Lancastre, & y paya de sa personne. Une taille avantageuse, une grande force, le rendirent cher aux troupes qui admiroient sa valeur. Il se distinguoit aussi par beaucoup de franchise; mais à travers ses bonnes qualités, on remarquoit déjà une vertu farouche, qui ne pardonnoit rien ni à lui ni aux autres. Sa fierté pensa aussi lui attirer plusieurs affaires avec les Généraux Anglois, & il commença dès-lors à leur être moins attaché. Le Comte de Montfort qui l'aimoit, tâchoit par de nouveaux présens d'adoucir son humeur emportée. Il lui donna dans ce temps là la Baronnie de la Roche-Moisan & plusieurs autres Terres, en sorte qu'il devint un des plus riches & des plus puissans Seigneurs de Bretagne.

Cependant le Roi Jean, qui avoit été pris à la bataille de Poitiers, conclut avec Edouard le traité de Breigny, dans lequel on ne manqua pas de faire mention de la Bretagne. Après divers articles il fut réglé que chaque parti demeureroit en possession des places qu'il occupoit. Olivier de Clif-

1349.

Cliffon se trouva au siège de Rennes.

Son portrait.

1357.

N. v.

1343.

Il rentre en  
possession de  
ses biens.

son fut seul excepté. Il ne put souffrir de voir si long-temps les villes & les châteaux qui lui appartenoient, en des mains étrangères. Il en pressa vivement la restitution. Le Comte de Montfort, qui avoit intérêt de le ménager, chercha à le satisfaire, & la France, qui avoit peut-être déjà des vûes sur ce guerrier, consentit sans peine à ce qu'on exigeoit; en sorte qu'elle rendit à Clisson les Terres de Garnache, de Beauvoir-sur-Mer, de Château-Vaux, & de Château-Gui situés sur la Loire, ce qui le rendoit maître de la Riviere en cet endroit. Le Comte de Montfort qui ne consultoit que son amitié pour lui, ne prévint point de quelle conséquence il étoit d'augmenter la puissance d'un Seigneur, qui étoit en état de se faire craindre, & dont l'esprit bouillant & emporté ne promettoit pas une amitié durable.

Quoi qu'il en soit, ce fut alors que Clisson commença à prendre part aux affaires & au commandement des troupes. Ses grandes richesses le mettant en état de faire beaucoup de dépense, il eut bien-tôt à sa suite une foule de Gentilshommes, qui selon l'usage de ce temps-là, s'attachoient à

CONNÉTABLE DE FRANCE. 27

quelque Capitaine de réputation. leva aussi à ses frais plusieurs compagnies de soldats, qu'il mit en garnison dans les villes & les châteaux & sa dépendance.

Après la conclusion du traité de Brétigny, le Roi Edouard, qui vouloit l'observer religieusement, témoigna ne vouloir plus se mêler de guerre de Bretagne. Le Roi de France observa la même conduite; en sorte que les deux concurrens se virent réduits à leurs propres forces. Cependant l'armée du Comte de Montfort trouvant la plus nombreuse, dont de la crainte à Charles de Blois, qui usant de politique, demanda une trêve. Elle lui fut aisément accordée.



1363.

Négocia-  
tions sans  
succès.

Il y réussit si bien que Charles de Blois ne pouvant plus subsister dans ses lignes, proposa à son ennemi de vider leurs différens par une bataille. Le parti fut accepté, & les landes d'Evran furent choisies pour le lieu du combat. Les deux armées ne manquèrent pas de s'y rendre, & il n'y avoit guere d'apparence qu'elles se séparassent sans répandre bien du sang. Clisson sur-tout, qui commandoit une partie des troupes, brûloit d'envie de se signaler. On étoit près d'en venir aux mains, lorsque plusieurs Evêques, qui se trouverent là, agirent si efficacement, qu'on en vint à un traité. On convint de partager la Bretagne, & il fut réglé qu'on s'en rapporteroit au jugement du Prince de Galles.

Les deux rivaux allerent en effet trouver le Prince Anglois à Poitiers ; mais dans des dispositions différentes. Le Comte de Montfort, dont l'ambition étoit bornée, paroissoit vouloir consentir à toutes sortes d'accommodemens ; mais Charles de Blois, toujours obsédé par une femme ambitieuse qui ne vouloit point de partage, déclara n'être venu à Poitiers que pour ne point manquer à sa parole, mais qu'il n'étoit nullement résolu de ré-

**CONNÉTABLE DE FRANCE.** 2  
pondre aux prétentions de Jean  
Montfort. On se sépara donc  
rien conclure, & la guerre recom  
ça avec plus de fureur que jamais.  
avantages furent assez égaux de  
& d'autre jusqu'à la bataille d'Au  
qui décida enfin un différend si lo  
temps disputé.

Charles V venoit de monter si  
Trône, & ce jeune Prince occupa  
rétablir la tranquillité dans ses Et  
& à punir Charles le mauvais Ro  
Navarre de sa rébellion, fut peu  
état de fournir des troupes à Cha  
de Blois. Le Comte de Montfort p  
fita d'une circonstance aussi favorable  
pour l'avancement de ses desseins  
son armée marcha vers le nord de la

278 OLIVIER DE CLISSON ;

169. lui repiqua qu'il devoit lever le siège sans aucune condition; ce qu'il refusa entièrement.

Cependant Charles de Blois assembloit une armée, & rappelloit auprès de sa personne les plus célèbres Capitaines de ce temps-là. Bertrand du Guesclin eut ordre d'aller le joindre avec une partie des troupes de Normandie. Ils entrèrent ensemble dans la Bretagne, la parcoururent, & après avoir grossi l'armée d'un grand nombre de Bretons, ils se rendirent à Nantes pour y tenir conseil. Charles trouva dans cette ville Jeanne de Pen-thievre sa femme, qui lui fit promettre de ne point entrer en accommodement avec son ennemi. On fit ensuite la revue de l'armée qui montoit à quatre mille hommes d'armes.

se d'Au-  
ar Mont-  
qui pres-  
iv. ment  
âteau.

Le Comte de Montfort de son côté, après s'être rendu maître de la ville d'Aurai, pressoit vivement le Château. Cependant il n'étoit pas sans de grandes inquiétudes. Il se voyoit en tête un ennemi beaucoup plus fort que lui, & qui avoit à sa suite un grand nombre de braves Chevaliers tous capables du commandement. Tandis qu'il ne pouvoit guere compter de Capitaines dans ses troupes que Clisson &

CONNÉTABLE DE FRANCE. 279

oll. Il fit part de sa crainte au Général Chandos, qui ne respirant que gloire, fut ravi de pouvoir secourir Montfort. Il en parla au Prince de Galles, & ayant obtenu son agrément, vint en Bretagne avec deux cens hommes choisis. Si Jean de Montfort fut ravi de son arrivée, Clisson n'en eut pas une moindre joie, par la même raison qu'il avoit pour Chandos. Car il vint aussi les joindre avec plusieurs autres; ce qui augmenta la confiance parmi les troupes. On tint conseil sur le parti qu'il y avoit à prendre, & fut décidé que l'on continueroit le siège, & qu'on attendroit l'ennemi avec bonne contenance.

278 OLIVIER DE CLISSON ;

1368. lui repliqua qu'il devoit lever le siège sans aucune condition ; ce qu'il refusa entièrement.

Cependant Charles de Blois assembloit une armée, & rappelloit auprès de sa personne les plus célèbres Capitaines de ce temps-là. Bertrand du Guesclin eut ordre d'aller le joindre avec une partie des troupes de Normandie. Ils entrèrent ensemble dans la Bretagne, la parcoururent, & après avoir grossi l'armée d'un grand nombre de Bretons, ils se rendirent à Nantes pour y tenir conseil. Charles trouva dans cette ville Jeanne de Penthièvre sa femme, qui lui fit promettre de ne point entrer en accommodement avec son ennemi. On fit ensuite la revue de l'armée qui montoit à quatre mille hommes d'armes.

Prise d'Aurai par Montfort qui pressa vivement le château.

Le Comte de Montfort de son côté, après s'être rendu maître de la ville d'Aurai, pressoit vivement le Château. Cependant il n'étoit pas sans de grandes inquiétudes. Il se voyoit en tête un ennemi beaucoup plus fort que lui, & qui avoit à sa suite un grand nombre de braves Chevaliers tous capables du commandement. Tandis qu'il ne pouvoit guere compter de Capitaines dans ses troupes que Clisson &

CONNÉTABLE DE FRANCE. 27

Enoll. Il fit part de sa crainte au Général Chandos, qui ne respirant que la gloire, fut ravi de pouvoir secourir Montfort. Il en parla au Prince de Galles, & ayant obtenu son agrément il vint en Bretagne avec deux cent lances choisies. Si Jean de Montfort fut ravi de son arrivée, Clisson n'en ressentit pas une moindre joie, par l'estime qu'il avoit pour Chandos. Ce varlé vint aussi les joindre avec plusieurs autres; ce qui augmenta la confiance parmi les troupes. On tint conseil sur le parti qu'il y avoit à prendre & il fut décidé que l'on continueroit le siège, & qu'on attendroit l'ennemi en bonne contenance.

*Cependant le siege pressoit vivement*

1363.

terai point à décrire une bataille, dont on verra l'ordre & le succès dans la vie de Bertrand du Guesclin. Il me suffira de marquer la part qu'eut Olivier de Clisson à une action si renommée dans l'Histoire de Bretagne.

Le 28 Septembre Jean de Montfort, informé de l'approche de Charles de Blois, sortit d'Aurai avec toute son armée, & alla se poster au-delà des bois derriere le château. Il étoit à peine campé, que l'ennemi parut en bon ordre, les lances hautes, & marchant fort ferré. A cette vûe ceux du château témoignèrent leur joie par des cris & par le son des instrumens, & arborerent une banniere blanche. Charles de Blois prit son camp le long d'un petit bras de mer, dans un parc garni d'arbres, auquel il fit faire quelques retranchemens. Il étoit encôre de bonne heure, & le jour pouvoit suffire pour donner le combat; aussis'y prépara-t-on de part & d'autre avec beaucoup d'ardeur. Le Comte de Montfort étoit d'avis de charger, avant que l'ennemi eût pris son poste; mais il en fut empêché par Olivier de Clisson, qui lui représenta qu'il y auroit du danger à attaquer un ennemi dans un lieu aussi bien fortifié. Onoll fut de cet avis,

Sages re-  
nontrances  
le Clisson au  
Comte de  
Montfort.

CONNÉTABLE DE FRANCE. 28  
mais il ajouta que si l'ennemi avanço  
dans le pré, on ne devoit point b  
lancer à le charger, par la raison q  
l'armée de Charles étoit très-fatigue  
Clisson rejetta cette raison, qui deve  
peu leur faire honneur. Et par un scr  
pule qui seroit honte à nos guerrie  
d'aujourd'hui, il fit connoître le p  
de gloire qu'il y auroit à vaincre d  
ennemis surpris & fatigués. Il dit qu  
falloit les combattre rafraîchis, & da  
un terrain égal pour leur ôter tout t  
jet d'excuse, & que la victoire dépe  
doit moins du nombre que de la v  
leur, de l'obéissance & de l'union d  
combattans. Le Comte vaincu par c  
raisons attendit au lendemain.

La nuit fut occupée à mettre l



fut donné à Caverlé. Avant d'en venir aux mains , le Comte de Montfort fit quelque tentative sur l'esprit de Charles de Blois , qui ne voulut entendre à rien. Ainsi le combat se donna avec beaucoup de furie.

Les valets d'armée , qui composoient alors une espece d'Infanterie , le commencerent , & ceux des François furent taillés en pieces par les Anglois. Les Maîtres en vinrent ensuite aux mains , & la victoire parut d'abord se déterminer en faveur de Charles de Blois. Mais Olivier de Clisson & Chandos sçurent bien-tôt la déterminer. Le premier qui par sa force & son courage ne trouvoit que du Guesclin qui put lui être comparé , étoit armé d'une hache , avec laquelle il ouvroit les rangs , & perçoit à travers les bataillons les plus épais. Il porta peu de coups qui ne fussent mortels. La mêlée étoit si forte qu'on n'observoit plus de rangs , & que chacun ne suivoit l'ordre que de son courage. Clisson , en parcourant l'armée ennemie , reçut un coup de hache qui lui entama son casque & lui creva l'œil ; ce qui ne l'empêcha point de continuer le combat. Après avoir traversé toutes les troupes sans trouver rien

Bravoure  
de Clisson.

° CONNÉTABLE DE FRANCE. 28  
qui s'opposât à son passage, il revin  
sur ses pas toujours seul, & porta  
par-tout la mort & le désordre. Il a  
riva à propos pour sauver la vie à Ga  
thier Huet que Beaumanoir pressa  
vivement. Il releva ce Chevalier,  
dit à Beaumanoir : *Beaumanoir, Bea  
manoir, vous ne pouvez contr'este  
rendez-vous tantôt, car mieux vo  
vaulsist aider au Duc, que d'estre  
Charles pour grever vos amis.* Il ajou  
qu'avant la nuit il l'auroit en sa pui  
sance ainsi que le Vicomte de Roha  
Beaumanoir au lieu de répondre cou  
rut au secours de Charles de Blois  
dont la bataille venoit d'être enfoncé  
par Caverlé; mais il arriva trop tard  
& ce Prince étoit déjà mort.

1364.

de tendresse , & dit , qu'après Dieu il devoit sa victoire à lui & à Chandos. Il but ensuite avec ces deux Capitaines , & leur donna toutes les marques d'une vive reconnoissance.

Montfort  
gagne la ba-  
taille , & est  
reconnu Duc  
de Bretagne.

Ce Prince étoit trop habile pour ne pas profiter de sa victoire. Il eut bientôt soumis le reste de la Bretagne , & le Roi lui-même , cédant au torrent de la fortune du Duc , & craignant d'ailleurs qu'il ne fit hommage au Roi d'Angleterre , le reconnut pour légitime Souverain de la Bretagne. On fit le traité de Guerrande , par lequel cette Province acquit un repos qu'elle souhaitoit depuis long-temps. Le nouveau Duc songea à récompenser tous ceux qui l'avoient servi utilement , & Clisson eut une grande part à la distribution de ses graces. Il jura , ainsi que les autres Seigneurs de Bretagne , le traité de Guerrande , & se disposa ensuite à se rendre à Paris pour le faire ratifier par le Roi.

Le Duc Jean ne s'étoit pas plutôt vu maître du Duché par sa victoire , qu'il envoya vers le Roi pour l'assurer de son obéissance , & pour lui demander un délai pour lui rendre son hommage ; ce qui lui fut aisément accordé.

1365.

L'année suivante , il envoya Clisson

& Latiner à ce Prince, pour le supplier de prolonger le délai, de ratifier le traité de Guerrande, & de lui restituer plusieurs Terres situées hors de la Bretagne. Ces Ambassadeurs furent reçus avec beaucoup de distinction. On fit sur-tout à Clisson l'accueil qu'il méritoient ses exploits, & le Roi tâcha dès lors de le gagner. La mort si récente de son pere toujours présente son esprit, & son amitié pour le Duc qui n'étoit point encore altérée, firent les motifs qui l'empêcherent de répondre aux promesses flatteuses de Charles. Il ne songea qu'à s'acquitter de sa commission, & après que le Duc eut rendu son hommage, il retourna en Bretagne avec ce Prince, où il fut quelques années dans le repos à cau-

a365.

Clisson en-  
vent aux An-  
glois & va les  
attaquer.

Clisson, qui supportoit impatiemment cette puissance étrangere, fit des représentations au Duc, qui malgré une défiance naturelle, fit peu d'attention aux discours de Clisson. Celui-ci prit cette froideur pour une marque de mépris, & dès-lors il eut moins d'égard pour ce Prince; ce qui ne l'empêcha point de lui demander la Seigneurie de Gavre, qui étoit à sa bienfaisance à cause qu'elle étoit voisine de Blein. Le Duc lui ayant répondu qu'il en avoit disposé en faveur de Jean Chandos, Clisson entra dans une grande colere, & sans respect pour le Prince, lui reprocha qu'il oublioit ses vrais serviteurs pour ne penser qu'aux étrangers, dont la puissance devoit lui être suspecte; & les excuses du Duc ne servant qu'à l'enflammer davantage : *Je donne au diable, dit-il, si ja Anglois sera mon voisin.* Il partit à l'instant suivi d'une troupe de gens de guerre, brûla le Gavre, & en fit emporter les pierres dont il rebâtit une partie du château de Blein.

Le Duc qui voyoit son autorité assez mal affermie, jugea qu'il falloit dissimuler, & chercha même à regagner ce fougueux guerrier. Ainsi ils parurent quelque temps réconciliés.

Chandos sembla plus sensible à l' affront qu'il venoit de recevoir ; mais soit timidité , ce qu'on auroit peine à croire , soit quelque autre motif , il ne se vengea point par les armes. Il plaignit d'abord au Duc , & sur son refus , il eut recours au Prince de Galles. Celui-ci voulant se servir de la vénération que sa valeur lui avoit acquise auprès des guerriers de ce siècle , écrivit à Clifton , & blâma fortement sa conduite. Clifton prit ces reproches pour une insulte , & se croyant en droit de traiter avec un Souverain d'égal à égal , il envoya défier ce Prince de Galles jusques dans son Palais , & lui proposa de montrer son bon droit dans un combat corps à corps. Un pareil défi fut reçu comme il le devoit être

1365.

& ayant été refusé, crut son autorité blessée, & fit emporter la place par des gens de guerre. Clisson outré de colere, rompit entierement avec ce Prince, & se déclara pour Jeanne de Penthievre, dont le parti se maintenoit encore en quelques endroits de la Bretagne, il se fit Lieutenant de cette Princesse, & ses conquêtes rapides apprirent bien-tôt au Duc Jean ce qu'il devoit craindre d'un Chef aussi habile. Il mit tout en œuvre pour le regagner, & en vint à bout. Il fit plus; voulant éloigner de ses Etats un Capitaine aussi emporté, il le chargea d'une seconde Ambassade en France, avec Hugues de Montrelais son Chancelier.

Il offre ses  
services à la  
France qui  
les reçoit.

Le sujet de cette Ambassade étoit d'assurer le Roi de la fidélité du Duc, & lui demander la restitution des Terres appartenantes au Duc Jean, & qui étoient situées dans la Bourgogne & ailleurs. Mais tandis que Clisson pressoit l'exécution de cet article, on fut instruit à la Cour de France de la trahison du Duc, qui toujours ami des Anglois, avoit donné passage à leurs troupes qui alloient au secours du Prince de Galles. On se plaignit d'abord à Clisson de cette fourberie, & ce Chevalier indigné qu'on lui eût fait

CONNÉTABLE DE FRANCE. 28  
fait jouer un personnage si éloigné  
son caractère , refusa de servir pl  
long-temps un Maître dont la co  
duité étoit si équivoque , & il prit di  
lors des engagements avec la Cour  
France. Il retourna en Bretagne ,  
il assembla une compagnie de Chev  
liers & d'Ecuyers , avec lesquels il a  
en Normandie joindre Bertrand  
Guesclin , nouvellement fait Con  
table de France. La plûpart des Cl  
valiers qui étoient à la suite de ce C  
néral , avoient levé des compagn  
d'hommes d'armes à leurs frais : m  
aucune n'étoit si nombreuse , si bi  
équipée , & plus remplie de haute N  
blesse , que celles d'Olivier & de B  
trand , qui avoient à eux deux ci



OLIVIER DE CLISSON ;

& en ami. Cette association se  
o. i Pontorson le 28 d'Octobre, &  
ces deux guerriers se promirent réci-  
proquement, pour eux & pour leurs  
ensans, d'être toujours amis, & de  
*s'entr'aider envers & contre tous qui*  
*pouvoient vivre & mourir*, excepté le  
Roi de France, & plusieurs autres ar-  
ticles qu'on peut lire dans la vie de  
Bertrand.

livre la  
ce de ses  
els en-  
is.

Avant que ce Général fût rappelé  
d'Espagne où il s'étoit couvert d'une  
gloire immortelle, Clisson avoit déjà  
rendu un service signalé à la France ,  
en la délivrant des ravages des grandes  
compagnies. Le Prince de Galles,  
après son retour d'Espagne, n'étant  
plus en état de les entretenir, elles fu-  
rent obligées pour subsister, de conti-  
nuer leurs désordres en ravageant les  
plus belles Provinces de France. Le  
Roi qui avoit peu de troupes sur pied  
voulut cependant arrêter leurs progrès.  
Clisson eut ordre de marcher con-  
tr'eux. Ce Capitaine, qui connoissoit  
à quelle sorte d'ennemis il auroit à  
faire, n'eut garde de leur livrer des  
combats, où sa défaite auroit été cer-  
taine contre des troupes aussi aguer-  
ries ; il se contenta de les resserrer, &  
à force de les harceler & de leur cou-

CONNÉTABLE DE FRANCE. 29  
per les vivres, il les obligea de rentrer dans la Guyenne, où le Prince de Galles eut à souffrir les désordres qu'avoit occasionnés en France. Clisson ne se contenta pas de ce service; trouva moyen de gagner une partie des compagnies; & le Prince de Galles, qui comptoit sur leur attachement pour sa personne, fut très-surpris d'apprendre qu'elles suivoient le parti du Roi.

Un service de cette importance récompensé de toute la confiance du Roi, qui admit Clisson dans son Conseil, & ne fit plus rien sans lui demander son avis. Dans ce temps-là le Roi voulant faire la guerre aux Anglois par mer & par terre, fit équiper à H

### OLIVIER DE CLISSON ;

contraire. Il ne laissa pas de continuer l'armement ; mais l'arrivée du Duc de Lancastre à la tête d'une armée, l'obligea bientôt de prendre les troupes de sa flotte pour les opposer à ce Prince. Ce fut dans cet intervalle que Clisson étant retourné en Bretagne fut chargé par le Duc d'une ambassade vers le Roi, & ce fut après cette ambassade qu'il devint également ennemi du Duc & des Anglois.

Le Connétable s'étant reposé quelque tems à Caen & à Vire , songea à marcher contre les Anglois , qui, sous la conduite du Général Koll , avoient pris leurs quartiers dans l'Anjou , & le long de la riviere de Loire. Le plus fort au nombre de quatre mille commandé par Grantson , étoit posté vers Pont-vilain. Du Guesclin , comme on le voit dans sa vie, usa de ruse pour le surprendre. Il marcha toute la nuit suivi seulement de cinq cens hommes, & dès la pointe du jour il commença le combat. Clisson qui le suivoit avec toute l'armée, vint à propos pour décider la victoire , & les Anglois furent entierement défaits.

Grantson seul résolu de périr plutôt que de survivre à sa défaite , s'attacha au Connétable , qu'il pensa assommer

Combat où  
les Anglois sont  
défaits.

CONNÉTABLE DE FRANCE. 2  
d'un coup de hache d'armes. Celu  
l'esquiva adroitement, terrassa son  
nemi, & lui cria de se rendre, ou qu  
le tueroit. Clifson voyant du Guesc  
par terre avec lui, accourut à son  
cours, & il levoit déjà la hache po  
tuer Grantson lorsqu'il se rendit  
Connétable. Olivier fit aussi prison  
dans le combat Thoncelin Folisset.

Après cette victoire on attaqua  
villes, & malgré la rigueur de la  
son on fit plusieurs conquêtes consi  
rables. Cependant chacun songea  
mettre ses troupes en quartier d'hiv  
& les Anglois, qui avoient le p  
souffert, furent les premiers à voul  
prendre du repos. Robert Cnolle  
retira à Derval, & donna congé à

OLIVIER DE CLISSON,

endit quelque tems , & ensuite demanda quartier en se nommant. Ce fut ce qui causa sa perte. Les Anglois en haine de Clisson, le prirent & le tuèrent impitoyablement. Olivier instruit du péril de son ami, accourut à son secours à la tête de cinq cens hommes ; mais il le trouva mort ; & ayant appris la façon cruelle dont on l'avoit traité, il jura de ne prendre aucun Anglois à quartier pendant cette année. Les Assiégés qui avoient réfléchi sur l'indignité de leur conduite, sentirent bien qu'ils avoient tout à craindre d'un homme aussi fier que Clisson. Voulant disposer le Connétable en leur faveur, ils se hâtèrent de se rendre à discrétion & la corde au col. Clisson demanda la permission de disposer des prisonniers, & comme on ignoroit son serment, on lui accorda sa demande ; mais on eut lieu de s'en repentir, lorsqu'on vit que s'étant mis à la porte par où les Assiégés sortoient, il les assommoit à mesure qu'ils passaient. Il en tua ainsi quinze à coups de hache , & mérita par cette action cruelle le surnom de Boucher que lui donnoient les Anglois.

Cependant quoique la guerre continuât avec fureur , le Duc de Breta-

CONNÉTABLE DE FRANCE. 2  
gne n'avoit point encore pris de part.  
Il auroit fort souhaité se déclarer pour  
le Roi d'Angleterre, s'il eût vû de  
sûreté à le faire. Mais la plupart  
Seigneurs de son Duché paroissoient  
trop bien intentionnés pour la France  
pour vouloir se liguier avec les An-  
glois. Ainsi il attendit une occasion  
plus favorable. Olivier de Clisson  
rendit alors à la Cour, & l'exhorta  
être toujours fidèle à la France. Il  
fut aisé de deviner que ce n'étoit  
la vraie intention du Duc. C'est pour-  
quoi il lui déclara que s'il prenoit  
des engagemens contraires à son devo-  
ir, il se verroit abandonné de tous ses  
vassaux, qui le chasseroient même du Du-  
ché. Le Duc parut peu s'embarrasser

8 OLIVIER DE CLISSON ;

la ses traités avec ce Prince , & en contracta de nouveaux. Lorsqu'il crut avoir pris des mesures justes pour son autorité , il envoya un Ambassadeur au Roi. Son instruction étoit d'assurer Charles de la fidélité du Duc , de le supplier de ne point ajouter foi aux discours du Sire de Clisson , & pour se plaindre de ce qu'il l'avoit retenu à son service , quoiqu'il ne lui eût donné aucun sujet de mécontentement. Le Roi lui répondit par un autre Ambassadeur , qu'il étoit persuadé de sa fidélité , qu'il auroit égard à ses remontrances sur le sujet de Clisson. Il l'assura que ce Seigneur ne lui avoit jamais fait aucun rapport défavantageux , qu'il chercheroit toutes les occasions de les mettre d'accord , & que Clisson offroit même de s'aller justifier en personne , pourvu que le Duc renvoyât tous les Anglois qui composoient son Conseil. Le Duc satisfait de cette première tentative , envoya de nouveaux Ambassadeurs , qui répéterent les mêmes choses que les précédens ; en sorte que le Roi ne se doutoit nullement de la félonie du Duc. Clisson même promit de partir dans un certain temps ; mais en attendant il continua de faire la guerre avec succès.

reges à la fois. Olivier de  
chargé de celui de la Roche  
qu'il prit par composition  
para ensuite à suivre Bertra  
Bretagne , qui devint le théâtre  
guerre. Le Roi instruit de l'union  
Duc avec l'Angleterre , lui déclara  
guerre , & envoya contre lui une ar  
mée qui , favorisée par les p  
Seigneurs du pays , conqui  
gne presque entière en peu  
Bertrand & Clifton , qui ha  
Duc , furent ravis d'avoir l'oc  
sion de se venger , & leur  
servir pas peu à avancer le

Le Duc étonné de cet ora  
se croyant pas en sûreté en E  
s'enfuit en Angleterre , d'où  
bientôt à la tête d'une gran



10 OLIVIER DE CLISSON ,  
les qu'il avoit amenées avec lui. Olivier de Clisson se distingua dans cette guerre autant par sa valeur que par son aversion pour la Nation Angloise. Quoique le terme de son serment fût expiré, il ne laissoit pas de l'observer encore avec une cruelle exactitude. C'est ainsi qu'ayant pris Kemperlé, il refusa de donner quartier à Jacques Ros, Ecuyer Anglois, qui commandoit dans la place.

Cependant on tint une assemblée à Bruges pour y traiter de la paix entre la France, l'Angleterre & la Bretagne. Le Connétable & Clisson eurent ordre de garder les frontieres de Flandre, pour empêcher que le Comte ne troublât les négociateurs dans leurs conférences ; mais ces précautions furent inutiles, & on se contenta de conclure une treve pour un an. Avant que la nouvelle en fût venue en Bretagne, les deux par is avoient eu le tems de faire des entreprises l'un sur l'autre. Le Duc & les Anglois profitant de l'absence du Connétable & de Clisson, firent plusieurs conquêtes importantes. Olivier eut aussi tôt ordre d'aller s'y opposer. Il se rendit en diligence en Bretagne, mit Saint Brieux, qui étoit menacé, en état de défense ; ce qui n'empêch

CONNÉTABLE DE FRANCE. 30  
point le Duc d'en former le sieg  
mais après avoir perdu quinze jours  
temps inutilement, il fut obligé de c  
camper pour aller secourir un Fort  
vement pressé par Clisson. Celui-ci l  
va le siege à l'approche de l'ennem  
& s'enferma dans Kemperlé, qui f  
aussi-tôt investi par le Duc. Le Prin  
se promit bien cette fois de se veng  
d'un homme qui lui avoit causé t  
de maux; & sa haine augmentant l  
ardeur, il pressa la Ville très-viveme  
& y fit donner plusieurs assauts.

Clisson, qui n'espéroit point  
quartier s'il tomboit entre les ma  
de ses ennemis, résolut de périr  
combattant; c'est ce qui rendit le sie

1377. clusion de la treve à Bruges. Clisson délivré d'un aussi grand péril, loin d'être corrigé par le péril, chercha au contraire à se venger du péril qu'il avoit couru.

Fierté de  
Clisson.

La première chose qu'il fit, fut d'écrire au Duc, conjointement avec le Connétable, une lettre pleine de menaces & de reproches, lui offrant la paix à des conditions dures, & lui faisant craindre de voir bientôt son Duché en proie au fer & au feu. Le Duc, quoique dans la disgrâce, leur répondit d'une manière digne de son grand courage. Cependant à travers sa modération, on remarquoit la crainte qu'il avoit de deux si puissans ennemis. Aussi fit-il diverses tentatives pour être remis en possession de ses Etats ; & voyant qu'elles lui étoient inutiles, il eut de nouveau recours à la force ouverte. Richard II. qui venoit de monter sur le Thrône d'Angleterre, ne lui épargna point les secours. Par son ordre le Duc de Lancastre équipa une flotte, & étant abordé en Bretagne, il mit le siège devant Saint-Malo. Mais le Connétable & Clisson le forcerent bientôt de le lever & de s'en retourner en Angleterre. En attendant qu'il revînt, comme on le comptoit bien,

CONNÉTABLE DE FRANCE. 30  
les François voulurent achever  
conquête de la Bretagne, dont le R  
se croyoit déjà en possession perp  
tuelle.

Il ne restoit plus qu'Aurai & Br  
de places considérables qui fussent  
meurées fideles au Duc. Charles  
avoit inutilement fait assiéger la p  
miere par plusieurs Seigneurs. Cliss  
qui venoit d'être fait Lieutenant C  
néral pour le Roi dans la Bretagn  
eut aussi ordre d'attaquer cette pla  
Plus heureux ou plus habile que  
prédécesseurs, il vint à bout de l  
entreprise, & la Ville se rendit le  
d'Aout. Il partit de là pour aller at  
quer Brest, dont le siege fut conve

lui fût plus favorable. Il ne fut pas long-tems dans cette attente ; & par une bizarrerie ordinaire dans sa fortune , il dut son salut à ce qui devoit naturellement achever sa perte. Ce fut l'entreprise que forma le Roi de confisquer son Duché.

Ce Prince avoit des raisons plus que suffisantes pour faire cette réunion. Le Duc s'étoit déclaré l'ennemi de l'Etat , & avoit manqué aux devoirs les plus essentiels d'un Feudataire envers son Souverain. D'ailleurs Charles étoit sûr du Connétable , de Clisson & de plusieurs autres. Ainsi on travailla à cette affaire avec beaucoup d'ardeur , quoique d'une façon assez irrégulière. Parmi les griefs dont on chargea le Duc , on l'accusa d'avoir maltraité Olivier de Clisson. Après cette procédure , le Roi voulant s'assurer de la fidélité des Barons Bretons , manda les principaux à Paris , & les fit consentir à tout ce qu'il exigea. Cependant Clisson avoit quelque répugnance à se prêter au dépouillement du Duc. Il en vouloit moins à ce Prince qu'aux Anglois. D'ailleurs sa propre ambition lui faisoit voir son abaissement dans celui du Duc , qu'il aimoit mieux avoir pour maître que le Roi de France. Il ne

CONNÉTABLE DE FRANCE. 31  
voyoit nulle comparaison de lui  
Charles, au lieu que ses alliances , &  
grandes richesses , sa réputation l'  
voient presque rendu égal au Du  
Ainsi tandis qu'il travailloit en app  
rence à le perdre sans retour , il ag  
soit sous main en sa faveur , & tâcho  
de lui conserver ses villes ; comme il  
fit voir à l'égard de celle de Nantes

A peine la nouvelle du projet  
Roi fut-elle parvenue en Bretagne  
qu'il s'y fit un soulèvement général  
La Nation entière , quoique bien dis  
posée pour la France , étoit ennemie  
de toute domination étrangère , &  
plupart des Seigneurs , dans les mêmes  
sentimens que Clisson , ne vouloit  
point d'autre Souverain que leur Du

**306 OLIVIER DE CLISSON,**  
1380. donna même lieu à sa disgrâce , fit  
presqu'abandonner cette entreprise.  
On entra en accommodement par le  
conseil même du Connétable. Mais ce  
grand homme , ainsi que le Roi , ne  
virent pas la fin de cette affaire. Tous  
deux moururent avant sa conclusion ,  
& laissèrent ainsi les choses dans un  
plus grand desordre.

Action p.  
de Clisson. Avant que la France se vît privée du  
plus sage de ses Rois & du meilleur de  
ses Capitaines , Clisson avoit fait une  
action , qui auroit été le comble de la  
générosité , si son extrême ambition  
n'avoit donné lieu de l'interpréter au-  
trement. Il étoit Gouverneur de la  
ville de Nantes , lorsque le Roi ayant  
confisqué le Duché de Bretagne , vou-  
lut , la force à la main , le réunir à la  
Couronne. Clisson , en conséquence  
des ordres du Roi , alloit faire entrer  
garnison Françoisise dans Nantes ; mais  
les habitans lui représentèrent qu'il ne  
devoit point manquer à son serment ;  
qu'en acceptant le Gouvernement de  
leur Ville , il avoit promis de ne point  
l'aliéner , & de la conserver au Duc  
Jean son légitime Seigneur , qu'il se-  
roit toujours le maître d'y entrer ,  
pourvu qu'il ne fût accompagné que  
de Bretons. Clisson , qui peut-être

CONNÉTABLE DE FRANCE. 3  
avoit des vues sur cette place , assés  
les Nantois qu'il garderoit religieusement sa promesse. Il conseilla même aux principaux d'être toujours sur leurs gardes , & de ne souffrir personne dans la Ville qui pût leur faire la loi. En même temps , pour sauver les apparences par rapport à la Cour de France , il feignit d'avoir été chassé & sortit avec précipitation de la Ville comptant bien d'y rentrer quand il jugeroit à propos. Les Nantois renvoyerent ses équipages , & protestèrent au Duc de Bourbon qu'ils préféreroient plutôt la vie que de se soumettre à d'autre qu'à leur Souverain naturel.

Il fut aisé de voir que cette conduite



**1380.** fit venir des troupes Angloises ; ce qui aliéna encore plus les esprits. Clisson étoit trop habile pour ne pas profiter de ces dispositions. Il retint à sa solde une partie des troupes de France , se fit avouer de cette Cour , s'assura de Nantes , & alla mettre le siege devant Guerrande. Mais il trouva tant de résolution dans les habitans , que contre son ordinaire, cette entreprise échoua , & il fut obligé de lever le siege. Ils ne se contenterent pas de l'avoir repoussé ; ils sortirent de leur ville en armes , allerent faire le dégât aux environs de Blein & sur tout ce qui lui appartenoit dans le diocèse de Nantes. Mais il se vengea bientôt par des avantages considérables.

Ce Capitaine , à qui on ne peut refuser la gloire d'avoir été le plus expérimenté de son siecle, ne s'occupapoint à faire des ravages & à s'enrichir par le butin ; il forma des projets plus dignes de son grand courage. Après avoir rassemblé toutes ses troupes , & fait venir de l'artillerie de toutes parts , il marcha contre le Duc , qu'il poursuivit de ville en ville. C'étoit fait du Duché de Bretagne , sans l'arrivée d'une flotte Angloise, qui rendit le courage au Duc. Clisson , sans s'étonner du nom-

clisson as-  
siege Dinan  
& le prend.

CONNÉTABLE DE FRANCE. 30  
bre des ennemis qu'il alloit avoir e  
tête, mit le siege devant Dinan. I  
place bien munie d'hommes & c  
vivres se défendit long-temps, & c  
craindre à Clisson le même succès qu  
devant Guerrande. Mais la résistanc  
ne faisant que l'irriter, il fit redoubl  
les assauts, & lui-même s'étant m  
à la tête de sa compagnie d'homme  
d'armes, emporta la place de vive fo  
ce, & passa la garnison Angloise au  
de l'épée. Les habitans s'attendoien  
avoir le même sort ; mais ce Géné  
avoit tant d'autorité sur ses troupe  
qu'il arrêta leur fureur, & se cont  
de faire piller la place. Il s'y forti  
ensuite, & la mit en état de ne po  
craindre les attaques du Duc & c

1380. Clisson. Malgré cette union ce grand Capitaine, aussi redoutable par son génie que par sa force & sa valeur, ne cessoit de remporter des avantages sur son Souverain, & de lui prendre ses meilleures places. Et les Historiens Bretons disent que sans une assistance particuliere de Dieu, il seroit venu à bout de dépouiller le Duc Jean entièrement.

Cependant la Cour de France occupée d'intrigues & de factions au commencement du nouveau regne, paroïssoit oublier un Capitaine, qui la servoit avec tant de zele. Il est vrai que la situation où il se trouvoit alors, le mettoit bien au-dessus des dignités qu'il avoit droit d'espérer. Il se voyoit maître d'une partie de la Bretagne, où la Cour le laissoit gouverner à sa fantaisie. Il étoit néanmoins trop prudent pour croire qu'on le laissât jouir paisiblement des villes dont il s'étoit emparé, & prévint que le Duc en se réconciliant avec le Roi, seroit remis en possession de ses places, & qu'il se verroit réduit à lui être soumis ; ce que son ambition lui faisoit regarder comme le plus grand des maux. Mais Clisson se vit bien-tôt délivré de ses inquiétudes, & la dignité de Connéta;

CONNÉTABLE DE FRANCE. 31  
ble, dont il fut revêtu & qu'il étoit  
état de bien faire valoir, le mit da  
une situation à ne plus craindre la  
conciliation du Duc de Bretagne.

Cette dignité étoit vacante dep  
la mort de Bertrand du Guesclin;  
on n'avoit pas pensé à lui donner  
successeur, par l'impossibilité où l'  
se trouvoit de remplacer ce grand C  
pitaine. Cependant le Roi en me  
rant avoit déclaré qu'il souhaitoit c  
l'épée du Connétable fût donnée  
Olivier de Clifson, & pour marqu  
combien il estimoit la prudence de  
guerrier, il l'avoit nommé du Conl  
de la Régence. Froissard dit qu'il  
avoit même offert avant de mou  
cette haute dignité; mais qu'il la

1380. raison qui portoit le Duc d'Anjou à le  
 conseiller, & engagerent le Roi à  
 nommer un Connétable. Le choix  
 regardoit principalement le Sire de  
 Couci & Olivier de Clisson ; mais le  
 premier s'en excusa, comme il avoit  
 déjà fait, & pour faire voir qu'il ne  
 consultoit que le bien de l'Etat, il se  
 joignit à Bureau de la Riviere, qui étoit  
 bien intentionné pour Olivier, & ils  
 le firent nommer Connétable.

Clisson informé de ce qui se passoit  
 en sa faveur, se rendit en diligence à  
 la Cour, après avoir mis ordre aux af-  
 faires de Bretagne, & prêta entre les  
 mains du Roi le serment de fidélité.  
 Il se mit ensuite à la tête de l'armée  
 qu'on venoit d'assembler, & condui-  
 fit le Roi à Reims, où ce Prince fut  
 sacré le 4 Novembre. Il assista à cette  
 cérémonie avec toute la magnificence  
 que ses grandes richesses le mettoient  
 en état de faire paroître, & selon l'u-  
 sage il servit à cheval les plats sur la  
 table du Roi. Il fut quelque temps à  
 la Cour sans prendre part aux factions  
 qui la partageoient, & s'occupa tout  
 entier au commencement de sa nou-  
 velle dignité, à rétablir l'ordre & la  
 discipline parmi les troupes ; ce qu'il fit  
 aisément

CONNÉTABLE DE FRANCE. 3  
aisément à cause de ses grands talens  
pour la guerre.

Il eut dans ce temps-là une occasion  
de faire briller sa reconnoissance. Ber-  
trand de la Riviere, le plus honnête  
homme qui fut alors à la Cour, &  
qui Clisson étoit redevable de l'épée  
de Connétable, fut accusé d'avoir  
écrit aux Anglois pour les attirer dans  
le Royaume. On produisoit à ce sujet  
des Lettres qu'il étoit difficile d'excu-  
ser, & les oncles du Roi pressoient  
la punition du coupable. Malgré cela  
Clisson ne consulta que sa reconnois-  
sance, & entreprit la défense de son  
ami. Il s'offroit de se battre contre quiconque  
oseroit soutenir une calomnie  
aussi atroce. Le Comte de Saint Pol

1380. traies. Clisson s'en mit peu en peine. L'amitié du Roi, l'obéissance des troupes, & plusieurs autres motifs le mettoient hors d'état de craindre leur ressentiment. Il chercha même les occasions de les mortifier, & de faire céder leur fierté à la sienne; en sorte que ces Princes accorderent à la hardiesse de Clisson ce que Bertrand s'étoit acquis par la vertu.

Pendant que ces choses se passaient à la Cour, les Anglois formoient des entreprises en faveur du Duc. Ils mirent le siège devant Nantes; mais cette place bien munie & défendue par Amauri de Clisson, cousin du Connétable, triompha de tous leurs efforts. Le siège dura depuis la Toussaints jusqu'au mois de Janvier de l'année suivante. Le Connétable de son côté & le Duc d'Anjou ne cessoient de conseiller au Duc de Bretagne de s'accommoder avec le Roi. Enfin las de se voir si souvent le jouet de la fortune, & craignant d'y succomber entièrement, il traita avec Charles à l'insçu des Anglois. Par ce traité le Connétable, comme il l'avoit prévu, fut obligé de rendre toutes les places dont il étoit en possession; mais on eut soin de le rembourser des frais qu'il avoit

177 La paix eut é  
part & d'autre, il fut questio  
voyer les Anglois, dont u  
avoit déjà repassé la mer. I  
nétable accorda aux autres c  
conduits, en sorte que la Bre  
la Normandie furent entiere  
livrées des troupes étrangères.  
articles du traité de paix port  
le Connétable escorteroit le  
Bretagne dans son voyage à  
C'est ce qui fait juger qu'ils s'  
reconciliés, au moins en appa  
car il ne pouvoit gueres y avoir  
cette union entre deux person  
avoient, tant de sujets de se ha  
peut voir combien ce Seigneur  
oit redoutable au Duc de Bre  
par le traité d'union entre lui &  
'Anjou



## 316 OLIVIER DE CLISSON;

cles du traité de paix avec le Roi, & ce ne fut qu'après bien des délais que le Duc fut remis en possession de ses villes : ce qui fut un nouveau motif de haine entre ces deux personnes. Mais le Duc sçachant bien qu'il ne pouvoit vivre tranquillement, tandis que Clisson lui seroit contraire, dissimula ses nouveaux sujets de chagrin, & malgré le traité fait avec le Duc d'Anjou, il en contracta un semblable avec le Connétable. Ils se donnerent des Lettres d'Alliance, & se jurèrent sur les Evangiles, le Connétable d'être bon, vrai & loyal Allié du Duc, & le Duc d'être bon & loyal Seigneur, Allié & bien-veillant du Connétable, & plusieurs autres articles, qui témoignoiient assez la défiance & la fierté de Clisson, qui ne vouloit point s'avouer sujet du Duc.

Réconciliation entre le Duc & Clisson.

Cependant les amis communs du Duc & de Clisson, faisant attention que la tranquillité même de la France seroit toujours mal assurée, tandis que leur union ne seroit pas sincère, s'entremirent afin de les réconcilier une bonne fois. Ils prirent le temps que le Duc vint faire son hommage à Compiègne, engagèrent le Connétable à lui faire des avances, & n'omirent

**CONNÉTABLE DE FRANCE 317**

rien pour réussir dans leur dessein. Ils eurent la joye de voir le succès répondre à leurs vœux, & ces deux ennemis se jurèrent une amitié éternelle.

1381.

Le Duc voulant instruire le public de la parfaite réconciliation, accorda à Clisson le 17 de Février des Lettres, par lesquelles il promettoit avec serment sur les Evangiles, de procurer son honneur, de l'aider à maintenir ses privileges, sa personne & sa vie, contre tous ceux qui entreprendroient de lui nuire, & d'embrasser en tout ses intérêts comme les siens propres, sous peine d'être déclaré faux & déloyal Chevalier. Clisson, de son côté, que rien n'obligeoit plus à feindre, fit au Duc toutes sortes de protestations d'attachement inviolable : en sorte que s'ils ne vinrent pas à s'aimer, comme ils avoient fait dans leur jeunesse, ils parurent au moins assez d'intelligence; & si leur haine se réveilla dans la suite, on doit l'attribuer à de nouveaux motifs de chagrin que les circonstances firent naître.

1382.

Le Connétable qui n'avoit plus rien à souhaiter pour sa fortune, s'appliqua tout entier aux devoirs de sa charge. Dans ce temps-là les Flamands s'étaient révoltés contre leur Souverain,

Expedition  
du Connétable  
en Flan-  
dre.

& l'ayant chassé de son Etat, il vint implorer le secours du Roi, qui promit de le rétablir. Le Connétable eut aussi-tôt ordre d'assembler une armée; ce qu'il fit avec beaucoup de diligence, & la fit défilér vers Arras où étoit le rendez-vous général. Charles la suivit bien-tôt avec les Princes ses oncles & toute sa Cour. Philippe Artevelle, informé de l'orage qui le menaçoit, voulut le conjurer de bonne heure; mais ses propositions ayant été reçues avec hauteur, il résolut de pousser les choses à bout, & se prépara à faire une vigoureuse résistance.

Le premier soin du Connétable fut d'établir dans les troupes une exacte discipline, & une grande union parmi les Chefs. Se défiant du caractère des François, qui sont plus courageux que prudents, il vouloit éviter les malheurs que leur présomption & leur impétuosité leur avoient attirés dans les guerres précédentes. Le Roi en arrivant à Arras fut charmé de l'ordre qu'il remarqua dans son armée, & quoiqu'il eût à peine quatorze ans, il sentit qu'il tiroit plus de secours de l'obéissance, que de la valeur de ses troupes. Il en fit la revue dans cette ville, & la trouva forte de plus de

**CONNÉTABLE DE FRANCE.** 3  
treute mille hommes , parmi lesquels  
il y avoit dix mille chevaux , &  
grand nombre de noblesse , tant F  
mande que François.

Après la revue , on tint Conseil  
guerre , & on délibéra si on mener  
le Roi à une expédition aussi dang  
reuse , & dans une saison où on av  
tout à craindre pour la santé de ce j  
ne Monarque. Les Princes ses oncl  
qui prétendoient avoir la souverain  
autorité en son absence , furent d'a  
de le laisser à Arras ; mais Clissot  
qui avoit peine à leur être subordon  
né , & qui prévoyoit d'ailleurs  
grands inconvéniens de cette mul  
plicité des Chefs peu d'accord  
tr'eux fut d'un sentiment contrai

passer. Les Flamands attentifs sur lui seul, furent très surpris de se voir attaqués par derrière, & ne considérant point le nombre des attaquans, ils ne se battirent qu'en désordre, & prirent bien-tôt la fuite, laissant plusieurs des leurs sur la place. Le Connétable empêcha qu'on ne les poursuivît, de crainte qu'ils ne reprissent courage, & s'occupa à faire rétablir le pont, qui fut confié au Seigneur de Sempî dont il connoissoit l'expérience & la valeur.

Il s'avança ensuite dans le pays pour en connoître la disposition; mais tandis qu'il faisoit ses observations; il apprit que les Flamands honteux de leur défaite, s'étoient ralliés, & qu'ils attaquoient le Seigneur de Sempî avec beaucoup de fureur. Clisson accourut aussi-tôt à son secours, & arriva assez à temps pour empêcher son entière défaite. Il attaqua les ennemis par derrière, & les força de quitter Sempî pour lui faire tête. Comme ils étoient plus de neuf mille, ils se défendirent long-temps; mais enfin ils furent défaits & contraints de faire retraite, laissant trois mille des leurs sur la place. Cette première victoire, qui étoit dûe à l'habileté & à la valeur de Clisson, couta assez cher aux François,

**CONNÉTABLE DE FRANCE. 323**  
qui y perdirent plusieurs braves Che-  
valiers, & eurent un grand nombre 1382  
de blessés.

Le Roi informé de la prise du Pont <sup>Cliffon</sup>  
par son avant-garde, s'avança avec <sup>pour suit d</sup>  
toute la diligence que lui put permet-  
tre la mauvaise situation des chemins,  
& ayant passé la Lis il tourna vers  
Ypres. Chemin faisant, le Connéta-  
ble & l'Amiral de Vienne défirent un  
corps considérable de Flamands, dont  
il resta cinq cens sur la place. Cette  
nouvelle défaite dans le voisinage des  
villes révoltées, produisit plus d'effet  
que le combat sanglant du Pont de  
Commines. L'épouvante se répandit  
de toutes parts, & on n'eût que la  
peine de se présenter devant les places  
pour les soumettre. Ces heureux suc-  
cès, sur lesquels le Connétable avoit  
presque compté, justifient l'impru-  
dence apparente qu'il avoit eue d'en-  
gager l'armée dans un pays ennemi  
sans avoir un lieu de retraite.

Cependant Artevelle, voulant ras-  
surer les esprits, quitta le siege d'Ou-  
denarde, après avoir laissé assez de  
troupes pour le continuer, & s'avan-  
ça à la tête de quarante mille hom-  
mes, bien disciplinés & très aguerris.  
Il se posta proche du village de Rose-

beque, où il se retrancha avec beaucoup de soin. Il attendoit là que les François fissent quelque faute pour en profiter, comme à la journée de Courtrai; mais le Connétable y mit bon ordre, & il fut défendu sous peine de la vie de quitter ses rangs sans permission.

Bataille de  
Diebeque.

L'armée Françoisse, qu'on pouvoit à peine contenir par l'envie qu'elle avoit de combattre, parut bien-tôt en présence des ennemis. Le Connétable songea aussi-tôt à la mettre en ordre, & aidé du Maréchal de Sancerre, il résolut de former un nouveau plan de bataille, inconnu jusqu'alors. Il rengea l'armée selon l'usage d'aujourd'hui; & fit un centre & des aîles d'Infanterie. La Gendarmerie au nombre de douze mille, qui faisoient la plus grande force des troupes, mit pied à terre, & fut distribuée sur les aîles. Cette armée étoit ainsi toute d'Infanterie, & le Roi seul étoit à cheval dans le centre, accompagné de son frere le Comte de Valois, de son oncle le Duc de Bourgogne, & de plusieurs autres Seigneurs. Le Connétable se chargea de commander l'aîle droite, où se mit le Comte de Flandre & les Maréchaux de Sancerre &

CONNÉTABLE DE FRANCE. 3  
de Blainville. L'aîle gauche fut c  
fiée au Comte d'Eu, depuis Conne  
ble de France. L'armée dans c  
disposition fit quelques pas en av  
afin de se trouver dans un terrain p  
spacieux, & le Seigneur de Vill  
déploya l'Oriflame. On déliberoit  
quelle maniere on attaqueroit les  
tranchemens des ennemis, lorsqu  
les vit sortir de leur camp, & s'av  
cer dans la plaine.

Artevelle, dont l'armée étoit b  
plus nombreuse que celle de Fran  
étoit d'abord résolu de rester dans  
camp qu'il étoit difficile de forc  
Mais voulant répondre à l'envie  
les Flamands avoient de combatt  
& méprisant d'ailleurs les France



1382. put entamer les ennemis, qui le forcerent même de rejoindre le gros de l'armée. Artevelle qui le suivoit de près, fondit sur l'aîle droite avec tout l'ordre & toute la valeur imaginable, & la fit reculer quelques pas. La présence d'esprit du Connétable eut bientôt rétabli le désordre. Il donna ordre au Sire de Sempy, qui commandoit un corps de réserve sur l'aîle, de s'éloigner, & de revenir prendre les ennemis en flanc. Ce Chevalier exécuta ce commandement avec toute l'habileté dont il étoit capable. Il fit faire une espece de demi-cercle à ses troupes, & son attaque aussi vigoureuse qu'imprévue mit le désordre parmi les ennemis. Le Connétable reprit bientôt son avantage, & sans donner le temps aux Flamands de se reconnoître, il les pressa si vivement, qu'ils reculèrent à leur tour & ne se battirent plus qu'en retraite. Comme on continuoit de les ferrer de près, ils se renversèrent les uns sur les autres, & l'épouvante passant de l'aîle droite dans le reste de l'armée, on ne vit bientôt plus que des fuyards. Clisson fit alors remonter la Gendarmerie à cheval, & s'étant mis à la tête il continua de poursuivre & de tuer,

Les Fla-  
ands sont  
utus & mis  
à fuite.

CONNÉTABLE DE FRANCE. 3  
jusqu'à ce que la nuit l'obligea de f  
sonner la retraite.

Tel fut le succès de la bataille  
Rosebeque, qu'on dut à la valeur  
à l'habileté de Clisson qui en fut  
mercié par le Roi. Après cette victo  
toute la Flandre fut aisément soum  
& lorsque Charles quitta le pays  
ne resta plus que la ville de Ga  
dont le Comte forma le siege avec  
corps de troupes Françoises qu'on  
laissa. La plus grande partie de l'ari  
ayant repris le chemin de France  
passant par Courtrai, réduisit c  
ville en cendre en l'absence du Ro  
du Connétable, en haine de la déf  
des François proche de cette ville e  
tre-vingt ans auparavant.

l'aimer. Amauri de Clisson, cousin du Connétable, à la priere de ce Prince étoit resté en Bretagne, & il venoit de lui rendre un signalé service, en appaisant une nouvelle révolte de ses sujets. Les Bretons, toujours ennemis des Anglois, vouloient forcer le Duc à chasser tous ceux de cette nation, même les Officiers de sa Maison, & pour l'y contraindre, ils prirent les armes; mais Amauri se mit en devoir de les punir, & fit revenir les Anglois qui s'étoient déjà retirés.

Nouveaux  
troubles en  
Flandre.

Le Duc débarrassé de cette nouvelle inquiétude, se trouva en état d'accompagner le Roi dans la nouvelle guerre de Flandre, où l'on eut à combattre les Anglois joints aux Flamands. Amauri le suivit avec beaucoup de noblesse. On n'avoit jamais vu d'armée Françoisse si nombreuse, ni en si bon ordre. Et le Roi, qui avoit une entière confiance dans le Connétable, lui laissa le soin de diriger tous les mouvemens de l'armée: ce, qu'il fit avec beaucoup d'habileté au grand mécontentement des oncles de ce Monarque, que Clisson ne ménageoit nullement.

Il se mit d'abord à la tête de l'avant-garde avec le Duc de Bretagne, fit

CONNÉTABLE DE FRANCE. 3  
d'abord lever le siege d'Ypres, & c  
tinuant de pousser les ennemis ,  
attaqua proche de Cassel où ils  
toient retranchés , & les força à qu  
ter ce poste pour se renfermer d  
Bergues, d'où ils furent encore cha  
ainsi que de Gravelines. Enfin il  
leur restoit plus que Bourbourg, d  
on forma le siege. Cette place a  
quée avec vigueur , fut défendue  
même , & le grand nombre des as  
gés , qui composoient une armée ,  
desespérer de prendre la place. M  
Clisson n'en jugea pas de même. Il  
fit serrer de plus près , & résolut  
voir par la faim ce qu'il ne pouv  
emporter par la force. Les assiégés

1383.

suspect au Roi. Le Duc en fut informé, sentit renaître toute sa haine, & il en fit bien-tôt éprouver les effets à celui qui sacrifioit ainsi l'amitié au devoir. On étoit persuadé à la Cour de la duplicité du Duc. Cependant le Roi lui fçut bon gré d'avoir ménagé en ce temps-là un accommodement avec les Anglois; & pour lui témoigner sa reconnoissance, il lui fit une remise de deux cens mille francs.

Le Connétable va en Bretagne.

La tranquillité qui dura pendant la treve avec les Anglois, donna moyen au Connétable de faire un voyage en Bretagne pour ses affaires domestiques. Pendant son séjour dans cette Province, il s'entremît d'un accommodement entre le Duc, l'Evêque & les habitans de Saint-Malo, & secondé de l'Archevêque de Naples, Légat du Pape Clement, il en vint heureusement à bout.

Préparatifs de guerre contre les Anglois.

La treve étant expirée avec l'Angleterre, il fallut songer à recommencer la guerre avec cette Puissance. Le Roi voulant éloigner ce fleau de ses Etats, fit travailler à un puissant armement, afin d'attaquer les Anglois jusque dans leur Isle. Le Duc de Bourgogne fut chargé de faire construire des vaisseaux dans le Port de l'Ecluse, & le Conné-

CONNÉTABLE DE FRANCE. 3  
table fit travailler pour le même fi  
dans tous les Ports de Bretagne. C  
tre un grand nombre de vaisseaux ,  
ne faisoient qu'une partie de ceux  
l'Ecluse, il fit construire à Treq  
une ville de bois de trois mille pas  
diametre, qui se démontoit par p  
ces, & dont on devoit se servir po  
camper dans le pays ennemi quand  
seroit débarqué. L'année 1385  
toute occupée à ce formidable ar  
ment. En attendant qu'il fût prêt,  
envoya l'amiral de Vienne en Eco  
& s'étant joint à quelques troupes  
ce Royaume, il ravagea l'Angleter  
Pendant ce temps-là le Duc de Be  
gogne achevoit de dompter les re  
les en Flandre.

*C'est de son côté voyant la fai*

1385.

l'Angleterre, & tenu toute l'europe dans l'attente de quelque grand événement, s'évanouit, & ne servit qu'à épuiser le Royaume.

1386.

Cette expédition, dont le Connétable devoit être l'ame, étant manquée, la Cour de France s'occupa à former d'autres desseins. La puissance de ce Royaume qui croissoit de jour en jour, lui donnant moyen d'aider ses voisins, on envoya le Duc de Bourbon avec des troupes Françoises au secours du Roi de Castille attaqué par les Anglois & par le Roi de Portugal. Cependant ces guerres étrangères n'empêcherent point le Roi de songer à ses propres intérêts. Il souffroit impatiemment de voir les Anglois maîtres de Calais, de Cherbourg & de Brest, par où ils tenoient la France comme bloquée. Voulant leur ôter ces places qui leur ouvroient l'entrée du Royaume, & qui l'empêchoient de jouir d'une parfaite tranquillité, il assembla une nouvelle armée qui fut divisée en trois corps. Le Seigneur de Sempy fut envoyé en Picardie avec le premier, enfin de veiller aux Anglois de Calais. L'Amiral Jean de Vienne de retour de son expédition d'Ecosse, se chargea du blocus de Cherbourg

CONNÉTABLE DE FRANCE. 333  
avec le second corps. Le Connétable  
à la tête du plus nombreux, entra en **1386.**  
Bretagne pour faire le siege de Brest.

Le Souverain de cette Province étoit toujours très suspect au Roi par les liaisons qu'on croyoit qu'il conféroit avec les Anglois ; & Jean, qui regardoit le Connétable comme l'auteur de ce soupçon, sentoît croître sa haine pour ce Seigneur. Il dissimula néanmoins son ressentiment lorsqu'il arriva en Bretagne, & pour faire croire à Charles qu'il agissoit de bonne foi, il joignit ses troupes à celles de France, & n'obmit rien en apparence pour la réussite du siege. On le crut d'autant plus sincere, que lui-même avoit assiégé cette place l'année précédente.

Cette conduite auroit trompé tout autre moins clairvoyant que le Connétable ; mais il connoissoit le Duc aussi implacable dans sa haine, qu'ardent dans son amitié. Il étoit persuadé que ce Prince souhaitoit de recouvrer Brest ; mais il le sçavoit trop prudent pour n'aimer pas mieux que la place restât entre les mains des Anglois, que de la voir tomber en la puissance des François, qui vraisemblablement ne se feroient point de scrupule de la garder après l'avoir prise. Cette ville

Le Connétable se disposa à assiéger Brest.



1386.

Siege de  
Brest.

334 OLIVIER DE CLISSON ,  
au pouvoir des Anglois , lui attiroit  
des ménagemens de la part de la Cour  
de France , qui auroit tenu une con-  
duite toute opposée , si elle eût été  
maîtresse de Brest.

Le Connétable ne laissa pas d'agir  
en conséquence des dispositions appa-  
rentes du Duc. Il fit usage de ses trou-  
pes pour le succès du siege , & attaqua  
la place avec tout l'ordre & toute la  
conduite dont il étoit capable. Clisson  
commença par fermer le passage de la  
mer , afin d'ôter tout moyen de secou-  
rir la ville par cet endroit ; il fit bâtir  
deux forts sur le rivage , l'un de bois  
& l'autre de pierre ; fit bloquer le port  
par des vaisseaux , & poussa ensuite le  
siege par terre. Les assiégés se défen-  
dirent courageusement ; mais ils trou-  
verent encore plus d'opiniâtreté dans  
les assiégeans , dont les travaux avan-  
çoient promptement , en sorte que la  
garnison commença à craindre.

Descente des  
Anglois pour  
secourir cette  
place.

Cependant le Roi d'Angleterre in-  
formé de la situation de Brest , envoya  
une armée navale pour la secourir. Le  
Connétable qui avoit prévu tous les  
événemens , ne fut point surpris de  
son arrivée. Il laissa descendre le se-  
cours à terre , & lorsqu'il en fut temps ,  
il l'attaqua avec sa valeur ordinaire ,

CONNÉTABLE DE FRANCE. 33

tua une partie des soldats, & contrain-  
gnit le reste à remonter promptement  
sur leurs vaisseaux.

Cette victoire, qui devoit hâter  
la reddition de la place, fut au contraire  
le salut des assiégés. Le Duc, sur le  
point de voir arriver ce qu'il craignoit  
le plus, chercha un prétexte pour  
retirer ses troupes, & laissa le Conné-  
table avec les seuls François. Ce Gé-  
néral qui n'avoit plus assez de soldats  
pour environner la ville, laissa libre  
un des côtés de la mer, & continua  
le siège, sur l'espérance que les Anglois  
qui manquoient de tout, se rendroient  
incessamment. La chose étoit  
en effet sur le point d'arriver, si le  
Duc de Lancastre passant avec une flotte

d'exécuter plus librement les ordres qu'il reçut alors de la Cour.

Malgré le mauvais succès de l'armement de l'Ecluse, le Roi ne perdoit point de vûe une nouvelle descente en Angleterre, où la discorde entre les oncles du Roi Richard empêchoit de penser aux ennemis du dehors. Charles voulant prévenir la mauvaise réussite du projet, ne voulut pas que ses oncles s'en mêlassent, & donna plein pouvoir au Connétable de tout régler. Ce Général de concert avec l'Amiral de France, fit construire à Trequer & à Harfleur une flotte, qui pour être moins nombreuse que la première, n'en étoit pas moins formidable, tant par l'habileté & l'union des Chefs chargés de conduire l'expédition, que par la valeur des troupes qui devoient les suivre. L'armée n'étoit composée que de quinze mille hommes, mais choisis parmi les meilleurs soldats du Royaume.

Troubles en  
Angleterre.

Les circonstances ne pouvoient pas être plus favorables. Le jeune Roi Richard, lassé de la longue tutelle où ses oncles l'avoient tenu jusqu'alors, voulut secouer leur joug. Il profita de l'absence du Duc de Lancastre, dont il avoit tout à craindre, éloigna des affaires

CONNÉTABLE DE FRANCE. 3  
affaires les Comtes de Boukinkam  
de Cambridge, & se choisit lui-même  
des Ministres. Ce changement causa  
bientôt du trouble dans l'Angleterre.  
Les oncles du Roi attribuant leur  
grace aux nouveaux favoris, entrepri-  
rent de les déplacer par les armes.  
Richard prit aussitôt le parti de ses Mi-  
nistres, rassembla des troupes, & marcha  
contre ses oncles ; mais il fut défait dans  
une bataille rangée, & contraint de  
se sauver. Il eut bientôt remis sur  
nouvelle armée sur pied ; cependant  
la peur d'être encore vaincu & de per-  
dre sa Couronne, lui fit chercher  
moyens d'un accommodement.

Telle étoit la situation des affaires  
de l'Angleterre, lorsque le Connétable

1387. la demande du Roi d'Angleterre, il contenta aussi sa haine particuliere.

Ce Prince instruit des efforts de Clisson en faveur de Jean de Bretagne, & que ce Seigneur venoit de convenir de sa rançon avec le Duc d'Yrlande, ne douta point qu'ils ne conspirassent sa ruine, & se crut tout permis pour l'éviter. Le Connétable étoit si puissant, que le Duc de Bretagne, après avoir cherché long-temps les moyens de s'assurer de sa personne, n'en trouva point d'autres que la trahison & la perfidie. Ce Prince convoqua les États de la Province de Vannes sous les prétextes qu'il crut les plus capables d'y attirer un grand nombre de Seigneurs. Les principaux de la Bretagne s'y rendirent en effet; entr'autres le Vicomte de Rohan & le Sire de Laval, celui-ci beau-frere, & l'autre gendre de Clisson.

Le Duc de Bretagne assemble les États de Vannes.

Pendant que les États assemblés au château de la Motte traitoient de bonne foi des affaires de la Province, le Duc tout occupé de son dessein, tentoit d'étouffer ses scrupules par la diversité d'occupations. Il alloit à la chasse, se trouvoit aux séances, traitoit avec magnificence les Seigneurs de la Cour, s'efforçant de diminuer à

# CONNÉTABLE DE FRANCE. 33

ses yeux par ses intentions pour le peuple & les grands de l'État , ce qu'il y avoit de honteux dans ses projets de vengeance contre un particulier. étoit Prince & avoit des favoris : les scrupules qui l'avoient d'abord agités s'effacèrent bientôt de son ame. Olivier , selon lui , étoit un monstre de révolte & d'ingratitude ; plus coupable encore en ce qu'il l'avoit réduit à ne le pouvoit punir de ses attentats que par une perfidie. Enfin le Duc donna à dîner à tous les Seigneurs , le festin ayant duré jusqu'à la nuit chacun d'eux se retira fort content de sa politesse de ce Prince. Le lendemain Clisson qui disputoit de richesses & de magnificence avec son Souverain

— *que jamais.* Quelques momens après  
 387. il prit congé d'eux en leur disant :  
*Beaux Seigneurs , mes amis & mes com-*  
*pagnons , Dieu vous conduise à l'aller*  
*& à joye retourner , & vous doint joye*  
*ne faire telle chose en armes , qu'il vous*  
*plaise & qu'il vous vaille.* Monseigneur,  
 répondirent-ils *Dieu le puisse vous*  
*rendre.* Le Duc tournant alors vers

Perfidie du Duc.  
 le Sire de Clisson, Beaumanoir &  
 quelques autres, il les pria avec dou-  
 ceur de l'accompagner jusqu'à son  
 Château de l'Ermine, qu'il faisoit bâ-  
 tir avec autant de soin que de magni-  
 ficence. Le Connétable avoit eu des  
 soupçons que la politesse du Duc avoit  
 dissipés. Il le suivit donc avec confian-  
 ce, & visita le Château, Jean IV. le  
 conduisant lui-même de chambre en  
 chambre, cherchant peut-être en dis-  
 férant l'exécution de son dessein & par  
 cette agitation, de faire cesser le trou-  
 ble de son ame. Enfin ils s'arrêterent  
 à la porte du cellier, où le Duc voulut  
 que le Connétable & les autres goû-  
 tassent de son vin. Puis il pria Clisson  
 de monter dans *la maîtresse tour du*  
*Château*, lui disant qu'il vouloit sca-  
 voir ce que pensoit de sa force le plus  
 habile homme du Royaume en ma-  
 tière de fortifications. Le Connétable

Le Connétable est fait prisonnier contre le droit des gens.

CONNÉTABLE DE FRANCE. 341

croyant que le Duc vouloit entrer lui-même dans la Tour, s'arrêta pour le laisser passer; mais ce Prince ayant dit qu'il vouloit demeurer pour causer avec le Sire de Laval, Clifson pressé de partir se hâta de monter dans la Tour. Des gens armés qui étoient en embuscade dans une chambre, se jetterent tout-à-coup sur lui & l'arrêterent, pendant que d'autres fermerent la porte. Surpris de cette violence & tenu de tous côtés, le Connétable avec son courage & sa force prodigieuse ne put opposer qu'une résistance inutile. Il se défendit néanmoins, & l'on fut obligé de le traîner dans une chambre où les gens du Duc lui mirent *trois paires de fers aux pieds*, tant on craignoit de ne pouvoir s'assurer assez d'un homme qui dans le comble du malheur menaçoit encore avec une fierté sans égale ceux qui le tenoient captif entre leurs mains. Les exécuteurs de la vengeance du Duc effrayés de leur entreprise, & considérant avec respect au milieu des fers le premier Capitaine de l'Europe & celui de tous les hommes qui sçavoit le plus se faire redouter, lui demanderent pardon de l'outrage qu'ils étoient forcés de lui faire; & l'un d'eux nommé Bernard, noble d'ori-

1387



## OLIVIER DE CLISSON.

me, voyant que le Connétable étoit presque dépouillé, dans un endroit froid & humide, se dépouilla de sa robe pour l'en revêtir. Action louable qui fut blâmée par le Duc, mais à laquelle Bernard dut la vie peu de temps après.

Le bruit de la porte qu'on avoit fermée sur Clisson, surprit Laval, & ce seigneur regardant le Duc, il *le voit* , *vert qu'une feuille.* Haa, Monsieur, pour Dieu merci, s'écria-t-il, voulez-vous faire ? N'ayez nulle volonté contre beau-frere le Connétable. Le Duc le regardant d'un œil fache, lui dit brusquement de se retirer ; mais Laval protesta qu'il ne sortiroit point sans le Connétable ; en cet instant Beaumanoir survint & le demanda. Le Duc outré de colere alla à lui la dague à la main, & lui dit. *Veux-tu, Beaumanoir, être au point de ton Maître, Monseigneur*, répondit-il, *je crois que mon Maître soit bien.* Et toutefois, dit le Duc, *je te demande si tu veux être ainsi.* Oui, Monseigneur, répartit Beaumanoir. Alors le Duc raccourcissant sa dague, *Or ça, Beaumanoir*, dit-il, *puisque tu veux être ainsi, il te faut crever un œuil.* Le Chevalier effrayé de la réso-

CONNÉTABLE DE FRANCE.

lution du Prince , se mit un genou sur la terre , & le supplia de songer qu'une action aussi cruelle alloit le deshonnorer pour jamais ; qu'ils n'étoient venus au château de l'Ermine qu'à sa prière & que loin de l'avoir offensé , ils avoient dessein que de lui rendre service. *Or va*, répondit le Duc peu touché de sa remontrance , *tu n'auras ni pitié ni mieux que lui*. En même-temps on le conduisit dans la Tour où il fut attaché aux fers.

Aussi-tôt que le bruit de la prison du Connétable fut répandu dans la Bretagne , il y excita l'indignation publique. On accusa le Duc de perfidie & ce procédé parut d'autant plus odieux

OLIVIER DE CLISSON ;  
sur coup dans la Tour de Clisson ;  
pour lui signifier l'arrêt de son  
ce , tantôt pour en différer l'exé-  
n. Le Connétable étoit peut-être  
moment moins troublé que son  
tuteur. Trois fois on le délivra  
fers , & on les lui remit autant  
rois. Il entendoit de ses satellites  
le Duc vainement sollicité par le  
de Laval qui ne le quittoit point ,  
ne balançoit plus sur le dessein de se  
désaire de sa personne ; mais seulement  
sur le genre de mort qu'il lui feroit  
souffrir.

Ce Prince fatigué des supplications  
du Sire de Laval l'obligea de se reti-  
rer ; & alors il appella Jean de Bazva-  
len , chargé de garder le Connétable.

Le Duc pro-  
nonce l'arrêt  
le mort con-  
tre Clisson.

» Je vous commande , lui dit-il , par  
» le respect & l'obéissance que vous  
» me devez , de faire mourir Clisson  
» sur le minuit le plus secrètement  
» qu'il sera possible. » Bazvalen osa  
replier à son Maître , & le supplia de  
penser aux suites terribles d'une telle  
violente entreprise contre le premier  
Officier de la Couronne & un des  
plus puissans Seigneurs de la Bretagne ,  
ajoutant que ces premiers mouvemens  
étoient sujets à de grands repentirs , &  
que puisque le Connétable se trouvoit

CONNÉTABLE DE FRANCE. :  
entre ses mains , il pouvoit à le  
faire travailler à son procès dans  
formes , sans se couvrir du blâme é  
nel d'une exécution sourde & pr  
pitée , où les loix les plus saintes &  
droits les plus sacrés se trouveroi  
également violés. » Il est inutile ,  
» pondit le Duc , de me représen  
» toutes ces choses , je ne chang  
» point de résolution. Le Connéta  
» m'a cruellement offensé ; c'est l'h  
» me du monde que je hais le plu  
Bazvalen voulut repliquer ; mais  
Duc lui imposa silence , *Taisez - vo*  
lui dit-il transporté de colere , & a  
*faire ce que je vous commande ; et*  
*vous me rébarbez davantage , je vous*  
*truirai de fonds & de racines.* Bazv:

OLIVIER DE CLISSON ,

sent volontiers pour venger la mort de Clisson , à qui vous avez témoigné tant d'amitié & fait boire de votre vin. Mettez-le à rançon , ajouta Laval , & si son bien ne suffit pas pour payer , prenez le mien. Le Duc lui répondit que le Connétable l'avoit trop souvent offensé. Il renvoya une seconde fois Laval , & se mit au lit , jurant que personne n'arrêteroit le cours de son ressentiment.

son de  
le du-  
nuit. Le Duc accablé de fatigues s'endormit d'abord ; mais l'inquiétude le réveilla bientôt. Le sommeil avoit diminué sa colère ; il vit les choses sous un aspect différent que la veille , & son esprit fut cruellement tourmenté par les réflexions qu'il fit sur le rang de Clisson & sur les suites de sa mort. Ce Prince voyoit d'un côté toute la France armée pour venger l'attentat commis contre la personne du premier Officier de l'Etat , ses Bretons soulevés contre lui , & la moitié de son Etat occupé par les amis du Connétable. Il avoit d'ailleurs grand sujet de craindre que les Anglois mécontents de sa conduite à l'égard du Comte de Bouckkam , ne l'abandonnassent au juste ressentiment de la Cour de France. Tout ce qu'une guerre sanglante

CONNÉTABLE DE FRANCE. 3  
entraîne avec elle de peines & de n  
heurs sur le plus foible , se représe  
à l'esprit du Duc de Bretagne. Il  
se voir détesté de ses États , & obl  
d'aller avec moins d'avantage que  
sa jeunesse , mendier de nouveaux  
cours chez les étrangers mécontents

Tourmenté de cette crainte , &  
imagination par un juste retour a  
mentant les suites de son action , co  
me elle les lui avoit diminuées la v  
le , il envoya chercher Bazvalen dè  
point du jour. *Avez-vous* , lui dit j  
cipitamment le Duc , *exécuté mes*  
*dres ?* Le Chevalier répondit q  
avoit obéi. *Quoi !* reprit le Duc ,

348 OLIVIER DE CLISSON,  
 dans son lit, à gémir, & à jetter des  
 cris pitoyables. Ses Ecuyers, ses valets  
 de chambre, & tous les domestiques,  
 ignorant la cause de sa douleur, y  
 méloient cependant leurs larmes. Le  
 Sire de Laval inquiet du sort de son  
 beau-frere, entra de bonne heure chez  
 le Duc. Il y vit la tristesse peinte sur  
 tous les visages, & jettant les yeux  
 sur le visage de son Maître, il le trouva  
 si severe & en même temps si abat-  
 tu, que n'osant ouvrir la bouche, il  
 se retira consterné, ne doutant point  
 de la perte de son beau-frere. Le Duc  
 après son départ continua de s'agiter,  
 se plaignant de son sort, refusant d'é-  
 couter personne, & ne voulant ni  
 boire ni manger de tout le jour. Baz-  
 valen instruit de sa douleur, & ne  
 doutant point qu'elle ne fût sincere,  
 crut qu'il pouvoit se présenter devant  
 lui & lui avouer son heureuse super-  
 cherie. Il entra donc dans la chambre  
 de son Souverain, & lui dit : *Monsei-  
 gneur, je connois la cause de votre dou-  
 leur ; je suis d'avis de mettre fin à votre  
 tristesse ; car il y a remede à tout. Voir,*  
*Messire Jehan*, dit le Duc, *hors à la*  
*mort.* Bazvalen ne feignit point de lui  
 avouer alors qu'il avoit osé lui désobéir & différé la mort du Connétable.

Agéable  
 rprise où il  
 trouve.

CONNÉTABLE DE FRANCE. :

A ces maux le Duc transporté  
joye embrassa le Chevalier, & pro  
de récompenser avec éclat sa fide  
& sa prudence. On auroit cru que  
liberté de Clisson auroit été le pren  
fruit de ce repentir : mais l'idée du  
ril étant passée, le desir de la vengea  
reprit sa place, & lorsque le Sire  
Laval, instruit du changement du D  
se présenta devant lui, il le char  
de demander à son beau-frere  
vouloit payer cent mille francs  
& rendre les places de Josselin,  
Lamballe, Broon, Jugon, Ble  
Guincamp, la Roche Dirieu, C  
tel Andren, Clisson & Château-C  
dont les unes étoient au Connétab



exposa les volontés du Duc. Clisson bien résolu de ne garder aucune de ses promesses, fit toutes celles qu'on exigea de lui; mais le Duc vouloit les cent mille francs d'or comptant, & que le Connétable le mît en possession de ses places avant de sortir de prison. Il fut décidé que Laval n'osant quitter le Château de l'Ermine, dans la crainte de quelque fâcheux retour de la part du Duc, Beaumanoir iroit exécuter les ordres de Clisson. Ce Chevalier fut donc à son tour tiré des fers & conduit à la chambre du Connétable, où le Duc leur fit porter à manger, sans vouloir permettre qu'ils se présentassent devant lui.

Cependant les ponts du Château furent levés, & les clefs gardées dans la chambre du Duc jusqu'au troisieme jour que Beaumanoir sortit. Il trouva les gens du Connétable, ceux de Laval, & les siens désespérés de leur absence, & demandant du secours de tous côtés. La nouvelle de la détention du Connétable avoit déjà été portée jusqu'à Paris. Elle surprit tout le monde; mais les Princes qui gouvernoient alors l'esprit du Roi, ne furent pas fâchés qu'un homme contre lequel ils n'avoient osé rien entreprendre jusques-là, eût

été humilié par un autre. On fit entendre au Roi qu'il devoit abandonner un premier Officier de la Couronne, qui chargé du commandement de toutes les troupes du Royaume & à la veille d'une grande expédition, alloit imprudemment se livrer à la discretion de son ennemi personnel. Mais le Comte de Saint-Pol, Couci & l'Amiral résolurent de se rendre à la Cour, pour solliciter le Roi d'envoyer ses troupes contre le Duc de Bretagne. Ce Prince informé sans doute par le Duc de Berri son Allié des dispositions de la Cour à son sujet, & de l'indifférence avec laquelle le parti le plus puissant pensoit sur l'affront qu'avoit reçu le Connétable, augmenta les conditions de sa liberté.

Mais enfin le Vicomte de Rohan, les Sires de Château Brient, de Montfort, de Rochefort, de Malestroit, & plusieurs autres, ayant sollicité pour Clisson, on acheva le traité, par lequel ce Seigneur s'engagea à livrer au Duc toutes les forteresses déjà nommées; qu'il ne leveroit plus aucun droit sur la Loire, & cesseroit de s'intéresser au sort du Comte de Penthievre; que le mariage conclu entre ce Prince & Marguerite de Clisson ne se feroit

point : que les traités conclus entr'eux seroient nuls ; que les terres du Connétable payeroient les droits imposés par le Duc , dont jusqu'alors elles avoient été exemptes ; qu'il obéiroit au Duc comme son sujet , & à sa Justice , ainsi que les Sires de Beaumanoir , de Derval , & de Rostrenen , & tous ses Alliés ; que le Duc auroit la moitié des Gabelles & autres impositions qui étoient & seroient mises sur les terres du Sire de Clisson & sur celles de sa femme. On ajouta pour conclusion au traité , que si le Connétable contrevenoit à aucun de ces articles , & entreprenoit de tirer vengeance des Officiers du Duc qui avoient contribué à sa détention , tous ses biens seroient acquis & confisqués au profit du Duc & de ses héritiers.

Clisson signa ces conditions toutes onéreuses qu'elles étoient , promit sur les Evangiles de les remplir inviolablement , & sortit sur le champ du Château de l'Ermine , bien résolu de n'en tenir aucunes. Suivi seulement d'un Page , il monta à cheval & arriva en deux jours à Paris. Ayant été introduit auprès du Roi , il se jeta à ses genoux , & lui dit que depuis que Sa

Majesté l'avoit revêtu de l'épée de Connétable, il s'étoit comporté d'une maniere conforme à sa naissance & à sa dignité ; que si quelqu'un , excepté le Roi & Messeigneurs ses oncles , vouloit dire le contraire , il donneroît son gage. Clisson se tut comme pour attendre si l'on accepteroit le défi ; puis reprenant son discours : En exerçant , dit - il , les fonctions de mon emploi , j'ai été arrêté par le Duc de Bretagne , qui m'a voulu faire mourir. Il auroit exécuté ce dessein sans les instances réitérées du Sire de Laval ; mais je n'ai été relâché qu'en livrant au Duc la plus grande partie de mes places fortes , & en payant cent mille francs d'or. L'action du Duc de Bretagne , ajouta-t'il , attaque directement l'autorité royale , puisqu'il a rompu par cette violence inouïe l'expédition d'Angleterre. Je supplie donc Votre Majesté de disposer en faveur de quelque autre de l'office de Connétable, ne pouvant plus l'exercer avec honneur.

Charles tout prévenu qu'il étoit par ses oncles , fut touché du malheur de Clisson ; il le prit par la main , le releva avec bonté , & lui dit qu'il n'acceptoit pas sa démission ; que l'affront qu'il avoit reçu , ne demeureroit pas

1387.

Reproches  
 e lui fait le  
 oi de Fran-  
 ..

ans vengeance, & que l'on assemble-  
 roit par les ordres tous les Pairs du  
 Royaume, pour prendre leurs avis sur  
 une affaire de cette importance. Clis-  
 son étonné de la froideur de cette ré-  
 ponse, se jeta encore une fois aux  
 genoux de son Maître, & le pressa de  
 nouveau de reprendre l'office de Con-  
 netable, n'étant plus en état, disoit-i,  
 après avoir reçu un tel affront, d'exer-  
 cer cette premiere charge de l'Etat  
 avec la dignité convenable. Le Duc  
 de Bourgogne répondit pour le Roi,  
 qu'on y penseroit; & sur ce que le  
 Connetable insistoit, Charles lui re-  
 procha sa conduite dans une occasion  
 qui demandoit du secret & de la pru-  
 dence. Vous avez fait deux grandes  
 fautes, ajouta ce Prince, la premiere  
 d'avoir été à Vannes au lieu de partir  
 pour l'Angleterre, & la seconde de  
 vous être laissé conduire au Château  
 de l'Ermine par le Duc qui vous a  
 trompé comme un enfant. » Eh, Mon-  
 » seigneur, répondit Clisson, il me  
 » montroit tant de beaux semblans  
 » que je ne lui osois refuser. » Con-  
 » netable, dit le Duc de Bourgogne,  
 » ces beaux semblans sont des decep-  
 » tions. *Je vous cuidois plus subtil que*  
 » *vous n'êtes.* » Il se retira très-mé-

CONNÉTABLE DE FRANCE. 355  
content ; & ayant enfin payé la rançon  
de Jean de Penthievre qui épousa sa  
fille, il ne songea plus qu'à satisfaire sa  
vengeance. 1388

Le Connétable ennuyé d'attendre  
une justice due à ses services, prit un  
parti plus conforme à son humeur. Il  
envoya ses ordres à ses amis & à ses  
Capitaines qui étoient en Bretagne ;  
leur permit de le venger & de se ven-  
ger eux-mêmes par la voie des armes.  
La représaille paroissoit trop juste,  
pour craindre d'en être blâmé par la  
Cour de France. A peine cette permis-  
sion fut elle venue en Bretagne, qu'on  
y vit bientôt les effets de la vengeance  
de Clifton. Ses Capitaines animés de  
son esprit, & formés par lui dans l'art  
de la guerre, sçurent mettre à profit  
ses leçons. Ils formerent de toute part  
des entreprises, dont le succès répon-  
dit à leur habileté. Le Vicomte de  
Coëtmen attaqua dans les formes la  
Motte Guingamp. & prit la place par  
composition. Le Sire de Rostrenen fut  
moins indulgent à l'égard de la gar-  
nison de Châtel-Audren, il la passa au  
fil de l'épée, après avoir pris la place  
d'assaut. Robert de Guité & Geoffroi  
Ferron se distinguèrent par une entre-  
prise encore plus hardie. Ils pratique-

Cliffon  
comme ce  
guerre con-  
le Duc.

356 OLIVIER DE CLISSON;  
388. rent les habitans de Saint-Malo, qui  
avoient de l'inclination pour le Connétable, & par leur secours escaladerent les murailles, & firent la garnison prisonniere de guerre. Le Connétable instruit de cette entreprise, voulut faire sa cour au Roi en lui offrant cette place, que le Prince accepta volontiers, après se l'être fait adjuger par le Pape Clement. Guingamp, Lamballe, Châteaulin, le Plessis-Bertrand, subirent le sort des autres villes, & rentrèrent sous la domination de leur premier maître.

Ces conquêtes annoncées à la Cour de France y causerent une grande surprise. On fut étonné de voir ce que pouvoit le Connétable, même absent & éloigné, & on craignoit fort que la présence de ce Général n'achevât de dépouiller le Duc. Ce Prince fut heureux dans ces circonstances de ce qu'on lui avoit remis les places que tenoit Clisson au nom du Roi.

Sur ces entrefaites la Duchesse de Bretagne mit au monde une fille qui fut nommée Jeanne. Le Duc se réjouit de cette naissance; mais il auroit fort souhaité de se voir un fils, afin d'ôter au Comte de Penthievre l'espérance de lui succéder, Clisson,

CONNÉTABLE DE FRANCE. 357  
toujours poussé par l'ambition & par la vengeance, fut charmé au contraire de ce que la fécondité de la Duchesse n'avoit pas rompu ses projets, & elle le confirma de plus en plus dans l'idée de racheter Jean de Bretagne, & de lui faire épouser sa fille cadette. 1388

Cependant comme il n'étoit pas en état de donner la somme entière qu'on exigeoit pour sa rançon, ayant été obligé de donner cent mille francs pour la sienne propre, il en paya seulement la moitié, & donna caution pour le reste. Les Ducs de Berri & de Bourgogne, quoique ligués secrètement avec le Duc de Bretagne contre le Connétable & le Comte de Penthievre, furent tous à la tête des cautions. Dès qu'il n'y eut plus rien à régler sur cette affaire, Clisson envoya plusieurs gentilshommes pour chercher son nouveau gendre, & au commencement de l'année suivante ce Prince épousa Marguerite.

Cependant le Connétable s'étoit rendu à Pontorson, où il assembloit une armée. Là il fut joint par les Sires de Rohan, de Laval, de Beaumanoir, de Coëtmen, & par plusieurs autres Chevaliers armés pour sa que-



88. relle & pour leur liberté. Le Duc avoit tout à craindre de cette nouvelle irruption; mais la fortune qui l'avoit toujours secondé pendant son regne, le délivra encore une fois d'un danger si pressant.

Roi em  
les p o  
le lav  
de Clis- Le Roi informé des préparatifs qui se faisoient de part & d'autre, & cette nouvelle guerre lui faisant craindre de grands inconvéniens pour la sûreté de son Royaume, envoya ordre aux deux partis de suspendre leurs hostilités, & se rendit l'arbitre de leurs différends. Le Duc, avant de répondre aux Envoyés du Roi, protesta secrètement que ce qu'il alloit faire, n'étoit que pour obéir au Roi, & qu'il se réservoit de poursuivre ses droits contre le Connétable dans des circonstances plus favorables.

Après une protestation par laquelle il crut être à couvert de tout reproche, il accorda ce qu'on exigea de lui, remit les places contestées en sequestre entre les mains du Sire de Laval, & remit l'obligation des cent mille francs qu'il avoit extorquée du Connétable, mais il ne rendit point l'argent reçu. On l'invita ensuite à se rendre à l'assemblée d'Orleans où le Roi devoit terminer cette grande affaire; mais il

s'en excusa sur différens prétextes qui penferent irriter le Roi.

1388.

Le Connétable plus ponctuel aux ordres de son Souverain , parut dans cette célèbre assemblée avec un nombreux cortège , & y plaida sa cause lui-même. Il fit voir que l'entreprise du Duc étoit un attentat à la Majesté Royale , & pour soutenir son accusation , jetta son gage de bataille. Ses amis en firent autant , & personne ne les releva. Il étoit à craindre que le Roi , malgré sa promesse , ne jugât en l'absence du Duc ; mais ce Prince se hâta d'envoyer un Ambassadeur qui excusa les délais de son Maître sur ce que le Comte d'Arondel ravageoit actuellement les côtes de Bretagne.

Le Connétable se trouva à l'assemblée d'Orléans.

Cependant Charles qui méditoit alors une expédition en Flandre , souhaitoit fort avant de partir , de voir son Royaume pacifié. Pour cet effet il envoya le Sire de Couci au Duc de Bretagne , qui ne pouvant refuser un Seigneur , pour qui il avoit beaucoup d'égard , promit de se rendre à Paris. Il tint sa parole , après avoir reçu un sauf-conduit. Le Roi , à la recommandation de ses oncles , le reçut avec bonté , & on songea à terminer l'accommodement avec le Connétable. Les deux partis

plaiderent leur cause avec beaucoup de vivacité; mais pour ne point les animer de nouveau, en rappelant les griefs de part & d'autre, on se hâta de juger l'affaire.

Il fut ordonné que le Duc rendroit au Connétable toutes les places dont il s'étoit saisi. Que celles sur lesquelles il pouvoit y avoir de la contestation, seroient remises entre les mains du Roi, qui décideroit à qui elles devoient appartenir. Que les cent mille francs que le Duc avoit exigés du Connétable, lui seroient rendus en cinq ans, vingt mille francs par année; que les autres promesses extorquées par le Duc seroient nulles & remises entre les mains du Roi. Il fut ensuite question d'une sorte de réparation pour l'injure faite au premier Officier de la Couronne, & le Duc ayant protesté que son intention n'avoit point été d'offenser Sa Majesté, & lui ayant demandé pardon, le Roi le lui accorda volontiers à la priere des Princes ses oncles.

Le Roi ré-  
concilie le  
Duc avec  
Clisson.

Après la conclusion de l'accordement, les deux partis par ordre du Roi se reconcilierent & s'embrassèrent. Le Roi pour cimenter l'accord, fit dîner le Duc & le Connétable à sa table,

CONNÉTABLE DE FRANCE. 31  
table ; & ce Prince ayant bû , donna  
sa coupe pleine de vin au Duc , le  
d'en boire une partie & de donner  
reste au Connétable ; ce qui fut exé-  
cuté ; enforte qu'on crut l'union par-  
faitement rétablie entre ces deux en-  
nemis : mais la réconciliation étoit trè-  
forcée pour être sincère & durable. Il  
fit aussi un traité avec le Comte  
Penthievre , qui ne fut pas plus re-  
gûment exécuté que celui fait avec  
le beau-pere.

Le Duc de Bretagne , profitant  
l'absence du Roi , qui étoit allé pour  
l'insolence du Duc de Gueldres , at-  
taqua les places du Connétable & de son  
gendre , qui se défendirent vailla-  
ment , & le firent repentir plus d'u

Guesclin. Sa dignité & sa liaison avec ce Capitaine illustre, l'obligerent de faire le principal personnage de cette cérémonie. Il fut chargé de mener le deuil avec les Maréchaux de Sancerre & de Blainville.

Tandis que le Duc de Bretagne d'une part, le Connétable & le Comte de Penthievre de l'autre, paroissent si animés, leurs amis communs tâchoient toujours de les mettre d'accord. Mais les deux partis par une défiance mutuelle, différoient toujours d'exécuter les articles de leur traité d'accommodement, l'un & l'autre attendant toujours que son ennemi commençât les démarches, afin de l'imiter. Clisson de son côté, conservoit par la terreur de son nom ce qu'il avoit ordre de restituer, & aucun de ses Capitaines n'osoit suivre les ordres du Duc, de peur d'être immolé à la colère du Connétable qui ne faisoit quartier à personne. Les plus fideles sujets du Duc n'étoient pas même en sûreté contre ses coups. C'est ainsi que Kerimel n'osa sortir de la Roche-Dirien, craignant son ressentiment, & il fit approuver sa crainte au Duc même.

Le Connétable parut néanmoins se lasser d'une conduite qui l'exposoit lui-

CONNÉTABLE DE FRANCE. 363

même. Il résolut de s'attacher entièrement au Roi, & d'oublier, s'il étoit possible, sa haine contre le Duc. Il reste une lettre par laquelle il est aisé de juger de ses dispositions présentes.

1389.

» Beau cousin & ami, dit-il, Mon-  
» sieur de la Tremblai, ayant lesucel-  
» le-ci, venez à toute outrance avec  
» ma compagnie d'hommes d'armes  
» & d'arbalétriers me trouver, che-  
» vauchant à hostilité ; car il est mes-  
» tier que pieça nous quittions nostre  
» maistre qui est moult fâcheux, &  
» allions en chevauchée trouver Mon-  
» seigneur le Roi de France qui est  
» moult agréable & de bonne haitan-  
» ce, & jeune & gaillard Prince. Et  
» donray votre fils Pierre à Monsei-  
» gneur le Duc d'Orléans, & vostre  
» fils Drouin à Monseigneur le Roi  
» de Sicile. Mais qui soient plus con-  
» venant d'années, du bien cour tien-  
» drons. Pour moi je suis vostre bon  
» parent & favorable ami, Olivier de  
» Clifton. »

A peine le Connétable fut-il à la Cour, que par une conduite qui témoignoît autant de zèle que d'ambition, il renversa tout le ministère. Jusque-là le Royaume avoit été gouverné par les oncles du Roi ; mais ce

1390.

Le Duc d'Orléans, frere du Roi, avoit donné sa confiance à Pierre de Craon, homme distingué par sa naissance & par ses richesses, & lui avoit avoué une inclination qu'il avoit pour une fille de Paris. Celui-ci conversant un jour avec la Duchesse d'Orléans qui aimoit son mari jusqu'à la jalousie, laissa échapper quelques paroles indiscrettes qui donnerent occasion à la Duchesse de faire de sanglans reproches à son mari. Le Duc irrité contre Craon, le fit aussi-tôt bannir de la Cour sans lui en dire la cause. Ce Seigneur ne sçachant à qui attribuer sa disgrâce, se retira en Bretagne, où le Duc ne manqua pas de fournir un objet à sa vengeance, & lui persuada que le Connétable seul étoit l'auteur de son bannissement. Pierre de Craon n'en demandant pas davantage, emprunta dix mille francs au Duc, & se retira à sa terre de Sablé en Anjou, où il forma le projet d'assassiner Clisson.

Ce Seigneur avoit un superbe Hôtel à Paris, situé où est aujourd'hui le Cimetiere Saint Jean. Il donna ordre au Concierge de cet Hôtel de faire provision de vivres & d'armures de routes especes pour armer cinquante hommes, & de lui mander quand tout

lui-même à Paris, & se tint ca  
qu'à la Fête du Saint Sacrem  
jour là il y avoit une grande  
l'Hôtel de Saint-Pol, où le  
table resta fort tard. Il sortit e  
vi seulement de sept personn  
quelques valets qui portoient d  
beaux.

Pierre de Craon, instruit d  
fut l'attendre sur son passage, &  
rencontré, le fit charger en cri  
*mort, à mort, Clifson, ci voi*  
*mourir. Qui es-tu, dit le Conné*  
*qui dis telles paroles ? Je suis Pi*  
*Craon votre ennemi*, répondit l'a  
*vous m'avez par tant de fois cou*  
*que ci ce vous faut amender.* En  
temps il fut accablé de coups d'  
le haches d'armes C-



**368 OLIVIER DE CLISSON,**  
**la referma aussi-tôt. Pierre de Craon**  
**1392. le croyant mort , prit la fuite avec ses**  
**gens & se retira en Bretagne.**

Le Roi instruit de cet assassinat lorsqu'il alloit se mettre au lit , se fit aussitôt conduire sur le lieu ; & demanda en arrivant : *Connétable , comment vous sentez-vous ?* Chier Sire , répondit-il , *petitement & foiblement.* Il lui dit ensuite que c'étoit Pierre de Craon qui l'avoit mis en cet état. Le Roi lui répartit : *Connétable , oncque chose ne fut si comparée , comme celle sera , ne si fort amendée.* Il fit ensuite venir ses Médecins & les Chirurgiens qui l'ayant assuré que ses playes n'étoient point mortelles , il l'exhorta à ne penser qu'à se guérir , & lui dit qu'il se chargeoit de la vengeance.

On donna aussi-tôt ordre à la Maréchaulcée de courir après les assassins , dont plusieurs furent punis du dernier supplice. Pour Pierre de Craon il s'étoit retiré auprès du Duc de Bretagne , qui apprenant que Clisson vivoit encore , dit à l'assassin : *Vous êtes un chetif , quand vous n'avez pû occire un homme , duquel vous étiez au-dessus.* Monseigneur , répondit Pierre de Craon , *c'est bien diabolique chose ; je crois que tous les diables d'enfer , à qui*

*il est, l'ont gardé des mains de moi & de mes gens, car il y eut sur lui lancé & gédé plus de soixante coups d'épée & de couteaux, & quand il chut du cheval, en bonne vérité, je cuidois qu'il fût mort.* Cependant la crainte d'être obligé de soutenir une guerre à son sujet, le força de lui refuser son appui, & ce Seigneur fut obligé de chercher ailleurs un autre azyle ; mais il fut arrêté à Barcelonne, & mis dans une cage de fer. Pendant ce temps - là on faisoit son procès à Paris, & tous ses biens furent confisqués & ses maisons rasées.

Cependant le Roi ayant résolu de punir un pareil attentat à la Majesté Royale, se disposa à marcher en personne contre le Duc de Bretagne, qui fit tous ses efforts pour détourner l'orage. Il ne put en venir à bout. Mais la fortune le sauva encore une fois du danger où il se trouvoit. Lorsque l'armée fut prête, le Roi se mit à latête malgré l'avis de ses oncles & des Médecins qui craignoient pour la vie de ce Prince à cause des grandes chaleurs de l'été. Rien ne put l'arrêter, & il s'avançoit à grandes journées, lorsqu'il lui arriva ce funeste accident qui lui fit perdre l'esprit & ac-

Le Roi  
dispose à ve  
ger cet . . . e  
tat.

392. la referma aussi-tôt. Pierre de Craon le croyant mort, prit la fuite avec ses gens & se retira en Bretagne.

Le Roi instruit de cet assassinat lorsqu'il alloit se mettre au lit, se fit aussi-tôt conduire sur le lieu; & demanda en arrivant: *Connétable, comment vous sentez-vous ? Chier Sire*, répondit-il, *peuement & foiblement*. Il lui dit ensuite que c'étoit Pierre de Craon qui l'avoit mis en cet état. Le Roi lui répartit: *Connétable, oncque chose ne fut si comparée, comme celle sera, ne si fort amendée*. Il fit ensuite venir ses Médecins & ses Chirurgiens qui l'ayant assuré que ses playes n'étoient point mortelles, il l'exhorta à ne penser qu'à se guérir, & lui dit qu'il se chargeoit de la vengeance.

On donna aussi-tôt ordre à la Maréchaussée de courir après les assassins, dont plusieurs furent punis du dernier supplice. Pour Pierre de Craon il s'étoit retiré auprès du Duc de Bretagne, qui apprenant que Clisson vivoit encore, dit à l'assassin: *Vous êtes un che-  
tif, quand vous n'avez pû occire un  
homme, duquel vous étiez au-dessus*. *Monseigneur*, répondit Pierre de Craon, *c'est bien diabolique chose; je  
crois que tous les diables d'enfer, à qui*

CONNÉTABLE DE FRANCE. 3  
il est, l'ont gardé des mains de moi  
de mes gens, car il y eut sur lui la  
& gedé plus de soixante coups d'épée  
de couteaux, & quand il chut du c  
val, en bonne vérité, je cuidois q  
fût mort. Cependant la crainte d'être  
obligé de soutenir une guerre à l  
sujet, le força de lui refuser son app  
& ce Seigneur fut obligé de cherch  
ailleurs un autre azyle; mais il fut  
rété à Barcelonne, & mis dans u  
cage de fer. Pendant ce temps - là  
faisoit son procès à Paris, & tous  
biens furent confisqués & ses maiso  
rafées.

Cependant le Roi ayant résolu  
avoir un conseil étroit à la Maie

1392.

Disgrace de  
Clisson.

réta son projet. Il ne fut plus question ensuite du voyage de Bretagne ; on congédia l'armée , & Clisson reprit comme les autres le chemin de Paris.

Sa disgrâce suivit bien-tôt la maladie de son maître, & on commença par les Sires de la Riviere & de Noviant ses fideles amis. On n'osoit encore attaquer un homme qui avoit été si cher au Roi ; mais il en fournit bientôt une occasion. Dans des circonstances où il auroit dû se ménager , il osa demander le payement des Gendarmes qu'on avoit assemblés pour l'expédition de Bretagne , & voyant qu'on différoit de jour en jour , il alla lui-même à l'Hôtel d'Artois pour en parler au Duc de Bourgogne. Ce Prince qui se voyoit le maître , & qui avoit de justes sujets d'haïr le Connétable , lui répondit fort en colere : *Clisson ,*

1393.

*Clisson , vous n'avez que faire de vous embêsoigner de l'Etat du Royaume de France ; car sans votre office il sera moult bien gouverné. A maleheure tant vous en estes vous meslé. Où dyable avez-vous tant assemblé ne cueilly de Finance , que naguerrres vous fastes ung testament & ordonnance de quinze cens mille francs ? Monseigneur , ne beaufrere le Duc de Berri , ne moy , pour*

CONNÉTABLE DE FRANCE. 3

*soute nostre puissance , à présent n  
pourrions mettre ensemble. Partez  
ma présence , yffez de ma chambre,  
faictes que plus ne vous voye , car  
n'estoit pour l'honneur de moi , je v  
ferois l'autre ail créver. Un pareil c  
cours devoit paroître dur à un hom  
du caractère de Clisson ; cependant  
dissimula prudemment , sortit de l  
ris , & se retira dans ses terres. Le  
Duc de Berri & de Bourgogne coi  
nuant de le poursuivre , lui firent fa  
son procès , & donnerent sa charge  
Connétable au Comte d'Eu.*

Le Duc de Bretagne de son c  
crut devoir triompher aisément d  
homme dénouillé de tout & se r

1393. mais la crainte d'un événement douloureux , le fit résoudre à parler plutôt d'acommodement. Ce ne fut que pour un temps , & la guerre recommença de nouveau. Le Duc prit la Roche-Dirien & la fit raser , & Clisson en fit autant de son côté , ainsi que de plusieurs places dont il s'empara. Il entreprit même d'enlever la Duchesse de Bretagne pour qui il avoit de l'inclination ; mais il ne put exécuter son projet.

1394. Cependant le Roi étant revenu en santé , apprit avec beaucoup de douleur la maniere cruelle dont on en usoit avec le Connétable , & mit tout en œuvre pour le tirer d'un état si fâcheux , jusqu'à lui envoyer secrètement des troupes , n'osant le faire publiquement , de peur de mécontenter ses oncles. Ce Prince envoya ensuite une ambassade en Bretagne , & fit convenir les deux partis à s'en rapporter au jugement du Duc de Bourgogne. Il se fit enfin un traité plus solide & plus sincere que les précédens , qui fut nommé le Traité d'Aucfer , du lieu des conférences.

Le Duc de Bretagne se sentant affoibli par les années , voyant ses enfans encore en bas âge , son Etat ruiné

Réunion de  
deux en-  
m.s par  
entremise  
du Roi.

par les guerres, la plus grande partie de la Noblesse secrètement ou publiquement dévouée au Connétable & à son gendre, & le temps ayant d'ailleurs diminué sa haine, souhaita de faire une paix solide & sincère, & ne craignit point pour cela de confier ses intérêts entre les mains de quelques Seigneurs de Bretagne, la plupart parens de Clifson.

1394.

Sa résolution étant prise, il n'en fit point de part à son Conseil, de peur qu'on ne l'engageât à changer d'avis. Il fit donc venir un de ses Secrétaires; s'enferma avec lui dans une chambre, & lui dicta une lettre pleine d'amitié & de douceur, peignant à découvert les véritables sentimens de son cœur. Par cette lettre il mandoit à Clifson qu'ils pussent avoir une conférence secrète, afin de terminer leurs différends. Lorsqu'elle fut écrite, il la cacheta de son cachet, la donna à un de ses valets de chambre qu'il crut le plus secret, & lui ordonna de la porter au Sire de Clifson à Josselin, d'en rapporter la réponse, & lui défendit de dire à qui que ce fût, ni où il alloit, ni qui l'envoyoit. Ce valet exécuta ponctuellement les ordres de son Maître, & rendit la lettre à Clifson. Ce

Le Duc écrit à Clifson & lui dépeint les sentimens de son cœur.



lui-ci ayant reconnu le cachet du Duc, ouvrit avec empressement, lut & relut plusieurs fois ce qu'elle contenoit, & ne sçachant que penser d'un changement si prompt, il soupçonna que c'étoit encore quelque piège. Cependant il sentoît son cœur s'attendrir & souhaitoit ardemment que le Duc fût sincère. Il lui pardonnoit même déjà les maux qu'il en avoit soufferts, & ne se ressouvenoit plus que des liens d'amitié qui les avoient unis dans leur jeunesse.

Cependant la prudence vouloit qu'il prît ses précautions contre la trahison, & il répondit au Duc que pour lui prouver sa sincérité & son amour pour la paix, il ne devoit point faire difficulté de lui envoyer son fils en ôtage, pendant qu'il l'iroit trouver. Le Duc lut sa réponse, & convint qu'il ne demandoit rien que de juste. Il écrivit aussi-tôt au Vicomte de Rohan, pour lui mander de le venir trouver en diligence, & lorsqu'il fut arrivé, il lui dit : *Vicomte, vous & le Sire de Montbouchier menerez mon fils au Chastel Josselin, & le laisserez-là, & me amenez Messire Olivier de Clisson, car je me veuil accorder avec lui.* Le Vicomte de Rohan chargé d'une commission

CONNÉTABLE DE FRANCE. 3.  
qui lui paroïssoit si agréable, prit  
jeune Comte de Montfort, & le mena  
à Josselin.

Jusque-là Clifson avoit douté de  
bonne foi du Duc. Mais lorsqu'il  
entre ses mains l'héritier de Bretagne  
il fut convaincu de la sincérité  
du Duc, & se reprochant de lui avoir  
laissé faire toutes les avances, il parut  
sur le champ pour l'aller trouver  
pour ne lui point céder en générosité  
il lui ramena son fils. Clifson s'arrêta  
dans l'Eglise des Dominicains  
fauxbourg Saint-Patern, où le Duc  
se fit pas long-temps attendre. Il en  
sortit dans l'Eglise & apperçut Clifson.

l'un de l'autre , & sans avoir recours à qui que ce fût, ils terminèrent leur traité d'accommodement , où le Comte de Penhievre ne fut pas oublié.

C'est ainsi que se termina une inimitié qui avoit duré tant d'années , & qui ne paroiffoit devoir s'éteindre qu'à la mort de l'un ou de l'autre. Clisson , après cette réconciliation , n'eut plus rien à defirer que d'être rétabli dans tous ses honneurs à la Cour de France , & de voir punir Pierre de Craon. Il eut fatisfaction de l'un & de l'autre. Le Roi parfaitement rétabli de sa maladie, fit révoquer l'Arrêt porté contre Clisson , & lui offrit de revenir à la Cour pour y jouir de la faveur de son Maître, qu'il avoit méritée par tant de services. Mais ce Seigneur rebuté des maux qu'il avoit soufferts , & craignant qu'une rechute du Roi ne l'exposât de nouveau à la colere de ses oncles , refusa de retourner à la Cour. Il pressa seulement le rétablissement des Sieurs de Noviant & de la Riviere ses fideles amis ; ce qu'on lui accorda. En même-temps Pierre de Craon fut mis entre les mains de la Justice , tant pour l'assassinat du Connétable , que pour avoir volé le Roi de Sicile ; mais on lui fit grace à la priere même du Con-

**CONNÉTABLE DE FRANCE. 377**  
nétable , dont Pierre de Craon implora la générosité.

**1394.**

Depuis cette réconciliation Clifson fut parfaitement uni au Duc de Bretagne , qui de son côté s'efforça par toutes sortes de moyens de lui faire oublier les mauvais traitemens qu'il lui avoit faits. Dans ce temps-là l'Evêque de Vannes ayant intenté un procès au Duc, joignit Clifson dans son accusation. Ce Seigneur qui en vouloit au Prélat depuis long-temps, fut ravi qu'il lui fournît une occasion de se venger , & résolut de le pousser à bout. Sa coutume n'étoit pas de se servir des voies de la Justice pour défendre ses droits. La violence étoit un moyen plus prompt & plus conforme à son humeur. Il étoit donc à craindre qu'il ne fit un mauvais parti à l'Evêque ; mais le Duc plus prudent arrêta son impétuosité , & se contenta de faire voir à l'Evêque qu'il pouvoit punir son insolence, & l'affaire fut aisément terminée.

Olivier de Clifson ne fit rien de recommandable jusqu'à la mort du Duc arrivée en 1399. Ce Prince en mourant déclara Clifson qu'il craignoit toujours , tuteur de ses enfans , conjointement avec le Duc de Bourgo-

Mort de ce Prince.

**1399.**

ables du pays où la Duchesse Douairière accorda à Clisson ce qui avoit fait le sujet de ses disputes avec le feu Duc son mari ; moyennant quoi il abandonna la tutelle toute entière au Duc de Bourgogne.

Il y avoit déjà plus d'un an que le Duc Jean IV , dit le Conquérant , étoit mort , lorsque son fils Jean V. se fit couronner à Rennes dans l'Eglise Cathédrale avec les cérémonies accoutumées. Clisson assista à ce couronnement , & arma le nouveau Duc Chevalier. La Duchesse qui devoit épouser le Roi d'Angleterre , se hâta de terminer ses affaires pour se rendre au-

---

1402. près de son nouvel époux. Comme elle manquoit d'argent , elle voulut engager la ville de Nantes à Clisson pour une somme de douze mille écus. Mais celui qui commandoit actuellement dans la ville , craignant que ce nouveau traité n'eût de grandes suites, refusa de livrer la place. Ainsi la Duchesse fut obligée de partir sans argent.

---

1403. Le Roi d'Angleterre avoit formé des projets sur la Bretagne en se mariant avec la Duchesse ; mais il se trompa dans ses idées , & ayant envoyé une flotte sur les côtes de la Province , Clisson , à qui l'âge n'avoit

**CONNÉTABLE DE FRANCE. 381**

rien fait perdre de sa haine contre les Anglois, encouragea les Bretons à leur faire la guerre. Ils armerent aussi-tôt des vaisseaux, gagnèrent des victoires navales, & ravagerent les côtes d'Angleterre, où ils firent un grand butin.

**1403.**

Pendant ce temps-là, Clisson à la tête dedeux mille hommes d'armes, gar-

Il perd Jean de Penthievre son gendre.

doit les côtes de Bretagne, & empêchoit les Anglois d'user de représailles. Il étoit occupé à cette expédition militaire, lorsqu'il apprit la mort de Jean de Penthievre son gendre, Prince encore plus malheureux que son pere, puisqu'il ne sortit d'une longue & dure captivité, que pour épouser une femme ambitieuse, qui ne lui permit pas d'être un instant en paix avec son Souverain. Il fut heureux au moins de ne pas voir les extrémités où elle se porta dans la fuite & qui causerent sa perte & celle de ses enfans.

**1404.**

Cependant les Anglois irrités des ravages des Bretons, mirent en mer une puissante flotte que ceux-ci ne purent arrêter, & qui vint descendre en Bretagne. Clisson instruit de leur marche, fit avertir le Duc de Bretagne, qui vint en diligence le joindre. Olivier que son grand âge empêchoit de combattre comme un soldat, fit les

2404.

fonctions de Général, & se chargea de mettre les troupes en ordre. Il les sépara en deux corps, en donna une partie au Maréchal de Rieux pour se joindre au Commune, & se tint avec le plus grand nombre derrière une colline.

Dernière  
expédition de  
Clisson.

Les Anglois descendirent à terre, & ne voyant que des milices, fondirent dessus pour les tailler en pièces; mais les Gendarmes mêlés parmi elles firent qu'ils trouverent de la résistance; ce qui donna le temps au Duc & à Clisson de les attaquer à dos & en flancs. La victoire suivit bien-tôt une attaque si imprévue, & les Anglois épouvantés s'empresèrent de regagner leurs vaisseaux; ce qu'ils ne purent faire si vite qu'ils ne laissassent plusieurs des leurs sur la place. Le Comte de Beaumont leur Général, fut tué d'un coup de hache par Tannegui du Châtel. Le Bâtard d'Angleterre son collègue, craignant d'être poursuivi, demanda un passeport au Duc, qui le lui accorda; mais au lieu de parler d'accommodement, comme il l'avoit promis, il profita de l'intervalle de paix, mit à la voile, & passant auprès de Guerrande, brûla deux villages

2406.

avec les Eglises, & enleva cinquante

CONNÉTABLE DE FRANCE. 383  
muids de sel qu'Olivier de Clifson y  
avoit fait amasser pour son usage.

1406.

Cette expédition dont tout le fruit demeura à la Bretagne, & la gloire toute entiere pour Clifson, fut la dernière où se pût trouver ce grand homme. S'appercevant que ses forces diminuoient, il se retira dans ses terres, espérant de trouver sur la fin de sa vie un repos que son caractère l'avoit empêché de trouver jamais. Les intrigues de la Comtesse de Penthievre lui susciterent de nouveaux malheurs, plus grands & plus sensibles, en ce qu'il n'étoit plus en état de leur opposer que des vœux & des desirs impuissans de vengeance. La Comtesse fit une ligue des principaux Seigneurs de la Province contre le Duc de Bretagne. Ce Prince en accusa Clifson, & chercha les occasions de lui témoigner son ressentiment.

Les Officiers de ce Prince, servant la passion de leur Maître, porterent à la barre de Ploermel, une plainte contre Clifson, dans laquelle ils l'accusoient de plusieurs crimes & maléfices. Ce Seigneur fut ajourné, & condamné par défaut à être mis en prison. Il fallut que le Duc fît assembler des troupes pour mettre cet arrêt à exé-



### 384 OLIVIER DE CLISSON :

**406.** ~~Clisson.~~ cution. Elles reçurent donc ordre d'assiéger Josselin où Clisson étoit retenu au lit par la maladie dont il mourut. Ce triste état n'avoit rien diminué de sa fierté ni de son courage ; mais il manquoit de forces pour les signaler.

**Mort de Clisson.** Le Vicomte de Rohan & la Comtesse de Penthievre l'exhorterent à se soumettre & à fléchir le Duc par des offres avantageuses. Il lui fit proposer cent mille francs que ce Prince accepta, bien aise sans doute de devoir cette somme à l'état où Clisson se trouvoit réduit, sans avoir été dans le cas d'en abuser jusqu'au bout, & de troubler par des violences les derniers momens d'un homme dont le courage & les services avoient contribué à mettre dans sa famille le Thrône de la Bretagne. Clisson mourut le 23 Avril 1407, le plus fameux & le plus malheureux des hommes de son temps, ennemi du Duc de Bretagne qui lui devoit toute sa fortune, & abandonné du Roi de France, à qui ce Seigneur avoit rendu les plus signalés services.

JEAN LE MAINGRE  
 D E  
 BOUCICAUT,  
 II<sup>e</sup> DU NOM,

*Maréchal de France , & Gouverneur  
 de Gênes , sous les Rois Charles V.  
 & Charles VI.*

**J** E A N le Maingre naquit à Tours Naissance à  
Boucicaud.  
 de Jean le Maingre de Boucicaud,  
 & de Fleurie de Linieres. Son pere fut  
 revêtu de la dignité de Maréchal de  
 France par le Roi Jean , & mérita avec  
 l'estime de ce Prince , la confiance des  
 gens de guerre & l'amitié des peu-  
 ples. Il témoigna toute sa vie un dé-  
 intéressément extraordinaire , ce qui  
 fut d'autant plus remarqué , que les  
 gens de guerre de son siècle , bien  
 éloignés de ces sentimens généreux  
 qui animent les Officiers de ces der-  
 niers temps , ne servoient qu'à dessein  
 d'augmenter leur fortune. Lorsque les  
 amis du Maréchal de Boucicaud le  
 presserent de songer à la sienne en fa-  
 veur de ses enfans : Je n'ai rien ven-

» du, leur dit il, de l'héritage de mes  
 » Ancêtres, il suffira à mes enfans s'ils  
 » sont vertueux, & il y en aura trop  
 » s'ils ne le sont pas.

Malheureusement pour Boucicaut,  
 le Maréchal mourut environ trois an-  
 nées après sa naissance, & laissa sa  
 femme avec trois enfans. Boucicaut  
 étant l'aîné, elle songea à lui donner  
 de bonne heure une éducation conve-  
 nable à son état, afin qu'il pût servir  
 d'exemple à ses deux freres, & soute-  
 nir l'honneur de sa Maison,

La Maréchale ayant apporté de  
 grands biens à son mari, se trouvoit  
 en état de procurer à ses fils des éta-  
 blissemens avantageux. Elle eut le  
 plaisir de remarquer que Boucicaut  
 feroit digne par son mérite, comme il  
 l'étoit par sa fortune & par sa naissance,  
 d'occuper les premieres places de l'E-  
 tat. Les amis de son pere dont la plu-  
 part s'étoient rendus célèbres dans le  
 métier des armes, augmentoient par  
 leurs conseils le penchant qu'il avoit  
 pour cette glorieuse profession, pen-  
 dant que sa mere s'efforçoit de lui in-  
 spirer le goût des belles Lettres, négli-  
 gées par une grande partie de la no-  
 bleffe Françoisse. Ce n'est pas qu'elles  
 ne fussent en honneur : on n'estima ja-

mais tant de science , que lorsqu'il y eut peu de sçavans. Mais les hommes ordinaires satisfaits d'être distingués dans un seul genre, donnent la préférence à ce qui est le plus aisé à acquérir , & le métier des armes quoique dangereux & pénible , a bien plus de brillant & moins de difficulté que la profession des lettres. On trouvoit peu de gens de qualité alors qui voulassent courir à la fois ces deux carrières , & Boucicaut fut heureux de ce que les personnes qui s'intéressèrent à son éducation , reconnurent qu'un homme brave & noble n'étoit que la moitié de ce qu'il devoit être.

Il étudia donc avec beaucoup d'application & de soins. L'exemple de Son éducation & son penchant pour le métier des armes. Nogaret, du Seigneur du Plessis & de Pierre Flotte , moins estimés sous le regne de Philippe IV à cause de leur naissance que par leur profond sçavoir, excitoit son émulation , & frappé de leur exemple qu'on lui citoit souvent, il fit de grands progrès dans toutes les choses auxquelles on jugea à propos de l'appliquer. Mais il donna toujours la préférence aux exercices du corps, & à tout ce qui avoit quelque rapport aux armes. Les noms de valeureux

Chevaliers , de tournois , de course ; de faits d'armes , étoient plus à la mode que jamais de son temps. Les batailles n'étoient ni moins sanglantes , ni moins meurtrières ; mais la guerre sembloit moins un fleau , & paroissoit moins horrible. Ces harnois superbes , ces cuirasses , ces boucliers , ces casques brillans , ces chevaux si richement couverts , répandoient un air de magnificence , & , si on ose le dire , de gayeté dans les combats les plus terribles. Les récits n'en étoient point effrayans ; aujourd'hui même , ils nous plaisent encore ; quel devoit être leur effet sur les contemporains , & sur les jeunes gens qui se déclarent toujours en faveur de tout ce qui est éclatant ! De plus , on étoit assuré de se conserver par sa force & son adresse , en même temps qu'on acquéroit de la gloire par sa valeur. Des armes à l'épreuve d'un bras exercé & robuste , venoient à bout de repousser les coups qu'on se portoit alors ; tous ces avantages sont devenus inutiles. Il ne suffit plus comme du temps de Boucicaut d'être brave & bien armé pour revenir victorieux , ni d'être plus que simple soldat , pour être quelque chose dans les armées.

Boucicaut dans ses heures de récréation luttoit contre ses jeunes camarades, se faisoit d'un endroit pour le défendre, l'attaquoit ensuite, & soit qu'il fût assiégeant ou assiégé, il faisoit en sorte de jouir du commandement. La Maréchale de Boucicaut, & les amis de son pere, applaudissoient à ces jeux. On vouloit alors des hommes formés de bonne heure à la fatigue; ils sçavoient que ces combats feints entretenoient dans l'esprit des dispositions martiales. Pour être vraiment courageux, il faut l'être à la fois naturellement & par habitude.

Charles V, qui regnoit alors, se souvenant des services que le Maréchal de Boucicaut avoit rendus à la France, voulut que son fils fût élevé auprès du Dauphin Louis. Boucicaut vint donc à la Cour. Il y trouva le fameux Connétable du Guesclin, avec une foule d'Officiers de la premiere distinction, dont on connoissoit le mérite & les exploits. Plus âgé que le Dauphin, Boucicaut s'éloignoit des jeux frivoles de ce jeune Prince, pour parler de combats avec ceux qu'il rencontroit, & souvent on le voyoit seul, son âge l'excluant des compagnies qu'il auroit voulu fréquenter, & son

Il est élevé  
avec le Dau-  
phin.

390 JEAN LE MAINGRE  
humeur le portant à s'éloigner de celles qui étoient faites pour lui.

Le Roi mécontent des Anglois leur déclara la guerre, & par ses ordres on leva une puissante armée à dessein de les attaquer en Normandie. Boucicaut ne cessa d'importuner tout le monde du desir qu'il avoit de se trouver à cette expédition. Les premiers à qui il en parla mépriserent sa jeunesse; il en fut outré: d'autres plus indulgens le consolèrent & donnerent des éloges à son émulation; mais aucun ne lui promettoit de le satisfaire. Il devint triste, rêveur, & ce qui l'affligeoit davantage, c'est qu'on badinoit à la Cour du sujet de son chagrin. Le Duc de Bourbon en eut pitié. Il admira cette ardeur qui lui faisoit souhaiter les combats avant d'être sorti de l'enfance; il fit venir Boucicaut, lui donna des armes, & lui rendit toute sa gayeté.

Sa première  
campagne.

Il partit peu de jours après avec le Connétable du Guesclin, & les Ducs de Bourgogne & de Bourbon, qui entrèrent ensemble dans la Normandie. Pendant toute la campagne, Boucicaut s'attacha à faire voir que les armes n'étoient plus un fardeau trop pesant pour lui. Il vouloit être de tous les travaux, & s'efforçoit de surpasser

les anciens pour mériter de leur être égaux. Les Généraux louerent à l'envi sa conduite ; on lui laissa donner carrière à son courage , & il se regardoit comme le plus heureux des hommes ; mais lorsqu'il croyoit que son titre d'homme de guerre étoit le plus assuré , on lui dit que la campagne étant finie , il falloit retourner auprès du Dauphin pour continuer ses études avec ce Prince. Il fallut obéir , mais Boucicaut ne cessa de se plaindre de ce qu'on changeoit ainsi , contre toutes les règles , un *homme d'armes* en écolier ; il osa même en parler au Roi , & s'imaginant que ce Prince gagné par les ennemis de sa gloire , n'étoit pas disposé à lui rendre justice , il menaça de le quitter & d'aller porter les armes en faveur de quiconque voudroit le recevoir. Ses plaintes & ses projets de vengeance divertirent longtemps la Cour. Enfin le Roi consentit qu'il allât servir dans la compagnie du Duc de Bourbon. Ce Prince le reçut avec distinction ; il avoit aimé son pere à cause de son courage , le fils promettoit au moins de l'égaliser de ce côté-là , & il possédoit d'ailleurs les qualités les plus capables d'inspirer de la bienveillance & de l'amitié.



Portrait de  
Boucicaut.

Boucicaut, quoique dans sa première jeunesse, étoit grand & bien-fait, adroit, léger, & plus robuste que sembloit ne le promettre une taille déliée, & un visage doux, effeminé & relevé par de belles couleurs. Ses yeux étoient grands, quelquefois pleins de feux, souvent aussi ils paroissoient extrêmement chargés, obscurs, & pour peu qu'ils fussent animés par la colere, ils lui rendoient l'aspect non seulement effrayant, mais encore désagréable. Boucicaut évitoit aussi de s'emporter, moins à cause de cette difformité que par sagesse & par modération. Au reste il étoit rempli de jugement & d'équité. Il étoit affable, populaire, compatissant, & s'il conservoit quelqu'un des défauts attachés à la jeunesse, il possédoit aussi des qualités qu'on n'avoit pas droit d'exiger d'un homme de son âge. En peu de temps il se fit aimer de toute l'armée, & loin d'avoir besoin de l'indulgence de ses supérieurs, il devint bientôt le modèle de ses inférieurs & de ses égaux.

Ses exercices  
violens pour  
se former aux  
travaux militaires.

Les travaux militaires lui laissant trop de loisir, il s'occupoit aux exercices les plus violens. L'Historien qui a écrit les actions de ce guerrier pen-

DE BOUCICAUT. 35

Durant sa vie , & en quelque sorte for  
 ses yeux , rapporte que pour se former  
 aux plus grandes fatigues , il couroit  
 tout armé & à pied d'une vitesse ex  
 traordinaire , qu'il dansoit couve  
 d'une cotte d'acier , & sautoit sur l  
 épaules d'un grand homme à cheva  
 en s'appuyant seulement sur sa mar  
 che ; mais ce qui est incroyable , le  
 même Auteur ajoute que Boucicaut  
 plaçant entre deux murailles éloigné  
 l'une de l'autre , de sorte qu'il les to  
 choit avec les deux pieds en s'écar  
 tant , & des deux plats de la main ,  
 montoit en gravissant au plus haut de  
 ces murailles , sans autre secours qu

Prince qui régna depuis si malheureu-  
sement sous le nom de Charles VI,  
possédoit dans sa première jeunesse la  
bonté & la douceur qui le rendirent si  
cher à ses sujets ; il aimoit la gloire,  
& ceux qui se mettoient en état de  
l'acquérir. Ce qu'on lui dit de Bouci-  
caut augmenta encore l'affection qu'il  
avoit conçue pour lui ; il ne chercha  
que les occasions de l'avancer, & ce  
qui flattoit plus le goût de son favori,  
il obtint qu'il serviroit dans les troupes  
qui se préparoient à rentrer en campa-  
gne contre les Anglois.

Mort de  
Charles V  
Roi de Fran-  
ce.

---

1380.

La paix qui fut conclue peu de  
tems après entre ce peuple & la Fran-  
ce, rendit inutiles les bons Offices que  
le Dauphin avoit rendus à Boucicaut ;  
& il se préparoit à aller chercher la  
guerre chez les étrangers, lorsque la  
mort de Charles V ayant mis le Dau-  
phin sur le Trône, ce Prince le força  
de rester à la Cour. Pendant plusieurs  
mois on n'entendit parler que de tour-  
nois & de fêtes au défaut de courage.  
On pouvoit y faire briller la magnifi-  
cence, le goût, la force & l'adresse.  
Le génie martial de Boucicaut se con-  
tenta de ces jeux. Il s'y distingua, &  
ce qu'il fit en ces combats, lui acquit  
autant de réputation, que ce qu'il

avoit exécuté dans les occasions les plus périlleuses. Le Roi lui témoigna plus de confiance que jamais, & les Parisiens supportant avec impatience les impôts exorbitans dont Charles V. les avoit accablés, s'étant révolté contre son successeur, il voulut que Boucicaut l'accompagnât dans les villes voisines de la Capitale, où ce Prince se retira jusqu'à la fin des troubles.

Villiers de Lisle-Adam, & Desmarests, Avocat général, avoient acquis l'un & l'autre une grande confiance sur l'esprit du peuple. Charles supposant que son absence les auroit inquiétés, & qu'ils seroient plus disposés à

fut obligé d'envoyer des troupes aux environs de Paris pour ravager les terres, & Boucicaut commandé pour cette expédition, s'en acquitta avec un zèle qui causa la ruine d'un grand nombre de bourgeois : les granges, les maisons qu'ils avoient à la campagne, furent pillées & démolies. La plupart d'entr'eux consternés de ces pertes, s'assemblerent & demandèrent, comme le seul remède à leurs maux, que la capitale se soumît aux volontés du Roi. Tous les bourgeois dont les biens étoient exposés furent de ce sentiment, & le Roi consentit à leur donner la paix, & à revenir dans sa Capitale moyennant cent mille francs, qui lui furent payés peu de jours après son arrivée. Cette somme quoique considérable alors, n'auroit point tenu lieu des prétentions que le Roi avoit formées sur les richesses des Parisiens rebelles. Mais le Duc de Bourgogne, qui dès ce temps là étoit tout puissant à la Cour, ayant résolu de secourir le Comte de Flandre contre ses sujets révoltés, crut ne pouvoir le mieux servir qu'en l'appuyant de toutes les forces de la France. Ce Duc persuada aisément au Roi de s'accommoder avec les Parisiens pour châtier

les Flamands, qui non contents d'avoir chassé leur Comte, venoient de faire un traité avec les Anglois, & mençoient de pénétrer avec eux jusqu'dans le sein du Royaume pour y mettre tout à feu & à sang.

Ces funestes desseins leur étoient inspirés par Philippe d'Artevelle, fils de ce fameux Jacques d'Artevel Brasseur de Bierre, qui sous le règne de Philippe de Valois, battit les François en plusieurs rencontres, se montra le compagnon, le rival d'Edouard le plus heureux, & le plus fier des Rois qui ayent régné sur l'Angleterre, qui après avoir vécu plus de la moitié

par le secours de son pere, leur faisoit supporter avec plus d'impatience le joug dont le Comte de Flandre les accabloit. Ce Prince passionné pour les plaisirs, ne se souvenoit qu'il étoit Souverain que pour satisfaire plus aisément ses goûts divers. Tout sembloit devoir se vir à ses caprices. Indifférent sur le sort de ses sujets, il n'étoit occupé qu'à se procurer de nouvelles douceurs, & fuyoit comme un supplice l'embarras des affaires. Heureux encore si s'étant trouvé incapable d'application, il avoit choisi des Ministres en état de réparer par leur sçavoir & leur zèle, le désordre que caufoient son ignorance & ses dissipation. Mais les personnes qui le servoient profitoient de ses défauts pour augmenter leur crédit & leur fortune, en sorte que les sujets maltraités de toutes parts, ne sçavoient où porter leurs plaintes.

Révolte des  
Flamands  
contre leur  
Prince.

Le génie des Flamands ne s'accordoit point avec une pareille situation. Voyant que leurs murmures ne produisoient aucun effet, ils en vinrent aux menaces, & se crurent en droit de se soustraire à la domination d'un homme incapable de les gouverner. Les Gantois plus puissans & aussi plus

indociles, donnerent le signal de révolte. Ils prirent les armes, & plus grande partie de la Flandre suivit leur exemple. Il leur falloit un chef. Arrevelle fut choisi. D'abord il montra quelque répugnance pour le titre de chef de parti; mais l'espoir de devenir illustre & le libérateur de sa patrie, lui firent oublier ses scrupules. Aussi-tôt qu'il eut consenti à commander les rebelles, il mit tout en usage pour les rendre vainqueurs des forces qui se préparoient à marcher contre eux.

Le Conseil de France, gouverné par le Duc de Bourgogne, fit assembler une grande armée. & pour terminer



**400 JEAN LE MAINGRÉ**  
**1381.** mille chevaux, d'une infanterie nombreuse, & de plusieurs corps d'arbalétriers d'élite, entra dans la Flandre, & se disposoit à marcher vers Oudenarde, qu'Artevelle tenoit assiégée; mais le Comte Louis assuré de la valeur des troupes & du Gouverneur qui défendoit la place, ayant conseillé aux François d'entrer dans la Flandre Flamingante, on se prépara à passer la Lis. Artevelle s'étant attendu à être attaqué dans ses retranchemens, les avoit fait fortifier avec beaucoup de soin. Le Comte de Flandre qui entretenoit des espions dans son armée, crut rompre toutes ses mesures, & se prépara à emporter le pont de Comines, persuadé qu'étant maître de ce poste, & en état de faire des courses au-delà de la Lis, il obligerait les rebelles à abandonner le siège d'Oudenarde.

On attaque  
le Pont de  
Comines.

Antoing, & un des fils naturels du Comte, avec Boucicaut & plusieurs autres marcherent vers le Pont, dont ils se rendirent maîtres malgré la résistance des Flamands. Artevelle, au premier mouvement de l'armée Française, avoit envoyé huit mille hommes au secours du pont; ils arriverent après le combat dont les fuyards leur

apprirent le malheureux succès. Ils l'ramenerent avec eux, & fondant tous ensemble sur les François, ceux-furent contraints à leur tour de céder & de prendre la fuite. Boucicaut à cette occasion fit des prodiges de valeur, & le Connétable de Clisson étant venu à la tête de deux mil hommes d'armes pour reprendre le pont, il se mit dans sa troupe.

En arrivant, le Connétable trouva que les ennemis avoient rompu une partie du Pont, & qu'ils s'étoient retranchés sur l'autre. Il ne laissa pas mettre ses troupes en bataille, & faire jouer ses machines à lancer des pierres & quelques piéces de canon.

1381.

Prise du  
Pont de Co-  
mines.

remis la défense du pont, étant venu à son secours, il le dégageda, & tous deux ensemble repoussèrent une troisième fois les ennemis.

Etrange  
résolution  
d'Artevelle.

La prise du pont de Comines, répandit la terreur dans tout le pays. Ypres, Dunkerque, Cassel, & plusieurs autres places considérables, se soumirent au Roi; en sorte que les habitans de Gand, voulant, à quelque prix que ce soit, arrêter des progrès si rapides, ordonnerent à Artevelle de quitter le siège d'Oudenarde, & de venir à leur secours. Ce Chef désespéré d'un accident qui lui enlevoit la gloire d'une conquête assurée, prit avec lui quarante mille hommes, & laissa le reste de son armée pour garder les travaux du siège. Dans le premier mouvement de son chagrin, il tint un grand conseil de guerre avec les principaux bourgeois de Gand, & comme si le succès de la campagne avoit dépendu de leurs résolutions, il fut décidé qu'on donneroit bataille. & qu'on ne feroit de quartier qu'au Roi seul, s'il étoit possible de le prendre vif.

1382.

Ce fut dans cette disposition qu'Artevelle sortit de Gand à la tête d'une armée formidable, & s'avança jusqu'au village d'Obbeque, situé entre

Reinse & Hartebec. Il y plaça son camp, & l'entoura d'un fossé si large & si profond, qu'il le mettoit hors d'insulte. Les François de leur côté ne respiroient que la bataille, & se préparèrent à la donner. On divisa l'armée en plusieurs corps qui furent commandés par le Connétable, les Comtes de Flandre & de Saint Pol, les Ducs de Bourgogne & de Bourbon, qui avoit sous lui le jeune Boucicaut, & plusieurs autres Ecuyers. Tous ces préparatifs auroient été inutiles, si les Flamands eussent voulu qu'Artevelle restât dans son camp; les François, loin de former le dessein de l'attaquer au milieu de ses retranchemens, étoient résolus de le défier, & de retourner ensuite sur leurs pas; mais fiers de la supériorité de leurs troupes, & voulant tenir la parole qu'ils avoient donnée aux Gantois, ils braverent les François, & sortirent de leur camp pour les combattre.

Aussi-tôt que l'on fut assuré qu'il y auroit bataille, le Roi, selon la coutume, fit venir plusieurs jeunes Ecuyers pour les armer Chevaliers. Boucicaut fut du nombre. Le Duc de Bourbon, son protecteur, lui ceignit l'épée, & il se prépara à montrer qu'il

Boucicaut  
est fait Che-  
valier.

1382. étoit digne de cet honneur. Artevelles avoit rangé ses troupes en bataille , a peu près dans la même disposition que celle de ses ennemis. Chacun aloꝝ reprit son poste , Boucicaut se rangea dans la troupe que commandoit le Duc de Bourbon , & mit pied à terre avec tout le reste de la Gendarmerie Françoisse. L'usage de la faire combattre de cette façon , s'étoit introduit depuis quelque temps dans les armées Françaises , & le Roi fut le seul qui resta à cheval.

L'attaque commença de la part des ennemis. Artevelle fit jouer quelques pierriers , & fondit ensuite sur les bataillons François à la tête de neuf mille hommes de ses meilleures troupes. D'abord ils plierent ; mais le Connétable ayant soutenu la première ligne , chargea si vivement à la tête de la seconde , que les Flamands reculèrent à leur tour , mais toujours en combattant avec une valeur extraordinaire. Les ennemis & les François rétablirent en même temps le désordre de leur première ligne , & se rechargèrent ensuite.

telle action  
Boucicaut. Boucicaut , c'étoit l'usage alors , combattoit où le péril étoit le plus grand , ne connoissant d'ordre que de

son couragé. Il remarqua un Chevalier Flamand, qui à coups de sabre abattoit tout ce qui se trouvoit devant lui ; rien ne pouvoit résister à la force de ses coups. Boucicaut l'attaqua de sa hache à la main ; le Flamand remarquant sa jeunesse le méprisa, & d'un coup violent lui fit tomber sa hache. *Va têter, enfant*, lui dit il, & tournant d'un autre côté, il ne daigna pas achever sa victoire. Boucicaut outré de colere, tira son épée, s'élançant sur lui, & vint à bout, après quelques momens de combat, de la lui passer au travers du corps.

La mêlée dura près d'une heure sans que la victoire parût se déclarer.

1382.

Gagnée par  
les François.

étouffé par la foule de ses gens, qui s'étoient précipités sur lui. Boucicaut se distingua dans cette bataille, une des plus sanglantes qu'on eût donnée depuis long-temps. L'heureux succès en fut particulièrement attribué au Connétable Clisson & au Maréchal de Sancerre, qui firent la disposition de l'armée, & qui combattirent même un peu trop en soldats.

Le Roi que l'on avoit tenu malgré lui éloigné de la mêlée, se plaignoit de ce qu'il n'avoit pû contribuer à une victoire qui lui causoit tant de joie; mais on remarqua avec plus de plaisir encore la compassion qu'il témoigna pour les prisonniers & les blessés ennemis. Ce Prince recommanda même au Comte de Flandre de traiter ses sujets avec plus de douceur, & d'avoir plus de soin des affaires du Gouvernement; ensuite il lui dit : » Beau cousin, je vous ai aidé & secouru, tellement que vos ennemis sont déconfits. Combien que du temps de feu Monseigneur mon pere, dont Dieu veuille avoir l'ame, vous futes chargé d'avoir eu alliance, & favorisé nos ennemis les Anglois, si vous en gardez en avant, & je vous aurai en ma grace. »

L'armée victorieuse marcha ensuite à Courtrai. Cette place, quoique d'un parti des rebelles, ne fit aucune résistance; cependant le Roi condamna au supplice quatre des principaux habitants. Le malheur de cette ville infortunée, ne se borna pas à la punition de ces premières victimes. Les soldats animés par la vue des éperons dorés, & des enseignes des François qui étoient encore suspendus à la voûte de la principale Eglise, pillèrent les maisons, massacrèrent les habitants sans distinction de sexe ni d'âge, réduisirent ensuite la ville en cendres.

Le Roi, après une campagne si glorieuse, se rendit à Arras, où il fut reçu avec les honneurs du Roi.



leurs rivaux, aux plus opulens d'entre le peuple de Paris ; ils pouvoient plus en leur faveur que la noblesse : en sorte que ces bourgeois, soutenus de la plupart des Princes , assurés que ceux-ci ne pouvoient se passer de leur secours , & que l'ambition les rameneroit toujours vers eux , ne songeoient qu'à remuer pour leurs propres intérêts. Ce qu'ils avoient obtenu de privilèges & de liberté sous les regnes précédens , loin de les satisfaire , les avoit rendus plus hardis à entreprendre. C'étoit, selon eux , des degrés pour parvenir à une indépendance pareille à celle dont jouissoient les bourgeois de Gand. Ils entretenoient d'étroites correspondances avec ces rebelles , leur donnoient des avis , & alloient jusqu'à leur promettre du secours , ou du moins de les favoriser par une diversion. Le Roi , dit-on , trouva à Courrai des lettres des Parisiens adressées aux Flamands , qui contenoient toutes ces choses. Jeune & sans expérience , il s'en inquiéta d'abord ; mais ses Ministres lui firent bien-tôt connoître que ces coupables tentatives de sujets mécontents , tournoient toujours à l'avantage des Souverains ; que sa puissance étoit seule,

& leurs intérêts divers, & que la constance présente étoit l'occasion plus favorable, pour rendre à sa couronne la splendeur & l'autorité, & les derniers troubles lui avoient perdu.

On s'avança vers Paris avec toute l'armée, que le Connétable rejoignit ainsi que Boucicaut & plusieurs autres Chevaliers, qui l'avoient accompagné dans une course contre les Flamands. L'armée étoit déjà à moitié chemin de S. Denis, lorsqu'on arriva des députés de la part du Parlement des Marchands, & des bourgeois fideles. Les grands Seigneurs qui environnoient le Roi, ne leur permir

1383.

parler, & que ce Prince irrité se dispoſoit ſans doute à punir les Pariſiens de leurs propres crimes, & de ceux de leurs peres.

Clément  
des Pariſiens,

A peine les députés eurent-ils achevé ce triſte récit, que la foule qui les environnoit, ſe diſperſant dans les rues de la capitale, y répandit la terreur & la conſternation. Le coupable & l'innocent ſe trouvoient dans une peine égale. La vengeance des Rois les confond d'ordinaire. Il eſt trop difficile dans une multitude rebelle de diſtinguer ceux que leur foibleſſe a mis hors d'état de ſignaler leur zele & de condamner la révolte. Ces fiers Pariſiens, qui peu de mois auparavant bravoient impunément l'autorité Royale, & reſuſoient de ſatisfaire à des beſoins auſſi juſtes que preſſans, & demandés d'une manière conforme aux Loix, rempliſſoient leur ville de gémiſſemens & de plaintes, ſouhaitant avec ardeur que la juſtice du Roi bornât leur punition à la perte de leurs biens.

L'avant-garde de l'armée étant arrivée à cent pas de la ville, on fit halte. Quelques ſoldats détachés des premiers bataillons, mirent en pièces les barrières à coup de haches. Ils allerent

aux portes qu'ils dépendirent, ayant 1383.  
 soin de les coucher par terre en travers  
 de la rue, pour qu'elles fussent foulées  
 aux pieds par les troupes. Elles com-  
 mencerent ensuite à défilér en bon or-  
 dre, le Roi entouré des grands de sa  
 Cour, marchant entre deux files, &  
 affectant un air fier & menaçant. Pen-  
 dant qu'il alloit à N. D. le Connéta-  
 ble, les principaux Chefs, Boucicaut  
 & plusieurs autres, se saisirent des  
 principales places de la ville, & s'en  
 assurèrent par de nombreux corps de  
 gardes. Les gens de guerre ne voyent  
 point le reste de la nation avec des  
 yeux de concitoyens & de freres; ils  
 se regardent comme un peuple parti-  
 culier, dont la volonté absolue du  
 Souverain est l'unique loi. Les pleurs  
 qu'ils virent répandre, les plaintes,  
 les cris de tant de malheureux, ne  
 firent aucune impression sur leurs  
 cœurs. Aucun des coupables, les in-  
 nocens mêmes ne purent se mettre en  
 fureté par la fuite; tous se virent for-  
 cés d'attendre dans leurs maisons le  
 triste sort dont ils étoient menacés.

Leur co-  
 ternation  
 la vue de  
 Majesté I  
 yale.

On avoit conseillé au Roi de se  
 conduire en cette occasion avec autant  
 d'ordre que de lenteur. C'est un dou-  
 ble supplice que de l'attendre. Enfin,

trois cens des principaux bourgeois furent arrêtés ; ils étoient les premières victimes qui devoient expier le crime public. On commença par en exécuter deux, & le reste fut étroitement referré, ceux qui jouissoient encore de la liberté s'attendant à la perdre dans peu, s'efforçoient par leurs soumissions de mériter leur grace. On les voyoit en foule porter avec empressement leurs armes à l'Arsenal, se privant ainsi par la crainte de ce qui pouvoit arrêter la vengeance de ceux qui se dispoient à les punir. Le Roi se trouvoit alors dans une situation qu'il n'auroit osé espérer. De tant de milliers d'hommes, en état par leur nombre de résister à des armées entières, pas un seul n'osoit songer à sa défense. La terreur s'étoit emparée de tous les esprits. En état de se garantir par leur courage, ils ne songeoient à se sauver que par la soumission. La Duchesse d'Orleans & l'Université allerent se jeter aux pieds du Roi, pour obtenir la grace des coupables. Le Roi se montra inexorable, & l'inutilité de cette tentative, augmenta le désespoir des Parisiens. Enfin le jour terrible où l'on devoit décider de leur sort arriva.

Après avoir fait publier à son de

trompe l'établissement d'un grand nombre de nouveaux impôts contre lesquels on n'osa murmurer, on convoqua le peuple dans la Cour du Palais. Là on avoit dressé sur le grand escalier, un échaffaut orné des plus riches tapisseries. On y avoit préparé un trône où le Roi alla s'asseoir, accompagné des Princes ses oncles, & des grands de sa Cour. Aussi-tôt que le peuple l'aperçut, il poussa des cris lamentables : les femmes & les filles des bourgeois arrêtés couvertes d'habits déchirés & échevelées, se prosternoient contre terre en demandant miséricorde.

Le Roi quoique touché de ce spectacle, ne laissa paroître sur son visage aucun mouvement de compassion. Ses Officiers imposèrent silence à ces infortunées; & le Chancelier de France<sup>2</sup> ayant pris la parole, reprocha aux Parisiens la conduite criminelle qu'ils avoit tenue sous les regnes précédens, & les horribles attentats qu'ils avoient commis contre Charles V, en assassinant dans sa chambre & sous ses yeux deux Maréchaux de France. Il ajoute que depuis ils n'avoient cessé de se signaler par de nouvelles violences.

<sup>2</sup> Mezeray nomme le Chancelier d'Orremont.

des murmures, des séditions, & par tout ce qui pouvoit rendre des hommes coupables aux yeux de Dieu & des Rois. » Les supplices, ajouta le Chancelier, qu'on a fait subir à quelques-uns d'entre vous, ne sont rien en comparaison de vos crimes; il reste un grand nombre de rebelles à punir; mais le tems est venu que la Majesté Royale tant de fois insultée, est enfin en état de se venger de vos outrages. »

Ces dernières paroles excitèrent de nouvelles clameurs; les femmes des prisonniers tendant les mains au Roi, le supplioient d'avoir pitié de leur douleur. Les Ducs de Berri, de Bourgogne, & de Bourbon, se levant de leurs places, allèrent se jeter aux pieds de ce Prince, & lui demandèrent grace pour ces malheureuses. Il la leur accorda, & le Chancelier reprenant la parole, déclara au peuple que sa Majesté touchée de leur repentir, remettoit aux coupables la peine de mort, & qu'elle se contenteroit d'une amende.

Origine  
de l'établissement  
des impôts en France.

La joie fit place aux larmes & aux sanglots; & les Parisiens payèrent sans murmurer les sommes immenses que le Roi exigea d'eux. Ce fut là l'époque

de l'établissement des impôts en France, par la seule volonté du Souverain sans le consentement des Etats & du peuple. Mais ce qui sera éternellement reproché à ceux qui gouvernoient alors les affaires, fut le supplice de Desmarets Avocat Général, homme célèbre par son éloquence, son intégrité, sa douceur & son amabilité. Il s'étoit rendu cher au peuple dont il appaisoit avec sagesse les vœux mêlés fondés sur l'intérêt. Bien-tôt Magistrat obtint la confiance de la Cour, & fut le médiateur des différends survenus entre les bourgeois de Paris & Charles V. \* Sa présence av



vé à Paris, loin de se souvenir des services qu'il lui avoit rendus, ce Prince écouta ses calomniateurs. Ils étoient excités par le Duc de Bourgogne, ennemi personnel du Duc d'Anjou, dont Desmarets étoit le partisan déclaré. Ce Magistrat se vit donc accusé d'avoir entretenu les mécontents dans leurs mauvaises dispositions, de n'être point sorti de Paris, pendant que tous les sujets fidèles s'étoient rendus auprès du Roi; & qu'enfin il avoit conseillé aux Parisiens de se défendre, & de se liguier avec les Flamands.

Desmarets arrêté se défendit avec force; il répondit que s'il étoit resté à Paris, pendant que les autres Magistrats s'en étoient éloignés, il pouvoit s'en excuser sur une violente maladie, dont il se trouvoit alors attaqué; que d'ailleurs sa fidélité n'ayant jamais été suspecte, il avoit cru devoir demeurer parmi les mécontents, pour leur inspirer des sentimens de paix & de soumission. Il ajouta, à l'égard de cette défense qu'on l'accusoit d'avoir conseillé aux Parisiens, que l'on connoissoit assez son crédit sur leurs esprits, pour croire qu'ils n'eussent point été d'un avis contraire au sien, dans une occasion où ils ne pouvoient espérer

de salut que de leur audace. On ne fit aucune attention aux réponses de l'Avocat Général : ses ennemis prévalurent, & il fut condamné à avoir la tête coupée.

En allant au supplice il exhortoit ses concitoyens à la fidélité & à l'obéissance, & se monroit extrêmement sensible à la compassion qu'ils lui témoignient. La vue de l'échafaut le troubla ; il s'écria plusieurs fois, *Judica me, Deus, & discerne causam meam.* Ainsi mourut à l'âge de 70 ans, un Magistrat célèbre qui ne reçut d'autre récompense d'une Cour ingrate, que le supplice qui termina ses jours.

Belle fi  
ce Magist

Boucicaut témoin de ces exécutions sanglantes, voyant la guerre de Flandre terminée, passa en Prusse, à dessein de servir dans les troupes de cet Etat, qui se préparoit à faire la guerre aux Turcs. La jalousie des Allemands, des Anglois, des Ecoissois & des autres étrangers, l'obligèrent à revenir en France. Le Duc de Bourbon l'emmena avec lui dans son expédition de Guyenne, où ce Prince s'empara de plusieurs places sur les Anglois. De-là ils passèrent en Xaintonge & dans le Poitou, qu'ils sou-

418 JEAN LE MAINGRE  
1383. mirent en par tie. Le dessein des François qui se trouvoient alors supérieurs à leurs ennemis, étoit de passer en Angleterre, & de faire de ce pays le théâtre de la guerre, dont ils avoient jusque là porté seuls tout le poids. Le Duc de Bourgogne se trouvant le maître des délibérations, crut ne pouvoir prendre un chemin plus glorieux pour s'assurer l'autorité, que d'en faire un usage avantageux à la patrie. Il leva donc un grand nombre de soldats à ses dépens, & offrit le port de l'Écluse pour l'embarquement de l'armée destinée à passer dans la grande Bretagne. L'Amiral conduisit quelques troupes en Ecosse, dont le Roi s'étoit ligué avec Charles VI. Mais la mauvaise conduite du Général François, qui devint amoureux & se fit aimer d'une Princesse du Sang d'Ecosse, fit perdre tout le fruit qu'on pouvoit retirer de cette expédition.

Les cabales secrètes du Duc de Bretagne, dont on fut instruit à propos, obligerent la Cour de changer le dessein où l'on étoit de faire passer du secours en Ecosse; & les succès des François sur leurs ennemis, se bornèrent aux places que le Duc de Bourbon leur avoit enlevées dans la Guyen-

ne, le Poitou & la Xaintonge. Bou-  
 cicaud y étoit resté avec ce Prince. Le 1383  
 Duc de Bourbon étant revenu à la Cour, le laissa en qualité de Lieuten-  
 ant Général dans les pays qu'il ve-  
 noit de soumettre, & où Boucicaud  
 continua de faire des conquêtes. Sou-  
 vent il employa la force, quelquefois  
 il se servit de la ruse, un bonheur égal  
 accompagnant toutes ses entreprises.  
 Sa réputation excita l'émulation de  
 plusieurs Chevaliers Anglois : c'étoit  
 l'usage alors de signaler son estime  
 pour un guerrier, en lui offrant le  
 combat. Boucicaud sortit vainqueur  
 de tous ceux qu'il eut à soutenir, &  
 l'ardeur avec laquelle il cherchoit ces  
 sortes d'occasions de se signaler, au-  
 roit été blâmée dans la place qu'il oc-  
 cupoit, s'il n'eût point eu pour se jus-  
 tifier l'exemple de tous ses pareils.  
 Boucicaud vainquit en combat parti-  
 culier, Pierre de Courtenay, & Tho-  
 mas de Clifort, Chevaliers Anglois,  
 qui avoient passés jusque là pour in-  
 vincibles.

On songeoit alors à tenter une nou-  
 velle descente en Angleterre. Ces  
 conquêtes qu'on avoit faites dans la  
 Guyenne & les autres Provinces voi-  
 sines, valoient à peine les frais du pre-

83. mier armement; on se promettoit de plus grands avantages d'une nouvelle entreprise. Le Duc de Bourbon jugeant bien qu'il seroit employé dans cette guerre, rappella Boucicaut qui fut témoin des préparatifs immenses assemblés contre les Anglois.

Le Duc de Bourgogne par la supériorité de son génie, plus que par sa naissance, s'étoit emparé de l'administration des affaires, dont il ne faisoit part à ses freres, oncles du Roi comme lui, qu'autant qu'il le jugeoit à propos. Les Ducs d'Anjou & de Berri se montrèrent extrêmement jaloux d'une autorité, qu'ils se croyoient au moins en droit de partager; & le Duc de Bourgogne qui l'emportoit sur eux en capacité & en puissance, trouvant mauvais qu'on lui enviât ce qu'il croyoit dû à la prééminence de son génie, ne songea plus qu'à former des entreprises capables de rebuter ses rivaux par leur grandeur, & de lui gagner l'estime & l'affection des peuples par leur utilité.

trait du  
d'Anjou:  
de  
les VI.

Le Duc d'Anjou étoit l'aîné des oncles du Roi, & le moins bien partagé par rapport à la fortune. Il avoit à la vérité des prétentions qu'il chercha à réaliser dans la suite aux dépens du

peuple, qui le regarda comme l'ennemi de son repos. Ce Prince n'avoit des 1383 qualités qu'exigeoit son rang, que la fermeté & le courage. On ne trouvoit dans sa conduite rien de grand ni de noble. Sa fierté ressembloit à celle d'un homme du commun : il sembloit craindre qu'on oubliât ce qu'il étoit, & se plaisoit à en faire souvenir d'une manière dure & peu convenable. Mais son extrême avarice étoit ce qui le déprisoit le plus aux yeux du peuple ; il recevoit de toutes parts, & vendoit au plus offrant les graces qui dépendoient de lui ; jamais il n'en donna aucune. On lui reprochoit encore de s'être sauvé d'Angleterre où il étoit en ôtage, avec le Duc de Berri son frere ; & le Duc d'Orléans son oncle, pour le Roi Jean, ce qui l'avoit deshonoré dans toute l'Europe, où l'on avoit alors des scrupules qui peut-être à cet égard ne seroient pas suivis de nos jours.

Le Duc de Berri, cadet de Louis Celui du T  
de Berri fr  
du Duc d'Orléans d'Anjou, étoit un esprit borné, & dès-là défiant & opiniâtre ; avec ses jou. amis franc, ouvert, facile & bienfaisant. Aussi avide que son frere aîné, il recevoit aussi de l'argent de toutes parts, mais il le disperçoit sur la

## LE JEAN LE MAÎNGRE

amp à ses favoris, & donnoit même beaucoup aux pauvres. Il s'étoit acquis par ses prodigalités un grand nombre de créatures; mais aucunes d'elles n'avoient de crédit à la Cour; c'étoit des gens de peu de considération, que le besoin seul avoit attachés au Duc de Berri, & dont le nombre absorboit la plus grande partie de ses revenus, sans rien servir à son autorité.

*Le Duc de  
Bourgo-*

Le Duc de Bourgogne, indépendant du Roi, & supérieur à ses freres en richesses & en puissance, les surpassoit en ambition, & ne voyoit rien alors en Europe, qui l'emportât sur lui par le génie. Sa prison avec le Roi Jean son pere chez les Anglois, & le courage qu'il avoit fait paroître à la bataille de Poitiers, lui avoient acquis avec l'estime des peuples & la tendresse de son pere, une grande réputation chez les étrangers. Il savoit la soutenir par sa valeur, sa magnificence, & sa libéralité. Mais circonspéct dans ses bienfaits, il ne les accordoit qu'au mérite, & il distinguoit celui qui pouvoit lui être plus utile. Le peuple compose le grand nombre; mais le crédit, l'autorité, les honneurs ne dépendent point de lui. Son affection stérile ne produit

... même, les protecteurs c  
risque, après les avoir sauv  
e la victime de leur légéreté &  
ingratitude. Les vues du Duc  
rgogne ne descendirent point ju  
u peuple; il ne songea qu'à s'att  
les Grands & les personnes e  
e. Il créa de nouvelles dignités  
lui acquirent des créatures, & f  
t de l'argent des impôts pour s'at  
r ceux qui pouvoient s'en plain-  
vec succès. En même temps il ne  
occupé que de desseins utiles;  
l'entreprises glorieuses; & il  
ia rien de ce qui pouvoit faire  
son projet contre l'Angleterre.  
Duc de Lancastre, oncle du jeu-  
d'Angleterre, jouissoit dans  
s de la même autorité.



1386. Le Duc de Lancastre se joignit au Roi de Portugal, & tous deux firent la guerre au Roi de Castille allié de la France.

Projet de  
guerre contre  
l'Angleterre.

On songea à le secourir, & le Duc de Bourbon avec Boucicaut se préparèrent à passer les Pyrénées, pendant que l'on dispoisoit toutes choses dans les ports du Duc de Bourgogne pour une descente en Angleterre. Il y avoit selon les Historiens du temps, jusqu'à douze cens vaisseaux dans le Port de l'Ecluse. La plus grande partie de ces navires étoient chargés de bois de charpente, travaillés de façon qu'il ne restoit plus qu'à les assembler pour en faire des logemens pour les soldats. Cette espece de ville ambulante devoit servir à l'armée, jusqu'à ce qu'on se fût emparé de quelque place considérable. La quantité & le genre de ces préparatifs avoient étonné les peuples. Une ville de bois avec des rues & des retranchemens, sembloit quelque chose de si singulier, qu'on accourut en foule à l'Ecluse, les troupes pressant leurs chefs de les conduire sans délai à une expédition, dont ils se promettoient tant de gloire.

Le Duc de Berri ne temoignoit pas le même empressement. On ne lui

avoit fait part du projet qu'après qu'il avoit été résolu, il forma le dessein de le faire échouer, en n'amenant que tard à l'armée les troupes qu'il devoit lever dans son appanage. En effet, il n'arriva avec elles qu'à la fin du mois de Septembre. Depuis quelques jours la mer étoit devenue orageuse; les vents qui souffloient avec force, avoient déjà fait périr quelques vaisseaux; une partie des provisions se trouvoit gâtée par la pluie & le mauvais temps.

Le Duc de Berri profita de l'occasion, pour représenter au Roi que le trajet étoit devenu si dangereux qu'on ne pouvoit l'entreprendre sans s'exposer à périr. Les troupes qu'il avoit sous ses ordres commencerent à se débânder; les autres n'étant point payées suivirent leur exemple, & de toute cette grande armée qui avoit répandu la consternation en Angleterre, il en resta à peine assez de soldats pour garder les Magasins. Telle fut la fin d'un projet le plus grand qu'on eût conçu jusqu'alors, & qui après avoir tenu toute l'Europe dans l'attente d'un événement extraordinaire, fit connoître que la France invincible pour les ennemis du dehors, ne pouvoit se ga-

1387.

à coup ouvrir les portes de la ville, & les assiégés se présenter la lance à la main pour en défendre l'entrée. Heureusement pour Boucicaut, il se trouvoit alors soutenu de plusieurs Chevaliers. On en vint aussi-tôt aux coups de main; & ce fut un combat épouvantable, ces guerriers étant les plus braves & les plus robustes des deux partis. Boucicaut fit des prodiges de force & de valeur; mais pour cette fois la fortune lui fut contraire: tout couvert du sang des ennemis & du sien, il fut jetté à coups de lance, du haut du pont dans le fossé. On s'empressa de le relever, & l'on apprit avec joye que ses blessures n'étoient point dangereuses. Le Duc de Bourbon commanda les troupes pour un nouvel assaut le lendemain; & Boucicaut vouloit s'y trouver, malgré les instances du Général & de ses amis, mais les ennemis ayant demandé à capituler, les troupes entrèrent dans la ville pour y prendre un peu de repos.

<sup>1</sup>Boucicaut  
part pour la  
siège.

Cette conquête ayant terminé la guerre en Guyenne, le Duc de Bourbon revint à la Cour, & Boucicaut partit peu de temps après pour aller offrir ses services à Amurat, père du fameux Bajazet, qu'il croyoit en guerre contre

à se signaler plutôt par leur valeur, 

---

 que par la prudence & la capacité. 1386.  
Boucicaut ne se conténoit point d'ordonner un assaut, il le donnoit lui-même, & se trouvoit à tout.

Le Duc de Bourbon fatigué de la 

---

 résistance des assiégés, voulut emporter la place de vive force. Boucicaut 1387.  
suivi des plus braves de l'armée, se Prodiges de valeur d  
jeta dans le fossé, & gagna le bas d'un Boucicaut au  
pont qui touchoit à la muraille du siège du Bra  
Fort, il s'efforça de monter sur ce de St Paul,  
pont, malgré la nuée de traits qu'on  
lança sur lui de toutes parts. Deux  
tours défendoient ce pont; elles  
étoient remplies d'archers adroits qui  
tiroient sans relâche. Le Duc de Bourbon  
voyant le péril auquel Boucicaut  
étoit exposé, lui fit dire de se retirer,  
& voyant qu'il refusoit d'obeir, ce  
Prince lui envoya une échelle. Avec  
ce secours Boucicaut monta sur le  
pont, dont les ennemis avoient rompu  
une partie. Ils l'accablèrent alors  
d'une quantité prodigieuse de pierres,  
auxquelles il ne pouvoit opposer la  
bonté de ses armes. Ce guerrier ne  
voyant aucun moyen de forcer des  
ennemis qui se tenoient cachés derrière  
leurs murailles, se préparoit à  
descendre du pont, lorsqu'il vit tout

O JEAN LE MAINGRE

ant pris congé d'Amurat retourna à  
nise, où il s'embarqua pour Jérusa-  
. Le Soudan, à l'exemple d'Amu-  
lui envoya un sauf-conduit, quoi-  
l eût suffi pour être en sûreté, de payer  
la porte de Jerusalem un certain  
ent imposé par le Soudan.

Il va en  
Egypte.

Boucicaut, après avoir visité les  
saints lieux, se dispoisoit à revenir en  
France, lorsqu'il apprit que le Comte  
d'Eu, Prince du Sang Royal, avoit  
été arrêté prisonnier par ordre du Sou-  
dan d'Egypte. Le Comte d'Eu étoit  
alors à Damas pour venir à Jerusalem.  
Son inquiétude fut extrême lorsqu'il  
apprit les ordres du Soudan; il con-  
noissoit la mauvaise foi de ces Prin-  
ces, & n'espéroit qu'en leur avarice.  
Sa frayeur redoubla, lorsqu'on lui dit  
qu'il falloit se disposer à partir pour le  
grand Caire; mais l'arrivée de Bouci-  
caut lui rendit toute sa fermeté. Ils ar-  
riverent ensemble au grand Caire, &  
quoique le Soudan voulût renvoyer  
Boucicaut, celui-ci refusa d'y consen-  
tir, il resta avec le Comte d'Eu, jus-  
qu'à ce que ce Prince eût recouvré sa  
liberté. Alors ils revinrent ensemble à  
Jerusalem, & de-là en France, où  
toute la Cour donna de grands éloges  
à la générosité de Boucicaut.

Il trouva à son arrivée des députés de la République de Gênes, qui venoient y demander du secours contre les Corsaires de Tunis & d'Alger. Le Roi touché des maux dont les Génois se plaignoient, leva des troupes pour leur défense, & le Duc de Bourbon en prit le commandement. Son dessein étoit de faire une descente en Afrique, de mettre le pays à feu & à sang, & de s'emparer, s'il se pouvoit, de quelques places considérables. L'Histoire ne dit point précisément si Boucicaut fut de cette expédition. Mais on doit présumer, qu'attaché personnellement au Duc de Bourbon, aimant la guerre avec ardeur, la France étant alors en paix, & n'ayant aucun emploi qui pût le retenir à la Cour, il n'aura pas manqué cette occasion de se signaler. On peut donc croire qu'il suivit le Duc de Bourbon parmi cette foule de noblesse qui l'accompagnoit. Le Comte d'E-bi, fils du Duc de Lancastre, se joignit aux François dans cette guerre, & alla avec eux suivi de quelques vaisseaux. Les deux Nations se distinguèrent à l'envi, & les Africains ne purent résister à leur valeur. On gagna sur eux une grande bataille; ce qui les obli-

1388.

Il revient  
en France

1390.

JEAN LE MAINGRE

de rendre tous les esclaves chrétiens qu'ils tenoient dans les fers, & promettre de ne plus troubler le commerce des Chrétiens. Le Roi de France donna aussi dix mille écus d'or pour une partie des frais de l'armement.

Le Duc de Bourbon, content de ce succès, revint en France, où il étoit plus considéré que jamais depuis que les Ducs de Berri & de Bourgogne avoient été forcés d'abandonner l'administration des affaires, Boucicaut ne jugea point à propos de le suivre à la Cour. Il fuyoit constamment ce séjour orageux où le mérite est presque toujours inférieur à l'adresse, & qui demande une conduite trop ressemblante à la servitude.

Adresse de  
Boucicaut.  
dans les courses  
& les tour-  
nois.

Boucicaut, se faisant un devoir de sa profession, tournoit toutes ses pensées du côté de la guerre. Au défaut des combats réels il se signaloit dans des courses & dans des tournois. Ces divertissemens n'étoient point inutiles à la réputation des guerriers qui s'y distinguoient ; ils se rendoient redoutables aux spectateurs, ils entretenoient leur force, augmentoient leur adresse, excitoient l'émulation ; & passant de ces jeux à de vrais combats,

ils se trouvoient plus en état & plus  
surs de vaincre. Boucicaut terrassa plu-  
sieurs champions, & son goût pour  
ces sortes d'exercices, le rendoit pres-  
que semblable à ces anciens Cheva-  
liers, dont il admiroit les exploits,  
sans oser en tout imiter leur conduite.  
Il tint champ durant trente jours entre  
Calais & Boulogne, contre tous les  
Chevaliers de l'Europe qu'il avoit en-  
voyé défier; il en vint un grand nom-  
bre parmi lesquels on comptoit des  
Souverains, & Boucicaut fortit à son  
avantage de ces différens combats. Je  
ne m'étendrai pas sur ce fait trop peu  
conforme à nos mœurs, pour qu'il  
puisse être utile ni intéressant.

Ce fut cependant la magnificence &  
la valeur que Boucicaut fit paroître en  
cette occasion, qui fut la cause prin-  
cipale de l'honneur qu'il reçut peu de  
temps après. On parloit beaucoup à la  
Cour de ce qu'il avoit fait de remar-  
quable entre Calais & Boulogne; & le  
Maréchal de Blainville étant mort sur  
ces entrefaites, le Roi favorablement  
disposé pour Boucicaut, lui conféra  
cette haute dignité. Plusieurs Seigneurs  
considérables par leur naissance & leur  
valeur, avoient sollicité ce titre, ce  
qui en augmenta le prix aux yeux

1391.



1391.

de Boucicaut qui l'avoit emporté quoiqu'absent. Il se hâta donc de rendre à Tours sa Patrie, où le étoit alors; & le trouva dans c grande Ville dans la maison qu'habitait son pere. *Boucicaut*, lui dit Roi en le voyant, *votre pere deum en cet Hôtel, & gist en cette ville feuste né en cette chambre si comme nous a dit. Si vous donnons au p lieu où vous naquites l'office de pere, & pour vous plus honorer, jour de Noël qui approche, après Messe nous vous baillerons le Bâton.*

Il est fait  
Maréchal de  
France.

Ce jour étant arrivé, Boucicaut s'habilla magnifiquement, & se accompagné d'une foule de Cheval & d'Ecuyers, qui étoient venus p lui faire honneur. Il se rendit che Roi après qu'il eut entendu la Me & reçut de ce Prince le bâton de Maréchal de France, en présence de to la Cour. La coutume étoit de prêter serment entre les mains du Chancelier mais quoique ce Magistrat fût présent à cette cérémonie, le Duc de Bourgogne, qui ne cherchoit qu'à s'attacher des créatures, voulut recevoir lui-même le serment de Boucicaut qu'il combla de politesses & de marques de distinction. Le Connétable

de Clifson , le Maréchal de Sancerre ,  
 Jean de Vienne , Amiral de France ,  
 & cette foule de Chevaliers qui se  
 trouvoient alors à la Cour , féliciterent  
 Boucicaut ; & ceux-mêmes qui avoient  
 sollicité la dignité , dont on venoit de  
 l'honorer , approuverent le choix du  
 Roi , & se consolèrent par le mérite de  
 celui qu'on leur avoit préféré. Quel-  
 ques uns se récrierent cependant sur  
 l'âge de Boucicaut ; mais leur remar-  
 que lui fit honneur , & bientôt après  
 ils furent contraints d'avouer que le  
 courage & la sagesse sont de tous les  
 âges.

Le Roi se dispofoit alors à faire la  
 guerre au Duc de Bretagne , qui l'a-  
 voit mortellement offensé , comme on  
 a pu le voir dans la vie du Connétable  
 de Clifson. Il avoit donné retraite à  
 Pierre de Craon , aflassin de ce Sei-  
 gneur , & c'étoit pour venger la Ma-  
 jesté Royale , outragée dans le premier  
 Officier de la Couronne , que Charles  
 avoit formé le deffein d'attaquer le  
 Duc de Bretagne. Le Roi voulut que  
 le Maréchal de Boucicaut servît dans  
 son armée à la tête de mille hommes  
 d'armes , & d'un nombre confidérable  
 d'Archers & de gens de pied. La trou-  
 pe du Maréchal fut bientôt complete ,

la meilleure noblesse du Royaume s'empresant pour servir sous lui. Mais comme sa nouvelle dignité & cette foule de Gentilshommes qui le suivoient, l'engageoient à une grande dépense, Sa Majesté lui accorda le Gouvernement de cette partie de la Guyenne qu'il avoit enlevée aux Anglois.

Il est fait  
aussi Gouver-  
neur d'une  
partie de la  
Guyenne.

L'accident qui occasionna au Roi cette fâcheuse maladie, dont il fut affligé jusqu'à la mort, ayant empêché la guerre de Bretagne, Boucicaut avec un corps d'armée, se rendit en Auvergne, où il soumit quelques places, & de-là dans son Gouvernement. Peu de temps après le Maréchal se vit obligé de revenir en Auvergne, pour s'opposer aux Anglois qui y étoient rentrés après son départ. Il devoit agir contr'eux sous les ordres du Comte d'Eu, devenu Connétable de France, & l'un & l'autre avoient fait de grands préparatifs, lorsqu'on leur apprit que le Maréchal de Sancerre venoit de traiter avec les Anglois, & qu'ils avoient conclu une treve avec la France. Le Connétable & Boucicaut se contenterent d'exiger un nouveau serment des Gouverneurs & Capitaines Anglois, qui jurèrent d'ob-

servir exactement la trêve. Boucicaut après cette démarche, se flatoit que la tranquillité & la paix alloient regner dans son Gouvernement, & dans les Provinces voisines. Mais les Anglois trouvant leur avantage dans l'infraction du traité qu'ils venoient de conclure, la rompirent & s'emparèrent de deux forteresses, nommées le Cor & la Roche, situées sur les frontières du Xaintonge & de l'Angoumois.

Aussi-tôt la Cour envoya ordre au Maréchal de demander raison de cette conduite au Duc de Lancastre qui étoit alors à Bordeaux. Boucicaut étant rendu dans cette ville, où il fut reçu avec de grands honneurs, se plaignit avec hauteur de la perfidie des Anglois, & déclara que, si on ne restituoit promptement les deux forteresses, il alloit recommencer la guerre. Le Duc de Lancastre chercha à l'appaiser en lui promettant toute sorte de satisfaction, & de punir avec rigueur les infracteurs de la trêve. Boucicaut ne se contenta point de ces promesses, il exigea qu'on en vînt à l'exécution, & les Anglois furent obligés de lui remettre sur le champ les deux forteresses, qui faisoient le sujet de sa né-

1392

Il réduit le  
Anglois à  
sûmission

gociation , après quoi le Maréchal  
401. se rendit à la Cour.

Une lettre du Comte d'Eu , qu'il venoit de recevoir , l'engageoit à ce voyage. Ce Prince lui mandoit , que puisque les affaires de la Guyenne & des Provinces voisines , étoient avantageusement terminées , il l'exhortoit à venir le joindre ; que tout se préparoit pour aller en Hongrie , au secours de ce Royaume vivement attaqué par les Turcs ; & qu'il ne se trouveroit jamais une occasion plus favorable de signaler son courage & sa piété. Boucicaut étoit ami du Comte d'Eu , il se fit un plaisir de partager avec lui les périls de cette expédition ; & le Maréchal ne fut plus en peine que d'obtenir l'agrément du Roi.

Il trouva à la Cour des Ambassadeurs de Sigismond de Luxembourg, Roi de Hongrie , fils de l'Empereur Charles IV. qui pressoient le Roi d'accorder un puissant secours à leur Maître. Ce Prince avoit reçu de grands sujets de mécontentement de la part de Sigismond , qui avoit enlevé l'héritiere de Hongrie , quoique cette Princesse fût accordée au Duc d'Orleans , frere de Charles. Mais les progrès de Bajazet , & la crainte qu'on

eut que ce conquérant, après avoir renversé la barrière que Sigismond opposoit à ses efforts, ne se répandit comme un torrent dans le reste de l'Europe, fit passer sur les autres considérations, & le Roi consentit à envoyer des troupes en Hongrie.

1401,

Aussi-tôt que cette nouvelle fut répandue, on vit accourir tout ce qu'il y avoit alors de plus distingué en France dans le métier des armes. Ils se disputoient l'honneur d'être acceptés pour cette glorieuse expédition; mais la Cour choisissoit ceux que la fortune mettoit en état de soutenir une grande dépense. Les autres étoient au désespoir, & se préparoient à vendre tout ce qu'ils possédoient, lorsque le Comte d'Eu & Boucicaut s'offrirent de prendre un certain nombre de Chevaliers & d'Ecuyers à leur solde. Cette résolution leur fit honneur, & fut suivie de plusieurs autres; en sorte qu'on ne renvoya personne de ceux qui s'étoient présentés pour cette entreprise.

Sa générosité. Il marche en Hongrie, au secours de ce Royaume.

Le Duc de Bourgogne, depuis la maladie du Roi, avoit repris le maniement des affaires, & dispoisoit à son gré des rangs & des dignités; il voulut que son fils aîné, Jean Comte de Nevers, jeune Prince plein de feu.

& de courage, commandât le secours de Hongrie, sans être retenu par la crainte des dangers auxquels il alloit être exposé. Le Comte de Nevers ne permettoit pas qu'on lui fit aucune représentation à ce sujet, tant il desiroit avec ardeur de se voir le chef de plusieurs Princes du Sang, & de la plus brillante Noblesse du Royaume.

Tous les préparatifs ayant été achevés, le Comte de Nevers partit avec Enguerrand de Couci, que le Duc de Bourgogne avoit chargé de sa conduite, avec Philippe d'Artois Comte d'Eu, Connétable, & le Comte de la Marche, Princes du Sang, Henri & Philippe, fils du Duc de Bar, Boucicaut, Jean de Vienne, Amiral de France, Gui de la Tremouille, Renaud de Roze, fameux compagnon d'armes du Maréchal, & le Sire de Sempy. On pouvoit regarder ceux-ci comme les chefs, & ils avoient à leur suite deux mille Gentilhommes; qui, avec leurs vassaux & leurs valets armés, formoient un corps de dix mille combattans, plus considérables encore par leur qualité que par leur nombre. Ils traverserent toute l'Allemagne, éblouissant par la richesse de leurs équipages les peuples, qu'ils scandalisoient

par leurs excès. Si l'on en excepte En-  
guerrand de Couci, & le Comte d'Eu, 1401.  
toute cette noblesse étoit composée de  
jeunes gens, dont quelques-uns, com-  
me le Comte de la Marche, & les  
Princes de Bar, fortoient de l'enfance.  
C'étoit la première fois qu'ils se trou-  
voient les maîtres de leurs actions,  
& la licence militaire augmentoit  
encore leur disposition naturelle aux  
excès. L'exemple du Seigneur de Cou-  
ci & de Boucicaut n'étoit point capa-  
ble de les contenir, & pendant qu'ils  
se deshonoroiént par leurs débauches,  
leurs valets & le reste de leur suite,  
pilloient & désoloient tous les lieux de  
leur passage. Après avoir traversé l'Al-  
lemagne & l'Autriche, les François  
arriverent dans la Valachie où Sigis-  
mond vint les joindre. Ce Prince, qui  
ne s'étoit point attendu à un si puissant  
secours, combla d'honneur le Comte  
de Nevers, ainsi que la noblesse qui  
l'accompagnait, & se trouvant à la tête  
de plus de cent mille hommes, il ne  
voulut plus demeurer sur la défensive ;  
mais il forma le siège de plusieurs pla-  
ces, dont il dut la conquête au courage  
des François.

Le Roi de Hongrie, & ses troupes La Noblesse  
Françoises  
étonnées de leurs exploits, ne les re-



1401. lingue par  
courage &  
valeur. gardèrent plus qu'avec admiration.  
 Les fossés les plus profonds , les plus  
 hautes murailles, le feu de l'Artillerie , rien n'arrêtoit la fougue de ces  
 jeunes guerriers , avides de gloire ; les  
 avantages qu'ils remportoient redou-  
 bloient le courage. Il suffit d'une vic-  
 toire pour rendre les François invin-  
 cibles , & chaque jour ils en gagnoient  
 de nouvelles. D'abord ils s'empare-  
 rent de plusieurs places , & firent ces  
 conquêtes avec tant de vivacité & de  
 promptitude , que les Hongrois s'ima-  
 ginerent qu'il y avoit en eux quelque  
 chose de surnaturel. Le Comte d'Eu,  
 Boucicaut & le Sire de Roye , se sépa-  
 roient des autres pour être les pre-  
 miers aux périls ; les uns ni les autres  
 ne pouvoient souffrir d'être prévenus.  
 Egalemeut empressés , ils se retrou-  
 voient en même temps au pied des  
 places qu'ils vouloient attaquer. A  
 peine les Hongrois pouvoient - ils les  
 suivre de loin , & seulement témoins  
 de leurs exploits , ils n'arrivoient ja-  
 mais assez tôt pour les partager. D'ail-  
 leurs l'idée qu'ils s'étoient formée  
 du courage , n'alloit point jusqu'à  
 ce qu'ils voyoient ; & désespérant  
 de pouvoir égaler les François , ils se  
 contentoient de demeurer spectateurs,

Les Turcs d'un autre côté, accoutumés à combattre des troupes ordinaires, ne pouvoient soutenir l'impétuosité de pareils ennemis, & se tenant enfermés derrière leurs murailles, ils attendoient seulement pour les rendre qu'ils se présentassent pour s'en emparer.

1401.

Le dessein du Roi de Hongrie étoit d'en rester à ces conquêtes, ou du moins de ne point s'exposer contre des places considérables. Mais les succès inespérés des François, ayant ébloui ses propres Généraux, ils lui conseillèrent de mettre le siège devant Nicopolis, place bien fortifiée & défendue par une nombreuse garnison. Sigismond balança à suivre cet avis, qu'il croyoit opposé à la prudence, & ne fut déterminé que par les sollicitations du Comte de Nevers, du Connétable & de Boucicaut, qui ne croyoient rien d'impossible à leur courage. Ainsi malgré la crainte que Sigismond témoignoit, ce Prince regardant les François, malgré leur petit nombre, comme la meilleure partie de son armée, mit enfin le siège devant Nicopolis.

Les François y firent à leur ordinaire des prodiges de valeur. Ils ne pou-

Siege d  
Nicopolis.

1401. voient se soumettre à la lenteur des regles, & sans attendre la décision des Généraux ni des Ingénieurs, ils plantoient des échelles, & présentoient l'escalade à découvert, & comme s'ils avoient été devant une bicoque. Les défenseurs de Nicopolis étonnés de cette hardiesse, & effrayés de ce qu'on leur avoit dit du courage des François, résistoient à peine, & avoient besoin d'être soutenus par les exhortations de leur Gouverneur. C'étoit un Officier distingué par sa bravoure, & qui avoit été choisi par Bajazet, comme le plus digne de l'emploi qu'il lui connoît. On le voyoit par-tout à la tête de sa garnison lui donner un exemple dont elle avoit besoin. Mais cet Officier remarquant à la contenance de ses soldats qu'il avoit tout à craindre d'eux, envoya un de ses domestiques à Bajazet pour engager ce Sultan à presser sa marche, lui mandant que sa place étoit sur le point de tomber au pouvoir des ennemis. Ce Sultan s'informa de toutes les circonstances, & surtout des François dont il avoit déjà ouï parler. On lui dit qu'aussi cruels que braves, rien n'échappoit à leurs coups, qu'ils s'étoient emparés de plusieurs de ses places, qu'après la victoire

ne l'oseroit le dédaigner. Le Sultan  
emit à ce discours ; il s'exhala  
nances & promit à l'envoyé du  
sultan , que dans peu de jours  
il seroit délivrée, ou qu'il péri-  
roit même avec toutes ses troupes.  
En effet il s'avança à grandes jour-  
nées d'une armée de plus de cent  
mille hommes, & parut à la vue des  
Turcs le dernier jour de Septem-  
bre. Ils poussèrent des cris de joie en  
voyant approcher leurs ennemis, &  
s'imaginant les flatant d'une  
victoire certaine, ils commirent au-  
tant de fautes qu'ils firent de démar-  
ches. Bajazet n'en vint à une ba-  
taille, ne doutant point de la façon dont les  
Turcs battoient, avoit mis son

malgré eux à la guerre, & qui n'op-  
1401, posoient à leurs ennemis que des corps  
à renverser. Sigismond ajouta, que  
leur défaite seroit trop glorieuse, si  
elle étoit l'ouvrage des plus braves  
hommes du monde, qu'il falloit en  
laisser l'honneur à cette foule de pay-  
sans Hongrois que l'on avoit amené  
exprès dans ce dessein; & qu'après leur  
déroute, le courage des François se  
signalerait contre les Janissaires plus  
dignes de leurs coups. Les Généraux  
Hongrois se joignirent à Sigismond,  
pour leur persuader que la victoire  
étoit certaine si ce conseil étoit suivi,  
& qu'on risquoit de tout perdre si on  
s'y opposoit. Enguerrand de Couci,  
Boucicaut & quelques autres, consen-  
toient à la proposition du Roi de Hon-  
grie. Mais leurs compagnons s'écrie-  
rent, qu'ils n'étoient pas venus de si  
loin pour se tenir aux derniers rangs;  
que leur dessein étoit de porter les  
premiers coups, & que loin d'avoir  
besoin qu'on leur ouvrît le chemin de  
la victoire, ils étoient faits pour don-  
ner l'exemple au reste de l'armée.

Sigismond ne pouvant rien opposer  
à cette opiniâtreté, céda, & plaça les  
François à la tête de ses troupes. Les  
Turcs étoient déjà en bataille, & l'on

voyoit dans la plaine vingt-quatre mille hommes d'infanterie, soutenus de trente mille chevaux. Ces deux corps formoient deux lignes, placées à peu de distance l'une de l'autre. L'infanterie qui sçavoit à quels ennemis elle auroit à faire, profita d'un moment d'intervalle qu'on lui laissa, pour planter devant elle une grande quantité de pieux courts & aiguîsés en pointe, pour empêcher le passage de la cavalerie & embarrasser la marche des gens de pied.

Sigismond ayant achevé de mettre ses troupes en ordre, fit sonner la charge; & les François tous à pied partirent aussi-tôt laissant loin derrière eux les troupes destinées à les soutenir. Ils arriverent à l'avant-garde des Turcs, arracherent une partie des pieux, & malgré une nuée de traits qui tomboient sur eux de toutes parts, pénétrèrent dans les rangs des ennemis; & après quelques momens d'un rude combat, ils forcerent ce premier corps à prendre la fuite. Boucicaut, & tous ceux qui avoient de l'expérience, satisfaits de ce premier avantage, vouloient attendre la cavalerie Hongroise, pour attaquer celle des Turcs qui faisoit bonne contenance; mais

1401.

Sigismond  
Roi de Hon-  
grie, livre ba-  
taille aux  
Turcs.

1401, les autres François se mocquant de leurs remontrances , avancerent à grands pas , ayant la précaution de s'étendre pour ne pas être enveloppés. Ils chargerent ensuite avec tant d'ordre & de vigueur , qu'ils pénétrèrent jusqu'au milieu des escadrons ennemis , renversant à coups de lances & de sabres tout ce qui faisoit résistance.

Les Turcs pressés de toutes parts , enfoncés & en désordre , ne profitèrent de l'avantage de leurs chevaux , que pour se mettre plutôt en sûreté. Les François ; malgré les ordres de leurs chefs qui s'efforçoient de les rallier , croyant que ces troupes étoient le reste de l'armée ennemie , les poursuivirent l'épée dans les reins , jusques sur le haut d'une colline qui leur avoit caché Bajazet. Ce Sultan y étoit posté avec quarante mille Janissaires. A l'aspect de cette nouvelle armée qui s'avançoit en bon ordre & au petit pas , le plus grand nombre des François perdit courage. Ils descendirent précipitamment de la colline , pendant que Bajazet formant de gros détachemens de ses deux ailes , se disposoit à les envelopper. Alors ils écoutèrent moins que jamais la voix de leurs Généraux , qui vouloient les remettre en ordre ,

pour attendre en combattant l'arrivée des Hongrois. Si-tôt qu'ils virent Bajazet sur le haut de la colline, ils prirent ouvertement la fuite. Sigismond au désespoir, presse les troupes, & veut s'avancer avec sa cavalerie, pour s'opposer à celle des Turcs qui s'étant ralliée, arrivoit de tous côtés pour fermer aux François le chemin de la retraite. Mais les Hongrois consternés de la défaite de ces héros qu'ils avoient admirés, refuserent de suivre leur Roi, & l'entraînerent dans leur dérouté. Alors les François demeurèrent seuls avec les Chevaliers de Rhodes sur le champ de bataille.

Défaite de  
l'Armée des  
Chrétiens.

Le Comte de Nevers, Enguerrand de Couci, le Comte d'Eu, Boucicaut & quelques autres se voyant enveloppés des ennemis & abandonnés des Hongrois, remirent ce qu'il leur restoit de troupes en ordre. L'honneur & l'impossibilité de se sauver, avoient ramenés auprès d'eux ceux des François qui avoient d'abord pris la fuite. Mais l'espoir de vaincre ne leur étoit plus permis, & une mort glorieuse devoit être le seul prix de leur valeur. Heureusement quelques-uns d'eux avoient trouvé des chevaux; ceux qui les montoient se mirent à la tête



10 JEAN LE MAINGRE

autres , pour les couvrir & leur donner le temps de se remettre un peu de leur première fatigue.

Bajazet remarquant la fiere contenance des François , les fit attaquer avec plus de précaution. Les Janissaires s'avancerent au petit pas en serrant leurs rangs , ayant les Spahis sur les ailes. Les François leur présenterent un front peu étendu , mais tout hérissé de lances & de piques. Ils se laisserent approcher sans tirer aucun trait , & se voyant près d'être joints par les Turcs , ils lancerent une nuée de flèches , & abbatirent un grand nombre d'ennemis.

Boucicaut & le Comte de Nevers , suivis d'Enguerrand de Couci , du Comte d'Eu , de l'Amiral de Vienne , & de la Tremouille , se jetterent alors dans leurs rangs éclaircis , & porterent de tous côtés le désordre & la mort. Les Turcs transis de crainte , leur auroient laissé libre le chemin de la retraite ; mais Bajazet les animant par des menaces & des promesses , ils se ferroient & se pouissoient les uns les autres contre les Chrétiens comme des flots. Boucicaut & ses braves compagnons , se virent obligés de sortir de la mêlée & de rentrer dans leur bataillon

our reprendre haleine. L'infanterie croit alors sans relâche, mais chaque instant diminueoit leur nombre; les Spahis faisoient des décharges terribles, & coupant avec leurs sabres le bois des lances qu'on leur présentoit, désarmoient les Chrétiens, & pénéroient dans leurs rangs.

1401.

Leurs cavaliers firent alors une seconde sortie, & leur premier effort obligea les Spahis de se retirer fort loin & en désordre; Boucicaut & les autres les poursuivirent avec ardeur, & Bajazet saisissant cet instant favorable, fit avancer un corps de Janissaires, qui se mit entre eux & leur infanterie. On ne peut exprimer le désespoir de Boucicaut, & de tous ceux qui combattoient avec lui; ils se trouvoient séparés les uns des autres, & hors d'état de rejoindre leur gros. Pour comble de malheur leurs chevaux tombèrent de fatigues & de blessures, & ils se trouverent à pied au milieu d'un monde d'ennemis. Boucicaut, combattant comme un lion, s'écrioit, *amis, vendons cher notre vie à cette bataille.* En même temps il abbat à coups de sabre tout ce qui se présentoit devant lui. L'Amiral de Tenne, quoique percé de coups, se


Action glorieuse du Maréchal de Boucicaut,

des autres , pour les couvrir & leur donner le temps de se remettre un peu de leur premiere fatigue.

Bajazet remarquant la fiere contenance des François , les fit attaquer avec plus de précaution. Les Janissaires s'avancerent au petit pas en serrant leurs rangs , ayant les Spahis sur les ailes. Les François leur présenterent un front peu étendu , mais tout hérissé de lances & de piques. Ils se laisserent approcher sans tirer aucun trait , & se voyant près d'être joints par les Turcs , ils lancerent une nuée de flèches , & abbatirent un grand nombre d'ennemis.

Boucicaut & le Comte de Nevers , suivis d'Enguerrand de Couci , du Comte d'Eu , de l'Amiral de Vienne , & de la Tremouille , se jetterent alors dans leurs rangs éclaircis , & porterent de tous côtés le désordre & la mort. Les Turcs transis de crainte , leur auroient laissé libre le chemin de la retraite ; mais Bajazet les animant par des menaces & des promesses , ils se ferroient & se pouissoient les uns les autres contre les Chrétiens comme des flots. Boucicaut & ses braves compagnons , se virent obligés de fortir de la mêlée & de rentrer dans leur bataillon

... avec leurs sabre  
des lances qu'on leur présente  
moient les Chrétiens, & pé  
nt dans leurs rangs.  
eurs cavaliers firent alors une  
e sortie, & leur premier eff  
gea les Spahis de se retirer fo  
& en désordre; Boucicaut & l  
s les poursuivirent avec ardeur  
ajazet saisissant cet instant fav  
, fit avancer un corps de Janis  
, qui se mit entre eux & leur in  
ie. On ne peut exprimer le dé  
- de Boucicaut, & de tous ceux  
mbattoient avec lui; ils se trou  
séparés les uns des autres, &  
l'état de rejoindre leur gros.  
mble de malheur leurs chevaux  
ent de fatigues & de blessures,  
trouverent à pied au milieu  
onde d'ennemis. Bouci-



pris & désarmé. Le Sire  
mouille eut bientôt le m  
nombre l'accabla & il se  
guerrand de Couci, d'une  
ordinaire & d'une force  
vendit plus cher sa défai  
queurs : chacun de ses co  
une mort certaine, les cu  
boucliers étoient une déf  
Les plus braves d'entre le  
s'attachèrent à lui, ils l'ass  
quelque sorte, & n'osèrent  
que quand il fut terrassé.

Boucicaut resté seul su  
de bataille, vit de tous cô  
dats & ses amis au pouvo  
deles, ou couchés par ter  
de blessures, lui même et

à la boucherie sans pouvoir se défendre, & peut être envisageant la mort avec plus d'émotion que dans les combats, il jetta tristement les yeux sur le Comte de Nevers, dans le temps que ce Prince le regardoit lui-même. Il fut touché jusqu'au fond du cœur de la situation du Maréchal, & se tournant vers Bajazet, il lui fit signe, en mettant les deux doigts de la main l'un contre l'autre, qu'ils étoient extrêmement unis. Le Sultan comprit que Boucicaut étoit frere, ou proche parent du Comte de Nevers, & il ordonna de le délier. Ainsi Boucicaut fut sauvé d'une mort qu'il croyoit certaine, & fut reconduit dans sa prison avec les malheureux compagnons de son esclavage.

Pendant que Bajazet réparoit le désordre que les Chrétiens avoient fait sur ses terres, il envoya les Prisonniers avec une forte garde à Burse. Le Sultan avoit donné ordre de les traiter avec douceur ; mais ceux qui s'étoient chargés de leur conduite, les mirent aux fers, & leur firent toutes sortes de mauvais traitemens. Le Comte d'Eu & Enguerrand de Couci n'y purent résister, & les Turcs ne furent sensibles à leur mort, que parce qu'ils per-

1401.

doient leur rançon; mais ils eurent depuis plus de ménagement pour les autres, & l'on permit au Comte de Nevers d'envoyer en France pour y chercher de l'argent.

Boucicaut de son côté ayant obtenu la permission d'aller dans les Villes de la Chrétienté les plus voisines de Bursé, y ramassa de quoi payer sa rançon. Mais il donna son argent aux Prisonniers, qui manquoient des choses les plus nécessaires, & se renferma avec eux. On fut surpris de cette résolution, & le Comte de Nevers, pénétré de reconnoissance, lui dit : \* *Ah, Ma-*

Il obtient  
sa liberté;  
beau trait de  
la grandeur  
d'ame,

*réchal! de quel courage vous venez vous mettre de rechef en cette dure & maudite prison, pendant que vous pouvez aller franchement en France. Monseigneur,* répondit Boucicaut, *ja Dieu ne plaist, que je vous laisse en cette contrée, ce ne sera mie tant que j'aurai au corps la vie.* Le Comte de Nevers l'ayant pressé inutilement de profiter de sa liberté, le pria d'en faire usage pour obtenir de meilleures conditions de Bajazet. Le Maréchal se rendit auprès de ce Sultan, & le trouva qu'il se disposoit à marcher contre Tamerlan,

Ce barbare, à qui il ne manqua que d'être né parmi des nations policées, & d'orner sa valeur de quelques vertus civiles, pour être le plus fameux des conquérans; après s'être soumis tout le nord de l'Asie, étoit entré dans les Etats de Bajazet, & les parcourant en vainqueur, ne trouvoit rien qui lui osât opposer de la résistance. Bajazet apprit en frémissant les progrès du Monarque des Tartares; & croyant après sa dernière victoire que rien ne pourroit résister à sa puissance, il envoya des Ambassadeurs à Tamerlan, pour lui faire les plus grandes menaces, s'il ne sortoit au plutôt de ses Etats. Le fier Tartare n'y répondit que par de plus grands ravages, il fit égorger les Envoyés de Bajazet, & ayant gagné une bataille sanglante contre le fils du Sultan, il s'avança à grandes journées pour le vaincre lui-même, laissant par tout d'affreuses marques de son passage.

Tel étoit l'état des affaires de Bajazet, lorsque Boucicaut arriva à Cour. Il parla d'abord de la liberté de ses compagnons; mais le Sultan dévoré d'inquiétudes, furieux de se voir bravé au milieu de ses triomphes, ne lui répondit rien de positif, & le ren-



voya à ses Ministres. Les Turcs, dont la loi leur donne lieu de satisfaire par des moyens communs, ces passions qui font commettre ailleurs tant d'injustices, ayant au surplus une ambition médiocre, ne peuvent être corrompus que par l'intérêt. Aussi leur avidité est-elle extrême. Boucicaut fit donc agir les présens, & il apprit par leur moyen que Bajazet avoit refusé de l'entendre, parce que se voyant sur le point de soutenir la guerre à l'extrémité de ses Etats, il balançoit à rendre la liberté aux prisonniers Chrétiens, dans la crainte qu'ils ne lui suscitassent de nouveaux ennemis dans l'Europe. L'inquiétude du Maréchal fut extrême; Bajazet étant capable pour se délivrer de la crainte qui l'agitoit, de faire mourir tous ses compagnons. Il fit agir les Ministres, les femmes du Serrail, & vint à bout d'obtenir une audience du Sultan. Il lui représenta que les Princes Chrétiens, dont il redoutoit les efforts, le ménageroient par reconnoissance s'il rendoit la liberté aux prisonniers; & qu'il les animeroit au contraire à la vengeance en les faisant mourir. Boucicaut finit cette courte harangue en offrant près de trois cens mille écus, somme im-

menſe pour ce temps-là , & dont le Comte de Nevers payoit ſeulement la moitié. 1401.

Ce Sultan céda à une offre ſi conſidérable; mais il exigea des priſonniers en ſerment , de ne plus porter les armes contre lui , après quoi il leur rendit la liberté , & marcha contre Tamerlan. Le Comte de Nevers reprit auſſi-tôt le chemin de France , mais il perdit le Prince de Bar qui mourut à Treviſe , & arriva lui-même malade à la Cour. Boucicaut ne l'avoit point quitté ; ils trouverent toute la France en deuil , & les affaires dans le plus grand déſordre. Le Duc de Bourgogne, quoiqu'un des plus riches Souverains de l'Europe , avoit refusé de payer la rançon de ſon fils , & le peuple déjà accablé d'impôts fut obligé de fournir cette ſomme. Cependant on murmuroit de toutes parts. Les Chevaliers revenus de Hongrie , vexoient leurs vaffaux pour ſe remettre de leurs pertes. On connoiſſoit leur beſoin , & on fermoit l'oreille aux plaintes.

Boucicaut , quoique dans le même état que ſes compagnons par rapport à la fortune , ſe comporta avec ſa généroſité ordinaire , & ne voulut pas que le malheur qui lui étoit arrivé rejaillit ſur ſes vaffaux. Il en répara une

1401.

partie par son économie , & les bienfaits du Roi rétablirent entierement ses affaires. Il fit un voyage en Guienne , soumit le Comte de Périgord , & se disposa ensuite à partir pour Constantinople , à la tête d'un secours que le Roi envoyoit à l'Empereur Manuel. Le Duc d'Orléans avoit d'abord sollicité la conduite de cette expédition ; mais l'exemple du Comte de Nevers , qui s'étoit vu sur le point d'être massacré par les Turcs , lui fit refuser sa demande , & Boucicaut fut déclaré Général des troupes destinées pour Manuel.

Le Maréchal  
va en qualité  
de Général  
au secours de  
l'Empereur  
Manuel.

Les Vénitiens & les Génois joignirent quelques galeres aux vaisseaux François , ce qui formoit une Flotte considérable , avec laquelle Boucicaut , après avoir gagné une bataille sur les Turcs à la vue du port de Tenedon , situé à quelque distance du lieu où fut Troye , se fit voir en triomphe dans le port de Constantinople. L'Empereur le reçut avec les plus grands honneurs , il vouloit lui faire oublier , s'il étoit possible , tous les maux que les Chrétiens Grecs avoient fait aux Latins , il eut les mêmes égards pour les Chefs des Vénitiens & des Génois ; ayant ensuite assemblé ses forces , il se

mit en mer avec une Flotte composée de vingt-quatre galères, & de plusieurs brigantins. Ils allerent descendre sur les frontieres des Etats de Bajazet & mirent tout à feu & à sang de lieues avant dans les terres. Ensuite se rembarquerent pour aller faire les mêmes ravages sur les terres voisines du Golfe de Nicomédie. Mais les Turcs avertis, se posterent en grand nombre sur le rivage pour empêcher la descente.

Boucicaut voulant venger la rigueur de sa prison, se mit à la tête de ses troupes, aborda le premier sur le rivage & passa au fil de l'épée tous ces ennemis qui oserent résister. Ensuite il s'avança vers un château

putation de ses armes, prit les mesures nécessaires pour se l'assurer; il fit miner le château pendant que les Chevaliers de Rhodes, toujours sous les armes, présentoient aux Infidèles un front qu'ils n'osoient attaquer. On combattit long-tems & avec vigueur; mais enfin le château fut pris par Boucicaut qui le rasa.

Ce Général étoit dans le dessein de pousser plus loin ses avantages, & de profiter de la consternation des Turcs, lorsqu'on l'avertit que Bajazet ayant ordonné une diversion, les ennemis s'étoient avancés jusqu'aux fauxbourgs de Constantinople, & avoient brûlé la plus grande partie des maisons les plus voisines de cette capitale. L'Empereur obligé de se défendre ne songea plus à attaquer. Boucicaut revint au plutôt, & la nouvelle de son arrivée dissipa bientôt des ennemis, qui n'avoient d'autre dessein que de l'éloigner de leur pays. Mais ils ne purent se retirer si vite, que Boucicaut ne joignît quelques-uns de leurs vaisseaux, dont il se rendit le maître.

Ces succès étoient suffisans pour retarder la prise de Constantinople, mais non pour en assurer la conservation. Les Turcs environnoient de tous

côtés cette grande ville , divisée d'ail-  
leurs en plusieurs parties, & les Princes  
Chrétiens après avoir éprouvé tant de  
fois la perfidie des Grecs , ne leur en-  
voyoient jamais que de foibles secours.

1401.

Emmanuel voyant que le nombre des  
Chrétiens venus à sa défense , ne lui  
• permettoit pas d'entreprendre des ex-  
péditions considérables ; que les Turcs  
revenus de leur étonnement , s'appro-  
choient chaque jour de sa capitale , &  
que la disette commençoit à y regner,  
résolut de passer lui-même en France,  
dans l'espoir de reveiller le zèle des  
Chrétiens Occidentaux , & de les en-  
gager à faire de plus grands efforts en  
sa faveur. Il fit part de son projet à  
Boucicaud , & ce Général étant re-  
monté sur ses vaisseaux , vint à la Cour  
de France avec l'Empereur de Con-  
stantinople. On reçut ce Prince avec  
de grands honneurs ; & c'étoit la  
seule chose qu'on étoit résolu de lui  
accorder. Cependant on lui fit de gran-  
des promesses , & le Roi d'Angleterre  
de concert avec Charles VI, s'engagea  
à lui fournir un certain nombre de  
troupes , que Manuel ne put emmener  
faute d'argent.

Boucicaud  
revient  
France.

Ce Prince étoit encore en Europe ;  
lorsqu'il apprit la funeste catastrophe

arrivée à Bajazet, sa défaite, sa dure captivité & sa mort déplorable. Cette nouvelle le délivra d'une partie de ses inquiétudes; car ce Sultan, tout éloigné qu'il étoit, n'avoit cessé d'ordonner de nouvelles entreprises contre Constantinople. Heureusement pour Manuel, Boucicaut touché de la triste situation de ses affaires, avoit conclu une paix avantageuse entre ce Prince & un de ses neveux qui s'étoit ligué avec les Turcs, & laissé à Constantinople le Sire de Chateaufort, avec cent hommes d'armes & quelques autres troupes, pour soutenir la garnison.

Un Chrétien Latin rassuroit plus le peuple que dix soldats Grecs. Mais peu de jours après que Manuel eut appris la mort de Bajazet, il fut instruit que la famine étoit augmentée de telle sorte à Constantinople depuis son départ, que les malheureux habitans de cette ville, après s'être nourris longtemps d'herbes, de cuirs, de rats, de souris, & de tout ce qu'ils trouvoient capable de soulager leur faim dévorante, crioient par troupes dans les rues & sur les remparts, appelant la mort à leur secours, & se précipitoient du haut des murailles, en se rendant aux Turcs pour trouver la fin de leur

misère. On lui dit encore que Chateumorant, à la tête des François, 1701.  
 avoit assez de peine à contenir le reste de la garnison, & qu'il avoit à défendre la ville contre les Turcs qui la bloquoient & contre ses propres habitans. Manuel se disposa aussi-tôt pour son départ, & ce Prince arriva à Constantinople dans le temps que ses peuples délivrés du voisinage des Turcs par les soins de Chateamorant, commençoient à respirer.

Boucicaut délivré des fatigues de cette guerre, demeura à la Cour, où le Roi, les Ducs de Berri, de Bourgogne, & particulièrement le Duc de Bourbon, lui donnoient chaque jour de nouveaux témoignages d'estime & de confiance. Il se servoit de son crédit pour obliger les malheureux & soulager les opprimés. Son cœur étoit sensible à toutes sortes d'injustices, il employoit souvent ses biens, & risquoit sa propre vie pour réparer celles qui venoient à sa connoissance. Il y est reçu avec distinction.

Un grand nombre de Princes & de Seigneurs, étant morts dans les dernières guerres, avoient laissé leurs veuves dénuées d'appui & de protection; des gens avides profitant de leur foiblesse, dispuoient leurs droits,



1401.

s'emparoiert de leurs biens, & sous prétexte d'arbitrage, les privoiert des effets contestés. Ensorte que ces veuves désolées, n'ayant pour défense que des larmes, se trouvoiert dépouillées & réduites à manquer du nécessaire, & n'obtenoiert tout au plus qu'une compassion stérile.

Il protège  
la veuve &  
l'orphelin ;  
ce qu'il fit en  
leur faveur.

Boucicaut touché de leur état, résolut de soutenir leurs intérêts. Il sollicita en leur faveur, donna à quelques-unes de son propre revenu, & voulant leur acquérir un plus grand nombre de protecteurs à la fois, il institua, avec la permission du Roi, un nouvel Ordre composé de treize Chevaliers, qui s'engageoient par serment à défendre les droits des Dames & Demoiselles, contre l'injustice de tous ceux qui attenteroient à leur honneur & à leur bien. Ils dressèrent des Statuts en forme pour être la règle de leur conduite ; la Cour les approuva, & chacun des Chevaliers y apposa son sceau. Ces Chevaliers étoient Charles d'Albret, le Maréchal de Boucicaut, Boucicaut son frere, le Sire d'Aubiffecourt, Jean de Ligneres, Chambrillac, Castelbañac, Gaucourt, Betas, Chateaumorant, Bonnebant, Coleville & Torfai. Dans les premiers

temps, tous ces Chevaliers se comporterent avec beaucoup de zèle ; mais cet établissement eut dans la suite le sort de tous ceux qui dépendent seulement du caprice des particuliers, & qui ne sont fondées sur aucunes vues d'intérêt.

L'absence du Maréchal de Boucicaut, fut une des principales raisons de la décadence de son Ordre. Souvent employé pour des expéditions de longue haleine, il étoit obligé de tolérer le relâchement de ses confreres qui se disperserent en peu de temps, sans qu'on se mît en peine de leur donner des successeurs.

On a vu que les Génois déchirés entr'eux par des divisions intestines, s'étoient donnés à la France au commencement du regne de Charles VI. Tant qu'ils furent malheureux ils demeurèrent soumis; mais la sagesse des Gouverneurs à qui le Roi avoit confié l'administration de leurs affaires, étant venue à bout d'en réparer le désordre, ils commencèrent de nouveau à signaler leur inquiétude naturelle. On crut que pour les contenir il étoit nécessaire de leur envoyer pour Gouverneur un homme dont la dignité leur convînt, & qui fût en état par

1401. son courage de soumettre ceux qui chercheroient à remuer. On exigeoit encore en lui de la modération & de l'adresse. La Cour sçavoit qu'il se verroit obligé de sacrifier quelques victimes; mais elles devoient être choisies, pour ne point exciter un peuple que l'on vouloit châtier & non pas détruire.

Les Ducs de Bourgogne & de Berri se dispuoient la nomination de ce Gouverneur. Il pouvoit servir beaucoup pour leur autorité, & donner un nouveau relief à leur crédit. D'ailleurs cette place étoit vivement sollicitée par les plus grands Seigneurs de la Cour. Le Gouvernement de Gênes étoit une espece de Souveraineté. La Cour étoit contente aussitôt que les peuples sembloient satisfaits; le Gouverneur étoit chargé des négociations avec les Princes voisins, & déclaroit à son gré la guerre ou la paix. Le Duc de Bourbon déterminâ les Princes, freres du Roi, à nommer Boucicaut: & ils y consentirent d'autant plus volontiers, qu'il ne s'étoit jamais déclaré pour aucun parti, & que son pere leur avoit toujours paru également attaché. De plus on étoit persuadé du sçavoir du Maréchal, qui s'étoit particulièrement adonné à l'étude de

Il est nommé Gouverneur de Gênes.

DE BOUCICAUT. 4

la politique. Son pere s'étoit au-  
avantageusement distingué dans plu-  
sieurs négociations qui lui avoient été  
confiées; jusques-là, que les Hérauts  
d'Armes, qui préféroient la valeur  
Saintré à la sienne, avoient fait de  
quatre vers sur ces deux guerriers:

Quand vient à un assaut

Mieux vaut Saintré que Boucicaut.

Mais quand ce vient à un traité,

Mieux vaud Boucicaut que Saintré.

Le Maréchal avoit la même cap-  
acité que son pere, & plus de bonheur  
dans le métier des armes. Les Ducs  
de Bourgogne & de Berri, desirant  
l'attacher plus particulièrement.

1401.

Il part pour  
y rendre :  
honneurs  
qu'on lui  
rend de tou-  
tes parts.

rent avec de grands honneurs, & sortirent en foule au-devant de lui en poussant des cris de joie, sans songer aux maux que sa situation l'obligeroit de leur faire un jour. Aussi-tôt que la Noblesse de Gênes fut instruite de l'arrivée de Boucicaut à Milan, elle se rendit auprès de lui avec des équipages magnifiques, témoignant un zèle extrême pour leur nouveau Gouverneur. La connoissance qu'il avoit du caractère des Génois, fit qu'il les reçut avec beaucoup de froideur. Peu surpris d'un accueil qu'ils sçavoient mériter, ils écrivirent néanmoins à leurs compatriotes pour les prévenir sur ce qu'ils avoient à faire, dans l'espérance d'adoucir l'esprit du Maréchal, à force de lui rendre des honneurs.

Peu de jours après, il partit de Milan pour se rendre à Gênes, & tout le peuple de cette grande ville, sortit pour le recevoir. Le Maréchal affecta plus que jamais de se montrer froid & réservé, & ne paroissant jamais environné que d'une garde nombreuse. Cette foule de noblesse venue avec lui de France, le laissoit à peine approcher des Génois, comme s'ils avoient craint quelque attentat de leur part. Ceux-ci ne doutant point

qu'une si grande défiance ne leur annonçât quelque chose de funeste, attendirent avec inquiétude ce que Boucicaut leur préparoit.

1401.

Le lendemain de son arrivée, il fit publier une Ordonnance par laquelle il étoit enjoint à tous les habitans de Gênes, sous peine de la vie, de porter au Palais tout ce qu'ils avoient d'armes offensives & défensives, sans en excepter leurs épées & poignards, leur permettant seulement de garder leur couteau à couper du pain. Les principaux de la ville obéirent les premiers, & à leur exemple les autres Citoyens s'empresserent de donner cette marque qu'on exigeoit de leur soumission. Le Gouverneur ayant fait mettre toutes ces armes en sûreté, fit publier sur le champ une défense de tenir aucune assemblée en quelque lieu que ce fût, dans la crainte que les Gênois irrités de la perte de leurs armes, ne formassent entr'eux des desseins contraires aux vues du Gouvernement.

Ensuite Boucicaut manda la Noblesse, & les principaux Bourgeois au Palais, les ayant assemblés, il dit :  
 » Que le Roi, son Maître, l'avoit en-  
 » voyé pour commander dans leur  
 » ville, parce qu'ils avoient témoigné

Discours  
qu'il fit au  
Génois.

» que sa personne leur seroit agréable.  
 » Je vous remercie, ajouta-t-il, de la  
 » bonne opinion que vous avez de  
 » moi, & de la confiance que vous  
 » me témoignez. Je suis venu pour  
 » récompenser & pour punir : porté  
 » d'inclination à répandre sur vous des  
 » bienfaits, je n'emploierai que mal-  
 » gré moi la rigueur & les châtimens.  
 » Je vous exhorte à vivre en bons Ci-  
 » toyens & en fidèles Sujets. Je vous  
 » rendrai une exacte justice, & toutes  
 » les forces du Roi seront employées  
 » pour vous défendre; votre commer-  
 » ce protégé par un si puissant Prince  
 » deviendra florissant, & votre Patrie  
 » recouvrera sa première splendeur.  
 » Mais si continuant de vivre désunis  
 » entre vous, je m'apperçois de quel-  
 » ques mouvemens suspects, j'em-  
 » ployerai, pour les réprimer l'auto-  
 » rité dont je suis revêtu. D'ailleurs  
 » mon dessein est de vivre avec vous  
 » en ami & en citoyen, voulant seu-  
 » lement être parmi vous le premier  
 » exemple de la fidélité que nous de-  
 » vons tous au Roi. »

Ce discours fut suivi de mille ac-  
 clamations, & les citoyens firent un  
 nouveau serment de fidélité. Après  
 quoi Boucicaut se fit nommer les prin-

cipaux auteurs des dernières conspirations. Boucanegra fut mis à leur tête, 1401. il avoit projeté quelque temps avant l'arrivée du Maréchal à Gênes, d'égorger tous les François qui étoient dans cette ville, & de reprendre leur ancien gouvernement. Il pouvoit se garantir par la fuite des poursuites de Boucicaut ; mais fier du grand nombre de ses amis, de ses alliances, & se faisant honneur de son crime, il témoigna plus d'audace que jamais, & demeura tranquille dans sa maison.

Le Gouverneur envoya ses gardes pour l'arrêter. Alors toute sa fierté tomba, & voyant que tous les appuis dont il s'étoit flatté ne l'empêcheroient point de périr, il envoya prier Boucicaut d'avoir égard à sa naissance, & aux services qu'il avoit rendus à la France dans les premiers temps de sa domination sur les Gênois. Les principales familles de Gênes écrivirent en même temps au Roi pour implorer sa clémence, & sollicitèrent vivement Boucicaut en sa faveur. Le Maréchal naturellement porté à la modération, souhaitoit de pouvoir sauver Boucanegra ; mais ayant reçu des ordres pressans de la Cour à ce sujet, il le fit étroitement garder avec



1401. les complices. Mais pour faire connoître qu'il n'agissoit point par passion, & que l'intention du Roi n'étoit point d'établir à Gênes le despotisme & la tyrannie, il voulut que l'on travaillât au procès des coupables selon les regles ordinaires de la justice, permettant aux amis qui leur restoient d'agir en leur faveur, & d'employer tout ce qui pourroit servir à leur justification.

Mort de  
Boucanegra.

Boucanegra fut déclaré par ses Juges traître à la Patrie, criminel de lèse-Majesté, & comme tel condamné à avoir la tête coupée. Alors les sollicitations redoublèrent auprès de Boucicaut. Les Gênois lui promettoient que ceux de leurs Citoyens les moins favorables au gouvernement affranchis, touchés de cette marque de clémence, ne s'écarteroient jamais de leur devoir, s'il vouloit sauver la vie à celui de leurs Citoyens auquel ils étoient le plus attachés. Cette raison, que les amis de Boucanegra alléguèrent imprudemment au Gouverneur, le déterminà à l'abandonner à la rigueur de la Justice. L'attachement que les Gênois témoignaient pour sa personne, pouvoit avoir des suites dangereuses avec un homme du caractère

de Boucanegra. Rien ne put le sauver, & ce fameux coupable fut exécuté publiquement avec un grand nombre de ses complices. Cet exemple de sévérité fut suivi d'un autre qui inspira encore plus de terreur aux Gênois. Un des Chevaliers qu'il avoit chargés de la garde des criminels, s'étant laissé corrompre, il lui fit couper la tête.

1401.

En même temps les places publiques de la ville étoient gardées par des soldats François, qui redoutoient autant la justice de Boucicaut que les Gênois eux-mêmes. A ces supplices succéderent d'autres châtimens ; plusieurs Citoyens furent exilés, & d'autres bannis pour toujours. Il eut la même attention pour régler la police. Depuis long-temps les Gênois étoient regardés par les autres peuples avec une espece d'horreur ; & n'avoient de communication avec eux que pour ce qui concernoit le commerce.

Boucicaut entreprit de rétablir avec la paix & la tranquillité, la réputation des Gênois par rapport aux mœurs. Il fit une exacte recherche de tous ceux qui donnoient de mauvais exemples, & les chassa de la ville ; en même temps il établit une forte garde pour veiller nuit & jour à la sûreté des

Le Maréchal  
rétablit la  
paix dans  
Gênes.

Citoyens. Ayant choisi ceux qui passeroient pour être plus instruits & plus vertueux, il les chargea de juger les autres, se réservant de prononcer en dernier ressort. Le Gouverneur composa ensuite son Conseil des principaux Nobles de la Ville, donnant toujours la préférence au mérite & au sçavoir.

Les anciens Tribunaux furent conservés, mais il les remplit de sujets capables, & dont il étoit assuré de la fidélité: leur enjoignant de suivre les coutumes établies, à l'exception de celle de vendre la justice, & de la sacrifier au plus puissant. Par son ordre on publia dans la Ville & aux environs, que si quelqu'un avoit à se plaindre de l'oppression des gens de guerre, ou de l'iniquité des Magistrats, il n'avoit qu'à lui porter ses plaintes. Alors on vit arriver à Gênes une foule de Citoyens que le désordre en avoit éloignés; les Marchands ne craignant plus d'être exposés au pillage y apportèrent leurs étoffes & leurs denrées, & le commerce reprit son cours naturel.

Les Gênois aussi satisfaits de ces arrangemens favorables qu'ils avoient été effrayés d'abord des supplices de

qu'il avoit fait sur leurs esprits  
de deux Forts munis  
d'une Artillerie, & qu'il avoit  
l'un sur le Port & l'autre sur la  
Ville, persuadé que les Gé-  
nois, voyant resserrés de toutes parts,  
ne pouvoient rien tenter de contraire à  
ses desirs.

Le Sultan crut alors de pouvoir  
porter tout entier aux progrès de  
son Commerce; & de concert avec  
ses principaux négocians, il envoya  
des Vaisseaux dans les Colonies que les Gé-  
nois avoient à Capha en Tartarie, à  
Constantinople, dans l'Isle de Scio  
où ils tenoient Famagouste,  
sur les lieux où ils avoient  
été établis. Par tout

Il se  
r. tabl.  
ment  
merce

1401.

Turenne sa femme. Il y consentit pour leur témoigner sa confiance ; mais il ne jouit pas long-temps du plaisir de cette réunion. Ayant appris que le Roi de Chipre avoit mis le siège devant Famagouste, il assembla une armée dans le dessein d'aller en personne au secours de cette Ville. Mais avant de rien entreprendre, il envoya des Ambassadeurs au Roi de Chipre, pour l'exhorter à la paix. Ce prince y étoit peu disposé, il croyoit Boucicaut trop occupé à contenir les Gênois pour être en état de le venir attaquer, & il répondit fièrement que la ville de Famagouste ayant appartenu de tout temps aux Rois de Chipre, il étoit en droit de la reprendre sur des usurpateurs.

Il quitte  
Gênes pour  
aller contre  
le Roi de Chi-  
pre.

Le Gouverneur de Gênes ayant prévu cette réponse avoit tout préparé pour son départ. Il laissa le Sire de la Vieuville pour commander en son absence, & monta ensuite sur sa Flotte, qui étoit de huit galeres & de quelques vaisseaux, & prit voile vers l'Isle de Rhodes. Boucicaut navigeoit depuis deux jours, lorsqu'il fut averti qu'il étoit suivi par treize galeres des Vénitiens. Ils lui avoient caché cet armement avec soin, ce qui lui causa une grande inquiétude. Il craignoit

que les Vénitiens ne voulussent profiter de cette circonstance, pour se venger de leurs longs différends avec les Génois. Boucicaut les envoya reconnoître, & chargea même un Hérault de demander au Commandant de ces galeres, si son dessein étoit de se joindre avec eux contre le Roi de Chipre, ou de soutenir les intérêts de ce Prince. Les Vénitiens le reçurent favorablement; mais ils le renvoyerent sans lui donner de réponse positive, ce qui redoubla l'inquiétude de Boucicaut; cependant il continua sa route tenant son monde jour & nuit sous les armes, jusqu'à son arrivée dans le Port de Rhodes.

Philippe de Naillac, Grand Maître de l'Ordre de Saint Jean, vint avec ses Chevaliers le recevoir à l'entrée du Port, & le conduisit à son Palais. Ils s'entretinrent ensemble du sujet qui armoit les Génois contre le Roi de Chipre, dont ce Grand Maître ne put s'empêcher de condamner les desseins. Cependant il pria Boucicaut de pèser murement les inconvéniens qui s'ensuivroient d'une guerre entre les Chrétiens, dans le temps que les Turcs étoient prêts de s'emparer de Constantinople, & de porter le fer & le feu jusques dans le sein de l'Europe.

**1401.** Le Gouverneur de Gènes touché de ces raisons, consentit à envoyer une seconde fois au Roi de Chipre pour lui proposer la paix, mais en attendant sa réponse, il fit venir de tous côtés de nouvelles galeres, bien résolu de pousser la guerre à toute rigueur, si les Cipriots n'abandonnoient le siège de Famagouste. La réponse de leur Roi fut conforme à celle qu'il avoit déjà rendue; & Boucicaud se disposoit à remonter sur ses galeres pour marcher contre lui, lorsque le Grand Maître le vint conjurer au nom de la Chrétienté, de différer encore son départ de quelque temps, l'assurant qu'il iroit en personne trouver le Roi de Chipre, & qu'il en obtiendrait la paix. Le Maréchal sensible à la résolution du Grand Maître consentit à la demande; & ce Prince saisissant avec ardeur cette occasion de servir la Religion, monta sur sa galere, & suivi de deux autres se rendit au Port de Famagouste, pour y conférer avec le Roi de Chipre.

Boucicaud pouvoit rester à Rhodes, & attendre la fin des négociations du Grand Maître. Mais ayant dessein de donner de la réputation à ses armes, il se mit en mer & fit des courses sur  
les

... à s'emparer. ...  
... enal le dispofoit à pouffer plu  
avantages, lorsqu'il reçut des  
les de Chypre ; il apprit que l  
Maître de Rhodes avoit obtenu  
Souverain de cette Ifle abandonner  
le fief de Famagoufte, & qu'il  
mandoit la paix.

Boucicaut ayant aflemblé fon  
feil, demanda aux Génois fi les  
ditions propofées leur sembloient  
favorables, & fi leur intérêt s'accordoit  
avec les intentions du Roi de Chypre.  
Ils répondirent qu'il étoit leur devoir  
d'être leur arbitre, & qu'ils s'en rapportoient  
à fon jugement. Alors voyant que  
tout concouroit à la paix, il fit  
proposer l'Ifle de Rhodes pour s'aboucher  
avec le Grand Maître. Ils convinrent  
d'en faire le lieu de leur aflemblée.



tenue & de circonspection, il parut  
 1401. froid & réservé, jusqu'à la conclusion  
 du traité de paix.

Et avec le  
 Roi de Chy-  
 pre, qui le  
 combla d'hon-  
 neurs.

Le Roi de Chypre voyant que Bou-  
 cicaud disposoit toutes choses pour  
 son départ; le pria de le différer pour  
 quelque temps, & le mena ensuite  
 visiter les châteaux & les villes forti-  
 fiées de son Isle. On lui rendit par-tout  
 les honneurs dus aux Souverains; &  
 le Roi de Chypre voulant à quelque  
 prix que ce fût gagner l'amitié de Bou-  
 cicaud, lui offrit un présent de vingt-  
 cinq mille ducats qu'il ne voulut point  
 accepter. Le Roi charmé de cette gé-  
 nérosité, lui demanda en quoi on pou-  
 voit l'obliger. » En me fournissant des  
 » troupes, répondit Boucicaud, pour  
 » faire la guerre aux Turcs; par ce  
 » moyen je les éloignerai de vos États  
 » & de Constantinople, qu'ils tien-  
 » nent continuellement bloqués. »

Le Roi de Chypre approuvant ce  
 dessein accorda deux galeres, dont  
 une s'éloigna de la Flotte la nuit sui-  
 vante, & regagna le Port de Fama-  
 gouste. Le Maréchal surpris par une  
 tempête violente, fut obligé d'y ve-  
 nir relâcher quelques jours après, mais  
 il ne daigna point se plaindre de l'é-  
 vasion de la galere, & sortit du Port

... qu'ils avoient av  
tous les projets , & des moye  
rendre inutiles ; enforte q  
il voulut tenter une descente  
out le rivage couvert de trou  
armi lesquelles on distinguoit  
s soldats , qui avoient combat  
is les ordres du fameux Tamer  
s paroissoient couverts d'armes  
avec des casques de velours ,  
e à la main , & tout prêts à rece  
nnemi.

icaut les considéra long-temps ,  
moissant au nombre & à la T  
on des Infideles , l'ouvrage de  
tiens : *A l'aide de Dieu*, dit-il , *Sa*  
*irrons pas de descendre*. L'or-<sup>gr</sup>  
onné en même-temps dans  
galeres. Elles tournerent leurs  
rs le rivage , & les archers  
s nuées de fleches pour  
- T. C. d. 1.

1401. vec la vie ; ce qui restoit céda au nombre, & ils allerent à quelque distance du Port rejoindre le gros de leur armée, où tout se dispoſoit pour donner la bataille aux Chrétiens. Je dois dire que le Grand Maître de Rhodes avoit voulu suivre Boucicaut en cette expédition avec une troupe de ses Chevaliers. On a vû dans l'Histoire des Chevaliers de Saint Jean, le détail de leurs exploits ; je me contenterai de rapporter ceux de Boucicaut & de ses troupes.

leur livre  
baille.

Voyant que les Infideles se dispoſoient à lui livrer bataille, il alla au-devant d'eux & les attaqua si vivement, qu'ils plierent à la premiere charge ; mais leurs chefs les ayant ralliés, ils les ramenerent au combat, furieux de leur premier désavantage. La mêlée devint sanglante, les gens de Tamerlan donnant l'exemple aux autres, & s'attachant particulièrement au Grand Maître de Rhodes & à Boucicaut : l'un & l'autre combattoient comme des héros. Le Grand Maître environné de ses Chevaliers, renverſoit tout ce qui s'opposoit à ses coups, pendant que le Maréchal suivi d'une troupe de Braves François, ouvroit les rangs ennemis & les mettoit

en désordre. Ils ne purent résister à des charges si vives ; & les soldats de Tamerlan ayant presque tous perdus la vie , le reste de l'armée prit ouvertement la fuite. Le Grand Maître ni Boucicaut, ne voulurent point s'obstiner à poursuivre l'ennemi , & satisfaits de leur victoire , ils monterent tous deux sur leurs galeres ; le premier pour retourner dans son Isle , & Boucicaut pour faire de nouvelles descentes le long des côtes de la Barbarie. Par-tout il trouva des troupes nombreuses d'ennemis sous les armes & de nouveaux combats à livrer.

Cependant les Gênois pressoient leur Gouverneur d'abandonner ces sortes d'entreprises qui leur coutoient beaucoup d'hommes & d'argent , sans servir beaucoup à la Chrétienté. Ils lui représentoient que son absence faisoit tort à leur commerce , & que les mécontents qu'ils avoient laissés à Gênes , pouvoient profiter de son éloignement pour tramer de nouveaux complots. Boucicaut se rendit à leurs instances , mais avant de prendre la route de Gênes , il voulut faire un second voyage à Famagouste , pour achever de mettre cette place importante hors d'insulte. Le Maréchal y

1401

Les-met  
d'route.Il se reme  
en mer.

**1401.** ~~\_\_\_\_\_~~ laissa une nombreuse garnison, & venir des vivres & toutes sortes de munitions de guerre, passa ensuite à Rhodes, & fit voile vers Gênes avec quelques galeres & moins de deux mille hommes.

Les Vénitiens qui rodoient depuis long-temps dans ces mers, ayant appris la route que ce Général devoit tenir, & le petit nombre de troupes qu'il avoit sous sa conduite, résolurent de l'attaquer à son retour. Manquant de prétexte, ils répandirent partout que le Maréchal avoit tenté de détruire leur commerce dans l'Orient, & qu'il avoit attaqué plusieurs de leurs vaisseaux. Boucicaud ignorant ces faux bruits ne pouvoit y répondre, & les Vénitiens se flattant d'en avoir imposé aux Peuples commencèrent à le poursuivre, & en peu de jours ce Général apperçut leur Flotte qui suivait ses galeres.

Les différens avis qu'il avoit reçus de tous côtés, ne lui permettoient pas de douter de leur dessein; mais il se trouvoit le plus foible, & d'ailleurs voulant éviter tout sujet de rupture, il défendoit de faire aucune manœuvre capable de découvrir son inquiétude aux Vénitiens. Ceux-ci s'appro-

choient de plus en plus , & s'arrê-  
rent seulement lorsqu'ils virent le  
Maréchal entrer dans le Port de Sa-  
pience, vis-à-vis la ville de Modon ,  
où ils allèrent aborder, se tenant tou-  
jours à sa vue. Voyant que Boucicaut  
quittoit l'Isle de Sapience, les Véniti-  
tiens sortirent aussi de celui de Mo-  
don, avec un renfort de deux galeres ;  
alors se croyant assurés de la victoire,  
ils préparèrent tout pour le combat.

Boucicaut remarquant leur manœu-  
vre, s'y disposoit aussi de son côté ;  
mais avec prudence & de telle sorte,  
que les Vénitiens ne devoient avoir  
aucune excuse. Enfin ils donnerent le  
signal, & déployant toutes leurs for-  
ces, ils envelopperent les galeres de  
Boucicaut. Ce Général se défendit  
avec un courage extraordinaire, ani-  
mant ses troupes par ses actions bien  
plus que par ses paroles. *Amis, s'é-  
crioit-il, vengeons-nous de ces traîtres,  
n'ayez peur du grand nombre.* Ses prin-  
cipaux Officiers faisoient de leur côté  
des prodiges de valeur, sautant dans  
les vaisseaux ennemis, ou les heur-  
tant avec les éperons de leurs galeres.  
En même-temps ils lançoient des nuées  
de traits & des bombardes, dont tous  
les coups portoient sur les vaisseaux  
ennemis.

Il est atta-  
qué par les  
Vénitiens.

Boucicaut se trouva attaqué par trois galeres à la fois. Les Vénitiens se promettoient les plus grands avantages de sa prise ou de sa mort, & avoient choisi les plus braves d'entr'eux pour le combattre. Il auroit succombé sans doute, si les Archers Gênois qu'il avoit avec lui, tirant sans relâche sur les ennemis, n'en avoient abattus un grand nombre. Lui-même le sabre à la main, désespérant de sortir de ce danger, vouloit vendre chèrement sa vie. Il se battit avec la même fureur quatre heures de suite, sans que la victoire se déclarât pour l'un ou pour l'autre parti; mais le Sire de Chateaumoran étant arrivé au secours du Maréchal, vint à bout de le dégager. Alors les Vénitiens, dont la plupart des vaisseaux étoient ouverts de tous côtés, prirent la fuite, amenant avec eux trois des galeres de Boucicaut qui s'étoient trop avancées, & que ce Général ne fut point en état de secourir.

Se dégage  
de une in-  
pudité sans  
exemple.

Il rallia les autres, & alla lui-même les visiter, ne doutant point qu'il n'eût péri un grand nombre de ses gens dans l'action : *Bien vous promets*, dit un Historien contemporain de ce Capitaine, *qu'ils ne sembloient mie gens qui venoient de fêtes ou de danses,*

*car à merveilles étoient lassés, navrés, & dérompus.* Le Maréchal eut un soin particulier des blessés, & leur promit de les venger au plutôt de la perfidie des Vénitiens, & de la captivité de plusieurs de leurs compagnons, qui s'étoient trouvés enlevés sur les galeres. En effet dès que le Gouverneur de Gênes fut arrivé dans cette ville, on y fit par ses ordres, de grands préparatifs pour faire la guerre aux Vénitiens.

1401.

Les prisonniers ne pouvant espérer leur liberté que par la paix, lui écrivirent les lettres les plus suppliâtes pour qu'il cessât d'armer, lui représentant que les Vénitiens étoient capables de les faire mourir s'ils es-  
fuyoient quelque nouvelle perte.

Les Génois se joignirent aux prisonniers. Ils convenoient que la trahison de leurs ennemis méritoit d'être punie ; mais que l'état de leurs affaires ne leur permettoit pas de satisfaire ce juste ressentiment. Cependant Boucicaut continuoît ses préparatifs, lorsqu'il reçut un ordre exprès de la Cour de France de s'accorder avec les Vénitiens.

Il est rappel-  
é à Gènes.

Le Maréchal obéit malgré sa répugnance ; mais ayant appris que la République en avoit imposé au Roi, &



1401. qu'elle l'accusoit de les avoir attaqués,  
il écrivit cette lettre au Doge & à  
Carlonezi, Commandant de la Flotte.

» Au nom de Dieu qui toutes cho-  
» ses a faites, &c. Nous Jean le Main-  
» gre, dit Boueicaut, Maréchal de  
» France & Gouverneur de Gênes, à  
» vous Michel Stenoduc de Venise,  
» & Carlozeni Citoyen d'icelle, fais  
» savoir que j'ai reçu la copie d'une  
» Lettre que vous avez envoyée au  
» Roi. Elle est fondée sur le menson-  
» ge, sans y avoir nul mot de vérité.  
» Vous dites vous, Carlozeni, que  
» nous tournames les proues contre  
» vous autour de Modon. . . . Je vous  
» répons en la maniere qui s'ensuit,  
» que voyant vos galeres & vaisseaux  
» venans en bataille & ordonnance,  
» vous de qui la volonté traîtreuse  
» de long-temps ardés en votre cour-  
» rage, je fîs signe à tous les miens  
» que chacun fît à son pouvoir. . . .  
» Vous sçavez que deux fois de fuite  
» par ma galere la vôtre fut courue, &  
» que si la besogne eût été à partir à  
» nous d'eux je l'eusse bientôt dépé-  
» chée. . . . Et pour venir à la conclu-  
» sion de cette mienne Lettre, je dis à  
» vous Duc de Venise, que si l'avez  
» ordonné vous avez fait comme faux

» traître & mauvais. Et je dis & dirai  
 » que les Lettres que vous avez écrites  
 » au Roi , sont fausses & mauvaises  
 » menfonges , & que mauvaifement  
 » aurez menti & mentirez, &c. » J'ai  
 rapporté ce fragment de la Lettre de  
 Boucicaut pour donner une idée du  
 ftyle des Grands de ce temps-là , & du  
 refpect qu'ils avoient pour les Souve-  
 rains étrangers.

Cette affaire étant terminée , Bou-  
 cicaut ne fongea plus qu'à procurer de  
 nouveaux avantages aux Génois. Il  
 contracta des alliances avec les Princes  
 voifins , vainquit le Duc de Milan  
 qui lui avoit déclaré la guerre , & fit  
 fes efforts pour accommoder les pay-  
 fans avec leur Seigneur contre lequel  
 ils s'étoient révoltés. Mais ces peuples  
 perfides ne reconnurent les bons efforts  
 qu'en pillant les équipages , & tuant  
 ceux de fes gens qu'il avoit envoyés à  
 leur fecours.

Cependant le Maréchal facrifiant fa  
 vengeance particuliere à l'intérêt de  
 fon Maître, continua de traiter avec  
 eux , jufqu'à ce que les Florentins à  
 qui ils vendient d'être rendus, eurent  
 déclaré que leur République prêteroit  
 hommage de cette Seigneurie au Roi.

Mais les Pisans ayant refusé de fe sou-

mettre & se voyant assiégés par les Florentins, s'offrirent tour à tour au Roi Lancelot, & enfin aux Ducs d'Orleans & de Bourgogne. Ils écrivirent à Boucicaut de cesser de les combattre. Mais le Maréchal ayant reçu du Roi des ordres contraires, il se vit dans la nécessité de déplaire à ces deux Princes qui ne cessèrent depuis ce temps-là de lui rendre de mauvais offices.

407. Boucicaut recevant alors toutes sortes de défagrémens à Gênes, où il se vit moins considéré aussi-tôt qu'on le fçut mal avec la Cour, conçut le projet d'aller porter la guerre dans le pays des Infidèles, espérant de finir ses jours avec gloire dans cette entreprise. Mais le Roi de Chypre, qui lui avoit d'abord envoyé demander du secours, ayant ensuite refusé de le seconder, le Maréchal abandonna ce projet, & tourna toutes ses vues du côté de l'Italie. L'Eglise continuoit d'être divisée par un schisme, Pierre de Luna & Gregoire se disputoient la Thiarre, & avoient chacun leurs partisans. La France se déclara contre le premier, & envoya ordre à Boucicaut de se saisir de sa personne; mais il eut le temps de se sauver sur les galeres en Roussillon, d'où il se retira à Perpignan.

avec lui, à l'  
de la vente qu'il avoit faite de  
de Pise aux Florentins, lorsqu'  
geant tout à coup de disposi  
Prince s'étoit déclaré contre l  
chal. Celui-ci songea à s'en  
en achevant le traité par leque  
pere de Gabriel, consentit à  
mettre le Duché de Milan po  
réuni à la couronne de France.  
tôt il emprunta de l'argent des  
mit sur pied une armée compo  
François & d'Italiens, & par  
Gênes, laissant pour y commander  
sa place un Chevalier François  
Choleton.

Il prit en chemin faisant Tor  
& quelques forteresses des en  
qu'il remit entre les mains du  
de Pavia &c.

1408.

d'or pour marque de sa suprême autorité, & on le fit asseoir sur un trône, comme représentant la personne du Roi de France. Il reçut le serment de fidélité du Duc, & s'obligea réciproquement au nom du Roi, à le défendre & secourir envers & contre tous. Rien n'étoit plus beau, plus glorieux, plus avantageux pour la Couronne de France, que d'étendre ainsi sa protection & sa domination au-delà des Alpes, sur des Etats considérables. Mais dans le temps que le Maréchal de Boucicaut donnoit ses ordres pour assurer au Roi cette nouvelle acquisition, & qu'il se disposoit à envoyer des garnisons Françoises en divers places du Duché de Milan, pour marcher ensuite contre les factieux, il apprit que les Gênois s'étoient révoltés, qu'ils avoient fait main basse sur tous les François, & massacré le Sire de Choleton, qu'il avoit laissé pour commander en sa place.

l'évolte de  
gênois.

Ce furent les Gibelins de Gênes qui se chargerent de l'exécution de ce perfide dessein, étant appuyés en dedans par les Doria & les Spinola, & au-dehors par Facini de l'Escale, & par Théodore Marquis de Montferat, qui fut proclamé Prince de Gênes. Les

Historiens ne s'accordent pas sur la cause de cette révolution. Notre Histoire l'attribue à la seule inconstance des Gênois. Les Histoires d'Italie en rejettent la faute sur le Maréchal de Boucicaut. Les uns appellent fermé certains exemples de justice qu'il avoit faits & jugés nécessaires pour établir & maintenir la tranquillité dans la République. Les autres l'accusent d'une trop grande sévérité, & d'avoir abusé de l'autorité qu'il avoit acquise par les grandes choses qu'il avoit faites à l'avantage de cet Etat. Ils se contredisent les uns les autres, principalement sur les motifs de la mort de Gabriel Visconti, à qui le Maréchal avoit fait couper la tête à Gênes. Les François assurent que ce Seigneur qui avoit été long-temps fort attaché au Maréchal, avoit conspiré avec Facini de l'Escale pour se rendre maître de Gênes, & qu'il en fut convaincu par les lettres qu'on intercepta. Les Italiens disent au contraire, que cette conspiration ne fut qu'une pure chimère, & un crime faussement supposé à Visconti par le Maréchal, qui lui étant redevable de quatre vingt mille écus d'or à l'occasion de la vente de Pise aux Florentins, & de la cession

... les vertus les plus  
toujours la franchise & la  
Il est donc très-vraisemblab  
accusation ne fut qu'une c  
l'invention des séditieux &  
de la conspiration , pour  
quelque couleur de justic  
lieu de traiter ce Maréchal

**Le Maréchal**  
**sort de Milan**  
**& va droit à**  
**Gênes.**

Boucicaut , sur les avis  
dition , sortit de Milan , m  
tôt vers Gênes , & se fit joi  
Sire de la Fayette , qui c  
quelques troupes de ce cō  
les factieux s'étoient déjà r  
tres de la Citadelle , où  
meuré très-peu de Franço  
que toutes les forteresses  
blique avoient secoué le jo  
de Milan voyant les affaire

qu'on regardoit en France & en Italie, 1408.  
comme le chef-d'œuvre d'une prudence consommée.

Il est commun de rendre les grands hommes responsables du caprice de la fortune, sans leur tenir compte de ce qu'on doit à leur habileté, lorsqu'elle n'est point couronnée d'heureux succès. Cependant on arrêta tous les Gênois qui étoient à Paris. La République écrivit au Roi une lettre fort soumise & remplie de plaintes contre le gouvernement tyrannique du Maréchal, & de protestations d'attachement aux intérêts de la France. Un tel attentat en d'autres conjonctures ne seroit pas demeuré impuni. Mais pour soutenir la gloire de la nation au-dehors, il falloit que l'Etat fût tranquille au-dedans, & c'étoit un bonheur dont la France ne jouissoit pas alors, les jalousies, les inimitiés, les défiances s'étant bientôt réveillées à la Cour, & l'esprit de faction ayant recommencé à la troubler plus que jamais.

Boucicaut de retour en France éga- Il repasse les Alpes & revient en France.  
lement sollicité par tous les Princes du Sang Royal, les assura de son respect pour leurs personnes, en leur protestant que rien ne seroit capable de lui



1415. faire oublier son devoir, en sorte qu'il demeura long-temps sans emploi.

Le Roi venoit de faire la paix avec le Duc de Bourgogne, éloigné de la Cour depuis l'assassinat du Duc d'Orléans frere de Charles. Mais le Roi d'Angleterre ayant alors demandé la restitution de plusieurs Provinces qu'il disoit lui appartenir, & n'ayant reçu aucune satisfaction à ce sujet, il déclara la guerre à la France, renouvelant les prétentions chimériques sur cette Couronne. Henri passa aussitôt la mer avec une puissante armée, & vint mettre le siege devant Honfleur qu'il prit; mais cette conquête ne délivroit point le Roi d'Angleterre de toutes ses inquiétudes. Une Flotte qui lui amenoit des vivres & du secours, battue par la tempête, venoit de périr presque à ses yeux. Hors d'état de former de nouvelles entreprises, il se vit dans la nécessité de traverser toute la Picardie pour se rendre à Calais. Cette marche étoit d'autant plus dangereuse que l'armée Françoisse s'avançoit. Le nombre des troupes étoit trois fois plus grand que celui des Anglois, & elles étoient conduites par le Dauphin en personne, accompagné des Ducs d'Orléans, de Berri, d'Alençon, de

Bar, de Brabant, des Comtes de Nevers & de Vendôme, du Connétable Charles d'Albret, & du Maréchal de Boucicaut. Le Duc de Bourgogne offrit des soldats, & la ville de Paris fix mille hommes entretenus à ses dépens. Mais les Princes fiers de leur supériorité, refuserent ces secours & marcherent à l'ennemi.

Il suit le Dauphin en Picardie contre les Anglois.

Boucicaut étoit déjà aux prises avec les Anglois, il les harceloit sans cesse dans leur marche, & leur enlevoit chaque jour des hommes & des chevaux; tous les passages étoient gardés; une partie de la garnison de Calais venoit d'être battue, & les Anglois enfermés de toutes parts étoient perdus sans ressource; mais la même présomption des François qui les avoit sauvés dans les plaines de Poitiers fut leur salut à Azincourt, quoiqu'ils offrissent de rendre leurs conquêtes, & réparer tous les dommages qu'ils avoient causés. Le Connétable & Boucicaut vouloient qu'on acceptât ces conditions; mais les Princes seuls s'obstinèrent à vouloir la bataille; ils la donnerent & la perdirent. Sept Princes du Sang de France y furent tués avec plus de huit mille gentilshommes; cinq autres Princes furent faits prisonniers.

Déroute des François, le Maréchal est fait prisonnier.



**5a mort.** Son corps fut apporté en l'Eglise de Saint Martin & il fut inhumé dans la sépulture des ancêtres.

Tous les Historiens des grandes qualités de lui fut brave, pieux, sçavant & mérita par son zele le titre de *Cavalier Chrétien*, que les Pontifes lui décernerent en justice, & se rendit d'abandonné des Génois par cette vertu ; c'est point qui nous assure de la vanité des richesses du sort & l'inconstance des biens de ce monde. Boucicaut se vit haï des Français dont il avoit été le libérateur & mourut malheureux dans une terre étrangere.

# TABLE ALPHABETIQUE

*Des Matieres contenues dans  
septieme volume.*

## A

**A** BDELMELECK, Général des  
sarrazins, prend Marseille, & se ren-  
ferme dans la Provence & dans le Languedoc  
avec une forte garnison dans Narbonne,  
envoie une armée à son secours, 4.  
**Abderame**, Général des Sarrazins,  
envoie sur la France, 29. S'avance vers To-  
ulouse, 31. Est vaincu,  
contraint de fuir, 33.  
**Abi** (le Comte d') est excommunié,  
**Abigeois.** (les) Leur hérésie combattue  
par Bernard, 97. Origine de leur Secte  
leurs différens noms, *ibid.* Excommu-  
niés lancés contre eux sans succès, 10.  
**Innocent III.** Croisade.

Préparatifs de guerre contre  
des Inutiles par les intrigues  
ri, 331. Descendent en France  
Brest,

*Anjou* (le Duc d') oncle  
son portrait,

*Antoing*. (le Seigneur d')  
taque,

*Aquitaine*. (Eudon ou Eudo)  
plaintes contre Charles Martel  
tre lequel il combat, 21. Fai  
traite & s'enfuit, 22. Sa répor  
sadeurs de Charles Martel ;  
achette la paix, 23. Triom  
zins, 26. Fait sa paix avec C  
28. Présente la Bataille à A  
Marche joindre Charles Ma  
stratagème contre les Sarrazins

*Arrablay* (Pierre d') Cardin  
où il se rend,

*Armes*. Quelle est la voie d  
*Arragon* (le Roi d') se pré

## DES MVTIÈRES. 503

qu'il mande au Concile de Lavaur en faveur des Princes du parti des Albigeois, 167. N'est point écouté à ce Concile, 168. Est déclaré ennemi de la Religion & fauteur des hérétiques, 169. N'a aucun égard aux remontrances de Simon de Montfort, 170. Ses ruses pour tromper le Pape, 171. Ses conquêtes dans le Languedoc, 174. Va au siège de Muret ; ce qui l'avoit engagé à soutenir les Albigeois, 176. Sa réponse aux propositions de paix, 178, 180. Est mis en déroute, & périt dans le combat, 183

*Artevelle* ( Jacques de ) Braqueur de bierre, 397

*Artevelle*. ( Philippe ) Ses propositions mal reçues ; il se prépare à une vigoureuse résistance, 318, 320, 400. Va se poster à Rosebecque, 323. Bataille qu'il commence, 325, 404. Son caractère, 397. Assiège Oudenarde, 400. Son étrange résolution, 402. Est tué,

*Artois* ( Robert Comte d' ) commande l'armée contre la Flandre, 227. Est tué, 230

*Artois* ( Robert Comte d' ) fils du précédent ; son différend avec la Comtesse Mathilde, 249. Est tué, 267

*Artois* ( Philippe d' ) Comte d'Eu. Voyez Eu ( le Comte d' )

*Assemblée des Prélats à Montpellier sur les Albigeois*, 104. *De Narbonne*, 132. *D'Orléans*, 359. *De Tours*, 365

*Anne ou Auge*, favorise l'évasion de Charles Martel ; fable débitée à cette occasion,

**B** A J A Z E T vient au secours de Nicopolis, 445. Est vainqueur, 449. Se fait présenter tous les prisonniers François, 453. Son éloge, 457. Marche contre Tamerlan, *ibid.* Rend la liberté aux Seigneurs François,

459

*Bailloul* (Jean de) Roi d'Ecosse, 266. S'évade d'Angleterre, son dessein en se retirant dans son pays,

208

*Baillis* (les) sont déchus dudroit de lever les troupes pour les armées,

94

*Bataille du Puiset*, 77. De *Mons*, 234. De *Cassel*, 262. D'*Aurai*, 281. De *Rosebecque*, 324, 405. D'*Azincourt*, funeste aux François,

499

*Bandouin*, frere du Comte de Toulouse. Sévere punition qu'il exerce contre les habitants de *Gavres* révoltés, 146. Est mis à mort par ordre de son frere,

186

*Baugenci.* (Raoul de) Action de valeur de sa part,

75

*Bazvalen.* (Jean de) Ses remontrances au Duc de Bretagne sur les ordres qu'il lui avoit donnés, 344. Sa conduite dans cette circonstance, 345 jusqu'à

349

*Beaumontoir* (Robert de) se trouve à la bataille d'*Aurai*, 283. De *Rosebecque*, 325. Est mis aux fers,

342

*Belleville* (Jeanne de), 266. Entrepren de venger la mort de son mari *Olivier de Clifton III.* du nom, 268. Ses exploits héroïques, 269. Se retire auprès de la Comtesse de *Montfort*, 271. Epouse le Sire de *Herlelee*

272

Bernard,

# DES MATIERES. 305

*Bernard* (Saint) écrit au Pape Innocent,  
89. Voyez *Albigéois*.

*Bernard*, noble d'origine. Son action louable,  
342

*Berri* (le Duc de) oncle de Charles VI.  
son portrait, 421

*Blainville* (le Maréchal de) refuse la  
charge de Connétable, 311. Bataille où il se  
trouve, 324, 325

*Blois* (Charles de) marche contre la dame  
de Clifson, 270. Se met en campagne contre  
Jean de Montfort, 275. Ne veut entendre  
à aucun accommodement, 276. Assemble  
une armée; sa promesse à sa femme, 278.  
marche au secours d'Auray, 279. Est tué,  
283

*Boniface VIII.* Pape, 199. Est offensé du  
refus que les Rois d'Angleterre & de France  
font de sa médiation, 209. Voyez *Philippe*  
*IV.* Son caractère, 214. Menaces qu'il fait  
au Roi, 214, 223. Ce qu'il écrit aux Evê-  
ques & aux Docteurs, 217. Sa réponse au  
Duc de Bourgogne, *ibid.* Ce dont il étoit ac-  
cusé, 218. Sa déclaration en plein Concile,  
219. Addition faite à son discours, 220. En-  
voye excommunier le Roi par un Légat,  
221. Sa triste fin, 225

*Boucanegra*, Fameux conspirateur Gênois;  
est arrêté, 473. Sa mort. 474

*Boucicaut*, voyez *Maingre de Boucicaut*  
(Jean le)

*Bourbon* (le Duc de) marche au secours du  
Roi de Castille, 332, 424, 426. Repasse  
en France & se rend en Guyenne, *ibid.* Re-  
vient à la Cour, 428. Marche contre les  
Corsaires de Thunis & d'Alger, 431. Revient  
en France, 434



# 386 • T A B L E

*Bourgeois* (Eudes Duc de) Obstacles qu'il fait naître au Sacre de Philippe le Long, 251, 252. Son mariage, 253. Marche contre les Flamands, 254

*Bourgeois* (le Duc de) oncle de Charles VI. Sa Réponse au Connétable de Clisson, 270. Son portrait, 222

*Bretagne*. Son élogé, 265. Troubles qu'il y renouvellent, 275. Se soulève, 304

*Barnes de la Rivière*. Accusation portée contre lui, 312

## C

**C**ARLOMAN, fils de Charles Martel, 48

*Cassel* (Robert de), 163

*Cavalle*, ou plutôt *Cœurle*, marche au secours du Comte de Montfort, 279. *Il* trouve à la bataille d'Auray, 282, 283

*Celestin II*. Pape, 91

*Celestin III*. Pape, 103

*Chandos* (Jean) vient au secours du Comte de Montfort, 279. Affront qu'il reçoit de la part du Connétable de Clisson, 286

*Charlemagne*. Comment il devient le fondateur d'un grand Empire, 12. Parvient à la Couronne, 55

*Charles Martel*. Sa naissance ; pourquoy surnommé Martel, 9. Est enfermé dans Cologne, 11. Sort de prison ; avantages qu'il dut à son éducation, *ibid.* S'allie avec Plectrude ; est vaincu par Rainfroi, 13. Qu'il combat ensuite ; prend Cambrai, 14. Entre dans Cologne ; sa modération envers Plectrude, 15. Marche contre les Saxons, 16. Sa guerre avec le Duc d'Aquitaine, 18

## DES MATIÈRES. 507

Tombe malade, 19. Sa guérison singulière  
*ibid.* Marche à l'ennemi, 21. Et contre les  
 Bavaïois, 22, 28. Fait la guerre au Duc  
 d'Aquitaine, 23. Sa politique dans la réception qu'il fait à Rainfroi, 24. Triomphe des  
 Sarrazins; 30, 42. Sa générosité alors, 34.  
 Est nommé le défenseur de l'Eglise, 35. Ce  
 qu'il fit pour diminuer la puissance du Clergé,  
*ibid.* 52, 54. Marche contre les Bourguignons  
 révoltés, 36. Les Frisons & le Duc d'Aquitaine, 37.  
 Passe dans la Guyenne; revient aux rivages du Rhin, 38.  
 Marche droit à Marseille, dont il se rend maître;  
 va ensuite assiéger Narbonne, 40. Quitte  
 Narbonne & se rapproche de France, 42.  
 Comment il devint plus absolu que jamais;  
 43. S'allie avec les Lombards; *ibid.* Titres  
 qu'il reçoit de la part du Pape Grégoire, 45.  
 Sa réponse aux Ambassadeurs du Pape, *ibid.*  
 Malade, il se retire à Creci sur-Oise, 48.  
 Affaires auxquelles il s'occupe; partage le  
 Royaume entre ses fils, *ibid.* Meurt, 50.  
 Son éloge, *ibid.* Fable sur lui, répandue  
 après sa mort, 53

Charles II. Roi de Sicile, 200. Conditions  
 sous lesquelles il fut mis en liberté, 201

Charles le Bel monte sur le Thrône;  
 meurt, 259

Charles V. monte sur le Thrône, 277.  
 Pourquoi il reconnoît Jean de Montfort Duc  
 de Bretagne, 284. Sa réponse à ce Duc,  
 298. Lui fait la guerre, 299. Ses raisons  
 pour réunir la Bretagne à la Couronne, 304.  
 Ses efforts pour y réussir, 305. Son amour  
 pour Boucicaut, 389. Meurt, 394

Charles VI. monte sur le Thrône, 394.  
 Est sacré, 312. Va en Flandre, 319. Ba-

taille où il se trouve, 324, 405. Pourquoi il se rend à Paris, 327, 407. Repasse en Flandre, 328. Armée qu'il assemble, 332. Ses reproches au Connétable de Clisson, 354. Dont il empêche les progrès, 358. Qu'il reconcilie avec le Duc de Bretagne, 360. Se dispose à venger l'attentat fait sur la vie de Clisson, 369, 372. Funeste accident qui lui arrive, 369, 436. Son éloge, 394. Ce qu'il dit au Comte de Flandre, 406. Châtie les Parisiens, 410

*Chateaumoran* ( le Sire de ) reste à Constantinople, qu'il défend, 464. Vient à propos au secours du Maréchal de Boucicaut, 488

*Chateanneuf* ( Pierre de ) Légat du Pape, son zele contre les Albigeois, 105. Son indiscretion en présence du Comte de Toulouse, 106. Est tué, 107

*Chatel* ( Tanneui du ), 265

*Chatillon* V. du nom. ( Gaucher de ) Ses pere & mere; son éloge, 198. Son avidité pour la gloire, 204. Suit son Roi à la guerre contre les Anglois, 207, & en Flandre, 210, 232. Services importants qu'il rend à son Prince, 215. Sa fermeté, *ibid.* 222. Manifeste dont il est chargé, 218. Accompanye le Comte d'Artois en Flandre, 228, 230. Est fait Connétable de France; ses exploits, 231, 233, 234, 237. Paix qu'il fait conclure, 239. Va en Navarre avec *Louis Hutin*, 240. Pourquoi blâmé, 243. Est nommé Régent du Royaume, 246, 259, 260. Va soumettre les Flamands révoltés, 254, 261, 263. Ses représentations à *Philippe le Long*, 256. Meurt, 264

*Chatillon* ( Jacques de ) Gouverneur des

# DES MATIERES. 509

Flamands. Echappé du massacre, il revient en France, 226

*Chatillon* ( Gul de ) Comte de Saint-Pol , 246

*Châtillon sur-Maine*. Illustre origine de cette Maison , 199

*Chevalier* de Jesus-Christ , 173

*Childeric* III. est élevé sur le Trône, 53

*Chilperic* ( le Roi ) 17 , 20 , 21 , 22. Est remis entre les mains de Charles Martel ,

23. Meurt , 26

*Clement* III. Pape , 103

*Clergé* ( le ) Son attention ( en 716 ) 9

*Cliffon* ( Olivier du ) II. du nom , & (Gautier du) freres , 267

*Cliffon* ( Olivier ) III. du nom , fils du précédent. Après son échec à Vannes il reprend cette ville avec Hervé de Leon , 266. Sa mort tragique , 268. Voyez *Belleville* ( Jeanne de )

*Cliffon* ( Olivier de ) IV. du nom , fils du précédent , 265. Son parallele avec du *Guesclin* ; sa naissance 266. Ses premiers faits d'armes , 270. Se trouve au siege de Rennes ; son portrait , 273. Rentré en possession de ses biens , il commence à prendre part aux affaires , 274. Se trouve au siege d'Auray , 278. Ses sages remontrances au Comte de Montfort , 280. Part qu'il a au commandement , 281. Sa Bravoure , 282. Quoique blessé , il poursuit les fuyards , 283. Vient accompagné de *Latiner* en qualité d'Ambassadeur à la Cour de France , 284 , & avec Hugues de Montrelais , 288. Cause de sa méfintelligence avec le Duc de Bretagne , 285 , 287. Se raccommode ,

286, 316. En veut aux Anglois & les va  
attaquer, 286. Envoje délier le Prince de  
Galles, 287. Offre ses services à la France,  
288. Va trouver du Guesclin en Normandie,  
auquel il s'unit, 289. Délivre la France des  
méchants ennemis qu'elle avoit, 290. Est ad-  
mis au Conseil du Roi, 291. Devient en-  
nemî du Duc de Bretagne & des Anglois,  
292. Combat contre eux où il se trouve; en  
poursuit & taille en pièce une troupe, 292,  
293. Autres exploits de lui, 295, 299.  
Pourquoi surnommé Boucher par les Anglois,  
296. Danger qu'il court, 301. Sa sœur,  
302. S'empare d'Auray, 303. Sa politique,  
304. Action généreuse de lui, 306, 313.  
Affiege en vain Guerrande, 308. S'empare  
de Dinan, *ibid.* Continue de faire la guerre  
au Duc de Bretagne, 309. Est fait Com-  
table de France, 311. Son expédition en  
Flandre, 317, 328, 401. Poursuit les Fla-  
mands dans leur déroute, 323. Victoire  
qu'on dut à sa valeur, 325, 405. Affiege  
Gand, 327, & Bourbourg qu'il réduit, 329.  
Va en Bretagne, 330. Se dispose à assiéger  
Brest, 333. Est fait prisonnier, 340. Con-  
ditions de la liberté qui lui est accordée,  
349. Elargi, il vient trouver le Roi à Paris;  
son discours alors, 352. Commence la guerre  
contre le Duc de Bretagne, 355, 371. Ma-  
rie sa fille, 357. Se trouve à l'Assemblée  
d'Orléans, 359. Obseques auxquelles il as-  
siste, 361. Lettre de lui; vient à la Cour,  
363. Avanture extraordinaire qui lui arrive,  
366. Est attaqué au milieu de Paris par des  
assassins, 367. Est disgracié, 370. Va trou-  
ver le Duc de Bretagne, 375. Est rappelé  
à la Cour; acte de sa générosité, 376. Ses

# DES MATIERES. 417

beaux sentimens , 373. Ce dont il est soup-  
çonné , 379. Assiste au couronnement du  
nouveau Duc de Bretagne , 380. Marche  
contre les Anglois , 381. Sa dernière expé-  
dition , 382. Sa mort , 384

*Cliffon* (Marguerite de) fille du précé-  
dent , qu'elle vient de trouver ; comment  
reçue , 378. Elle devient boiteuse , 379

*Cliffon* (Amauri de) défend Nantes , 314.  
Réduit les Bretons révoltés ; suit le Roi en  
Flandre , 327

*Cliton* (Guillaume & Robert) 82

*Clotaire* (le Roi) 18. meurt , 27

*Clouis* , son origine ; son caractère , 5

*Cnolle* (Robert) se trouve au siège d'Au-  
ray , 278 , 280 , 281. Commande pour les  
Anglois dans l'Anjou , 292. Est défait & se  
retire , 293

*Cœtmen* (le Vicomte de) place dont il  
s'empare , 355

*Colonne* (Sciarra) son caractère : passe en  
Italie , accompagné de Nogaret ; se rend  
maître de la personne du Pape , 223

*Comines* (le Pont de) son attaque , 400.  
Sa prise , 402

*Concile d'Albi* , 99 ; de *Latran* , 102 ; de  
*Lavaur* , 168.

*Confrérie blanche* ; *Confrérie noire* , leur  
origine , 118.

*Couci* (le sire de) refuse la charge de  
Connétable , 311. Action où il se trouve ,  
449. Est fait prisonnier , 454. Meurt dans  
les fers , 455

*Courtoisans* ; leur caractère (en 716) 9

*Courtrai* réduite en cendres , 327 , 407.

*Craon* (Pierre de) est banni de la Cour ;  
se venge , 366. Est arrêté ; on lui fait son

procès, 369. On lui fait grace,	376
<i>Croisade</i> publiée en France contre les <i>Albiges</i> ,	108
<i>Croisés</i> . Leurs cruautés inouïes à la prise de Lavour,	132

## D

<b>D</b> A GOBERT II. Roi d'Autric. Son caractère,	6
<i>Dalgais</i> (Martin) révolté. Peine qu'il encourt,	163
Désaut national. Quel il est,	5
<i>Desmarets</i> , Avocat Général. Son supplice, 415. Belle fin de ce Magistrat,	<i>ibid.</i>
<i>Desnoyers</i> , Porte-Oriflame,	263
Désobéissance (la) Sa première source,	4
Dominique (S.) Son avis sur les hérétiques Albigeois,	104, 106
Douves prise par les François,	208
<i>Droquer</i> . Sa valeur, 150. Est fait prisonnier & échangé,	151

## E

<b>E</b> BROUIN, Maire du Palais de Thierri. Deux choses incompatibles, auxquelles il tendoit; est tué,	7
<i>Ecclesiastiques</i> . Leur haine contre Charles Martel, 35, 52. Pourquoi en 1094 ils possédoient, ainsi que les <i>Moines</i> , la faveur des Rois, & l'emportoient sur les Princes de leur Sang, 56. Leur zele mal entendu,	134
Edouard, Roi d'Angleterre, 159. Son éloge, 202. Sa réponse à la citation de Philippe le Bel, 205. Ceux dont il se vit soutenu, 406. Dispute la Couronne à Philippe	

# DES MATIERES. 51

de Valois, 260. Déclare la guerre à la France ; sa générosité envers la Dame de Clisson & son fils, 27

*Eleonore*, fille du Guillaume Duc de Guyenne, épouse Louis le jeune, 8

*Elizabeth*, Comtesse de Flandre, épouse Philippe d'Alsace, 9

*Eric*, Roi de Norvege, 20

*Eu* (le Comte d') prisonnier en Egypte est délivré & revient en France, 430. Devient Connétable de France, marche contre les Anglois, 436. Va au secours de la Hongrie, 439. Est fait prisonnier, 454. Meurt dans les fers, 45

*Euchere*, Evêque d'Orléans. Fable à laquelle il a donné lieu, 5

*Europe*. Son état sous Philippe-Auguste, 9

## F

**F**ERRON (Geoffroi) Voyez Guichard (Robert de)



*Salisset*. (Thoncelin) Combat où il est fait prisonnier, 193

*Toulques*, Evêque de Toulouse. Nouveaux troubles qu'il excite à Toulouse, 117

*France*. Son état sous les Maires, sous la première & seconde race, 60. Sous Philippe I. 63. Voyez *Paix*.

*France* (Marguerite de) fille de Philippe le Long, 154

*François* (les) seuls talens que les premiers s'efforçoient d'acquérir, 3. Leur caractère, 318

*Frère d'armes*, temps où cette coutume fut en usage, 189

## G

**G** A L O R S de la Heuse (le) manque d'être massacré, 169

*Garlande* (Ansel) Ministre de Louis VI. 66, 78

*Garlande* (Etienne) frère du précédent, 83, 85, 86

*Génois* (les) se révoltent; cause de leur révolution, 404

*Gosselin*, Cardinal, 156

*Goth* (Bertrand de) est élu Pape, leve l'excommunication fulminée contre Philippe IV, 140

*Grand Maître d'Hôtel*, origine de la distinction de cette charge de celle de premier Maître d'Hôtel, 83

*Grantson*, Général Anglois, est défait & fait prisonnier, 192

*Gregoire*, Pape, envoie vers Charles Martel; Précis de sa Lettre, 44. Lui envoie de nouveau des Ambassadeurs, 46. Ce qu'il lui attribue, 53

# DES MATIERES 519

- Gregoire VIII.* Pape, 201  
*Gripbon*, fils de Charles Martel, 48. Ed  
réduit par son frere, 55  
*Guerre*, acheminement à celle entre Phi  
lippe le Bel & Edouard Roi d'Angleterre 201  
*Guesclin* (Bertrand du) 265. Marche ex  
Bretagne, 278. Commande à la bataill  
d'Auray, 281. Voyez *Cliffon* (Olivier de  
IV. du nom. Danger qu'il court, 293. Se  
exploits, 295. Entre dans la Bretagne; et  
disgracié, 305. Ses obseques, 36  
*Gui*, fils du Comte de Flandre, march  
au secours des Flamands, 22  
*Guyenne* (le Duc de) est tué, 3  
*Guyenne* (Guillaume Duc de) article d  
son testament, 8  
*Guité* (Robert de) & Geoffroi Ferron  
entreprise par où ils se distinguent, 35

## H

**H**ARCOURT (Godefroid') banni d  
France, & son retour en Angleterre

- J** E A N , fils posthume de Louis X. meurt 250  
*Jean* ( le Roi ) conclut la paix de Breteigni, 273  
*Jean IV.* Duc de Bretagne , voyez *Montfort* ( Jean de )  
*Jean V.* fils du précédent , est couronné 380  
*Jeanne* fille de Louis X. 251  
*Impôts.* Origine de leur établissement en France , 414  
*Innocent III.* Pape. Ce qu'il fit contre les *Albigerois*, 103. Contre lesquels il publie une Croisade , 107. Se laisse prévenir contre *Montfort* ; ordres qu'il donne , 114. Sa réponse au Roi d'Arragon , 169, 172  
*Juifs* ( les ) sont rappelés en France, 244 , 257. En sont chassés , 259  
*Juliers* ( Guillaume de ) est fait prisonnier, 210. Marche au secours des Flamands , 227 , 233 , 236. Est tué , 237

## K

- K** E R R I M E L. Effet de sa crainte , 361  
*Koll* , voyez *Cnoll*.

## L

- L** A N C A S T R E ( le Duc de ) assiege Rennes , 273. Va faire la guerre à Jean Roi de Castille , 423  
*Latinier* voyez *Cliffon* ( Olivier de ) IV. du nom.

# DES MATIERES. 517

*Laval.* (le Sire de) Intérêt qu'il prend à la conservation du Connétable de Clifson, 342  
345. Va trouver ce Seigneur dans la prison

34

*Lavaur*, voyez *Siege*. Prise de cette place

139. Voyez *Concile*.

*Lepreux* de France,

25

*Levi* ( Jui de ) va au secours de Castellaudari,

14

*Louis* le Débonnaire déthrôné par les Evêques, 52. Succede à Charlemagne,

5

*Louis VI.* dit le gros. Son éloge; songe à aggrandir sa puissance, 60. Prend pour son pere les rênes de l'Etat, 63. Monte sur le Thrône, 64. Querelles qu'il fait décider 65. Marche contre les rebelles, 67. Sa bravoure, 68. Gagne la victoire, accompagne de Raoul, 70. Comparé à *Henri IV.* pour quoi surnommé *Batailleur*, & *Défenseur* de l'Eglise, 71. Député vers *Henri* Roi d'Angleterre, 73. Qu'il oblige à se retirer, 73

contre le Comte de Toulouse, qu'il réduit;  
179. Reprend le chemin de la Cour, 190

*Louis Hutin*, voyez *Chatillon* (Gaucher)  
commande l'armée contre les Flamands,  
242. succède à son pere sous le nom de *Louis*  
*X.* 243. Tente en vain à réduire les Fla-  
mands, 244. Meurt; seule chose mémorable  
qu'il a faite, 245

*Luitprand*, Roi des Lombards, s'allie  
avec les François, 245

## M

**M** A I N G R E de *Boucicaut* (Jean le)  
Maréchal de France, 385. Beau mot  
de lui; meurt, 385, 386

*Maingre de Boucicaut II. du nom* (Jean le)  
fils du précédent, sa naissance, 385. Son  
éducation; son penchant pour les armes,  
387. Est élevé avec le Dauphin, 389. Sa  
premiere campagne, 390. Son portrait, 392.  
ses exercices violens pour se former aux  
travaux militaires, 392. Pille les environs  
de Paris 395. Accompagne le Roi dans la  
campagne de Flandre, 399. Se trouve à  
l'attaque du Pont de Comines, 400. Est fait  
Chevalier, 403. Belle action de lui, 404.  
Bataille où il se signale, 405. Accompagne  
le Roi à Paris, 409, 411. Passe en Prusse,  
417. Revient en France, *ibid.* Occasions où  
il signale sa bravoure, 419. Va au secours  
du Roi de Castille avec le Duc de Bourbon,  
423, 426. Revient en France & se rend en  
Guyenne, *ibid.* Prodiges de sa valeur au  
siege du Bras de Saint Paul, 427. Part pour  
la Grece, 428. Va en Egypte, 530. Revient  
en France, 431. Son adresse dans les Courses

## DES MATIERES. 719

& les Tournois , 432. Est fait Maréchal de France, 434 & Gouverneur d'une partie de la Guyenne; se rend en Auvergne , 436. Va trouver le Duc de Lancastre , 437. Réduit les Anglois ; se rend à la Cour, *ibid.* Sa générosité ; marche au secours de la Hongrie , 439. Bataille où il se signale , 447. Son action glorieuse alors , 45. Est fait prisonnier, 453. Paroît avec les autres prisonniers devant Bajazet , *ibid.* Sa triste situation , 454. Obtient sa liberté ; beau trait de sa grandeur d'ame , 456. Revient en France , 459. Soumet le Comte de Perigord ; va en qualité de Général au secours de l'Empereur Manuel , 460. Est reçu à la Cour de France avec distinction , 465. Secours qu'il donne à la veuve & à l'orphelin , 466. Nouvel Ordre qu'il établit , *ibid.* Est nommé Gouverneur de Gênes , 468. Part pour s'y rendre ; honneur qu'on lui rend de toute part , 470. Ordonnance qu'il fait publier , 471. Son discours aux Genoïs , *ibid.* Y regle la Police , 475. Rétablit la paix , *ibid.* & le commerce , 477. Marche contre le Roi de Chypre , 478. Son entrevue avec le Grand Maître de Rhodes , 479 , & avec le Roi de Chypre ; marche contre les Turcs , 482. Descend à Tripoli , 483. Leur livre bataille , 484. Les met en déroute , 485. Se remet en mer , *ibid.* 486. Est attaqué par les Vénitiens , 487. Se dégage , 488. Est rappelé à Gênes ; sa Lettre au Doge , 489. Nouveaux avantages qu'il procure aux Genoïs , 491. Qui ne le considerent plus tant , 491. Part pour l'Italie à la tête d'une armée , & se rend devant Milan , 493. Qu'il quitte pour aller à Gênes , 496. Passe les Alpes & re-

- vient en France, 497. Suit le Dauphin en Picardie contre les Anglois, 499. Est fait prisonnier & conduit en Angleterre, *ibid.*  
 Où il meurt; son éloge, 500  
*Maires.* (les) Leur établissement, 1. Rang qu'ils doivent tenir dans l'Histoire, 2. Abolus, 61  
*Mairie.* (la) Comment elle devint héréditaire, 5  
*Manuel* (l'Empereur) est secouru par la France, 460. Vient en France, 463. Retourne à Constantinople, 465  
*Marigni.* (Enguerrand de) Crime qu'on lui intente; cause de sa perte, 244. Est exécuté, *ibid.*  
*Marie* (Thomas de) se révolte, 84. Est tué, 85  
*Mauronte,* Gouverneur de Marseille, livre cette ville aux Sarrazins, 39  
*Maximin* (S.) Evêque de Treves, 19  
*Melfo* (le Châtelain de) & George son frere, leur vigoureuse résistance, 149, 150  
*Messis* (le Seigneur) Avocat Général. On adhère à sa réquisition, 223  
*Milon,* Légat du Pape; ce qu'il exige du Comte de Toulouse, 108. Sa réponse aux discours répandus contre lui, 110. Meurt, 136  
*Miramolin.* Ses menaces contre l'Italie & Rome, 125. Est défait & contraint de fuir, 126  
*Moine* (Jean le) Cardinal, Légat en France, déclare le Roi excommunié, 221  
*Moines,* voyez *Ecclesiastiques.*  
*Molina* (Marie de) Reine de Castille, 200  
*Monarchie.* Cause de deux époques 200

## DES MATIERES. 52

meuses de la décadence de la nôtre ,

*Montfort* ( Amauri de ) marche contre Henri Roi d'Angleterre, 84. Se révolté et vaincu ,

*Montfort.* ( Simon Comte de ) Son éloge 95, 97, 110, 127. Se croise, 96. Est Généralissime des troupes croisées, 110. Son portrait, 112. Troubles & divisions dans son armée, 113. Ses conquêtes dans le Languedoc, 119. Y punit avec sévérité plusieurs profanations, 120. Ses efforts pour prévenir les mauvaises intentions du Roi d'Arragon 121. Ses pieuses générosités, 122. Assiège le Château de Thermes, 128. Ensuite Lavaur 135. Tente en vain le siege de Toulouse 142. Défend en personne Castelnaudari assiégée, 144. S'empare de Constance, 148 de Cahubac, 152. Attaque en vain Saint Marcel, 153. Glorieux succès de ses armes 154. Marche contre les hérétiques retirés dans l'Agenois, 156. Assiège la Penne d'Agen, 157. Ses conquêtes ensuite, 163. Fa



## O

**O** DILON, Duc de Baviere, est vaincu, 55  
 Orgermont, (le Chancelier d') Son discours au peuple assemblé, 413

## P

**P** AIX entre la France & l'Angleterre ;  
 79. Entre la France & les Flamands ,  
 239. Accordée aux Flamands , 256. Entre  
 la Bretagne & la France , 314  
 Parisiens ( les ) se révoltent , 327, 407.  
 Sont châtiés , 410. Leur consternation à la  
 vue du Roi , 411  
 Parlement. Ceux qui le composoient sous  
 Philippe IV. 222  
 Payen ( Geoffroi ) est tué , 295  
 Pentieure ( Jeanne de ) 378, 288  
 Pentieure ( Jean de ) meurt , 381  
 Pepieux. ( Gerard ) Sa révolte , 122. Est  
 échangé , 151  
 Pepin, pere de Charles Martel , 2. Ce qui  
 le fit songer le premier depuis Clovis à la  
 nécessité indispensable d'un Gouvernement  
 Politique , 4. Maire du Palais de Dagobert ,  
 6. Ce qu'il fit pour l'exécution de ses grands  
 desseins , 7. Donne asyle à l'assassin d'E-  
 brouin ; marche dans la Neustrie , se fait re-  
 connoître Maître de tout l'Empire François ,  
 7. Son application alors ; se plonge dans les  
 plaisirs , répudie Plectrude , 8. Pourquoi  
 justifié par les Moines , 10. Sa mort , *ibid.*  
 Pepin le bref, fils de Charles Martel , 48  
 Ses actions , 54. Met la Couronne sur sa

## DES MATIERES. 52

tête, 55. Abolit la dignité de Maire du Palais, 6

*Petronille* épouse Raoul, Comte de Vermandois, 8

*Philippe I.* Ce qu'il fit pour augmenter sa gloire & son domaine, 63. Meurt, 6

*Philippe*, fils de Louis VI. est sacré meurt, 8

*Philippe Auguste*, entreprend la défense des droits de l'Eglise contre les Albigeois, 10

*Philippe IV.* Roi de France, 199. Ses manœuvres secrètes pour rendre la liberté

*Charles II.* Roi de Sicile, 200. Ses efforts pour rétablir ce Prince, 201. Préviens

*Edouard* Roi d'Angleterre, qui cherchoit un prétexte pour lui faire la guerre, 203, 204

Qu'il cite comme son vassal, 205. Ce qu'il met dans son parti, 206. Ses conquêtes, 207. Ordre qu'il donne à tous les Seigneurs de ses Etats, 208. Va en Flandre

s'empare de plusieurs places, 209. Ses fameux démêlés avec *Boniface VIII.* : 10. So

Reims, 161. Danger qu'il court, 163. Fait saisir les biens de la dame de Clisson, 171

*Philippe*, un des fils du Comte de Flandre, vient défendre sa patrie, 233, 236. Echappe & se jette dans Lille, 237

*Philippe d'Alsace*, voyez *Elizabeth*.

*Pléhrude* est répudiée, 2. Est enfermée, 9. S'empare de la Mairie, 10. Est réduite à fuir, *ibid.* Enfermée dans Cologne, elle en refuse l'entrée à Charles Martel; son caractère, 15

*Pierre l'Hermite*, prêche la Croisade, 57, 58

*Porto* (le Cardinal de) sa déclaration en plein Concile, 119

*Premier Maître d'Hôtel*, voyez *Grand Maître d'Hôtel*.

*Provence* (la) se souleve, 191

## R.

**R**AIMOND Comte de Toulouse, quel étoit ce Prince; souvenoit les Albigeois, 106. Sévere pénitence qu'il subit, 109. Sa conduite peu mesurée, 116. Est excommunié avec ses sujets, 124. Défend le Château de Thermes, 128. Est fait prisonnier, 131. Tenté de secourir Lavaur, 136. Assiége en vain Castelnau-dari, 144. Abandonne Puis-Laurens, 155. Recherche la paix, 166. Assiége Muret, 176. A laquelle il donne en vain un violent assaut, 185. Son armée est taillée en pièces, *ibid.* Fait mourir Baudouin son frere, 186, 187. Se soumet, 189. Sa vaine tentative auprès du Pape, 190. Entre dans sa capitale, 191

*Raimond*, fils du précédent, souleve toute la Provence, 192

## DES MATIERES. 527

*Raimond Roger*, Comte de Foix, accusations portées contre lui, 120. Se reconcilie avec Montfort, 121. Brouillé de nouveau, on en vient aux mains & à l'avantage, 124. Parti de Catholiques qu'il défait, 137. Envoie défier Montfort, 148. Défait par ruse une troupe de Croisés, 149.

*Rainfroi* marche contre Plestrude, 10. Défait Charles Martel; son peu de capacité dans l'Art Militaire, 13. Est défait à son tour, 13, 14. Ses efforts pour se soutenir contre Charles Martel, 15. Est vaincu de nouveau, 16, 17. Ce qu'il fait valoir auprès du Duc d'Aquitaine, 18. Auquel il se joint, 20. Est obligé de fuir, 21. Abandonné de ce Duc, il se rend à Charles Martel à discrétion, 24.

*Raoul* ou *Rodolphe*, son origine, 56. Ce qui lui acquit tant d'autorité sous les Rois de France ses cousins, 57. Sa naissance; occupations de sa première jeunesse, *ibid.* Funérailles, auxquelles il assiste; accompagne Louis VI. 64. Devient Comte de Vermandois; se distingue dans les armées, 65. Marche à la tête de l'Infanterie contre les rebelles, 67. Donne des marques de sa bravoure, 68. Voyez *Louis VI.* Marche contre Henri Roi d'Angleterre, 74. & le Comte de Blois; assiege Montlheri, 74, 75. Ses efforts héroïques contre ce Comte, 78. Gratification qu'il reçoit du Roi, 83. Sauve par son activité la France, 84. Combat un rebelle qu'il blesse à mort; assiege Livri où il est blessé, 85, 86. Est fait Sénéchal & Régent du Royaume, 86. Accompagne Louis le jeune en Guyenne, 87. Sa passion pour Peironille; son imprudence alors, 88. En

excommunié ; marche contre le Comte de Champagne, 89. Est relevé de son excommunication, en vain veut-on l'engager à la révolte, 90. Meurt regretté & reconcilié avec l'Eglise, 93

*Richard II.* Roi d'Angleterre, prête secours au Duc de Bretagne, 302. Auquel il a recours ; est défait, 337

*Rieux.* ( le Maréchal de ) Action où il se trouve, 382

*Rochefort* ( Gui de ) 64, 66. Est obligé de fuir, 67. Accompagné de *Thibaud* Comte de Champagne, il marche au secours de *Gournai*, 69. Livre une bataille, 70

*Rochefort* ( Bernard de ) assassin de plusieurs Moines de Cîteaux, 112

*Rociac*, ( Alain ) 148

*Roderic*, Roi d'Espagne, 25

*Rodolphe*, Comte de Vermandois, voyez *Raoul*.

*Rohan* ( le Vicomte de ) s'attache au Duc de Bretagne, 309

*Roi* ( Pierrele ) s'empare de Bruges, 226

*Romains* ( les ) Comment ils devinrent le mépris des nations victorieuses, 1

*Ros* ( Jacques ) Commandant de *Kimperlé*. est défait, 300

*Roslrenen.* ( le Sire de ) Place dont ils s'empare, 355

*Rotrude*, femme de Charles Martel, 48

## S

**S**AISSÉTI ( Bernard ) Evêque de Paris, son caractère ; la résistance au Roi Philippe IV. 211. Nommé Légat en France, son discours au Roi, 212

*Salisbury*

## DES MATIÈRES. 529

*Salisbury.* (le Comte de) Vengeance qu'il tire de l'affront qu'il avoit reçu d'Edouard Roi d'Angleterre, 267

*Sancerre.* (le Maréchal de) Bataille où il se trouve, 324

*Sarraxins*, leur arrivée dans l'Europe, 25. Sont contraints de repasser honteusement les monts, 26. Ils attaquent Eudes Duc d'Aquitaine, 28, 29. Défaits par Charles Martel, 30. Ils recommencent la guerre, 39. Leur affreux complot, 257

*Sempi* (le Seigneur de) manque d'être défait, 322. Se signale, 326. Est envoyé en Picardie, 332. Défend le Pont de Comines, 402

*Siege de Narbonne*, 132. De Gournai, 67. Du Puiset, 76. De Livri, 86. De Vitri en Perthois, 91. Du château de Thermes, 128. De Lavaur, 135. De Toulouse, 142, 193. De Castelnau-d'Auri, 144. De la Penne d'Agen, 157. Vigoureuse résistance des assiégés, 160. Qui se rendent à des conditions honorables, 162. De Muret, 176. De Rennes, 273. D'Auray, 277. Prise, 303. De Benon, 295. De Dinan, 308. De Nantes, 314. De Gand, 327. De Bourbonnais, 329. De Brest, 334. Du Bras de Saint Paul, 426. De Nicopolis, 443

*Sigismond*, Roi d'Hongrie, assiege Nicopolis: 443. Livre bataille aux Turcs, 447. Est défait, 449

*Sonechilde*, femme de Charles Martel, 48

*Suger* (l'Abbé) 76, 87. Gouverne le Royaume, conjointement avec Raoul, 88, 92. Meurt, 93

## T

**T**EMPLIERS ( les ) leur affaire,

242

*Thibaud* Comte de Blois , voyez *Louis VI.*  
*Marche* au secours du *Puifet* , 77. Ses efforts  
 héroïques ; est blessé , 78. Rentre dans son  
 devoir , 79. Reprend les armes , 81

*Thibaud* , Comte de Champagne , venge  
 l'affront fait à la Comtesse de *Vermandois* sa  
 fille ; est obligé de céder , 89. Tente en vain  
 pour la seconde fois à se venger , 90

*Thibaud* Comte de Champagne , voyez *Re-  
 chefort* ( *Gui de* )

*Thierry* , Roi de *Neustrie* , 7. Meurt , 8

*Thierry* de *Chelles* est mis sur le *Throne* ,  
 17. Meurt , 42

*Traité de Bréigny* , 173. De *Guerrande* ,  
 184. D'*Aucfer* , 372

## V

**V**ALETS d'armée , temps où ils compo-  
 soient une espece d'Infanterie , 282

*Valois* ( *Charles de* ) 161

*Varanton* , Mairc du Palais de *Thierry* , est  
 tué , 7

*Vienne* ( *Jean de* ) Amiral , corps de *Fla-  
 mands* qu'il défait , 323. Son expédition en  
*Ecosse* , 331. Se décharge du blocus de *Cher-  
 bourg* , 332

*Villiers* ( le Seigneur de ) bataille où il se  
 trouve , 325

*Urbain III.* Pape , 103

*Table des M*











